N° 583 33e Année. Tome CLIX 1er Octobre 1922

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18........ 6 50
Les chevaux de Diomède. Volume in-18........ 7 »
D'un Pays lointain. Volume in-18........ 7 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18........ 6 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18........ 7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18........ 7 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18........ 6 50
Sixtine. Volume in-18........ 7 »
Histoires magiques. Volume in-18........ 6 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume........ 7 »
La Culture des Idées. Volume in-18........ 6 50
Le Chemin de velours. Volume in-18........ 6 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18........ 6 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18.. 7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18........ 6 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18........ 6 50
Le Problème du Style. Volume in-18........ 6 50
Promenades Littéraires. Volume in-18........ 6 50
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18........ 7 »
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18........ 6 50
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18........ 7 »
Promenades Littéraires, V^e série. Volume in-18........ 6 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16... 1 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. 3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16........ 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16........ 7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16........ 6 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon.. Volume in-8........ 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18.. 7 »
Promenades Philosophiques. Volume in-18........ 6 50
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18........ 6 50
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18........ 7 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18........ 6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18........ 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

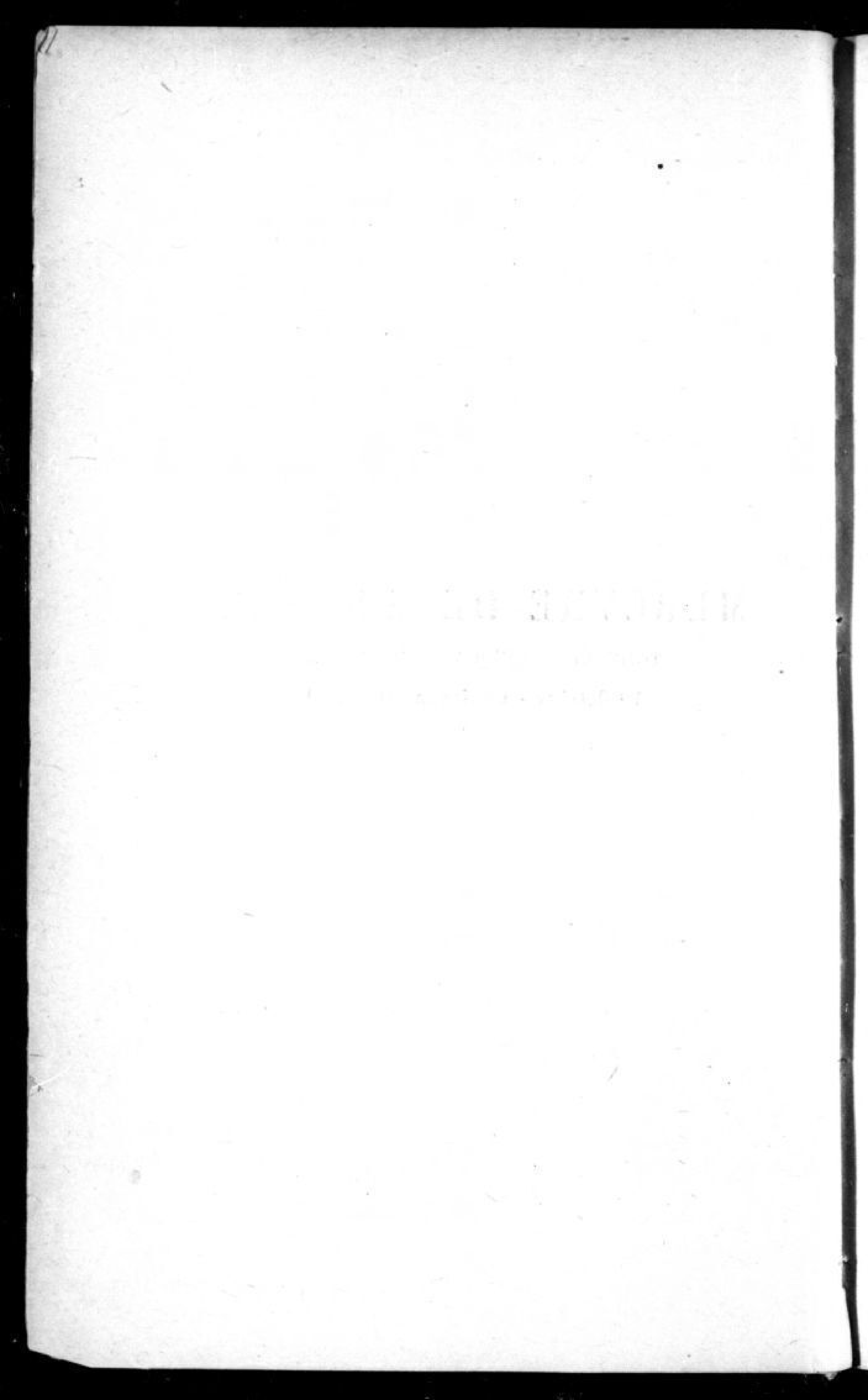
Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16... 1 50



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-NEUVIÈME

1er Octobre - 1er Novembre 1922



1er Octobre - 1er Novembre 1922 Tome CLIX

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXII

LA FEMME
ET LE SENTIMENT DE L'AMOUR
CHEZ REMY DE GOURMONT [1]

—

A Madame Rivière.

> Il ne faut pas chercher la Vérité, mais devant un homme comprendre quelle est sa vérité.
>
> *Les Chevaux de Diomède*, p. 51.

I

LE DRAME DE L'ESPRIT

Chez celui qui a la vocation de penser, la vie de l'esprit est un drame où tout l'être est intéressé. Qu'il conçoive le monde de telle manière plutôt que de telle autre et il ne respire plus de la même façon. Il ne peut s'empêcher de sentir à travers les idées. Il a perdu le sentiment innocent de la vie. Or il veut se connaître et il veut vivre. Sa figure véridique est un songe au fond de son âme. Connais-toi toi-même et deviens ce que tu es. Il travaille à sortir des limbes, à se dégager des influences livresques, à donner la liberté à ce qui monte à la conscience du fond

(1) Lorsque les *Lettres à Sixtine* de R. de Gourmont ont été publiées, la présente étude était achevée depuis un an, ou plus. Je n'ai rien eu à y changer. Mais elles jettent une vive lumière sur le portrait sentimental que j'ai peint, et, sans lui ajouter un trait essentiel, lui donnent pourtant sa certitude et attestent sa ressemblance. Pour évoquer R. de Gourmont, non tel qu'il voulait paraître, mais tel qu'il était, je me guidais sur les indications d'une œuvre où les demi-confidences, si dispersées, sont comme rétractées dans l'ironie qui les accompagne, tandis que les *Lettres à Sixtine* apportent ingénument un aveu sans réticences.

de l'être instinctif. C'est une lutte de tous les instants entre la culture et la vie. C'est malgré lui que la vie le presse, à coups de douleur et de joie. Chaque larme ajoute à la profondeur du regard et chaque baiser ajoute à sa lumière.

Il veut vivre, c'est-à-dire, dans le rayon de sa sensibilité et de son intelligence, mettre à merci les êtres et les choses. Vivre, pour cet homme dont la fonction est de penser, c'est penser plus haut que les autres, afin que sa pensée domine et vive plus loin.

Même si les intentions avouées d'un écrivain en sont dédaigneuses, il ne crée que pour s'élever. Nous avons beau tenir pour méprisable ce qui nous entoure, ce qui nous entoure nous tient dans sa dépendance et peut nous faire vivre au-delà de nous-mêmes. Remy de Gourmont confesse à demi-voix cette envie :

> Sixte disait : « Il y a en moi une sorte d'amour de la gloire que je n'ai jamais pu déraciner entièrement (1). »

Pour qu'une œuvre dure parmi les hommes il faut qu'ils retrouvent en elle quelqu'un de ces mouvements qui soulèvent une âme dans sa profondeur et dont le rythme, au cours des âges, porte sur la même houle les mêmes sentiments éternels. De parti pris, R. de Gourmont s'adresse à une élite ; mais, derrière un art raffiné et une pensée aristocratique, son œuvre contient ce fonds d'humanité générale par où l'esprit le plus dédaigneux des humbles prouve l'humilité originelle et rentre dans le troupeau. L'esprit s'évade, gonflé d'orgueil et féru de liberté ; mais le sentiment ne respire pas dans l'abstrait ; quelles que soient ses envies d'infini il ne peut pas vivre hors des limites du réel, c'est-à-dire du banal, de quelque distinction et de quelque élégance qu'on l'embellisse ; c'est lui qui peu à peu ramène au rythme normal une âme qui n'avait voulu se complaire que dans le dérèglement.

(1) *Promenades Philosophiques*, III, p. 279.

L'âme de R. de Gourmont a été le carrefour où toutes les idées, tous les sentiments, pourvu qu'ils fussent éloignés de la vulgarité, se sont mesurés sous le regard ironique d'un esprit amateur de débats passionnés, mais plus amateur encore de liberté, et qui se refuse toujours à conclure.

Pas d'affirmations définitives, elles asservissent. Pour R. de Gourmont il y a toujours un « plus loin » à réserver. Sensations, sentiments, il les jette au creuset de son intelligence, impatient du résidu d'idées qu'il va recueillir. Il rapporte tout à la vie de l'esprit. Une idée est toujours grosse : il réussit les accouchements les plus inattendus. Il ne fera sa soumission au sentiment, dans une certaine mesure et en invoquant quelquefois encore une indépendance pourtant bien perdue, que lorsqu'il aura senti la vanité dernière de l'idée, impuissante à compenser les dénuements de la vie.

Mais il y a en lui des antagonismes profonds. Par inclination naturelle il aime ce qui est sain, fort et droit ; par esprit de contradiction, pour se séparer du troupeau et être un artiste original, il se force d'abord à préférer l'exception, l'artifice, la subtilité. Avec Nietzsche il retrouve « le sens de la terre » ; mais ce ne sera jamais chez lui qu'une vue philosophique dont se détournent son élégance et sa finesse. Il enseigne l'amour du présent et qu'il faut prendre l'heure qui passe avec une ingénuité d'animal, au lieu de laisser le désir, comme fait le commun des hommes, s'égarer dans un avenir chimérique. Quel bonheur! Bonheur fondé sur une soumission perpétuelle au destin. L'orgueil de R. de Gourmont se révolte. Sa philosophie lui propose ainsi des modérations où son âme hautaine ne saurait entrer. Il se débat ; il faut être heureux ; on se doit cela ne serait-ce que par orgueil, dit-il. Et il donne du bonheur une définition que son orgueil ne pourra jamais accepter.

L'idée resta quand même victorieuse du sentiment,

jusqu'au jour où cette intelligence, aiguë dans l'analyse et habile à nier, s'est aperçue qu'elle ne remuait que des choses mortes. Sans doute Gourmont savait cela depuis longtemps ; il le savait en esprit et en vérité, mais non pas par le cœur. Il y a un moment où l'idée se fait chair, où la vérité au lieu de rester vue de l'esprit devient sentiment. Elle nous blesse alors ou nous console. Les hommes en viennent toujours, si durs et si fiers qu'ils soient, à chercher qu'on les console. L'orgueil de R. de Gourmont avait suffi, jusqu'à ce moment, à remplir sa solitude. Dès lors il voit le vide autour de lui. Avec quelle joie désespérée il saisira la main qui se tend pour le retenir !

Étudier chez R. de Gourmont la description de la femme et du sentiment de l'amour, ce n'est pas seulement prendre le plaisir des pages charmantes et subtiles où les imaginations de l'artiste et les recherches du philosophe sont exprimées en un langage d'une simplicité essentielle, ce sera aussi vivre cette tragédie de l'âme où se trouvent en conflit les aspirations instinctives d'un cœur sentimental et les exigences d'un esprit qui veut vivre au-dessus de la vie, l'envie naïve d'être heureux et le fier souci de ne pas déchoir. Drame de l'esprit qui s'achève en drame du cœur, où l'esprit d'abord protagoniste voit sa domination peu à peu ruinée et laisse parler plus haut que lui le sentiment enfin délivré, mais si meurtri par un long esclavage que sa revanche n'est qu'un triomphe blessé, presque un sursaut d'agonie.

II

LA FEMME ET LA JEUNE FILLE

La femme tient une place importante dans l'œuvre de R. de Gourmont, parce que celui-ci, s'il fait plus habituellement figure de philosophe, de moraliste ou de grammairien, de critique enfin, est avant tout un artiste. Sa philosophie, imprégnée d'une sensibilité riche et vivante, est

comme celle de Nietzsche un produit de l'être tout entier et non pas seulement une œuvre de l'intelligence établie dans l'abstrait. Mais la sensation, le sentiment et l'idée ont leurs vérités respectives et qui ne se rencontrent pas. De là proviennent la plupart des contradictions. R. de Gourmont est plein de certitudes, mais successives et opposées. Il y a de chaque question des vues différentes ; l'artiste ne pense qu'à la beauté, le philosophe qu'à la liberté; le moraliste, lui, constate les dépendances inévitables et prend acte de la réalité sociale. Sans doute tout cela doit s'amalgamer, se résoudre en un dernier mot. R. de Gourmont n'est pas l'homme du dernier mot. Sans doute tout cela se passe sur le plan intellectuel ; mais un moment viendra où l'aspiration profonde de l'être submergera tout ce dilettantisme dédaigneux. Un jour cette âme ne portera plus que des ruines, effondrées par un démolisseur qui, dans la destruction, a le sens de l'élégance et du jeu. Alors, ce dernier mot, qui aura tant tardé, ne sera plus que le cri d'un cœur irrémédiablement déchiré.

Lorsque R. de Gourmont débute, par *Merlette*, il ne laisse guère prévoir jusqu'à quelle liberté iront bientôt les fantaisies de son imagination et les hardiesses de son esprit. C'est un roman chaste. Mais les deux héroïnes, Merlette et Mlle Auvray, jeunes filles saines et vigoureuses, sans rien de pâlot ni d'inachevé, incarnent le type féminin auquel en dernière analyse reviendra l'auteur après de plus artificielles créations. D'ailleurs R. de Gourmont, même lorsqu'il leur attribue une intellectualité quintessenciée, voit la plupart des héroïnes de ses songes se mouvoir dans la plénitude et la souplesse de l'animal bien portant. Sa conception de leur âme et de l'amour changera, les caractéristiques physiques resteront les mêmes. Elles convenaient à une sensualité violente et raffinée, à une intelligence comprenant la beauté comme une promesse de bonheur et

qui, à la base même de cette idée de beauté, a révéré la sexualité.

N'a-t-il pas inscrit en tête d'un chapitre de *Sixtine* : « La beauté, c'est la forme que l'amour donne aux choses. » Parole admirable de Hello, dont l'idéalisme a dû séduire R. de Gourmont. Avec la *Culture des Idées*, il aborde vraiment la question et dit :

Il faudrait démontrer d'abord que la femme n'est pas plus belle que l'homme ; que, située dans la nature sur le même plan, construite sur le même modèle, faite de la même chair elle apparaîtrait à une intelligence sensible extérieure à l'humanité exactement la femelle de l'homme, exactement ce que pour les hommes une pouliche est à un poulain (1).

Vérité de l'intelligence, mais qui ne vaut pas plus contre le sentiment que contre l'instinct. Celui-ci se charge de transfigurer cette femelle jusqu'à l'élever à une sorte de rang divin, du moins tant que le désir est tendu vers sa fin naturelle. On appelle quelquefois cela les raisons du cœur. Mais l'artiste écrira un jour très justement que la supériorité de la femme sur l'homme tient à la prédominance de la ligne courbe et surtout à sa continuité.

La supériorité de la beauté féminine est réelle ; elle a une cause unique : l'unité de la ligne. Ce qui rend la femme plus belle, c'est l'invisibilité de ses organes génitaux (2).

Ce regard d'artiste nous a valu ces portraits charmants qui font de l'œuvre du conteur et du romancier un délicieux harem où quelques fantômes laissent vite la place à des femmes bien vivantes. On sent de la part de l'écrivain une tendre application à dessiner leur forme, à disposer leur corps dans les attitudes les plus propres à exciter le désir. Néanmoins ce peintre, amateur d'images de musée secret, a aussi la préoccupation de ne pas perdre la tête. La femme est tout sexe. Il a des sévérités de Pères

(1) *La Culture des Idées*, p. 101.
(2) *Physique de l'Amour*, p. 60.

de l'Église et des expressions dignes d'eux quand le psychologue écarte le poète. D'œuvre en œuvre d'ailleurs il va s'efforcer de mettre d'accord l'un et l'autre. Les femmes de ses premiers romans et de ses premiers contes, — *Merlette* mise à part, — s'expriment comme des hommes d'une intellectualité raffinée. Peu à peu R. de Gourmont retire à la femme cet esprit qui n'est pas à elle En un curieux parallélisme à rebours, à mesure que sa conception de l'amour deviendra plus sentimentale, la femme sera moins intellectuelle et il la représentera comme un bel animal instinctif. Cette soumission à l'instinct, il la tient même pour une condition de beauté. Ai-je besoin de rappeler que Gourmont avait en l'instinct une confiance démesurée ?

Mais avant de nous montrer Rose d'*un Cœur Virginal*, si ingénument naturelle, si dépouillée de toute littérature, il évoque des fantômes charmants qu'on aimerait rencontrer quelquefois au cours de la vie (*le Pèlerin du Silence, les Chevaux de Diomède*). Ils sont subtils en esprit et,pour la plupart, paraissent faits de peu de chair. Ils ont des gestes presque hiératiques jusque dans les mouvements de l'amour et leurs propos sont pleins d'une philosophie délicate, dessinant son arabesque précieuse sur le fond faussement naïf d'une âme très artificielle. R. de Gourmont écrit que les femmes entrent dans la vie de l'esprit par la sensualité. Nous avons ici l'impression du contraire et que cette sensualité n'est qu'une curiosité de l'esprit.

D'autres plus vivantes, sinon moins littéraires, nous séduisent par leur parfaite beauté. Rappelez-vous Néobelle, vierge succulente et philosophique, et la raisonneuse Anna des Loges, animal impudique et violent, très conscient de ses impudeurs et très maître de ses violences et beaucoup d'autres qui nous étonnent et nous charment par la subtilité de leurs pensées autant que par la franchise de leurs désirs. Car R. de Gourmont, qui pré-

tend que la femme est naturellement calme, lui donne en ses romans des sens fort éveillés.

Mais si exquis que soient leurs discours, ces séduisantes héroïnes se voient refuser par définition les qualités qui seraient d'abord nécessaires pour parler comme elles parlent. La femme n'est pas artiste, dit R. de Gourmont, elle n'est pas sensible à la poésie. Elle entre dans l'art par la sensualité, mais à titre occasionnel, pour tâcher de se mettre à l'unisson de l'homme qu'elle aime. Incapable d'un effort d'abstraction, elle ne comprend rien aux idées. Pourtant, remarquons-le, elle demeure le motif central de l'art ; pourtant, par sa seule présence à côté de lui, elle suscitera chez un homme la plus riche activité intellectuelle. Elle devient un principe de fécondation et provoque chez le mâle cette exaltation qui vivifie les puissances de l'esprit et les décuple. La création intellectuelle se ramène ainsi à ne plus être, à l'occasion, que l'une des formes de cette parade amoureuse décrite dans la *Physique de l'Amour*, une véritable danse devant le sexe. Qu'elle reste inconsciente ou se drape dans les plis droits des plus honnêtes raisons, cette envie de prouver sa supériorité se résout en dernière analyse au désir du mâle d'être choisi, si bien qu'en face de l'objurgation de l'homme a la femme : « Tu n'es qu'une gaine ! », l'éternel masculin mérite la réplique correspondante, pour si peu élégante qu'elle soit, même par métaphore.

Ce qui pour Gourmont fait le fond de la psychologie de la femme c'est ceci, qui lui paraît l'évidence même : la femme la plus compliquée est bien plus près de la nature que l'homme le plus simple. Il revient souvent à cette idée de la femme naturelle (1). D'autre part il écrit : « Les femmes poussent l'esprit d'imitation jusqu'au délire (2). » De cette tendance sans doute procèdent pour une large part « les revendications du féminisme ». In-

(1) *Promenades Littéraires*, I, p. 92 ; *Ibid.*, p. 303. *Lettres à l'Amazone*, p. 101.
(2) *Promenades philosophiques*, III, p. 266.

tellectuellement incapable, la femme prétend que rien de ce qui touche à l'esprit ne doit plus être réservé au mâle. R. de Gourmont a souvent parlé du féminisme, et, il convient d'ajouter, non sans prudence. Il hésite : on le sent tiraillé entre des opinions opposées. C'est qu'il a été frappé par les constatations qu'il a faites au cours des études préparatoires de sa *Physique de l'Amour*.

Car le féminisme règne dans la nature surtout dans les espèces inférieures et parmi les insectes. Ce n'est guère que dans la série des mammifères et dans certains groupes d'oiseaux que le mâle est égal ou supérieur à la femelle (1).

Il accorde à la femme d'être pratique et voudrait lui voir attribuer dans la société « le vaste ministère de la charité » (2). Mais la femme est incapable de « séparer comme le mâle le sentiment et la sensation » (3).

« Elles sont faites pour sentir bien plus que pour penser (4). »

Ces êtres charmants, qui ne manquent pas toujours d'esprit, manquent totalement de scepticisme. La femme est terrible ; elle prend tout au sérieux, depuis l'amour, qui est sa seule et vraie raison d'être, jusqu'à l'instruction intégrale, cette sottise qui fait béer d'admiration les instituteurs primaires (5).

A quel résultat aboutirait le féminisme ? A réduire la femme à une sorte de rôle d'homme diminué. (Voir *une Nuit au Luxembourg*, p. 77.) Non.

La société est bâtie sur la femme ; elle en est la pierre angulaire. C'est pour cela même qu'elle déchoit chaque fois qu'elle abandonne son métier de femme pour imiter les hommes (6).

Il précise dans la *Physique de l'Amour* :

Le devoir d'un être est de persévérer dans son être et même d'augmenter les caractères qui le spécialisent. Le devoir de la

(1) *Physique de l'Amour*, p. 36.
(2) *Epilogues*, II, p. 198.
(3) *Promenades Littéraires*, I, p. 353.
(4) *Epilogues*, II, p. 192.
(5) *Epilogues*, II, p. 192.
(6) *Promenades Littéraires*, I, p. 90.

femme est de garder et d'accentuer son dimorphisme esthétique et son dimorphisme psychologique (1).

Quel est donc le rôle social dévolu à la femme ? R. de Gourmont, chaque fois qu'il est resté le moraliste attentif à ne pas méconnaître les liens de la réalité, a sur ce point écrit des pages charmantes et profondes. Il y a surtout dans le *Chemin de Velours* une étude, *la Femme et le Langage*, où la femme, proclamée une fois de plus la pierre angulaire de la civilisation, voit son rôle d'éducatrice éloquemment expliqué, avec bien d'autres belles choses (2). Là même il consacre à la mimique des femmes : « Toute la femme parle ; elle est le langage même », une page d'un lyrisme délicieux.

La femme en définitive doit vivre dans le loisir (3) et demeure vouée au rôle domestique. Elle sera la maîtresse de maison, la gardienne du foyer, et d'ailleurs elle ne demande qu'à l'être ; c'est son souhait le plus véritable (4).

La pensée de R. de Gourmont se condense en cette conclusion :

Il y a pour l'homme bien des sortes de perfections ou plutôt de supériorités. Pour la femme la perfection est unique; elle est parfaite quand elle est femme profondément, de la tête aux pieds et jusqu'au fond du cœur et qu'elle remplit avec joie tous ses devoirs de femme, depuis l'amour jusqu'à la maternité (5).

Vérités sages et mesurées du moraliste, quel accueil ironique ou brutal vous font le philosophe et l'artiste ! Des restrictions à la liberté, des empêchements à la beauté ! Les hommes pour vivre en commun doivent se soumettre à des disciplines et accepter de mutuelles modérations. Qu'importe ! Le philosophe et l'artiste considè-

(1) *Physique de l'Amour*, p. 68.
(2) *Le Chemin de Velours*, p. 107
(3) *Epilogues*, I, p. 296.
(4) *Le Chemin de Velours*, p. 277.
(5) *Promenades Littéraires*, p. 91.

rent l'individu, le moraliste leur réunion en société. Ils ne peuvent pas s'entendre. L'immoralisme le plus intransigeant inspire à R. de Gourmont des pages où prend sa revanche la passion de la liberté (1).

Le féminisme et ses revendications ? Cela remplace de nos jours la dévotion. Vieilles filles, incomprises, asexuées ne vont plus s'agenouiller devant une religion qui a perdu sa vertu consolatrice. Leur mysticisme a été laïcisé, parallèlement à cette évolution qui a transporté le paradis du ciel inaccessible sur la terre promise rêvée par l'utopiste.

Pourtant R. de Gourmont convient que l'esprit de la femme a été négligé et dédaigné. Il ne se dit pas ennemi d'une plus large instruction. Mais comment la comprendre ? Quels bons effets en attendre et quels mauvais ? Ceci nous conduit à parler de la jeune fille. Il aime la jeune fille d'un amour à la fois ingénu et un peu trouble. On voit dans *les Chevaux de Diomède* le type accompli de la jeune fille selon Gourmont (première manière) et c'est la royale Néobelle.

> C'était une jeune fille forte, pleine de sève et de volonté, aperçue un jour déjà loin, et aussitôt aimée, tristement jolie dans la semi-nudité d'une robe de bal et presque abandonnée à cause de la sévérité de ses yeux bruns et de la maturité d'un corps dont la puissance contrariait l'idée légère et douce que les hommes se font d'une vierge (2).

Cette vierge imposante, qui a « l'air d'une impudente dévoratrice » est « la plus innocente des vierges ». Du moins le dit-elle ; mais sa naïveté paraît bien compliquée et semble avoir été fabriquée par un ingénieux amateur d'âmes. Dès *le Songe d'une Femme*, R. de Gourmont revient au type qu'il avait déjà dessiné dans *Merlette*, et Annette Bourdon, qui est exquise, est une vraie jeune fille comme plus tard Rose d'un *Cœur Virginal*.

(1) Voir notamment *Epilogues*, II, p. 283 ; *Dialogue des Amateurs* ; *Epilogues*, IV, p. 29 et suivantes.
(2) p. 35.

L'esprit traditionnaliste de R. de Gourmont, les respects de cet immoraliste et les scrupules de ce sceptique, jamais nous n'en aurons la preuve mieux qu'ici. D'abord il n'y a véritablement une question de la jeune fille que depuis le dix-neuvième siècle.

Présentement une femme de condition moyenne passe à l'état de jeune fille le tiers de sa vie sexuelle et quelques-unes des années les mieux faites pour l'amour, souvent presque toutes. Une jeune fille qui se marie à vingt-huit ans a passé quatorze ans à ne pas vivre, car, hors de l'amour, il n'y a point de vie pour la femme. Ce délai entre la fin de l'éducation et le mariage était fort écourté sous l'ancien régime ; parfois nul. La fillette devenait femme sans avoir été jeune fille (1).

En résumé, il y eut des jeunes filles au dix-huitième siècle et avant et toujours. Il n'y eut pas la *jeune fille*. La jeune fille est une création du siècle dernier (2).

Faut-il l'instruire ? Sans doute et ce serait là un passe-temps ! Il y a beaucoup de jeunes filles qui ne sont entrées assez avant dans l'étude que parce qu'elles manquaient d'un mari. Dès leur mariage elles abandonnent une occupation inutile de leurs jours désormais remplis. R. de Gourmont avoue que la jeune fille risque de rester un esprit puéril (3). Mais le problème est d'une extrême délicatesse car, dit-il :

La vérité est qu'il est impossible d'instruire une jeune fille sans la déflorer. Ce mot est mis à dessein. Les natures délicates se corrompent par la tête comme les roses qui commencent à se faner par la pointe des feuilles (4).

Chaque fois que R. de Gourmont touche à la vie pratique il montre un esprit conservateur qui étonne et déroute le lecteur superficiel (voir notamment *Promenades Philosophiques*, II, p. 167 et suivantes). C'est que, s'il entend laisser à sa pensée toute licence et s'il admet

(1) *Le Chemin de Velours*, p. 248 ; voir aussi p. 250.
(2) *Ibid.*, p. 252.
(3) *Epilogues*, II, p. 193.
(4) *Le Chemin de Velours*, p. 275.

dans sa familiarité, un peu dédaigneuse, les idées les plus risquées, il leur interdit de quitter leur domaine qui est au-dessus de la vie et en dehors de l'action.

On ne peut rien dire dans la vie qui ne tombe en des oreilles maladroites et des êtres se hâtent de travestir en actes vos pensées. Les pensées sont faites pour être pensées et non pour être agies... Il faut se taire. Dès qu'on ouvre la bouche, les flèches partent, s'en vont, portant des mots, pénétrer les membres et les forcer au mouvement. La pensée s'agite en danses et en gestes, elle se ment à elle-même, elle se nie en devenant principe de force, c'est-à-dire inconsciente et stupide. Il avait raison le prêtre de hasard : la stupidité est une des formes de l'intelligence, c'est l'intelligence devenue acte ; c'est la phrase de Beethoven devenue la main qui fouille les croupes ; c'est l'idée de la liberté sexuelle devenue le motif d'une turpitude (1).

Il sera bon d'avoir présente à l'esprit cette citation chaque fois que la pensée de R. de Gourmont nous surprend par cette sorte de témérité qui l'emporte aux extrêmes de la logique.

Il a écrit çà et là que la sagesse était de s'accommoder de la vie telle qu'elle est, que la morale consiste à se plier aux usages établis, et dans ces formules il n'était nullement malaisé de voir de la hauteur méprisante. Rien de pareil pour la question qui nous occupe. Cet anarchiste intellectuel est un ami de l'ordre. Cet homme si aventureux a le sentiment que la société repose sur la famille ; il en a le respect ; et il écrit :

Tant que les hommes désireront être les pères de leurs enfants, ils approuveront tous les moyens que l'expérience a suggérés pour préserver la virginité des filles (2).

Comme en fin de compte il ne saurait se départir de ce détachement qui lui est habituel, il conclut avec ironie :

Cependant le féminisme serait une occupation acceptable, s'il était exercé avec cette frivolité dédaigneuse et souriante qui rend charmants certains jeux de salon (3).

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 244.
(2) *Le Chemin de Velours*, p. 257.
(3) *Epilogues, II*, p. 193.

Le vrai rôle de la femme est dans l'amour. C'est à cette vérité que l'artiste, le philosophe et le moraliste peuvent se rallier. Toutes les héroïnes de R. de Gourmont expriment le même vœu avec plus ou moins de franchise et de passion. Toutes veulent être heureuses : être heureuse, c'est aimer et être aimée.

III

MÉTAPHYSIQUE DE LA SENSUALITÉ

L'évolution de R. de Gourmont est celle de tout esprit à qui une grande culture a d'abord masqué la vie. Il est parti de l'abstraction pour aboutir à la vérité concrète. Sa vérité est dans les idées avant qu'il donne son prix à ce qui passe et qu'il se dise : à quoi bon étendre le fait sur le lit de Procuste de la logique et pourquoi le rogner jusqu'à ce qu'il entre exactement dans le cadre d'une loi ? Chaque fait porte en lui sa logique propre. Il est allé de plus en plus de l'absolu au relatif, du général qui est formule morte au particulier qui est forme vivante.

Cette âme a vu des règnes successifs, mais il faut bien entendre que ces périodes ne sont pas nettement tranchées. Cette personnalité est trop compliquée et trop portée à la contradiction pour accepter l'empire exclusif d'une de ses tendances. Il y a une dominante autour de laquelle gravitent les autres velléités. Mais dans ce monde intérieur toujours en équilibre instable, il arrive que l'un des satellites devienne soleil à son tour et rayonne d'un tel éclat qu'il éclipse, pour un temps, tous les autres. Cet esprit est en continuelle ignition et je ne veux pas le figer en un dessin harmonieusement géométrique même en prenant des précautions. Il n'est pas absolument exact de dire qu'il y a eu le règne de l'idée, période durant laquelle le philosophe a la main sur tout, où rien ne vaut que par la poussière d'idées que ce rien, se heurtant à l'intelligence, est capable de soulever. Il n'est pas abso-

lument vrai qu'il y ait eu le règne de la sensibilité, où l'artiste prend le dessus, où le fait avec ses qualités éphémères devient souverain et vaut par lui-même, sans qualification d'ordre philosophique. Il serait hasardeux de fixer un moment précis où ces éléments, réagissant les uns sur les autres, détermineraient une orientation nouvelle de la personnalité. Les enjambements sont continuels. Le philosophe et l'artiste ont porté des vérités différentes. Le moraliste a ramené des hauteurs sur la terre banale l'homme, que le sentiment a vaincu. Sans doute il y avait eu composition avec la réalité lorsque le moraliste s'était placé en face du fait social ; mais par raisonnement. Ceci se passait encore en intellectualité. Il a fallu le poids de la vie pour que l'homme consentît enfin à ne plus dédaigner la plainte de son cœur, qui lui avait paru méprisable, parce qu'il y voyait, très justement, le lien qui nous rattache au reste de l'humanité.

Remy de Gourmont, d'abord, considère l'amour du haut de sa philosophie. Il entend rester libre, et est amené à contredire violemment ce qui est agréable au commun des hommes. Son orgueil ne lui permet que l'exceptionnel ; il confond à la manière des jeunes gens l'étrangeté avec l'originalité. Il faut du temps avant de savoir que la vraie vie est en profondeur, et que nous avons entre les hommes une valeur distincte, non par la singularité de notre pose, mais plutôt dans la mesure où le plus simple frémissement du ciel trouve en notre âme, pour y élargir ses ondes et s'y répercuter, les lointains les plus vastes et les plus vibrants.

A ce raffiné pourvu de toutes les subtilités il faut une compagne digne de lui. C'est alors qu'il fait aux femmes de ses imaginations le don de son esprit essentiel et de sa logique audacieuse. Plus tard la femme deviendra un être instinctif et brut, tirant sa plus grande beauté de cette ingénuité même, une sorte d'animal curieux et vif : Rose d'*un Cœur Virginal.* D'ailleurs,

débutant, il entrevoit déjà cette conclusion. Même lorsque son héroïne est délicieusement intellectualisée elle reste engaînée dans l'animalité. Les femmes ont beau mentir ; quelles que soient leurs pensées et leurs paroles, bientôt elles se dévoilent quand même, par leurs acte, (telle Claude de La Tour du *Songe d'une Femme*), comme ayant irrévocablement, en elles, le sens de la vie instinctive.

Ce sens-là, Merlette et Mlle Auvray, du premier roman de Gourmont, le possèdent nativement, et aussi cette Sixtine Magne qui leur est pourtant si supérieure de toutes façons. Il faut s'arrêter particulièrement à *Sixtine* ; c'est d'elle que va dater un nouveau Gourmont.

Sixtine raconte une aventure d'amour fort simple en son dessin essentiel : un homme aime une femme, hésite, ne sait pas se décider à prononcer les mots définitifs, à prendre — au moment opportun — les attitudes qui affirment la volonté de conquérir, et, tandis qu'il dispute ainsi avec lui-même, un autre homme, moins cérébral, mais mieux disposé à agir, enlève la femme, qui aurait préféré sans doute céder au premier, s'il avait su la mettre en demeure de céder. Malheureusement cet analyste se perd en subtilités et en indécisions, et ne sait ce qu'il devrait faire que lorsqu'il n'est plus temps. Il se nomme Hubert d'Entragues, ou Remy de Gourmont, et note avec une grande exactitude ce qui se passe dans son esprit et dans son cœur. Son regard lucide se pose sur son être intime comme s'il s'agissait d'une âme étrangère.

Or le goût du jour, parmi les débutants, n'est pas au roman d'analyse, et Gourmont transpose simultanément cette aventure en un conte d'un symbolisme un peu hermétique et qui date singulièrement. Il y a ainsi le roman, et ce roman dans le roman : l'*Adorant*, très caractéristique de la littérature d'une époque vite révolue. Par surcroît, des contes sont mêlés à ces deux aspects du récit. *L'histoire de Madame du Boys, la Chambre au*

portrait, Marcelle et Marceline, le 28 décembre, la Honte d'être heureux, Solange, autant de pages d'un charme double, étrange, où la vie est présente comme un songe, où les songes s'animent à la vie, à une vie un peu quintessenciée quelquefois.

Tentative curieuse et qui suffirait à donner un prix particulier à *Sixtine*. Mais son importance est bien autre : ce livre, jusqu'aux *Lettres à l'Amazone*, est le seul à contenir, dévoilée, la sincérité de Gourmont. Chaque fois que nous aurons besoin d'un document sur son âme véridique, c'est ici qu'il faudra puiser.

A ce moment décisif les dispositions les plus contraires sont en lui, attendant la consécration ou le démenti de la vie. Il est plein de virtualités qui aspirent à se réaliser, sans croire en elles-mêmes. Toutes ces possibilités restent impuissantes par la faute d'un esprit qui veut bien se décider à choisir, mais jamais sans réticences. Entre la puissance et l'acte, il y a l'orgueil indifférent d'une âme où se neutralisent des forces contradictoires dans une inlassable curiosité. Jamais œuvre n'a mieux laissé voir les incertitudes de quelqu'un qui ne sait pas encore où est son destin. Indécision de l'écrivain à adopter une forme d'art, indécision du philosophe à prendre parti sur les rapports de sa philosophie avec la vie, indécision de l'homme qui voudrait se réserver, ne pas abdiquer sa liberté aux mains du sentiment, et qui, en somme, est avide de tout posséder sans que rien le possède.

Intellectualité pure, dit-il ; oui, mais en intention et qui est encore contredite par sa sentimentalité naturelle. Car il est foncièrement sentimental et cherche le bonheur.

Comme le premier venu de ces accusés, il s'était laissé prendre au piège de la réalité : se moquant de ceux qui cherchent le bonheur, il se moquait de lui-même, car depuis sa naissance au monde de la sensibilité, qu'avait-il fait sinon de consacrer à cette enquête vaine le meilleur de ses forces (1) ?

(1) *Sixtine*, M. de F., 103.

Il croit au bonheur, et il le méprise :

Un autre motif m'éloigne des recherches émotionnelles : sans être pessimiste, sans nier de possibles satisfactions, sans nier même le bonheur, je le méprise (1).

Il est sensuel ; mais à la façon de ceux chez qui trop d'intelligence tourne à une manière d'infirmité.

Quand le commandement de la chair m'accroupit à des adorations sexuelles, je rougis d'une telle servilité, et je me honnis au premier instant lucide (2).

Un soir, obéissant à ce commandement de l'instinct, il vient chez une amie complaisante, agréable et pour laquelle il a un goût assez vif. En présence de cette femme toute frémissante qui va lui donner du plaisir, qu'éprouve-t-il ? « Un grand découragement. » Il ressent, avant, les désillusions qui sont plus logiquement justifiables après. Au lieu de suivre naïvement ses sensations il fait de la métaphysique :

Je sais que c'est un mensonge, je sais la déception qui m'attend ; je serai puni par un effroyable désappointement d'avoir cherché l'oubli de moi-même en dehors de moi-même, d'avoir trahi l'idéalité, et pourtant il le fallait puisque les sens sont impératifs et que je n'ai pas mérité le surnaturel don de la grâce (3).

Pourquoi donc vit-il ? Pour l'art, qu'il met au-dessus de la vie et même à la place de la vie :

Ayant mis l'art au-dessus et même à la place de la vie, Entragues doutait encore. L'art n'était-il pas, lui aussi, une illusion ? etc.

Question à laquelle la vie, plus tard, se chargera de répondre. Pour le moment il perçoit la vie comme un jeu de fantômes (p. 166). Il ne sait pas où passe la frontière qui sépare le pays des songes du monde des vivants. Cela est très philosophique, et peut alors lui suffire. Mais le sen-

(1) *Sixtine*, 33.
(2) *Ibid.*, 32.
(3) *Ibid.*, 127.

timent proteste et R. de Gourmont cède à son appel. Maladroit, il approche du bonheur une main hésitante et un cœur qui a trop écouté les doutes de l'esprit. Il s'en veut de chercher un bien qu'il méprise :

Ainsi un autre aurait ces lèvres et ces yeux, et ces cheveux et tout ? Vulgaires plaintes d'un vulgaire jaloux : à quels détails est-ce que j'applique mon imagination ? Voilà que m'obsède l'image obscène. Il faut donc toujours en venir là et c'est pour cela que je l'aime, pour cela seul, pour monter sur elle. Bravo ! les mots sont utiles : avec des mots on analyse tout, on détruit tout, on salit tout (1).

Il a peur du vertige où il pourrait être entraîné. « Pour la première fois, peut-être, de sa vie, il échappait à la domination exclusive de l'art (p. 268). »

Je me croyais, songeait-il, plus solide et plus logique. Aurais-je à ce point renié ma vieille philosophie ? C'est bien la peine de railler le monde extérieur pour tomber dans le premier piège tendu par l'innocente Maïa, ainsi que s'exprime le théosophe. *Y aurait-il donc une invincible nature humaine plus stable en sa versatilité que les architectures de la pensée ?* Invincible, non, puisque d'altiers méprisants l'ont domptée ; c'est que je manque de méthode. Des entraînements spirituels me sont nécessaires (2).

C'est moi qui souligne. Plus tard, après les fluctuations les plus capricieuses et les remous les plus hasardeux, cette vérité trouvera un port dans cette âme revenue de tout.

Tout le long de ce cheminement de l'amour il se répète : ne plus réfléchir, agir. Et il n'agit qu'à contretemps. « De quoi faire un traité sur l'Indécision analytique » (p. 302), voilà ce qu'il offre en bouquets à la femme aimée. Quelles meilleures dispositions pour manquer le bonheur et comment cette analyste peut-il être surpris de ne pas mieux réussir ! Bref il voit, à l'évidence même, qu'il est

(1) *Sixtine*, 159.
(2) *Ibid.*, 296.

peut-être incapable d'aimer et sûrement incapable de faire partager son amour (p. 85). La vérité est qu'il ne sait ni jouir, ni aimer, ni souffrir, — comme il le dit lui-même, — et qu'il fait de la littérature. Ainsi lorsqu'il écoute les confidences de Sixtine : « il ne sentait plus à ce moment aucun amour pour elle ; l'impression était toute littéraire » (p. 182). Et cet homme s'imagine aimer ? Aimer, non pas. Il s'agit d'une curiosité de l'esprit qui s'intéresse à cette petite révolution intérieure, et d'un élan sentimental dont les ardeurs trop contrôlées avortent maladroitement. Le cœur n'est pas véritablement en cause. Tout se passe dans la tête.

Aucun trouble de cœur ne l'avait jamais empêché de dormir ; il remerciait le ciel de lui avoir départi des matinées lucides (p. 186).

Aussi lorsque Sixtine lui est ravie, si blessé que soit le cœur, il n'en voudra pas faire l'aveu, et c'est surtout l'orgueil, en effet, qui souffrira.

Il ne sait pas vivre à la manière du commun des mortels et c'est pourquoi il se retire d'eux. Il entre dans la grande absence :

Et j'entre dans la grande absence,mais sans arrière-pensée..., la grande absence, comme on dit le grand désert, sans eau et sans amour (p. 308).

Il écrit cela, et, si lucide qu'il soit, il ne peut pas savoir à ce moment toute l'amertume de ces mots auxquels la vie, bientôt, va donner la profondeur douloureuse d'un éternel adieu au bonheur. Il anticipe sur le destin. Pourtant il a deviné que la solitude,dont il souffre déjà,va se creuser, s'élargir à mesure qu'il vivra. Ce vide il compte le remplir de sa pensée et de son orgueil, de toutes les idées ingénieuses et hardies dont il porte le fourmillement prêt à naître, de toutes les imaginations où sa sorcellerie saura mettre l'illusion de la vie. Il y a en lui une telle force d'évocation, une telle certitude de sa magie qu'il

croit pouvoir remplacer par des fantômes ce qui vit réellement et respire.

De quoi donc me servirait la réalité quand j'ai le rêve et la faculté de me protéiser, de posséder successivement toutes les formes de la vie, tous les états d'âme où l'homme se diversifie (p. 27) ?

L'objet auquel je pense très fortement s'incorpore devant mes yeux en une forme visible, et à mes sens tactiles en une palpable matérialité quelquefois (p. 66).

... Son regret fut médiocre : ses désirs ne dépassaient pas la virtualité. Le monde idéal, tel qu'il le détenait, suffisait à son activité toute mentale et trop inerme pour la lutte. Il avait choisi la meilleure part ; serait-il assez fou pour consentir à un troc désastreux ? Dans la sphère où il évoluait, tout lui appartenait : sous l'œil de la logique ; il était le maître absolu d'une réalité transcendante dont la domination pleine de joies ne lui laissait pas le loisir d'une vulgaire vie et de préoccupations humaines (p. 136).

Le démon de la littérature est le maître de son âme. Et cette âme, il ne faut pas s'y tromper, malgré le prurit de liberté qui la jette à toutes les contradictions et à toutes les recherches, est une âme essentiellement féminine et sentimentale. Elle a été faite pour être possédée. Douteur de tout en définitive, oui, mais croyant de chaque minute, tel est Gourmont. Lui-même dira ceci qui le définit :

L'homme naît à genoux. Il faut qu'il adore. Quand ce n'est pas un ostensoir, c'est une cornue ; quand ce n'est pas l'infini, c'est un ovule (1).

Il adorera l'infini dans l'ovule. Ce désir d'absolu, ce besoin d'éternité qui caractérisent sa sincérité profonde sont l'aveu même de sa sentimentalité. Pour le moment tout se passe en esprit, parce que la vie lui offre encore de lointains avenirs et parce que les forces de son orgueil sont intactes.

Dans cette première période, Gourmont est parti à la

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 191.

recherche de sa vérité. Deux tendances le sollicitent : celle à ne voir dans l'amour que le fait naturel, physique, ayant sa valeur en soi, sans compromission possible avec l'état social ; et celle qui le porte à n'attacher de prix qu'à ce qui est intellectuel et ressortit aux idées.

Tu fais semblant de m'écouter et tu penses à des baisers. Tu n'es — comme les autres — qu'une gaine ! — Hé ! puis-je pas être cela, et autre chose en même temps ? Je suis une gaine aussi pour tes idées, et elles sont rudes parfois telles qu'un mauvais rêve (1).

L'amour est un jeu, à régler selon les recherches d'ingéniosité de chacun, sans que personne ait rien à y voir. Liberté absolue. Il y a l'ennemi, dont il faut se garder, le sentiment, qui asservit. *Le Fantôme*, livre d'une richesse précieuse à l'amateur d'âmes, est significatif à l'égard de ces deux tendances :

Elle comprit que toutes les vérités, même les plus immémoriales, convergeaient vers un point central de sa chair et que ses muqueuses, par un ineffable mystère, renfermaient dans leurs plis obscurs toutes les richesses de l'infini (2).

Ainsi s'analyse très subtilement Hyacinthe, fantôme de femme. L'écrivain à ce moment fait l'essai dédaigneux, —ce qualificatif doit toujours être sous-entendu jusqu'aux dernières années,— de toutes les luxures. Il erre à travers une sorte de métaphysique de la sensualité, laissant son imagination aller jusqu'au bout de ses songes les plus raffinés et les plus violents. Il a quitté la vie pour le rêve et il y cherche l'oubli de la vie. Mais tout cela est artifice. Cette perversité a les yeux naïfs et un candide sourire, et voilà tout ce qu'il y a de profondément vrai en ces premières œuvres qui, de parti pris, veulent contredire la « vérité courante ».

Phénissa, le Fantôme, Litanies de la Rose, Fleurs de jadis, le Dit des Arbres, etc., sont pleins de l'obsession de la

(1) *Le Fantôme*, p. 99.
(2) *Le Fantôme*, p. 80.

femme. Les fleurs, les arbres, les montagnes, les nuées, tout prend figure de l'amour. L'auteur ne perçoit tout cela que par correspondances avec la femme et les mouvements de l'amour. Quelles ingénieuses variations dans ces proses poétiques ! Les innombrables roses, les fleurs simples ou rares, les arbres sont associés à l'amour et à la mort par une symbolique très sensuelle. Chaque strophe est une petite image, comme une miniature de livre ancien, d'aspect légendaire même lorsque la familiarité de la composition devient moderniste.

Rose Topaze, princesse des légendes abolies, Rose Topaze ton château fort est un hôtel au mois, ton donjon marche à l'heure, et tes mains blanches ont des gestes équivoques, fleur hypocrite, fleur du silence (p. 215).

Luxure et pureté virginale, métaphysique et sensualité, candeur qui se livre aux plus singulières prostitutions, précieuse et brutale à la fois ; il n'y manque même pas les ardeurs les plus équivoques ni les essais contre nature ; et tout cela se passe dans une imagination en proie aux plus sincères contradictions, qui ne sait pas encore où est sa vérité et qui a la frénésie du bonheur, qu'elle le veuille ou non. En attendant que la vie lui compose cette vérité, Gourmont jette aux explorations les plus aventureuses la curiosité de son esprit. Il peint sur de précieux parchemins et nous offre un mélange essentiel de naïveté — qui n'a aucune fraîcheur — ; de sensualité — qui reste philosophique ; et d'ardeur mystique — dépourvue de foi. Fantaisies d'un artiste qui sertit les mots comme des gemmes, se complaît aux arrangements minutieux du joaillier, et reste pourtant capable de construire un système du monde avec quelques grains de poussière dansant dans un rayon de soleil.

Tout le *Pèlerin du Silence* est de ce ton. Livre difficile en ce sens qu'il est écrit avec une recherche dont le raffinement n'a pas su toujours éviter la préciosité ; mais il

réserve des découvertes charmantes et la pensée hautaine qui, de page en page, y formule des aphorismes découragés, lui fait une noblesse distinguée et amère.

La position intellectuelle et sentimentale de R. de Gourmont est dès ce moment fixée. Sa vérité philosophique est l'idéalisme : solitude de l'esprit, et sa vérité sentimentale est la solitude aussi. Dans les deux domaines il obéit au même désir intransigeant : il veut rester libre. Dans *Sixtine* il écrivait :

> La vanité est le lien fictif qui nous annexe à une extériorité imaginaire : un petit effort le brise et nous sommes libres ! libres, mais seuls ; seuls dans l'effroyable solitude où nous naissons, où nous vivons, où nous mourrons (1) !

Avant *Sixtine*, la solitude lui est représentée par l'esprit comme une condition de noblesse ; *Sixtine* vient ajouter à la persuasion de l'intelligence l'argument amer de l'orgueil blessé. Désormais son orgueil exige cette solitude. Il voudra s'y complaire, y acclimater un étrange bonheur désenchanté. Voué à la seule compagnie du rêve il se voudra heureux de ce bonheur tout entier construit par l'imagination, par mépris des hommes qui vont se plaignant toujours de ne pas être heureux. Il est dressé déjà contre la vie avec la volonté de ne pas fléchir. Il a couru un grave péril ; il s'est ressaisi :

> Je ne serai lâche ni devant la douleur,ni devant le plaisir, ni devant l'ennui. Tu ne me feras pas souffrir au delà de ma volonté et ni toi, ni la pareille de toi ne me tentera à d'autres désobéissances. Quand bien même je serais dupe de mon orgueil, j'aime cela mieux encore que d'être dupe de ma sensitivité, et, je dédaignerai jusqu'au souvenir de l'inconsciente tueuse qui aurait pu m'écraser (2).

§

Les Chevaux de Diomède sont épigraphiés de cette phrase : *Veritas in dicto non in re consistit* et de fait ce

(1) *Sixtine*, p. 14.
(2) *Sixtine*, p. 297.

roman, au moins autant que *Sixtine*, mériterait le sous-titre : roman de la vie cérébrale. Christine « frêle et lumineuse », qui n'est qu'un songe de Diomède, n'est pas moins subtilement vivante que Fanette, « une enfant légère, toute blonde et fine », ou Mauve, ou la splendide Cyrène, cette manière d'ogresse, ou Néobelle, vierge somptueuse « pleine de sève et de volonté ». Toutes ces femmes sont luxurieuses suivant des modes divers qui s'accordent avec leur genre de beauté ; mais en même temps elles se montrent capables de s'analyser, d'exprimer avec finesse les mouvements déliés, trop déliés, de leur intellectualité. Ce sont de purs esprits, d'impurs esprits plutôt ; et les personnages masculins encore davantage. Et les uns et les autres passent devant nous comme des songes. Pour nous toucher au delà du simple plaisir intellectuel, il leur manque d'être autre chose que des esprits parfaits et aussi ce tremblement des mains où frémissent tour à tour la douceur et la douleur de vivre. Ce ne sont pas des êtres qui respirent.

Sans doute ces formes charmantes, décrites par un artiste, présentent, — avec quelle chaleur passionnée, — l'aspect sensible de la femme ou de l'homme. Mais ces corps qui font des gestes humains, d'ailleurs fort gracieux, restent en dehors de l'humanité, ont toujours l'air de marionnettes métaphysiques, autour de qui flotte, éparpillée, l'âme hésitante de l'auteur. Elle ne sait pas en quel personnage elle voudrait s'incarner tout entière. Propos philosophiques, débats subtils, mais ces paroles ailées sont au-dessus de la vie. La chair tient pourtant de la place en ces amours, mais nous avons l'impression que c'est pure débauche d'imagination. Et, par-dessus tout, il manque ici la présence du cœur.

R. de Gourmont le nie :

L'amour, dit Diomède, ne comprend que deux termes, la chasteté et le cynisme. Tout l'intermédiaire est fait de lâcheté,

de morale, d'hypocrisie. L'amour est bestial ou divin (1).

Il faut rester libre, éviter « le fardeau si lourd de l'esclavage sentimental » (2).

Diomède exprime la vérité profonde de son âme du moment lorsqu'il dit :

Etre libre, être libre !... Seul ? Oui, je suis seul. Toute causerie me laisse seul, toute intimité me laisse seul. Je suis seul quand je touche la main d'un ami ou les genoux d'une femme, seul quand je parle, seul quand j'écoute et seul quand je crie. C'est vrai, mais qui donc, s'il pense, ne vit dans l'éternelle solitude ? — Vous pourriez peut-être aimer, mon ami ? dit doucement Néobelle. — Le fleuve, répondit Diomède. Toujours le fleuve, onde ou ombre, dans lequel il faut se jeter tout nu (3).

Entre ces deux extrêmes de l'amour, le bestial et le divin, Gourmont n'hésite guère et choisit le premier. Mais il va l'orner de quelles délicatesses et de quelles recherches ! C'est qu'il s'agit bien d'un choix de l'esprit et que l'intelligence, après avoir proclamé la beauté de l'amour physique dépouillé de toute préoccupation sentimentale, a besoin de restituer à ces mouvements par trop frustes une distinction et un raffinement qu'ils n'ont guère par nature.

R. de Gourmont est savoureusement original, dans sa manière d'exprimer la sensualité et de décrire la luxure. Il y aura des moments où il appuira trop sur le dessin et nous noterons plus loin à quoi correspond cette brutalité occasionnelle ; mais ici tout est en allusions délicates, d'une perversité jouant l'innocence et entremêlé de petites phrases d'un style qui conviendrait à la Vie des Saints. (Voir *les Chevaux de Diomède*, p. 91 notamment). Plaisirs équivoques et charmants, qui prennent une singulière fraîcheur de certains rapprochements bucoliques et d'images champêtres :

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 103.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) *Ibid.*, p. 123.

Pendant qu'elle écoutait un peu inquiète ces équivoques compliments, Pascase regardait avec plaisir la jolie créature, jeune fleur, riche de tous les charmes de la fleur, un peu sombre de cheveux comme certaines ancolies et le corselet gonflé comme un pavot plein de lait. Il souhaita de pouvoir l'emporter dans ses bras jusque vers un pays très loin et de la coucher dans la menthe fraîche, au bord d'un ruisseau, sous les sauges. Alors elle riait de faire mousser l'eau courante avec ses doigts menus, puis à genoux et grave elle disait : Mauve aime Pascase (1).

De même lorsqu'il veut évoquer Néobelle, il ne la matérialise dans son souvenir que par des correspondances champêtres, qui font contraste avec la subtilité très artificielle du sentiment exprimé et la tension d'une pensée et d'un langage qui rejettent toute naïveté :

Emu, il se promit d'être pour Néo un ami magnifique, un trésor charnel et sentimental répandu comme une pluie d'été sur tout son corps et jusqu'au fond obscur de cette âme verdoyante. Il l'aima sous la forme d'un jeune arbre frais, fort et chevelu, que l'on enlace, où l'on cueille une branche, au pied duquel on se couche dans une ombre odorante et tiède (2).

Quel regard d'artiste et comme il se plaît aux attitudes de la femme nue! La délicatesse vraiment délicieuse de cette sensibilité lui fait sentir, au souvenir de Néo, « cette odeur de lavande et de noix que le contact du mâle n'a pas encore troublée » (3).

Tout ce dilettantisme du plaisir est conforme aux dispositions de l'écrivain qui s'exprime ainsi : « Je veux jouer avec la vie, je veux passer en rêvant ; je ne veux pas croire ; je ne veux pas aimer ; je ne veux pas souffrir ; je ne veux pas être heureux ; je ne veux pas être dupe. Je regarde, j'observe, je juge, je souris (4). » Et plus loin il ajoutera : «... Laissez-moi aimer avec ironie, si c'est ma manière d'aimer (5). » Aimer avec ironie,

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 55.
(2) *Ibid.*, p. 138.
(3) *Ibid.*, p. 139.
(4) *Ibid.*, p. 34.
(5) *Ibid.*, p. 132.

c'est aimer en esprit ; cela revient à dire que c'est ne pas aimer d'amour. Le sentiment est sérieux, incapable de comprendre l'ironie et, à plus forte raison, de se l'appliquer à lui-même.

Gourmont a été blessé par l'amour ; il se met sur la défensive. L'orgueil l'a sauvé. Maintenant il ne veut plus considérer l'amour que du haut de son dédain. Pour lui ôter son pouvoir, il n'y a qu'une méthode : le tenir sous le regard de l'intelligence qui en mesure la bassesse irrémédiable. Il s'écrie : « Ah ! Néo, le mépris joue un grand rôle dans l'amour (1). » Il a pour R. de Gourmont joué le rôle de libérateur.

IV

L'AMOUR PHYSIQUE

Les Chevaux de Diomède s'achèvent sur cette apostrophe :

Sois maudite, Pensée créatrice de tout, mais créatrice meurtrière, mère maladroite qui n'a jamais mis au monde que des êtres dont les épaules sont l'escabeau du hasard et les yeux la risée de la vie.

Ceci peut paraître assez inattendu à qui ne suit pas les cheminements profonds de cette âme. Est-ce que la pensée, libre dans sa solitude, serait déjà impuissante et révèlerait sa vanité ? Cette prétendue domination qu'elle étend sur le monde laisserait-elle insatisfaite une âme trop habile à dissiper l'illusion d'où quelle vienne ? Présages incertains, dont Remy de Gourmont se détourne sans vouloir les approfondir. Mais dans *le Songe d'une Femme*, l'esprit va garder une neutralité, même bienveillante, à l'égard du sentiment, et lui accorder le traitement de l'ennemi le plus favorisé.

Si la pensée n'est pas absente de ce roman, — peut-elle manquer à un ouvrage de Gourmont ? — ses prétentions

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 125.

y sont bien rabaissées. Une sorte de détente se produit. Une lassitude, encore toute provisoire d'ailleurs, se manifeste chez le philosophe. Il conduit sa méditation au plein air des champs et regarde la vie moins en penseur qu'en artiste. Il écoute ce que dit chaque être vivant. Et il entend de nouveau cette parole qu'il ne pourra jamais plus oublier, qui réveille comme un glas au fond de lui-même, parole où son espérance va s'accrocher malgré les démentis ostensibles de l'orgueil : le bonheur ! le bonheur !

Il faut être heureux. Tous les êtres imaginaires que R. de Gourmont va désormais animer seront heureux. Pour conjurer le malheur sans doute, ils commenceront par se proclamer heureux. Ils le sont ensuite, comme ils peuvent. Gourmont leur accorde libéralement de réaliser leur souhait.

L'optimisme s'étale dès la première page. Anna des Loges, cette raisonneuse de la volupté, qui sait ce qu'elle veut, qui dit ce qu'elle sent et dont l'esprit est masculin, Anna des Loges est heureuse et le sera toujours. Elle a le don de plier à sa fantaisie les circonstances qui la pressent et de les faire servir à son contentement. Son amie Claude de la Tour, plus femme, semble-t-il, est sensuelle aussi, mais non pas sans effort d'imagination. Elle ne parvient pas à s'émouvoir aussi totalement. Sa littérature épistolaire est d'une savante, d'une savoureuse hypocrisie.

Le livre abonde en images voluptueuses, mais la manière du peintre s'est élargie. Quelle belle description de Claude posant, nue, au bord de l'étang, pour une moderne Léda ! C'est beau comme un beau Renoir, lumineux et facile (1).

L'étude psychologique est extrêmement déliée et témoigne de l'attention avec laquelle Gourmont a regardé les femmes. Cette Claude de la Tour si somptueusement belle a une façon de raconter sa vie à son amie qui nous rem-

(1) *Le Songe d'une femme*, p. 16.

plit de délices. L'aventure avec le peintre, ramenée par elle à des proportions très convenables, elle a une manière exquise de conclure après son mensonge : « Enfin, puisque nous nous écrivons pour nous faire des confidences ! » Elle est fière et raffinée, un peu froide au fond malgré ses curiosités luxurieuses, ses frénésies de sensualité qui la laissent insatisfaite et l'amènent aux recherches les plus hardies. Claude de la Tour est imagination et Anna des Loges tempérament. A côté de ces femmes, qui sont, à des titres différents, possédées toutes deux par l'amour, il y a le dessin exquis de cette vraie jeune fille : Annette Bourdon. Le goût de R. de Gourmont pour la jeune fille lui a inspiré ici quelques-unes de ses meilleures pages, et des plus pures.

Il n'a plus l'air de savoir exactement où va sa pensée dans ces paysages pleins de saines odeurs, parmi ces femmes dont le rêve unique est d'aimer, entre ces hommes par lesquels il exprime les appels contradictoires qui sollicitent son amour de l'amour. Pélasge écrit : « Suis-je destiné à m'échouer d'île en île, prostré chaque fois sur des seins nouveaux, ou à rêver éternellement, le front appuyé sur les genoux purs de l'unique ? L'Unique, c'est moi (1). » Mais nous le voyons prêt à abdiquer cet égoïsme entre les mains de la simple et charmante Annette.

Ce qui nous séduit surtout dans *le Songe d'une femme*, c'est cette revanche joyeuse de la vie contre la tyrannie de la pensée. La vie fait ici des mouvements un peu fous, jouissant avec une sorte d'ivresse de la liberté retrouvée. Ici la chair est aimée pour elle-même et non pour les motifs de méditation auxquels ses émois peuvent incliner un esprit philosophique. On sent la sincérité de l'écrivain à ces descriptions heureuses de scènes libertines autant qu'à son souci de trouver l'équilibre entre le sentiment et la sensation pure. Il ne nie plus avec autant de mépris l'amour sentimental. Il hésite. Il se veut surtout pleine-

(1) *Le Songe d'une Femme*, p. 179.

ment lui-même et peint, sans autre parti pris que celui d'une avidité gourmande, les mouvements de l'amour sensuel et les élans de l'amour sentimental. Au fond le *Songe d'une Femme* est un acte d'espérance de Gourmont. Il tend de nouveau la main au destin, et le destin va la remplir de cendres.

L'arabesque de l'intrigue est amusante, mais on devine le dédain de Gourmont pour les histoires trop compliquées. Enfin ce roman, comme ceux d'ailleurs qui suivront, laisse cette impression — d'un charme équivoque — de la simplicité et de la perversité. Un roman de R. de Gourmont a toujours un peu l'air d'un roman de la *Bibliothèque Rose* écrit par Laclos. C'est très moral, cela se termine par des mariages, et certaines pages sont d'une lubricité exaspérée (p. 145 et suiv.). La hantise de la sexualité le poursuit. Gourmont ne choisit pas encore. Il expose divers aspects contradictoires de sa pensée qu'il rapproche, illustrés d'images peintes avec le soin de rester le plus près possible de la nature.

Les héros, ni les héroïnes du roman n'ont pas encore cette objectivité qu'on verra par exemple aux personnages d'un *Cœur Virginal*. Le *Songe d'une Femme* est une sorte d'album des attitudes de l'amour, depuis les plus modestes et les plus chastes jusqu'aux plus risquées et jusqu'aux plus mal famées. Par un contraste qui frappe, le décor est toujours d'une fraîcheur d'impression et d'une franchise de pinceau où l'on sent un ami véritable des eaux, des arbres et des ciels. Ce promeneur solitaire commente subtilement ses rêveries et met d'équivoques pensées au bas des tableaux qu'il compose ; il entoure de dévergondage les scènes naïves et enguirlande d'innocence les plus furieuses débauches. Et tout cela garde une distinction aristocratique et sent le dédain du philosophe.

Tous ces personnages veulent être heureux avec impatience. Ils ont la frénésie du bonheur. Il semble d'abord

qu'ils ne s'entendent guère sur le contenu de ce mot ni sur les aspirations mêmes de leur désir incertain, mais après quelques tâtonnements il ne s'agit plus que d'amour. Adieu littérature, poésie, peinture, orgueil ou vertu ; le bonheur, c'est d'aimer et d'être aimé. Ils aboutissent tous à la même conclusion qui est charnelle. Le bonheur est, surtout, une œuvre de la chair. Voilà le terme de leurs angoisses, le résultat de leurs recherches et de leurs interrogations.

Parmi tant d'indications, qui nous guident au cœur même de R. de Gourmont, j'ai relevé cette phrase dans une lettre de Paul Pélasge à Pierre Bazan (p. 69) : « Si j'écris des histoires, je ne veux être lu que par des femmes. Je voudrais être un de ces romanciers dont les livres sont les compagnons de lit des incomprises et des délaissées. » J'aurai à revenir sur ceci. Je ne crois pas me tromper en donnant une importance particulière à cet aveu. C'est la sincérité profonde de Gourmont un instant dévoilée. Pourquoi parmi toutes les femmes met-il à part ce public préféré ? Pourquoi les incomprises et les délaissées ? Qu'est-ce que cet accès de sentimentalité ? Est-ce parce que lui-même se voit en marge de l'amour, et qu'il appelle l'amour d'une âme déchirée, malgré ses airs de détachement et les distances de son mépris ? Irait-il jusqu'à se contenter de cet amour que les autres hommes ont dédaigné ? Consolations que deux cœurs isolés trouvent à réunir leur commune misère, alors toute illuminée ; sympathies lointaines venues à l'écrivain à travers ses livres et à cause d'eux ; tout lui serait bon. Mais comme il est romantique, et avec quelle humilité cet homme regarde le destin ! Cette phrase nous livre un peu du secret de Gourmont, de ce secret qui, jusqu'aux jours de l'Amazone rencontrée, portera, presque sans défaillance, le masque de l'orgueil.

§

Le philosophe a jeté sur l'amour un regard assez méprisant et lui a tout juste attribué la valeur d'un jeu auquel il faut de singuliers raffinements pour ne pas rester sordide. L'artiste s'est complu à décrire les mouvements de cet animal gracieux et cruel qu'est la femme. La sensualité de l'homme se voit obsédée de la présence de l'amour qui assiège sa solitude et mêle au travail de la méditation sa mimique furieuse. Oui, vraiment, il y a une sorte de fureur dans cette ronde d'amants. Pourtant on garde cette impression que c'est seulement un songe de l'amour qui se déroulait sous nos yeux charmés, devant notre cœur indifférent.

Maintenant, peu à peu, la philosophie de Gourmont descend sur la terre. Il veut pouvoir se dire un physicien ; ce sera l'une de ses fiertés. L'amour est physique. Dans la *Culture des Idées* il clarifie sa pensée et met à la base même de l'amour l'impératif physiologique (1). Enfin il va l'étudier là où il est assuré de ne pas lui découvrir la corruption du sentiment. L'humanité ne suffit plus à sa débauche spirituelle, et de ce regard jeté sur les autres espèces animales va naître ce livre prodigieux qui s'appelle la *Physique de l'Amour, Essai sur l'instinct sexuel.* Le titre et le sous-titre sont précis, significatifs. Ce ne sera pas une étude du sentiment de l'amour. Il s'agit d'un acte de la série physique. Le véritable amour, celui qui correspond aux vues de la nature, est l'amour physique sans autre but que de perpétuer la vie. L'amour-sentiment est une création de l'homme, une chose factice, pas naturelle, qui va contre le vœu de la nature avec son désir de permanence et d'exclusivité.

L'amour est profondément animal : c'est sa beauté (2).

(1) *Culture des Idées*, p. 208.
(2) *Physique de l'Amour*, p. 13.

Ce que nous avons jeté de fleurs sur l'amour peut le masquer comme un piège à fauves : toutes nos activités évoluent autour de ce précipice et y tombent les unes après les autres ; le but de la vie humaine est le maintien de la vie humaine (1).

R. de Gourmont fait l'inventaire des pratiques de l'amour dans les différentes espèces animales. Ce livre, où sont ramassées les ardeurs de toute l'animalité, laisse l'impression d'une chanson de gestes du rut aux épisodes étranges et féroces. Bacchanale inouïe, où tous les êtres vivants, depuis les reptiles et les insectes jusqu'aux oiseaux, s'accouplent, dans un rythme de violence, sous l'inspiration de l'instinct qui les domine et qui est plus grand qu'eux. Une sorte de fureur sacrée anime cette chaîne monstrueuse où chaque chaînon est formé de deux êtres de sexe différent, unis pour assurer la continuité de la vie.

Au passage, Gourmont s'explique sur la finalité, sur l'instinct. Cet examen du fait lui découvre la valeur de la vérité. Il conçoit mieux maintenant ce qu'il y a derrière cet ordre logique que l'homme met dans la nature. Il sait que cet ordre est vain, et qu'il est nécessaire.

Il n'y a pas de règles ; il n'y a que des faits que nous groupons sous des modes perceptibles à notre intelligence, des faits toujours provisoires et qu'un changement de perspective suffirait à dénaturer. La notion de règle, la notion de loi, aveux de notre impuissance à poursuivre dans ses origines logiques la généalogie d'un fait. La loi, c'est une manière de dire, une abréviation, un point de repos. La loi, c'est la moitié des faits plus un. Toute loi est à la merci d'un accident, d'une rencontre inopinée ; et pourtant sans l'idée de loi tout ne serait que nuit dans la connaissance (2).

Si l'on considérait les exceptions du même regard que la règle, on ne verrait dans la nature que ce que l'on voit dans le sein d'un fleuve, de vagues mouvements, des ombres passantes. Pour concevoir quelque réalité, il faut concevoir la règle d'abord, instrument de vision et de mesure (3).

(1) *Physique de l'Amour*, p. 15.
(2) *Ibid.*, p. 106.
(3) *Ibid.*, p. 188.

Cet effort d'intelligence appliqué au monde, ce regard de physicien jeté sur la vie permettent à R. de Gourmont de faire une grande conquête. Il verra désormais avec certitude ce qui est normal. Il sait maintenant la beauté de cette force d'amour qui vient de beaucoup plus loin que les acteurs de sa manifestation présente. Ceci lui enseigne la normalité. Non pas qu'il puisse jamais admettre qu'un fait soit contre nature. Son instinct violent de la liberté d'une part lui interdit la chose. Son sens de grammairien lui défend l'expression qui lui paraît ne correspondre à rien. Un fait est un fait, et par conséquent naturel. Mais il a découvert la logique de l'espèce et appris que, s'il n'y a pas de fautes contre la nature, il y en a contre l'espèce. Ce qui est normal, c'est ce qui a pour fin de perpétuer la vie. Ainsi cet immoraliste aboutit à la même conclusion que les Pères de l'Église et les casuistes. « En amour, dit-il ailleurs, ce qui n'est pas instinctif est turpide (1). »

§

Avec la *Physique de l'Amour*, R. de Gourmont, à la lumière des découvertes de René Quinton, a replacé l'homme à son rang de l'évolution générale et cherché dans les autres espèces animales confirmation de ses idées sur l'amour. Il a maintenant les éléments d'une philosophie de l'amour. Va-t-il enfin se faire *sa* vérité ? Peut-être. Mais sa complexité naturelle, son dédain d'une affirmation définitive, les tendances qui régissent contradictoirement son esprit de philosophe, sa sensibilité d'artiste, sa sentimentalité d'homme, le tirent d'une opinion à l'autre et entretiennent un scepticisme où se résoud heureusement la curiosité toujours en éveil.

Pourtant une évolution s'accomplit et peu à peu vient au jour à mesure que le temps lui enseigne à ne rien construire d'intellectuel qui ne repose sur les données de la vie. Déjà il avait dit :

(1) *Epilogues*, I, p. 104.

Tel qu'il est devenu, l'homme est un être contraire à la nature : là est sa beauté. Mais il n'est pas mauvais que la nature le rappelle parfois à son origine, l'incline vers ses mamelles dures et ses hanches de pierre, afin qu'il sache que la joie est d'être un homme et non d'être un animal.

Oh ! que Néo, Dieu merci, est donc peu naturelle! Il n'est pas naturel qu'une femme soit belle, blanche et dorée un peu. C'est son âme qui l'a faite belle, c'est l'obscurité des maisons et des vêtements qui l'a faite blanche, c'est la serre chaude des civilisations qui a décoloré ses cheveux, ambré le duvet de ses bras, velouté sa peau, refait de tout son corps une chose de douceur. Les hommes de notre race qui marcheraient nus deviendraient de la couleur des vieilles chaudières de cuivre rouge et les femmes qui font nos plaisirs ressembleraient aux débardeurs qui vident le long de la Seine les bateaux chargés de sable (1).

Ainsi, malgré ce que prétend le philosophe qui voit les choses de haut — de si haut qu'il ne saurait plus distinguer la couleur des cheveux et de la peau de Néobelle, — il convient de séparer l'homme de l'animal. Sans doute l'amour de l'homme est une manifestation qui, au regard de ce logicien distant, ne diffère pas essentiellement des amours du chacal ou de l'otarie ; néanmoins il faut bien avouer qu'il y a autre chose, et dans, le *Songe d'une Femme*, Gourmont, non sans quelque inquiétude, se résignait à faire sa part au sentiment. Ce qui donne maintenant son véritable prix à l'amour humain, c'est ce qui peut le différencier de l'amour tel qu'il est répandu dans la nature. Certes, tout amour a pour but un assouvissement physique, mais que vaudra cette rencontre de deux sexes si elle n'est pas la communion suprême dans une même exaltation sentimentale ? Sans doute Gourmont avait déjà exprimé cette opinion, mais dans ce petit roman, *le Fantôme*, où les plus contradictoires sont rapprochées sans qu'il se décide à choisir entre elles. Cette seconde étape de son évolution est à marquer. La pensée de Gourmont aura des retours, naturellement, et bien

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 141.

plus tard il tiendra pour l'expression la plus pure de l'amour le rapprochement de deux êtres qui ne se connaissent pas et obéissent à un subit désir :

Je pense à l'union brusque de deux désirs que le hasard a jetés l'un vers l'autre. Ce n'est plus le choix d'un être ennoblissant l'acte nécessaire ; c'est l'espèce tout entière se mêlant en deux êtres avec une obscure frénésie (1).

Vue de l'esprit à laquelle ni l'artiste ni l'homme ne peuvent plus donner leur adhésion.

Cette divergence des opinions de R. de Gourmont, nous allons en voir un exemple caractéristique dans la manière dont il a traité la question du mariage. Il y a une période où Gourmont, à la recherche d'une méthode, n'a pas encore mis de l'ordre parmi ses idées. Il est en quête de la vérité, avec le projet de la trouver. Il ne s'arrêtera guère à cela et va dédaigner une acquisition pleine de dangers. N'a-t-il pas écrit cette phrase charmante :

Posséder la vérité : je songe à ces explorateurs qui ont chez eux un lion apprivoisé et qui ne dorment que d'un œil (2).

Il explique dans *Sixtine* :

Un mari, c'est un père, c'est un frère ; il baise sur la bouche au lieu de baiser sur le front ; il couche avec vous parce que c'est l'usage ou parce que les appartements sont trop petits et, s'il entreprend quelque visite secrète, c'est qu'il vous a sous la main et qu'il faut bien faire un enfant ou deux, quand les affaires marchent.

Un amant, c'est un enfant, c'est quelque chose qu'on a créé soi-même, cela vous appartient, on peut jouer avec, on peut le dorloter, le bercer, l'embrasser, le battre, le consoler, le caresser, le mettre en pénitence, lui pardonner, le gronder, le priver de dessert, lui faire tenir les épingles quand on s'habille, l'envoyer se coucher à huit heures (3).

Il faut clarifier cette confusion. Le philosophe réclame

(1) Préface à *Le Célibat et l'Amour*, par Octave Uzanne. *Epilogues*, Volume complémentaire, p. 326.
(2) *Promenades Philosophiques*, III, p. 264.
(3) *Sixtine*, p. 169.

au nom de son idéalisme intransigeant la liberté absolue de l'amour, sans se soucier d'autre chose que d'une pensée droite. L'artiste, touché des apparences sensibles, va se prévaloir de la beauté et voudra pour l'amour la beauté absolue, sans autre préoccupation. Il sera d'un romantisme parfait. Le moraliste, appuyé sur l'autorité du physicien, qui a observé dans la nature non seulement les faits isolés, mais encore leurs dépendances mutuelles, nous ramène à des conceptions, où la philosophie et l'art seront peut-être offensés, mais qui n'en resteront pas moins impératives, car nous vivons non dans l'idéal, logique ou esthétique, mais parmi les liens de la réalité sociale. C'est de cette manière qu'un immoraliste hautain, malgré son dégoût de ce qui est commun à tous, peut être conduit à se ranger à côté des plus honnêtes gens « de bon sens ». Il y a sans doute un grand mépris derrière cette acceptation et cet homme ne place sa noblesse que dans la vie de l'esprit qui demeure libre et agressive ; mais il lui faut convenir pourtant qu'en certaines occasions il est nécessaire de penser comme le plus humble candidat aux prix de vertus. La vie sociale s'accommode mal des intransigeances individualistes ; elle est fondée sur une discipline qui, par ses commandements, ne peut s'occuper qu'à rogner et réduire à la moyenne toute activité débordante.

Au regard d'un immoraliste, la vraie morale de l'amour ne saurait être que liberté absolue.

Quelle est la morale de l'amour ? Il n'y en a pas, en dehors des codes et des usages sociaux, dont les codes, pour être sages, ne doivent être que la rédaction ; mais dans tous les pays civilisés l'usage social, en ce qui touche aux manifestations sexuelles, se confond avec la liberté absolue. Cette expres ion : pays civilisés, est peut-être hypothétique. Si elle n'a pas d'application présente, puisque nous vivons sous le joug d'une morale ennemie des instincts de notre race, on se reportera pour la comprendre à la glorieuse période de l'empire romain, aux siècles

calomniés par les démagogues chrétiens, ou de l'Italie du quattrocento ou de la France de François I[er] (1).

Dans la même étude il parle de « la férocité du moralisme moderne contre l'amour » (2).

Quand donc enseignera-t-on l'identité de la morale et de la force ? Quand donc les données scientifiques arriveront-elles à la vie intellectuelle ? Quand donc, dans l'ordre des mœurs, une femme pourra-t-elle disposer de son corps sans être insultée par un professeur de vertu ? Quand donc aurons-nous l'esprit aussi libre que ce pape qui voulait faire l'Arétin cardinal parce qu'il avait du talent (3) ?

La morale de l'amour qui est presque toute la morale est particulièrement instable. Il n'est pas un caprice ou une aberration qu'elle n'ait acceptés et même favorisés depuis l'inversion pure et simple jusqu'à l'abstinence totale (4).

L'amour est temporaire. Le couple est nécessaire, mais, logiquement, il devrait être momentané. Le couple permanent est d'ordre social et Gourmont ne lui ménage ni ses critiques ni ses ironies.

On s'est efforcé depuis une centaine d'années d'identifier deux états, qui n'ont pourtant que peu de rapports ensemble, l'état d'amour et l'état de mariage. C'est tout à fait nouveau dans l'histoire des mœurs. Les anciens n'y avaient jamais songé, les modernes non plus. Il a fallu pour permettre une telle association d'idées la renaissance chrétienne qui a caractérisé ce siècle fameux par ses incohérences (5).

Il dira aussi, dans les *Dialogues des Amateurs* (6) :

(1) *La Culture des Idées*, p. 222.
(2) *Ibid.*, p. 225.
(3) *Epilogues*, II, p. 35.
(4) *Ibid.*, II, p. 321.
(5) *Le Célibat et l'Amour*, par O. Uzanne, Préface de R. de Gourmont. *Epilogues*, volume complémentaire, p. 321. — Voir aussi *Epilogues*, III, p. 285, et *Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse*, p. 38. Gourmont écrit à propos des cours d'amour provençales : « Les cours d'amour d'ailleurs, ces institutions étranges, avaient tout réglé minutieusement. Il était tout d'abord convenu que l'amour ne pouvait exister entre mari et femme, c'était formel, et l'une des peines encourues par l'infraction à cette règle aurait été le ridicule. L'amour à cette époque du moyen âge, dit Vernon-Lee, dans une étude sur cette question si curieuse, avait pour fondement un état chronique d'adultère. Pour aimer, il fallait être marié et aimer en dehors du mariage ».
(6) *Epilogues*, IV, p. 67.

Le mariage civil est une des hontes de la civilisation, une des conquêtes les plus odieuses de la Révolution.

En brisant l'obligation du mariage religieux, il ne fallait la remplacer par rien. Le seul mariage sensé est le mariage de comédie, le contrat d'association que dresse un notaire.

De toutes façons son instinct de la liberté est choqué par le caractère de permanence d'un lien qui « n'est délicieux que dans les commencements ». Mais le savant qui a étudié le couple chez les animaux est sollicité par une vérité contraire.

Le couple est formateur de variétés. La polygamie les ramène au type général de l'espèce... La liberté sexuelle tend à établir l'uniformité du type ; la monogamie lutte contre cette tendance et maintient la diversité. Une autre conséquence de cette manière de voir est qu'il faudra considérer la monogamie comme favorable au développement intellectuel, l'intelligence étant une différenciation qui s'accomplira d'autant plus souvent que seront plus nombreux les individus et les groupes déjà différenciés physiquement... Le couple est naturel, mais non le couple permanent. L'homme ne s'y est jamais plié qu'avec peine, encore que cela soit une des principales conditions de sa supériorité (1).

Dans les *Promenades Philosophiques* (2), il parle indirectement en faveur du mariage lorsqu'il dit :

Et précisément quand l'art déchoit, quand les rêves de félicité qu'il suggère ne sont plus assez forts pour duper la sensibilité, la polygamie naturelle reprend le dessus, ce qui alourdit l'essor de la vie.

Sans doute il fait la remarque suivante :

Dans l'idée de mariage il y avait jadis l'idée d'éternité ; elle n'y est plus ; il n'y a plus que des unions temporaires, c'est-à-dire que le jour où l'on se marie, il est permis de penser au jour où l'on se démariera (3).

Mais au sujet du divorce il reprend très vite, malgré

(1) *Physique de l'Amour*, p. 183.
(2) *Ibid.*, p. 124.
(3) *Promenades Philosophiques*, II, p. 183.

son parti-pris de liberté, une attitude des plus conservatrices.

On propose l'admission de deux nouveaux motifs de divorce : le consentement mutuel, la volonté d'un seul des conjoints. Pourquoi pas ? Seulement autant décréter l'abolition pure et simple du mariage légal. Ce serait peut-être fâcheux (1).

Et plus loin :

Le mariage indissoluble a donc cette valeur d'être une aventure, dont on ne sait à peu près rien quand on s'y engage, sinon qu'elle durera toute la vie, sinon qu'elle est éternelle : il a la beauté des départs pour l'inconnu, des entrées en campagne, des prises de voile (2).

C'est bien là le point de vue de l'artiste qui ajoute :

Je m'intéresse à la beauté de la vie bien plus qu'au bonheur de l'humanité (3).

R. de Gourmont avoue qu'il n'a ni la superstition ni même le respect du mariage, mais il ne saurait nier sa valeur sociale et convient qu'il « reste la seule solution sexuelle pour l'immense majorité des hommes civilisés ».

Enfin dans un article consacré à un livre de M. Léon Blum sur le mariage, il s'élève contre les dires de l'auteur qu'il qualifie avec une sévérité qu'on s'attendrait peu à rencontrer chez cet amateur de hardiesses.

J'avoue que M. Blum me mène dans un monde qui m'est inconnu. Tout arrive, et je sais bien que des irrégulières ont fait d'excellentes femmes d'intérieur. Je sais aussi qu'il est des jeunes filles, d'un tempérament ardent, qui n'attendent pas le mariage pour faire connaissance avec l'œuvre de la chair. Mais ce que je sais par-dessus tout, c'est qu'il n'y a là que des exceptions, et que le vœu de la jeune fille, de toutes les jeunes filles, est le mariage pur et simple, l'union qui ne sera brisée que par la mort. Cet état d'esprit n'est-il que le fruit de l'éducation ? Je ne le crois pas. Il est naturel. L'homme, la maison, les enfants, il y a là trois idées que la femme ne dissocie pas. Cela

(1) *Epilogues*, III, p. 117.
(2) *Ibid.*, p. 118.
(3) *Ibid.*, p. 119.

constitue son idéal, et c'est très rarement de son plein gré qu'elle se résigne à ne pas le réaliser (1).

La femme sans foyer, la vieille fille ou la femme errante qui s'en va d'amant en amant sont parmi les plus graves erreurs de la civilisation. Je ne conçois pas une théorie du mariage qui ne tient pas compte de la psychologie particulière de la femme, de son amour inné de la stabilité (2).

R. de Gourmont a foncièrement raison, mais la femme et la jeune fille n'ont-elles pas changé ? Elles ont acquis certaines idées, qu'elles portent d'ailleurs avec l'inélégance des primaires. L'éducation, les lectures, la vie qui multiplie les exemples d'un individualisme exaspéré, dont les exigences s'évaluent dans une passion qui ne sait pas toujours ce qu'elle veut — si elle le veut toujours avec violence, — la goujaterie des jeunes gens qui jouent les Valmont avec l'aggravation d'un américanisme décidé, l'affaiblissement de la croyance religieuse, le développement des jeux de plein air qui rapprochent jeunes filles et jeunes hommes, tous ces éléments n'ont-ils pas eu une influence importante sur la femme et la jeune fille ? Et la guerre ?... A tout dire la jeune fille, telle que Gourmont l'a décrite, est d'un type déjà assez conventionnel et qui, s'il existe encore — il faut bien l'espérer, — comporte sans doute un nombre menaçant d'exceptions. Il parle ici comme Jules Simon. C'est que, et je reviendrai à cette constatation qui fait rentrer Gourmont dans cette humanité générale dont il voulait si orgueilleusement s'évader, il y a chez lui un fonds de naïveté — au sens noble et pur de ce mot ; c'est que cet écrivain si pervers quelquefois par application était par nature un cœur candide.

L'homme d'ailleurs a fini, au cours de cette évolution qui de l'abstrait le conduit à la vérité vivante, par écrire : « Plus l'amour se distingue de la fonction et plus il comporte de noblesse (3). » Et il attache un grand prix à la

(1) *Promenades Philosophiques*, II, p. 170.
(2) *Ibid.*, p. 173.
(3) *Ibid.*, V, p. 13.

constance « sans laquelle les plus beaux sentiments n'atteignent pas à toute leur beauté » (1).

§

Que de contradictions et comment ne pas s'y arrêter ? Il faut une fois de plus fixer la psychologie de R. de Gourmont sur ce point. Nous en avons déjà esquissé ailleurs les traits principaux. Il n'y a jamais chez R. de Gourmont que des moments — qui se suivent et ne se ressemblent pas — d'une pensée pour laquelle la fonction de penser allègrement, subtilement, librement, est plus essentielle que le contenu même de cette pensée et le résidu de vérité où elle finit par précipiter. La vérité lui est chose de si peu d'importance ! Il lui a ôté si radicalement toute valeur impérative, toute signification dernière !

Qu'importent les contradictions entre ce que dénonce, en un langage net, passionné et froid, le philosophe et ce que l'artiste imagine ? Le premier obéit à la logique tandis que le conteur ou le romancier se délivrent de toute entrave. L'artiste peut sans objection s'abandonner à son amour de tout ce qui dépasse le banal et l'habituel. Il se livre à sa fantaisie sans plus songer aux contraintes sociales. Son audace est d'autant plus aventureuse qu'il sait fort bien que tout à l'heure il va retrouver les conditions étroites qui dans la réalité nous pressent inévitablement. Il ne saurait les nier, ni les réprouver, parce que, s'il est un individualiste forcené, il a aussi le sentiment que ses excès ne peuvent s'ébattre qu'aux pays de l'intelligence ou du rêve et que, puisque les hommes doivent vivre en commun, rien ne peut faire qu'ils ne dépendent pas les uns des autres. Le philosophe voit la liberté, l'artiste voit la beauté, le moraliste est sous le regard de la vie.

Quand on étudie R. de Gourmont il faut prendre garde qu'il est, comme il l'a écrit :

(1) *Promenades Littéraires*, p. 33.

doté de quelques âmes de rechange (1).

Il y a souvent plusieurs hommes dans le même homme, plusieurs esprits,et même contradictoires,dans le même esprit (2).

La contradiction coïncide dans une intelligence avec la faculté d'associer et de dissocier rapidement les idées. Aucune conviction n'est stable dans un cerveau ainsi organisé, toujours en mouvement et en révolution.

Cependant la contradiction peut coexister avec la conviction, l'on dirait même volontiers que la véritable contradiction a pour substance une conviction. C'était l'état d'esprit de Pascal. De ses pensées qui toutes sont des défenses contre le doute, on tirerait cependant un excellent traité du doute. La contradiction nous donne l'illusion de la liberté (3).

C'est ce mot de *liberté* qui explique les contradictions de R. de Gourmont. Au delà de ces tendances opposées, dis sociées à plaisir, poussant chacune sa logique particulière dans le sens qui lui est propre, il doit y avoir une âme fondamentale. Nous sommes partis à la recherche de cette âme profonde, tâchant d'en découvrir le chemin parmi ces jeux de l'esprit. Elle est le prolongement en nous de tous ceux dont nous tenons la vie. Que nous le voulions ou non, son empreinte s'accuse peu à peu, et témoigne que nous sommes marqués au sceau de notre race. Des hommes se révoltent contre cette ressemblance; quel que soit l'acide qu'ils emploient, elle reparaît, ineffaçable.

Sans doute notre âme a des réactions particulières qui viennent modifier l'expression de cette image et lui donner sa personnalité. Et c'est alors le moment de notre complète maturité.

Avec l'âge les hommes s'endurcissent dans la vérité. Leur esprit subit une sorte de cristallisation. Ils ne sont plus capables de comprendre ce qui déborde les directions où ils ont canalisé leur intelligence. Ils ont pris parti sur certaines choses qu'il ne leur est plus possible de

(1) *Sixtine*, p. 8.
(2) *Promenades Philosophiques*, I, p. 185.
(3) *Epilogues*, II, p. 88.

remettre en question. Combien sont rares ceux qui gardent assez de jeunesse pour faire cet effort continuel d'adaptation demandé à qui veut comprendre ce qu'il n'a pas l'habitude de comprendre ! Ce qui est nouveau exige un renouvellement de nous-mêmes. L'état de réceptivité qui caractérise l'intelligence veut une sorte d'innocence de l'esprit chaque jour renaissante. Chaque fois qu'une chose nouvelle se présente, c'est comme un regard neuf que nous lui devons, au lieu de renvoyer sur elle le reflet intérieur de notre sagesse. Quelques hommes privilégiés sont doués de cette faculté de rester libres, libres même à l'égard de ce qui par l'expérience de la vie, c'est-à-dire par lassitude, est devenu pour eux la vérité. Ils sont rares. Les hommes s'endurcissent dans la vérité.

Est-il possible qu'il en soit autrement ? Le flux et le reflux des jours font sur la grève de notre âme, avec les grains de sable de la sensation, du sentiment et de l'idée, un paysage mouvant. Des hauteurs et des vallées se dessinent à la mesure de l'espace qu'il y a en nous, et changent en fonction de notre sensibilité. Puis, un jour, la douleur de vivre vient comme la foudre, et pétrifie tout cela. Désormais le cours de nos sentiments est fixé. L'apport quotidien sera désormais contenu entre d'immuables bords contre lesquels il va battre vainement et dont il lui faut épouser les contours.

Que s'est-il passé chez R. de Gourmont ? Il a eu la force de résister longtemps à ce renoncement qui s'appelle la vérité. Au sortir de son exploration dans la *Physique de l'Amour*, l'esprit ayant réuni les témoignages de la réalité pourrait se reposer sur une affirmation. R. de Gourmont en a le sentiment et il écrit, après sa nouvelle méditation, *Une Nuit au Luxembourg*.

Peut-être que Gourmont aspire à ce repos, vers lequel a bien le droit de pencher un esprit revenu de tout sane certitude, mais avec, sans aucun doute, cette évidence qus la négation est vide. Qu'on ne pense pas que ce soit une

acquisition si facile. Y aurait-il donc un port où pourrait se réfugier cette curiosité un peu blasée ? Il fait un effort d'affirmation et, dans *Une Nuit au Luxembourg*, il articule les divers chapitres de sa croyance. Il fait son examen de conscience, dresse l'inventaire de ce qui est, en métaphysique ou en morale, sa vérité. Voilà ; c'est chose accomplie. Désormais il saura ce qu'il pense ; il saura ce qu'il ne nie plus. Son esprit pourra bâtir sur ces fondations.

Mais non, le démon qui le tient le secoue et l'éveille. Pas de repos ! lève-toi et marche ! Vers quoi ? Vers ailleurs, toujours, sans cesse, sans but, et sans espoir. Le héros de ce conte — qui ressemble à un conte de Voltaire pensé par une tête moins solide et écrit par un écrivain plus artiste — rejette la connaissance dans le hasard des aventures intellectuelles.

Lui : J'ai encore quelques paroles à te dire et ce sont les plus importantes. Il faut que tu oublies nôtre conversation.

Moi : Maître, c'est impossible. Elle fait partie de moi-même, elle est entrée dans ma chair, dans mon sang et dans mes os.

Lui : Eh bien, tu sauras alors que j'aurais pu te dire tout le contraire et que cela aurait été aussi la vérité (1).

Tout le contraire ? R. de Gourmont ne peut pas se résoudre à mettre d'accord les idées qui dans son cerveau infatigable s'opposent et se renouvellent. Il trouve tant de plaisir à leurs combinaisons. Ce désir de liberté qui le tient, il faut en chercher la cause dans cet enrichissement nouveau chaque jour d'une sensibilité qui vibre avec une merveilleuse docilité.

Les intellectuels sont nécessairement moutonniers. C'est par la sensibilité que se différencient les hommes. Il y a mille manières de sentir, là où il n'y a qu'une manière de comprendre. L'homme chez qui domine la sensibilité est indisciplinable ; quant à l'intellectualiste, il est toujours prêt à devenir l'esclave de la raison (2).

(1) *Une Nuit au Luxembourg*, p. 173.
(2) *Epilogues*, II, p. 225.

Avoir un fonds solide de scepticisme, c'est-à-dire la faculté de se reprendre à tout moment, de se retourner, de faire face successivement aux métamorphoses de la vie (1).

..et moi je ne désire qu'un peu vivre,un peu à la fois, ménageant mes nerfs et ma sensibilité,toute mon intelligence repliée et déroulée lentement,selon les occasions de proie, comme les anneaux paresseux d'un grand serpent qui semble dormir dans les roseaux. Jouer avec la vie ! jouer avec les idées ! Avoir deux ou trois principes, solides, mais troués comme des raquettes, pour que tout y passe hormis l'essentiel... Et qu'y a-t-il d'essentiel, hormis de faire son salut,selon la très noble expression chrétienne,c'est-à-dire se réaliser selon sa nature et selon son génie (2) ?

Le scepticisme de R. de Gourmont est un scepticisme « par excès d'aptitude à sentir » (3). Ce n'est pas véritablement du scepticisme. On rencontre au contraire chez Gourmont l'excès de l'affirmation. Mais il affirme successivement les vérités contradictoires où son tempérament passionné est entré avec la même sincère violence « par excès d'aptitude à sentir ». Il y a un bien autre mépris de la vérité chez un Henri Poincaré par exemple et un bien autre dédain de ses vertus. La « commodité » de l'un me semble singulièrement plus hautaine.

Où en est Gourmont à ce moment ? Sitôt que la matière qu'il triture dans son cerveau est devenue une notion, dépouillée de ses qualités relatives, elle ne l'intéresse plus. Elle serait une expression trop générale, une abstraction.Ainsi cet homme avait écrit que le fait n'a de de valeur que pour la poussière d'idées qu'il est capable de soulever, et disperse cette poussière dès qu'il a vu briller à travers son nuage le rayon d'intelligence qui a illuminé quelques facettes éclatantes.

Devant une pensée qui promet d'ingénieux détours et des déductions inattendues, Gourmont n'est plus maître de lui. Sa fantaisie l'entraîne, qu'elle invoque la logique

(1) *Promenades Philosophiques*, III, p. 264.
(2) *Chevaux de Diomède*, p. 144.
(3) Voir *Promenades Littéraires*, I, p. 96, 97, sur « Jules Lemaître ».

ou qu'elle entende se révolter contre elle. Il se meut avec aisance parmi le dédale intellectuel, amusé de tourner quelquefois en rond et de se retrouver inopinément à son point de départ. Il ne sait pas où il va, et il ne va nulle part, explorateur errant à la merci de l'aventure, cherchant ce qu'il trouvera et ne trouvant jamais ce qu'il avait l'air de chercher. Sa curiosité le tire de part et d'autre : il n'a aucune autorité sur elle. Mais à toujours errer dans un labyrinthe, si délibérément qu'on se soit confié au hasard, on finit par donner l'impression de s'être perdu. C'est ce qui est arrivé à R. de Gourmont. « Je sais bien que je pense, mais je ne sais plus ce que je pense (1). »

Pourtant il fallait bien qu'il commençât à sentir quelque lassitude de cette éternelle recherche de rien. La vérité lui faisait peur, et il avait raison, puisqu'elle dévore celui qui lui fait accueil. Elle soumet son esprit, et lui retire l'intelligence qui est de douter. Elle lui interdit d'exercer son examen dans une certaine direction où se dresse désormais le mur de la certitude. R. de Gourmont préférait les vérités successives, qu'il étranglait élégamment. Mais il arrive un moment où nous sommes fatigués de toujours voyager de mirage en mirage. Même si l'esprit pouvait avoir d'infinies ressources de rajeunissement, il vient un jour où le cœur demande grâce. Un besoin de stabilité nous tourmente et nous voulons savoir à l'avance que le chemin que nous suivons n'aura pas d'ironiques retours ou d'agaçantes impasses. La vérité est bonne à construire ; elle est d'ordre architectural. Sachons élever sur des assises droites notre maison de la connaissance, où rien d'ailleurs ne nous interdit de laisser entrer et s'asseoir le doute, compagnon fatigué et rabâcheur, dont nous n'entendrons plus sans sourire les interrogations et les disputes.

Malgré toute sa verve et son obstination, R. de Gourmont a de plus en plus le sentiment de la vanité de la

(1) *Sixtine*, p. 137.

pensée. Il sait cela sans doute, mais en esprit. Maintenant, de jour en jour cette idée se fait chair, et enfonce en lui un coin de souffrance. Il ne saurait en convenir ; ce désaveu reste encore purement intellectuel. Mais, tourné du côté de l'art, il croit de plus en plus à la beauté de la vie instinctive, dépouillée de tout parti-pris littéraire ou philosophique, et pour attester qu'il s'est délivré d'une tyrannie, il écrit *Un Cœur Virginal.*

Un « roman sans hypocrisie », « roman physiologique », dit l'auteur dans sa brève préface, une « analyse sans scrupules ». Les autres fables de Gourmont étaient-elles encombrées de scrupules ou d'hypocrisie ? Oui, en un certain sens, des scrupules de la pensée, de l'hypocrisie de la pensée, qui refondait par une alchimie subtile, ne tendant à rien de moins qu'à quelque sorcellerie démoniaque, les données brutes de la vie. Ici R. de Gourmont déclare qu'il a l'intention de « montrer que l'innocence a ses instincts, ses besoins, ses obéissances physiologiques ». Il pose sur la jeune fille le même regard que sur la libellule, l'araignée ou la mante-prieuse, et l'innocence, c'est, à ses yeux d'observateur de la *Physique de l'Amour*, l'ignorance du jeune animal et l'indifférence à ce que la pensée prétend ajouter au jeu naturel de nos instincts. Le roman est un peu mince, peut-être un peu superficiel malgré sa prétention. Bernardin de Saint-Pierre et Laclos y ont collaboré, comme à tous les autres de Gourmont, et son intérêt véritable, parmi de frais paysages, des scènes voluptueuses et les consultations techniques du docteur Bouret (voir page 195 notamment), est dans ce qu'il nous apprend de l'auteur lui-même. M. Hervart, « homme du dernier moment et de la sensation présente » (p. 218), ressemble singulièrement à R. de Gourmont. M. Hervart en est, dit-il, à la crise sensuelle, mais il prévoit la crise sentimentale et peut-être même s'y trouve-t-il engagé déjà sans s'en douter.

Chez les deux sexes, il y a deux crises successives : la crise

sexuelle et la crise sensuelle. La première vient à date fixe pour les individus d'une même race, d'un même milieu. La seconde coïncide généralement avec l'achèvement complet de la croissance, avec l'état de perfection physiologique. Parfois quand commence le déclin, une troisième crise se manifeste, qui ressemble à la première en ce qu'elle comporte presque toujours un état sentimental (1).

Il y a beaucoup de sentiment dans cette petite histoire et l'ironie ne fait que de furtives apparitions. Roman physiologique ? Et roman sentimental, parfois même d'un romanesque fort naïf : « Léonor se baissa derrière elle (Rose) et baisa la traîne de sa robe (2). » Les prestiges de la pensée n'ont plus leur éclat de naguère et cèdent progressivement la place à l'autorité du cœur. M. Hervart, songeur indécis et amoureux sur le retour, pense comme il suit :

Les femmes sont complexes, pas plus que les hommes, certainement, mais d'une complexité que les hommes ne peuvent comprendre. Elles-mêmes ne se comprennent pas et d'ailleurs n'en ont nul souci. Elles sentent, et cela leur suffit très bien à se conduire dans la vie, et même à dénouer des embarras où les hommes se montrent incapables. Il faut agir à leur égard comme elles-mêmes. C'est par le sentiment seul qu'on peut les rejoindre. Il n'y a qu'une manière de comprendre les femmes, c'est de les aimer (3).

Comme la valeur du sentiment a changé et où sont les mépris d'autrefois ? Ils existent toujours ; peut-être même se sont-ils aggravés, mais ils restent confinés dans les rancunes et les fiertés d'un esprit qui peut bien convenir d'une erreur mais pas d'une déception.

§

A mesure qu'on s'avance dans l'œuvre de R. de Gourmont, il n'est pas possible de ne pas s'étonner de son optimisme et de la constance avec laquelle il se manifeste.

(1) *Un Cœur Virginal*, p. 171.
(2) *Ibid.*, p. 129.
(3) *Ibid.*, p. 25.

Tous les personnages de ces contes, de ces romans aspirent au bonheur; à partir du *Songe d'une Femme* ils sont heureux. Le philosophe écrit sur la vie des pages cruelles, et ne manque pas une occasion de nous dire que la sagesse consiste à s'accommoder de cette vie telle qu'elle est. Faire son bonheur ! quel étrange conseil de la part de ce sceptique si l'on ne sait pas qu'il a un cœur candide derrière son immoralisme, un cœur qu'il dissimule à cause des coups du destin. Cette foi dans le bonheur, cette réalisation du bonheur par ces personnages passionnés, quelle surprise quand on se souvient de tous les mots amers du penseur solitaire et de ces aphorismes désenchantés où s'est condensée sa description de la vie ! Tandis qu'il est seul, qu'il se veut seul, attendant secrètement que le sort donne un démenti à cette solitude, il écrit ces livres où les hommes et les femmes sont heureux de s'aimer. N'est-ce pas l'aveu d'une espérance, et le leurre d'une consolation ?

Cette conception du bonheur a suivi les variations d'un esprit qui change et d'une sentimentalité qui, peu à peu, conquiert son franc parler. Mais un même souci domine Gourmont d'un bout à l'autre de cette évolution : interdire au désir ses bonds capricieux dans le chimérique avenir, le confiner dans le présent, lui enseigner l'importance du moment qui passe, le presser de tirer de l'heure, avant qu'elle soit écoulée, tout ce qu'elle peut rendre de joies. Il développera ce thème jusqu'à son dernier jour et déjà, dans *l'Histoire Tragique de la Princesse Phénissa,* Phébor voulait éterniser le présent. « Ah ! l'avenir, si on pouvait le tenir et le percer au cœur ou l'étrangler sans bruit, — pour que Dieu ne s'en aperçoive pas (1) ! »

« Apprendre à jouir du présent, de l'aujourd'hui, de l'heure, de la minute où nous passons dans ce qui passe (2). »

(1) *Le Pèlerin du Silence*, p. 29.
(2) *Promenades philosophiques*, III, p. 272.

Et ce bonheur, quelle en est l'essence ? L'amour. L'amour, c'est-à-dire, suivant les divers moments de la pensée de R. de Gourmont, le plaisir réglé égoïstement sur les fantaisies et les curiosités de l'esprit, la volupté qui confond deux êtres inconnus que l'instinct a jetés aux bras l'un de l'autre, la communion dans la suprême extase de deux amants qui s'aiment, — instinct et sentiment mêlés, jusqu'au jour prochain où R. de Gourmont va s'élever à comprendre la beauté et ressentir le bonheur d'une tendresse qui se donne et ne réclame rien en retour.

Pour parler du bonheur chez R. de Gourmont il faut d'abord revenir d'un mot à ce *Songe d'une Femme* qui recense bien des bonheurs, et certes ils ne se passent pas tous en songe. Anna des Loges est heureuse, dès la première page, du bonheur qu'elle n'a pas encore et qu'elle va susciter. Les autres femmes du roman sont heureuses aussi, et les hommes. Rose d'*un Cœur Virginal* sera heureuse. Et, comme il arrive dans les livres les plus honnêtes, ces histoires risquées se terminent par de très régulières unions. Mais ce sont les contes de *Couleurs* qui nous transportent en plein pays du bonheur. Bonheurs qui s'éloignent quelquefois de façon singulière des félicités permises, il ne leur manque pas à l'occasion le piment de quelque perversité pas plus que la méconnaissance, ingénue ou agressive, de ce que la société appelle les lois morales. Ces contes sont tout à fait représentatifs de cet état de liberté intellectuelle qui, même chez Gourmont, ne saurait durer qu'un moment. Mais ce moment est celui de la création artistique. Cette œuvre d'art n'a aucune préoccupation du bien et du mal conventionnels — le bien et le mal ne sont-ils pas toujours conventionnels ? Elle est l'épanouissement des forces de la vie, l'affirmation du moi sans tenir compte des liens sociaux. Pages heureuses dans tous les sens du mot, contes comme ceux des fées, récits de rêves rêvés par un homme qui, d'esprit cruel et

de cœur ingénu, ne saurait perdre complètement le goût de l'innocence parmi les recherches les plus artificielles, et dont les perversités ont toujours par quelque côté un air de naïveté.

Il faut pourtant le dire, car cela manquerait au portrait psychologique de Gourmont, le dessin est quelquefois un peu trop appuyé. Un trait précis, trop précis, accuse un détail qui ne gagne rien à être ainsi souligné (1).

Elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de l'officier, en serrant très fort le bras qu'elle lui avait passé autour du cou. Puis elle la redressa, sa tête rousse aux yeux d'or ardents et fous, trouva les lèvres qu'elle mordit, et se renversa, entraînant sur elle l'homme, qui entra.

Il y a évidemment deux mots de trop ; ils nous choquent. Pourtant R. de Gourmont était un homme de goût. Mais il satisfait par cette brutalité de l'expression les ruts qui hantent son esprit. Ces violences se passent seulement dans son imagination et, par cela même, gardent moins de ménagements. Ces cruautés, ne serait-ce pas sa façon à lui de se venger de l'amour ? Magicien à qui la chair est interdite, il modèle des figurines et les torture, les pliant à des mouvements et à des servages où sa sensualité applique une rudesse, qui s'adoucirait singulièrement s'il décrivait la réalité et rapportait des souvenirs. Les brutalités de R. de Gourmont, ce sont les brutalités de ces sensuels qui font l'amour beaucoup plus en rêve qu'autrement. On écrit avec ses souvenirs, ou avec son désir. Le désir, comme toute aspiration qui ne s'est pas satisfaite, a des cabrements désordonnés. Gourmont a besoin de cette débauche imaginaire et d'une évocation à qui, peut-il croire, la précision quasi scientifique donnera la réalité de la vie, son poids et surtout sa vertu consolatrice. Ainsi, dans *Une Nuit au Luxembourg*, il respire, avec une sorte de frénésie, cette odeur du cabinet de toilette où Élise est passée (2).

(1) Orange. *Couleurs*, p. 172-173 .
(2) *Une Nuit au Luxembourg*, p. 201.

Compensations d'esprit à des bonheurs perdus, à des bonheurs toujours attendus ! Et comme il est prêt à accepter tout ce qui peut faire illusion et tromper notre rêve exigeant ! Il me semble qu'il y a quelque mélancolie cachée dans cet aveu :

L'homme le plus heureux est celui qui est capable de subir le plus naïvement les mensonges nécessaires de la vie. Il y a même une certaine naïveté acquise — parfois chèrement — qui mettra volontiers sur le même plan le mensonge et la sincérité. Sont-ils si rares les hommes désabusés qui savent par exemple se contenter de l'apparence de l'amour ? Ils n'ignorent pas que la sincérité n'ajouterait rien à l'excellence de la mimique dont ils sont les dupes contentes : et ce bonheur factice ne l'est pas tant qu'on pourrait le croire. Qui pourrait, d'ailleurs, oser, dans la catégorie sentiment, être juge de la sincérité d'autrui, alors qu'on a tant de peine à s'assurer de sa sincérité propre ? Deux mensonges peuvent fort bien donner d'excellentes illusions réciproques ; il y faut seulement une certaine habileté, une bonne volonté décidée (1).

Inutile effort de l'esprit ! Peut-être se laissera-t-il persuader par la logique d'une pensée bien conduite ; elle ne saura masquer qu'imparfaitement le vide où le cœur s'enfonce peu à peu dans le désespoir de sa solitude.

Comment Gourmont traite-t-il de ce bonheur, qui est un pur produit de l'esprit ? Il écrit à propos de Léopardi :

Dès qu'on a choisi de vivre, il est raisonnable de faire son possible pour s'accommoder à la vie. Le pessimisme n'a qu'une valeur philosophique des plus médiocres. Ce n'est pas même une philosophie, c'est de la littérature et trop souvent de la rhétorique. Il est un peu ridicule, cet homme qui poursuit tranquillement son existence, en ajoutant chaque jour une page à la litanie des délices de la mort (2).

Les abstractions font beaucoup de mal, en nous poussant à la recherche de l'absolu en toutes choses. Le bonheur n'existe pas, mais il y a des bonheurs ; et les bonheurs ne peuvent être pleinement sentis que s'ils sont coupés d'états neutres ou même

(1) *Epilogues*, III, p. 316.
(2) *Promenades Philosophiques*, I, p. 50.

pénibles. L'idée de continuité est presque négatrice. La nature ne fait pas de sauts ; mais la vie ne fait que des sursauts... Une douleur continue d'ailleurs ni une joie continue ne seraient perçues par la conscience (1).

Ainsi pense le philosophe ; l'artiste, lui, est d'un optimisme moins désespéré — si j'ose dire ; ses contes et ses romans en sont la preuve. Quant à l'homme, cabré contre ce que lui impose un destin sans douceur, il écrit dans un mouvement de révolte ceci qui contient l'aveu même de son malheur : « Il faut être heureux, on se doit cela, ne serait-ce que par orgueil (2). »

PAUL ESCOUBE.

(A suivre.)

(1) *Ibid.*, p. 51.
(2) *Promenades Philosophiques*, III, p. 280.

LE PARADOXE
DU CHANGE ALLEMAND

—

Nous voici parvenus — et plus vite sans doute que les moins optimistes le pensaient — à la péripétie finale de la crise des Réparations. La faillite monétaire de l'Allemagne hâte ce dénouement, mieux que les hésitations et les divergences de vues des Alliés : aucune considération politique ne tient devant la brutalité de ce fait économique. Il s'en faut de peu que le Reich n'ait plus de monnaie nationale, si tant est qu'on puisse encore donner ce nom à un signe monétaire tombé au-dessous du centième de sa valeur nominale. Les nouvelles d'outre-Rhin les plus récentes permettent de juger de la gravité de la situation par le fait que certains industriels exigent, dit-on, depuis quelque temps, le paiement en devises étrangères des marchandises vendues à leurs compatriotes; jusqu'à ce jour, les exportations seules étaient soumises à cette règle destinée à augmenter les bénéfices ordinaires des transactions. En l'appliquant aux échanges intérieurs, les Allemands manifestent qu'ils ont perdu eux-mêmes toute confiance dans leur monnaie, que le mark est pour eux richesse condamnée, dont la transformation immédiate s'impose en d'autres biens. C'est de la même idée que procèdent assurément les « *Angstkaufen* » (achats de panique) actuellement signalés dans beaucoup de villes allemandes ; le spectacle n'est pas nouveau : on y a assisté jadis en Autriche, dont nous savons où ces pratiques l'ont conduite.

La situation de l'ex-« brillant second » était cependant très différente ; les six provinces qui le composent aujourd'hui

n'ont qu'une très faible capacité économique; elles n'ont pu l'utiliser en raison de troubles politiques, d'une fâcheuse nonchalance, du retard apporté à l'application des mesures de coopération prévues par le Traité de Saint-Germain entre les divers héritiers de la Double-monarchie, et sans doute aussi par le fait d'une incompréhensible indifférence de certains des Etats Alliés et Associés. Lorsque le chancelier Seipel plaidait récemment la cause de son pays, il pouvait plaider dans une large mesure « non coupable » : il n'en va pas de même de son collègue allemand, maître d'un pays dont la productivité n'est pas contestée.

Au lendemain de la dernière conférence de Londres, le chancelier Wirth a jugé opportun de proclamer à nouveau que son gouvernement n'était pour rien dans la débâcle du mark, et que les exigences de l'état de paiement s'en trouvaient seules responsables : c'est un leit-motiv que la presse, les officiels, les grands groupements privés répètent inlassablement outre-Rhin. Ces clameurs et ces gestes à la Ponce-Pilate ne sauraient cependant expliquer certaines oppositions de fait par trop flagrantes et le catégorique démenti que, si l'on s'en tenait aux explications de nos débiteurs, l'avilissement de leur monnaie opposerait aux lois économiques les mieux vérifiées. On a toujours admis que la valeur extérieure d'une monnaie se dépréciait en fonction des paiements que l'Etat intéressé effectue à l'étranger, soit pour combler le déficit de sa balance commerciale, soit pour pourvoir au service de ses autres dettes. A l'heure actuelle, l'Allemagne n'est pas seule à supporter des obligations de ce genre; elle ne se distingue même notoirement que par sa mauvaise volonté à s'en acquitter, ce qui n'empêche point qu'après la couronne autrichienne et très près du mark polonais la devise allemande soit la plus dévalorisée d'Europe par rapport au dollar.

Ce paradoxe est particulièrement frappant, lorsqu'à la suite de M. Poincaré dans son discours de Bar-le Duc, on compare avec la nôtre la situation de nos anciens ennemis.

M. de Lasteyrie, dans l'exposé des motifs de la dernière loi de Finances, a clairement établi que nous avions seuls assuré jusqu'à ce jour la restauration de nos régions dévastées; des incidents internationaux tout récents ont montré de quel poids effectif pèse sur nous notre dette extérieure; pour toutes ces raisons, qui ont grandement influé sur notre vie économique, la liquidation de notre balance des comptes a exigé de nous des sacrifices importants : cependant, à fin juillet, le pourcentage de dévalorisation du franc à New-York était de 229,5 et celui du mark de 11608,7. Comment expliquer cet écart, en dehors de la volonté persistante de l'Allemagne de fausser le jeu normal des lois économiques par une politique de banqueroute volontaire, dont il est relativement aisé de découvrir les procédés?

C'est la conclusion que nous voudrions justifier, après avoir rapidement établi l'impossibilité d'en admettre aucune autre, par l'exposé des raisons pour lesquelles les réactions comparées des devises allemande et française devraient être précisément inverses de ce qu'elles sont.

L'aspect désordonné des mouvements du change, écrivait récemment M. Decamps, l'éminent directeur des Etudes économiques de la Banque de France(1), a fait illusion à certains esprits et les a conduits à nier la certitude des principes qui régissent la valeur des monnaies. En cette matière comme en beaucoup d'autres on a proclamé la faillite des principes de la science économique... Après la condamnation de Galilée la terre a continué d'obéir à la loi de la gravitation universelle. De même le change continue d'obéir aux lois naturelles qui le conduisent : il se déprécie dans les pays où l'effort de production est insuffisant, tandis que la balance est déficitaire, dans ceux dont les finances sont en désordre et où la monnaie diminue de valeur à la suite d'excès dans les émissions de billets.

La situation respective de la France et de l'Allemagne montre qu'à aucun moment les faits n'ont démenti la théorie, la France surmontant les plus graves difficultés pour

(1) J. Decamps : *Les Changes étrangers*, Paris, Alcan, 1922, p. 271.

éliminer ces causes de perturbation, l'Allemagne les développant au contraire systématiquement.

I

Les statistiques de l'administration des Douanes françaises nous apprennent que la cause fondamentale de la perte au change du fránc français, au lendemain de la guerre, et dès que furent rompus les accords financiers interalliés, provient de l'énorme déficit laissé par notre balance commerciale : l'excédent de nos achats a atteint en effet 61 milliards pour la période août 1914-décembre 1918, et 46 milliards pour la période décembre 1918 à décembre 1920, soit au total 107 milliards en chiffres ronds. Pour la période 1908-1913, ce déficit était d'environ 7 milliards de francs : nous avons donc dû faire face depuis la guerre à un excédent de dettes commerciales de 100 milliards, par rapport à notre régime économique normal. Insistons sur ce point et sur cette qualité de « dette commerciale » : il ne s'agit pas, ici du moins, d'opérations financières récupérables, mais d'un appauvrissement définitif.

Si nous examinons isolément la période qui a suivi l'armistice, nous y remarquons trois étapes bien distinctes : en 1919, le déficit commercial de la France ne cesse de s'aggraver (2 milliards par mois) ; en 1920, un arrêt sensible se manifeste (1850 millions par mois) ; dans le premier semestre de 1921 la balance commerciale s'équilibre ; un solde créditeur s'établit même par instant.

Cependant la France n'a pas eu recours pour réduire cet écart énorme au procédé dont elle avait été contrainte d'user pendant la guerre, c'est-à-dire aux crédits étrangers obtenus par le Gouvernement ou pour son compte. A la fin de 1918, notre dette extérieure atteignait 29 milliards de francs-or ; à la fin de 1920, 36 milliards ; dès le lendemain de l'armistice, le gouvernement britannique renonçait à notre endroit à toute autre avance que les crédits commerciaux et les crédits de banque ; le gouvernement de Was-

hington l'imitait vers la fin de 1919. Entre temps, nos remboursements allaient croissant. Aux Etats-Unis, le solde de nos dettes, autres que celles envers la Trésorerie, passait de 536 millions de dollars au 31 décembre 1918 à 365 1/2 millions au 31 décembre 1919 et à 240 1/2 millions au 31 décembre 1920. En octobre 1920, nous remboursions notre part venue à échéance de l'emprunt anglo-français, soit 500 millions de dollars ; en 1919, nous avions déjà réglé au titre de divers emprunts partiels 236 millions de dollars. De même en Angleterre, nos divers soldes débiteurs en Bons du Trésor ou crédits de banque étaient ramenés de 86 millions de livres au 31 décembre 1916, à 78 milions au 31 décembre 1920. Des opérations analogues s'effectuaient dans d'autres pays, tels que l'Uruguay, l'Argentine, l'Espagne. Dans son discours de Bar-le-Duc, M. Poincaré a évalué à une somme nette de six milliards de francs papier le montant de ces divers remboursements pour la période 1919-1921.

Ces décaissements considérables ont, comme on le sait, attaqué notre change, mais dans une mesure qui les suit à peu près exactement : en 1919, la prime du dollar à Paris évolue entre 105, 2 (janvier) et 218, 5 (décembre) ; en 1920, entre 225,6 (janvier) et 326, 1 (décembre) avec une hausse brusque en avril, suivie d'une détente et d'une nouvelle tension ; en 1921, le maximum est atteint au contraire en janvier (301, 8), le minimum en mai (230, 9) ; en 1922, la détente s'accentue (minimum en avril à 208, 9) après une longue période de stabilité.

Il importe — pour la comparaison que nous serons amenés à en faire avec la situation financière de l'Allemagne — de dégager les motifs de cette résistance relative de notre monnaie. Nous ne songeons pas à l'exagérer : au moment où nous écrivons, le dollar est en reprise, ainsi qu'il fait chaque année à la même époque au moment de nos commandes aux Etats-Unis, et la crise des Réparations accélère évidemment ce mouvement ; nous n'ignorons pas davan-

tage que si notre balance commerciale s'est équilibrée l'an dernier plus rapidement qu'il n'était permis de l'espérer, c'est en partie en raison de la crise mondiale qui restreignait nos importations de matières premières industrielles. On reconnaîtra toutefois que ce phénomène, en supprimant une cause de déficit nouveau, n'a été pour rien dans la liquidation de celui qui existait.

Or, parmi les éléments très divers qui nous ont permis ces paiements, il en faut retenir trois : l'utilisation de notre portefeuille de valeurs étrangères, le contrôle sévère par l'Etat de l'exportation des capitaux français, enfin les achats spéculatifs de devises françaises par l'étranger.

Avant la guerre, on évaluait le revenu annuel de notre portefeuille extérieur à plus de 2 milliards, dont la plus grosse partie était replacée à l'étranger ; pendant la guerre, ces revenus ont été rapatriés, mais le capital lui-même de ce portefeuille a été réalisé en devises françaises par ses détenteurs dans des proportions qu'il est difficile de chiffrer, mais en tous cas fort importantes.

D'autre part, la loi du 3 avril 1918 a sévèrement réglementé l'exportation des capitaux et l'importation des valeurs mobilières ; ces mesures, qui ont été prorogées depuis lors à diverses reprises, ont été, comme on le sait, très diversement appréciées ; leur effet utile a même été contesté, mais il est acquis qu'en dépit de nombreuses fissures, la loi de 1918 a retenu pour les règlements financiers nationaux la presque totalité des possibilités du pays.

Enfin, il est hors de doute que les achats spéculatifs en francs effectués par les étrangers nous ont grandement servis ; on sait que ces sortes d'opérations n'ont pas de base matérielle positive ; elles sont uniquement déterminées, nous dit M. Decamps, qui les a longuement analysées, « par l'espoir qu'à un moment donné les francs acquis et laissés temporairement en dépôt dans les banques françaises pourront être reconvertis en monnaie étrangère avec bénéfice ». De semblables achats s'effectuent donc à proportion de la confiance

qu'inspire une nation : nul doute que l'effort sérieux réalisé par la politique financière française depuis 1920 n'y ait aidé.

Rappelons une fois de plus les principales caractéristiques de ce redressement : la Banque de France n'a pas consenti de nouvelles avances à l'Etat, tandis que les conventions du 14 avril et 29 décembre 1920 réglaient les conditions du remboursement des avances antérieures. Fin décembre 1919, la dette de l'Etat envers la Banque était de 29 milliards 1/2 et au 30 juin 1921 de 29 milliards après avoir atteint 30 milliards et demi en décembre 1920. La circulation fiduciaire, qui a atteint, le 4 novembre 1920, 39.646 millions, s'établit à 36. 039 millions en juin 1922. En 1920, enfin, le Parlement, après avoir voté d'un coup 8 milliards d'impôts nouveaux, a manifesté avec énergie une volonté d'économie générale.

C'est pour tous ces motifs, qu'après avoir versé à l'étranger, en deux ans, selon l'estimation du Président du conseil, dont le recoupement est d'ailleurs donné plus haut, *cinquante-quatre milliards et demi* de francs-papier, notre change s'est maintenu dans l'échelle des devises à la situation moyenne que nous lui voyons présentement.

II

A combien devraient donc se monter les décaissements de l'Allemagne pour justifier, selon les mêmes lois économiques rigoureusement vérifiées en ce qui nous concerne, l'avilissement presque complet du mark ? Ce sera la surprise des historiens de cette crise, si leur étude reste sommaire, de constater que le Reich n'a effectué, au contraire, depuis la guerre, qu'un total de paiements bien inférieur à ceux auxquels nous avons dû faire face. Une analyse rapide le démontre que nous conduirons selon un plan identique.

Il est extrêmement difficile de connaître exactement la situation de la balance commerciale allemande depuis 1914 : les derniers chiffres sérieusement établis sont ceux de cette dernière année, dont les sept premiers mois seulement

représentent un trafic normal. Pour l'après-guerre, le Reich n'a publié de statistiques officielles qu'à partir de mai 1920; encore sont-elles incomplètes: suivant les mois, les importations ou les exportations n'apparaissent pas pour des motifs mystérieux. Plus encore qu'incomplets ces documents sont manifestement falsifiés et quelquefois sans prudence: c'est ainsi que pour un tonnage identique, mais à deux époques différentes, l'estimation de la valeur d'un produit exporté est moindre précisément à l'époque où il a été notoirement le plus cher: on voit aussi des produits finis dont le prix, selon ces mêmes statistiques, serait moindre que celui de la matière première. Il ne faut pas s'étonner outre mesure de pareilles constatations: l'Allemagne comme ses exportateurs ont intérêt à ce que circulent de fausses statistiques, la première, parce que, ainsi qu'on ne l'ignore pas, une partie de l'annuité mobile, que le Reich devrait payer aux termes de l'état de paiement de Londres, est calculée sur la valeur de ses exportations, les seconds, parce qu'ils acquittent sur leurs ventes un droit *ad valorem*, d'ailleurs faible, au paiement duquel ils tentent de se dérober par des déclarations plus que modérées.

Si, malgré toutes ces réserves, on tient pour exact le chiffre invérifiable donné par le gouvernement allemand du déficit de sa balance commerciale pendant les années 1919 à 1921, on constate que, converti en francs à la valeur moyenne du mark pendant la même période, ce déficit est inférieur, comme M. Poincaré l'a indiqué à Bar-le-Duc, de près de 30 milliards au déficit de la balance française. On peut épiloguer, et la presse allemande le fait encore dans ce moment sur ce chiffre d'ensemble : il est dangereux de le contester. Dès septembre 1920, alors que la France était encore loin de l'équilibre, la *Frankfurter Zeitung* constatait avec satisfaction que l'Allemagne vendait à certains pays comme la Hollande deux fois plus de marchandises qu'elle n'en recevait : elle joignait à cette observation quelques chiffres d'où il ressortait clairement que dès avril 1920,

la balance commerciale du Reich était favorable, au point que pour août et mai les exportations excédaient les importations de 686 millions de marks. Ce même aveu dépouillé d'artifices ressort des publications du ministère de l'Economie d'Empire. Ce dernier a donné, très tardivement, les chiffres du commerce extérieur allemand pendant l'année 1919 et les cinq premiers mois de 1920 ; dès qu'un excédent d'exportation impossible à camoufler apparaît, soit, comme nous le disions tout à l'heure, en avril-mai 1920, on cesse brusquement de publier la valeur des importations de manière à rendre impossible la vérification de la balance des comptes ; pour les mois suivants, la revue officielle *Wirtschaft und Statistik*, ne donne plus que les chiffres d'ailleurs croissants des exportations. Ce n'est plus que lorsque la débâcle du mark, rendant particulièrement onéreux l'achat des matières premières étrangères pousse la valeur des importations à une hauteur inconnue jusqu'alors qu'on la publie de nouveau, au titre d'indice de détresse. Mais d'après la presse allemande elle-même, ce n'est qu'en avril 1922 que cette hausse a pris des proportions inquiétantes, c'est-à-dire trop tard pour provoquer la chute du mark dont elle est au contraire l'effet et pour infirmer, ce faisant, nos conclusions. Il reste de ces dernières qu'au titre du déficit de sa balance commerciale, l'Allemagne a eu à régler, toutes choses égales d'ailleurs, des sommes bien inférieures à celles que la France a dû acquitter.

Serait-ce donc par le fait des paiements extérieurs effectués à un autre titre que le change allemand s'est effondré?

Alors que la France sortait de la guerre avec la dette extérieure considérable dont nous avons détaillé plus haut les éléments, l'Allemagne n'avait guère que trois milliards de dette extérieure, pour laquelle on cherche en vain dans ses récents budgets la trace d'un amortissement quelconque ; les paiements effectués de ce chef sont sans nul doute insignifiants : eussent-ils épuisé le principal que nous serions loin encore de la dette française.

Nous ne nous trouvons donc en présence que d'une seule espèce de dette extérieure allemande, celle à laquelle on impute unanimement outre-Rhin la chute du mark, à savoir la créance des Alliés au titre des Réparations, 132 milliards de marks-or, suivant l'état de paiement de mai 1921.

Dans l'intéressant rapport de l'attaché commercial anglais à Berlin, récemment mis en vente par l'Overseas Trade Département, nous relevons cette phrase qui, si l'on nous permet cette expression, « classe » toute argumentation de ce genre.

Ce n'est pas le fait d'être débiteur qui déprime nécessairement une monnaie, mais plutôt la manière de faire face à la dette. Aussi longtemps que chaque paiement important sera alimenté par la presse à imprimer et non pas, comme cela devrait être, par l'emprunt et l'impôt, cette méthode conduira tout naturellement à l'effondrement de la devise.

C'est bien ce qui s'est produit en Allemagne d'autant plus immanquablement, que la somme totale de ces paiements s'est trouvée des plus réduites ; au 31 décembre 1921, l'Allemagne avait versé au compte réparations en tout et pour tout, or, devises diverses ou marchandises, environ 4 milliards de marks-or (1), dont un seul versé directement en espèces, soit environ 12 milliards de francs-papier, soit encore moins du double de ce que nous avons nous-mêmes décaissé exclusivement en espèces au profit de nos prêteurs (2). Depuis le 1er janvier 1922, l'Allemagne a versé, il est vrai, 432 millions de marks-or en plus des sommes ci-dessus indiquées ; il est clair qu'ils n'ont pas suffi à provoquer la

(1) Exactement 184.172.000 en monnaie d'or et devises étrangères et 2.799.342.000 de livraisons en nature, auxquels la Commission des Réparations a ajouté, comme devant être portés au crédit du compte allemand, 2.504.302.000 francs provenant de la cession des biens de l'Etat dans les territoires transférés (Communiqué officiel de la C. R. du 31-12-21).

(2) La note publiée par le gouvernement allemand en réponse au discours de M. Poincaré à Bar-le-Duc, sur *les 100 milliards de marks-or* (sic) qu'elle porte au compte des paiements du Reich n'indique elle-même que 2.200 millions en espèces.

récente débâcle du mark; quant à la première chute catastrophique de ce dernier, en août 1921, elle n'est pas davantage justifiable. Au 1er mai 1921, le Reich n'avait encore versé que 130 millions de marks en espèces; suivant des estimations sérieuses, les transferts de devise allemande proprement dits qui ont suivi n'ont guère porté que sur 400 millions de marks-or, le reste provenant de crédits accordés à l'Allemagne par des banques étrangères et non encore venus à échéance. Que conclure, sinon que les versements de réparations n'ont pu conduire le mark à sa déchéance actuelle ?

Opposera-t-on qu'en la matière l'élément psychologique joue plus encore que l'élément matériel, et que la lourde hypothèque qui pèse sur l'avenir de l'Allemagne du fait de ses obligations suffit à ruiner son change ? Que dire alors du change français ? Rappelons, encore que cette constatation soit amère, que les Etats-Unis nous réclament l'équivalent de 13 milliards de marks-or, soit en 25 ans, à 4 1/2 0/0,876 millions de marks-or par an, que la Grande-Bretagne va nous demander 16 milliards de marks-or, soit dans le même temps et avec le même intérêt 871 millions de marks-or par an, ensemble 1657 millions de marks. Or, en 1923, et en admettant qu'aucun nouveau moratoire n'intervienne, nous ne recevrons de l'Allemagne que 75 millions de marks-or ; si en 1924, toutes priorités épuisées, le Reich s'exécute encore, nous toucherons 1560 millions, c'est-à-dire moins que nous ne devrions payer. N'est-ce point là l'handicap le plus inquiétant qui soit, pour qui n'obéit qu'à l'impression « psychologique » ? Et si le fardeau des Réparations devait peser sur le change d'un pays d'un poids aussi lourd, ne serait-ce pas sur celui de la France, qui peut prouver pièces en mains avoir avancé 90 milliards de francs pour relever les ruines causées par ses ennemis ?

Nous n'hésiterons pas cependant à poursuivre nos hypothèses : l'Allemagne a déboursé moins que la France pour

rétablir sa balance des comptes; elle a éludé ses autres paiements à l'étranger: son mark s'est-il effondré par l'impossibilité où elle se serait trouvée d'utiliser en vue d'un retour à l'équilibre les moyens auxquels la France a recouru?

Nous avons vu que cette dernière a joué avec un succès très appréciable de son portefeuille étranger et de ses avoirs extérieurs. Ici, nous ne méconnaissons pas qu'au point de départ le Reich s'est trouvé désavantagé dans une assez large mesure. M. Keynes a estimé à 31 milliards de francs-or environ le portefeuille de valeurs étrangères de l'Allemagne; il estime que tant par la saisie des biens allemands dans les pays alliés que par la dépréciation ou la réalisation de ces titres au cours de la guerre, ce chiffre doit être réduit de 25 milliards (1). M. Tardieu, pour sa part, semble admettre 20 milliards (2); les deux chiffres ne sont pas loin de coïncider, puisque l'économiste anglais fait entrer dans son total une somme de 2 milliards et demi représentant les titres dissimulés par leurs propriétaires, ou évadés à l'étranger en attendant des temps meilleurs. Ainsi, M. Keynes, sans s'en douter, mettait le doigt sur une plaie qui n'a fait que s'envenimer. Au lieu de rapatrier ses avoirs étrangers restés disponibles, au lieu de les réaliser pour enrayer la chute du mark, l'Allemagne et ses nationaux n'ont cessé de faire l'opération inverse. Tandis que le gouvernement français, au mépris de certains intérêts, maintenait une législation rigoureuse pour empêcher les exportations de capitaux, l'Allemagne, dès le lendemain de l'armistice, supprimait toutes ses lois de restriction, et ne les rétablissait, avec quelles atténuations, qu'une fois toutes les dissimulations consommées. Le résultat, c'est que non seulement les capitalistes allemands ont réussi à dissimuler à un Etat plus qu'indulgent leurs avoirs en valeurs étrangères, mais que loin de rapatrier celles-ci, dans l'intérêt des finances du pays, ils n'ont

(1) *Conséquences économiques de la Paix*, Traduction Frank, Nouvelle librairie Nationale, p. 143 et suiv.
(2) *La Paix*, p. 358.

songé qu'à les accroître clandestinement en prévision d'une catastrophe escomptée et parfois espérée; à la fin de 1921, on évaluait à 12 milliards de marks-or (1), c'est-à-dire, rappelons-le en passant, à une somme bien supérieure aux versements du Reich, le montant des dépôts constitués à l'étranger par des Allemands, soit par exportation pure et simple, soit, lorsqu'il s'agit d'industriels, en ne rapatriant pas la contre-partie de leurs ventes et en l'investissant sur place. Le portefeuille étranger de l'Allemagne se reconstitue, mais ses détenteurs en font l'usage inverse à celui que nous avons signalé en France : loin de relever la devise nationale, ces placements la dépriment.

Ces observations nous ont conduits ainsi à la première des causes véritables de la dépréciation du mark; c'est dans leur ensemble, que nous devons maintenant exposer, que se trouve l'explication du paradoxe apparent du change allemand.

III

Cette explication, nous la trouverons en grande partie, et le plus classiquement du monde, dans l'inflation fiduciaire désordonnée à laquelle s'est livré le gouvernement de Berlin : la chiffrer est impossible, maintenant que la panique déferle sur le Reich et que chaque semaine accroît la masse du papier-monnaie. Rappelons seulement que la valeur de ce dernier qui atteignait à la fin de 1918 32 milliards 787 milions de marks, passait à fin juin 1922 à 179 milliards 817 millions (2), progressant depuis le début de l'année courante de quelque 10 milliards par mois. Il va de soi que la couverture-or des billets, à ces hauteurs, devient insignifiante, encore que les réserves-or de la Reichsbank depuis plusieurs mois apparaissent résistantes et accusent même une très

(1) Cette évaluation a notamment été donnée par un Allemand, M. Urbig, directeur de la Disconto Gesellschaft.

(2) 169 milliards 212 millions pour les billets de la Reichsbank et 10 milliards environ pour le papier des établissements dits « caisses d'escompte ».

légère tendance à l'augmentation (1 milliard 4 millions de marks-or en juin 1922 contre 996 millions en janvier).

Nous avons déjà indirectement montré que l'insignifiance relative des paiements effectués par l'Allemagne au compte réparations ne pouvait justifier un appel aussi constant et aussi accentué à la planche à assignats; nous n'y reviendrons pas, et en chercherons le motif réel là où il apparaît clairement, c'est-à-dire dans les gaspillages du budget allemand, et dans l'inertie apportée par le gouvernement dans la perception des recettes d'impôt.

Les dépenses somptuaires du Reich pourraient par leur seule énumération remplir plusieurs pages de cette revue : depuis le rachat des chemins de fer et des canaux auquel il a été procédé au lendemain de la guerre, jusqu'aux subsides aux armateurs, en passant par les milliards consacrés sous les formes les plus diverses à l'outillage économique du pays, sans oublier les subsides à l'alimentation de la main-d'œuvre destinée à diminuer les prix de revient en vue d'une fructueuse concurrence, ce ne sont qu'ouvertures de crédit et subventions, devant la charge desquels reculent des Etats singulièrement plus fortunés et notamment la France. Assurément, ces dépenses peuvent toujours se justifier du point de vue économique, mais il est non moins certain qu'elles pourraient attendre, puisqu'elles attendent en effet dans d'autres pays, et qu'elles portent directement atteinte aux intérêts des créanciers de l'Allemagne ; il est vrai que ce n'est sans doute pour cette dernière qu'une raison de plus de les entreprendre.

Ces dépenses publiques d'une folle prodigalité acculent donc pour une large part le gouvernement à l'inflation fiduciaire, et celà avec d'autant plus de rapidité qu'il n'est fait appel en contre-partie aux recettes de l'impôt que dans une proportion nettement insuffisante. Sans doute l'arsenal fiscal s'est-il peu à peu complété sur le papier, mais la presse allemande signale périodiquement qu'il ne joue pas et en donne de multiples exemples : les facultés des contribuables

les plus riches ne sont nullement épuisées ; la propriété foncière et les grandes industries connaissent tous les ménagements du fisc, qui va de temps à autre jusqu'à leur faire remise de leurs impôts. Rien n'est plus significatif à cet égard que la préparation du tout récent projet d'emprunt forcé, auquel, sur les sommations du Reichsrat, le Gouvernement a, par quelques dispositions subtiles, enlevé à peu de choses près son caractère de contrainte. Ce sont là pratiques trop universellement connues pour que nous y insistions.

Que dire enfin de la manière insensée dont l'Etat allemand gère une dette flottante, en perpétuel accroissement, au point que, pas plus que la circulation fiduciaire, nous ne nous risquerons ici à la chiffrer exactement ? A l'inverse de l'Etat français, on ne fait à Berlin aucun effort pour placer les bons du Trésor, représentatifs de cette dette, dans le public ; l'intérêt minime que procurent ces titres les recommande peu du reste à la faveur des capitalistes ; aussi, la Reichsbank en détient-elle la majeure partie ; elle en possédait le 30 juin pour 186 milliards, qui n'entrent naturellement dans ses caisses que pour faire sortir des billets de banque.

Il n'est aucun pays, aucune devise qui puissent résister à une gestion financière de cette sorte ; encore n'avons-nous fait allusion qu'aux pratiques ouvertes, officielles, qui ont conduit l'Allemagne où nous la voyons. Il n'est pas sûr que leur influence ait été la plus dirimante : le rôle joué par la grosse industrie dans la chute de la devise nationale a peut-être été plus décisif encore. Les exportateurs allemands ont réussi depuis la guerre à reparaître sur tous les marchés à des prix systématiquement inférieurs à ceux de leurs concurrents ; ils n'y parvenaient que grâce à l'écart qui s'établit toujours dans les pays à change déprécié entre la valeur intérieure et la valeur extérieure de la monnaie, le prix de revient s'établissant sur la première et le prix de vente sur la seconde. On sait que sous le régime de l'inflation constante qui est celui de l'Allemagne, un moment vient où la valeur

intérieure rejoint, sous l'effet de la hausse des prix et des salaires, le change mondial. A chaque fois que cet ajustement a été sur le point de se produire Outre-Rhin, le mark a effectué une chute brusque, vraiment providentielle pour l'économie industrielle allemande. La Providence ne comble cependant point d'ordinaire aussi pleinement ses fidèles, si eux-mêmes n'y aident pas. La comparaison des pourcentages d'augmentation des prix de gros allemands et de ceux de la dépréciation du mark par rapport au dollar depuis 1919 est suggestive à cet égard ; elle montre qu'à chaque fois que ces chiffres ont coïncidé, le mark s'est effondré, de manière à rétablir la prime profitable aux exportateurs du Reich. C'est en quoi, pour les esprits avertis, la situation de l'Allemagne apparaissait la plus inquiétante, puisqu'aux facteurs naturels, à la carence de la politique gouvernementale, s'ajoutait la volonté bien déterminée de quelques individus, de pousser à la chute du mark.

Quoi qu'il en soit, ce dernier est aujourd'hui à fond de course; l'Allemagne a roulé délibérément vers la faillite; c'est désormais une véritable force de la nature qui se trouve déchaînée et que les incertitudes de la politique alliée ne modéreront qu'un instant en provoquant des ressauts spéculatifs du mark. De la courte étude à laquelle nous venons de procéder on peut toutefois retenir deux constatations : la première, c'est que puisque la chute du mark n'est pas due à la seule dette de réparation, ce n'est pas en diminuant ou supprimant cette dernière qu'on remédiera à la situation de l'Allemagne ; la seconde, c'est qu'une politique de prise de gages et de garanties financières est la seule qui puisse mettre fin à une anarchie monétaire tolérée, sinon organisée.

C.-J. GIGNOUX.

DE L'INDE

—

LE ROYAUME DES BÊTES CROASSANTES ET BONDISSANTES

Réveil chaque matin au strident cri des corbeaux. Cri grinçant d'une rudesse terrible.

Plus une minute de répit depuis l'instant où, avec l'aube, commence la rumeur des voraces oiseaux gris-bleuâtres tourbillonnant avec rage.

Vite il faut bondir hors de sa couche ! Déjà le soleil incendie les jardins.

Ils se sentent dans leur domaine, ces corbeaux acharnés. Et s'imposent au souvenir quand on évoque les matins de l'Inde.

Exaspérants aussi étaient les innombrables petits rats-palmistes qui, pendant mes promenades, sautaient de branche en branche au-dessus de ma tête, semblaient voler avec une rapidité de sorciers nains ! Elfes des forêts où règnent les singes, où, le soir, passent sans bruit dans l'air les grandes chauves-souris, qui dorment, le jour, accrochées aux voûtes des temples obscurs.

—

LES PETITES FILLES DE MADURA

Certaines presque nues, d'autres enroulées dans des voiles aux couleurs éclatantes, drapées avec un art instinctif laissant découverts une frêle épaule, un bras ocré aux lourds bracelets de poterie, — elles sont mes amies, les petites filles de Madura.

D'abord effarouchées elles ont peu à peu, sans l'aide inutile des mots, toléré ma présence parmi leurs jeux, dans cette rue qui conduit au grand Temple.

Elles dansent en chantant une mélopée monotone, heurtent l'un contre l'autre d'un mouvement cadencé les bâtonnets de métal qu'elles tiennent dans les mains, frappent celui de leur voisine, selon un rythme alterné.

Tintabulent en cadence les anneaux des chevilles, les anneaux des bras.

Flamboient au soleil les ors et les vives couleurs des voiles.

Qu'elles restent graves dans leurs jeux, ces petites filles de l'Inde aux longues paupières fardées !

Ma préférée penche vers moi le sourire de ses nocturnes yeux, mais sa bouche demeure sévère.

Avec une grâce de femme elle ramène après le jeu sur son épaule la glissante draperie orangée.

—

L'ÉLÉPHANT DÉDIÉ A VICHNOU

Dans les cours du Temple de Trichinopoly, vastes comme un monde, passait avec emphase l'éléphant dédié à Vichnou. Sur son front était peint le trident rouge des sectateurs de dieu. Il semblait pénétré de son importance et ses petits yeux fixaient de côté avec dédain les pygmées que sont les hommes.

Plus accessible, l'éléphant du rajah de Jeypore tout un matin me secoua en cadence, lentement, sur son dos caparaçonné de drap d'or, me conduisant, au long des routes submergées de soleil, vers un lac d'eau croupie et vers le Palais en ruines de quelque Belle au Bois dormant dont les petits miroirs, laissés dans une chambre à moitié détruite, attendent toujours le réveil...

—

PONDICHÉRY-LA-NOSTALGIQUE

Pondichéry, la très monotone, Pondichéry, au nom si doux qu'on voudrait le roucouler à la manière créole.

Sous la forêt de cocotiers près des étangs noirs quelques cases : la Ville hindoue.

D'anciennes maisons style « Vieille France coloniale » aux toits en terrasses, le palais du Gouverneur à l'allure seigneuriale, restes d'un passé fastueux : la Ville française.

Aux heures torrides de l'après-midi rues vides, « pier » inanimé, immenses places nues que submerge le soleil.

Au soir, quand la fraîcheur ranime les êtres, tout reste morne encore, mais parfois passe lentement un antique véhicule de forme saugrenue, tiré par un serviteur enturbanné, poussé par un autre, emportant, où ? une pâle créole alanguie.

Vieux port colonial, on y ressent jusqu'à l'angoisse le délabrement irrémédiable de toutes choses.

Dressée en face de l'Océan, la statue de Dupleix contemple l'horizon vide.

—

LA MONTAGNE AUX GÉANTS

Au pas lourd, cadencé d'un éléphant, sortie de Gwalior, la ville en dentelles de pierres ajourées, — montée par un défilé rocheux jusqu'au plateau élevé que dominent encore, non détruits, les primitifs temples Jaïns.

Ce défilé, une stupeur. La roche s'anime.

Fabuleux géants taillés dans le roc, scènes évoquant les âges du Ramayana.

Chaos des divinités. Il faudrait en discerner lentement les formes, s'arrêter devant les terrifiants gardiens du défilé.

Mais l'éléphant de son pas égal continue sa marche.

—

LES LIANES DE GIVRE

Il avait neigé toute la nuit sur Darjieling, dans les monts Himalayas.

Les lianes qui s'accrochent aux arbres géants étaient devenues des serpents de givre se contournant en des formes bizarres.

J'ai dirigé mon cheval vers la jungle, quittant la piste, oubliant le but de ma course...

Et, tout ce clair matin glacial, m'a vue passer la solitaire forêt ensorcelée sous les lianes de cristal qui s'enchevêtraient, semblaient escalader le ciel au faîte des arbres ou retombaient mollement jusqu'à mes épaules.

—

DANS LES GROTTES DE ÉLÉPHANTA

Petite déesse enfantine mariée au dieu terrible,— le dieu de l'amour et de la destruction,—votre corps frêle, votre tendre visage recueilli que les siècles n'ont pas altéré, règnent sur les murs d'une grotte, dans cette île envahie par les lianes.

A l'entour se brisent les vagues lourdes de l'Océan Indien.

Dans la secrète grotte aux ténèbres froides qu'éclaire une torche mobile votre grâce souveraine domine les brahmaniques formes de cauchemar animant les voûtes, les murailles d'un pullulement confus.

Je n'ai vu que vous, frêle Parvati amoureuse, au côté du dieu splendide dont ploient les féminines hanches arrondies, le terrifiant qu'a dompté votre grâce.

—

GOLCONDE

Une route poussiéreuse. Surgissent au loin des ruines immenses sur une colline d'herbe jaune.

Désertique paysage oppressant. Une forteresse faite

de blocs rocheux posés sans ciment les uns sur les autres, défiant siècles, guerres, assauts — et sa massive porte hérissée de pointes de fer, — subsistent encore.

Mais que sont-ils devenus, les magiques trésors de Golconde dont rêvèrent nos imaginations d'enfants ?

—

JARDINS SUR L'EAU

Futiles palais indiano-mauresques éclos en bouquets ronds sur les îles du lac d'Odeypoor,

— petits jardins de mystère... Les bassins où se reflètent les nuages, les allées de mosaïque, les réguliers parterres créent une ardente nostalgie,

petits généralifes du féodal Radjpoutana brûlant.

Les boudoirs cachés furent peut-être prisons de captives chéries.

Derrière les barreaux ciselés elles voyaient, les sultanes-rahnies aux longs yeux ombrés de fards, le lac immobile changeant avec le jour, et lointaine, la façade crénelée des blancs palais reflétés dans l'eau.

Vers le soir elles devaient errer autour des bassins à l'heure plus fraîche où le soleil sombre derrière la montagne.

—

ISLAM

Cette plainte en mineur chantée par un pâtre sur la route d'Hayderabad ... triste mélopée du Dekkan... elle ressemble à une autre Copla passionnée, désolée, entendue naguère à Grenade, dans l'Espagne des Maures.

Parenté de tous les pays où vécurent ceux d'Islam. O Race de conquérants magnifiques ! Partout où ils passèrent ils ont laissé leur sceau indestructible.

Palais des Sultans du Nord de l'Inde, palais d'Agra, de Delhi où, pour les élues de leur cœur, s'ajourèrent en den-

telles les marbres sertis de pierres précieuses, — où les secrets abris nous troublent encore.

Taj-Mahal, tombe parfaite d'un amour exalté.

Tour du Kutub-Minar où les inscriptions qu'ils gravèrent entrent avec la force d'un cri dans le cœur.

Plus saisissante encore est la grande mosquée rouge de Bénarès posée au-dessus du Gange, au-dessus de toutes les frénésies brahmaniques qu'elle domine, nette et nue, comme un défi de triomphal orgueil.

—

BÉNARÈS-L'HALLUCINÉE

Aurore. Lever du soleil sur les palais roses. Eau sombre du Gange. Débordement de vie sur une des rives. En face une étendue déserte.

Vastes parasols jaunes parsemés sur les « ghats » tout au long de la rive sainte.

S'y abritent des hommes drapés de jaune, regards fixes, gestes maniaques, accomplissant les minutieux rites prescrits après les ablutions : brahmanes.

Des fantômes nus, barbouillés de cendre, longs cheveux flottants et celui qui, allongé sur un lit de clous effilés, nous regardait avec un air de se moquer de tout : fakirs.

Au coin des rues, « lingams » géants que des femmes couvrent de fleurs, arrosent de beurre fondu.

Dans les dédales des étroites voies d'ombre errent les vaches sacrées, déambule une fanatique foule devenue de plus en plus dense à mesure qu'on approche du Temple d'Or interdit aux Européens.

Passent, rapides, au travers de la multitude bariolée, des hommes portant dans leurs bras une forme inerte, serrée dans des voiles jaunes, ceinte de fleurs. Ils vont la brûler aux bûchers du Gange.

Des femmes descendent les marches des « ghâts » pour se baigner au Fleuve. Leurs voiles flambent dans la lumière.

RENÉE FRACHON.

UN PENSEUR RUSSE

LÉON CHESTOV

—

I

L'histoire de la philosophie étudie généralement le grand courant de la pensée humaine, celui qui naquit, autant que nous en pouvons juger, en Grèce, il y a deux mille cinq cents ans et dont il est possible de suivre le cours sinueux jusqu'à nos jours, en passant par l'enseignement des pères de l'Eglise, les écoles du Moyen Age, les réformes de Descartes et de Bacon, les systèmes rationalistes de Leibniz, de Spinoza, l'empirisme, le sensualisme anglais, le criticisme de Kant, l'idéalisme transcendental de ses successeurs, le matérialisme, le positivisme du siècle dernier, — pour arriver au néo-criticisme, au pragmatisme, au bergsonisme de l'époque présente. Les penseurs et les écoles se suivent, s'opposent, se combattent; mais en se transmettant pieusement un ensemble d'idées, de méthodes, de problèmes qui forment le fond de la grande tradition philosophique. Ils la développent, cette tradition, la décomposent, la reconstruisent, mais ne cessent de s'en nourrir tous, plus ou moins directement. Malgré leurs divergences et leurs luttes cruelles, on découvre sans peine les liens de parenté qui les unissent et leur profond accord intime, car leurs langues, si différentes qu'elles paraissent, sont identiques en leur essence.

Ce courant trace la grande route de la philosophie, large, bien entretenue, d'un accès relativement facile, et que suivent d'un pas sûr, méthodique, les gros bataillons des esprits prudents, sages, disciplinés. Mais à côté de ces troupes régulières il y a les partisans, les francs-tireurs,

les aventuriers. Délaissant la grande route, ils se lancent audacieusement à travers les ronces, les buissons épineux, les taillis sauvages qui bordent la voie principale. Ils battent les alentours, sans crainte des bêtes fauves, des fondrières, toujours en éveil, toujours ardents, par curiosité, par soif de risque et d'aventure, en proie à une sorte d'inquiétude enthousiaste qui ne veut pas s'apaiser. Ils essayent de frayer de nouveaux chemins, de poser de nouveaux jalons. On ne les suit pourtant pas, personne ne comprend leurs signaux, leurs appels désespérés ou joyeux, et les sentiers qu'avec peine ils ont tracés, envahis par les ronces sauvages, se perdent, s'oublient. Ce qu'ils ont découvert, ils sont en effet incapables de le transmettre à autrui, non par manque de volonté, de savoir, mais parce que leur expérience intime est si spéciale, si profondément personnelle qu'elle ne supporte pas d'être mise en commun et traduite en formules. Ces aventuriers de la pensée, qui ne peuvent pas se plier à la discipline de l'école, n'ont donc pas de disciples. Qu'enseignent-ils, en somme? Rien de positif, de bien clair, de défini qui puisse être bon à quelque usage. Et pourtant, l'attirance de leur personnalité est puissante : ils possèdent un charme profond que subissent même les esprits pondérés, lesquels, tout en se gardant bien de les suivre dans leurs folles équipées, les admirent de loin et, peut-être même, les envient.

Leur action n'est donc pas nulle, à ces solitaires, dont les efforts paraissent à première vue vains et stériles. On ne les comprend pas, il est vrai, mais ce qui en eux attire, ce n'est pas tant ce qu'ils proclament, leur méthode, ou plutôt leur absence de méthode, la façon étrangement libre dont ils provoquent les difficultés, recherchent les obstacles et les renversent; c'est leur griserie, leurs joies et leurs désespoirs.

Parmi ces outlaws de la pensée, Pascal, Nietzsche sont peut-être ceux dont l'action se fit le plus fortement sentir, non pas d'ailleurs dans les milieux scientifiques, universi-

taires, mais sur les artistes, les poètes... Je ne vois parmi nos contemporains que Léon Chestov qui puisse être cité dans leur voisinage.

Il est impossible de les passer sous silence dans une histoire de la philosophie ; mais l'historien ne se sent jamais très à l'aise lorsqu'il doit s'en occuper. Sous quelle rubrique les placer ? Comment les classer ? Pascal, — un cartésien ? Oui, certainement. Mais il est évident aussi qu'il est plus ou moins qu'un cartésien, qu'il est en dehors de l'école. A-t-il créé un système philosophique ? Non, c'est Pascal lui-même qui nous est cher, ses efforts, son angoisse, sa résignation.

Mais en Pascal il y a au moins son catholicisme qui possède une signification propre, une valeur positive, bien définie et qui va nous aider à faire rentrer Pascal dans les rangs. Avec Nietzsche, c'est bien plus difficile encore : il y a de tout dans cet élève de Schopenhauer, de Dostoïewsky, des moralistes français, des romantiques allemands, dans cet audacieux nomade qu'il est impossible de suivre dans toutes ses pérégrinations capricieuses, dans ses expériences dangereuses, lesquelles, d'ailleurs, paraissent n'avoir servi à rien... Et pourtant, des esprits consciencieux ont entrepris de construire une « philosophie nietzschéenne » ; on a voulu étudier les différents systèmes nietzschéens, et, dernièrement encore, M. Charles Andler a tenté de faire de Nietzsche une sorte de platonicien qui, après avoir tout détruit, essaya de rationaliser à nouveau la réalité.

Léon Chestov, que je voudrais faire connaître aux lecteurs français, appartient à ce même petit groupe d'esprits sauvages, subtils, ardents et libres qui font la chasse aux vérités pour leur propre compte, sans se préoccuper d'autrui, sans s'inféoder à aucun parti. Tout comme Pascal, tout comme Nietzsche, on peut évidemment le rattacher, si l'on y tient beaucoup, à telle ou telle tradition ; mais les rapports que nous réussirions à établir ainsi ne nous seraient d'aucun secours pour arriver à comprendre

sa pensée, son œuvre, car ce qui nous est précieux en elle, c'est justement ce par quoi cette œuvre est particulière, individuelle, dissemblable de celle des autres penseurs, russes et étrangers.

La philosophie russe, la philosophie académique, compte des hommes de science, de talent; on trouve parmi eux des représentants de toutes les tendances qui dominent actuellement en Europe : nous avons des disciples de Bergson, de Cohen, de Husserl, de Rickert, nous avons des néo-positivistes, des néo-réalistes; mais on est obligé de constater que la pensée russe, pour autant qu'elle a sagement suivi la grande route et conservé les traditions, n'a rien créé en somme de véritablement original et n'a pas produit de ces œuvres qui marquent profondément une époque et ouvrent une ère nouvelle. Des paroles neuves et significatives ont été prononcées en Russie; non pourtant par des philosophes attitrés, par des représentants de la science universitaire, mais par des romanciers, par des poètes, par des critiques : je citerai Tolstoï, Dostoïevsky, André Biély. C'est à eux que s'apparente Léon Chestov. Il doit beaucoup aux deux premiers, ainsi d'ailleurs qu'à Nietzsche, à Pascal, à Shakespeare. Il ne reçut de leurs mains aucune vérité toute prête, aucun enseignement, mais il apprit d'eux à se chercher, à se connaître, à voir les choses sous un aspect nouveau, à poser des problèmes, sans espoir de solution, il osa après eux et, souvent, contre eux, car il fut de ces disciples que souhaitait avoir Nietzsche et qui, pour mieux retrouver leur maître, l'abandonnent et le blessent cruellement.

Russe, — il l'est, de par sa naissance, de par sa culture morale et intellectuelle, mais se tromperait étrangement celui qui, pour essayer de le comprendre, soulignerait en lui cet élément national. Chestov raconte lui-même la surprise que lui causa un jour cette phrase : « Le philosophe allemand Nietzsche.... » Il savait bien que Nietzsche était Allemand, mais il n'y pensait jamais; jamais l'idée ne lui était

venue de voir en Nietzsche un Allemand, bien qu'il l'ait lu dans la version originale. De même, il se refuse à considérer en Plotin un Grec du IIIe siècle : c'est un contemporain, un ami intime, un confident. Dans un article paru pendant la guerre et intitulé : *Philosophie et Musique*, Chestov émet, sous une forme quelque peu paradoxale et même plaisante, cette pensée que nos divisions, nos groupements terrestres auxquels nous tenons tellement : — religions, nationalités, classes, professions, etc., — ne correspondent probablement à aucune réalité et que dans le monde des idées, les divisions, si divisions il y a, sont tout autres qu'ici-bas : là-haut Mozart et Rossini et Debussy appartiennent aux mêmes « universaux », tandis que Napoléon, Moltke et Souvarov se retrouvent ensemble.

Les points de vue historique, national, géographique sont complètement étrangers à Chestov : ce n'est pas une question de théorie, de doctrine. Les distinctions de temps et d'espace n'ont aucune signification à ses yeux : ce qui persiste dans le temps, ce qui se développe, ce qui acquiert une existence historique est toujours secondaire. Seul lui est précieux le fait unique que les flots du temps ont refusé de recueillir et qui n'a pu germer. Et de même, ce qui l'attire en l'homme, ce n'est pas ce qui peut être expliqué en lui par des causes générales, ce qui peut être réduit à des caractères nationaux, professionnels, mais le particulier, l'exceptionnel, l'inexplicable, au sens étymologique même du terme.

C'est justement ce que je voudrais essayer de faire voir en Chestov.

II

Se destinant au barreau, Léon Chestov fit des études juridiques et ne se tourna vers la philosophie que fort tard, en 1895, pour essayer de trouver une solution aux doutes moraux qui l'assaillaient et le tourmentaient ; c'est ainsi que naquit son premier livre : *Shakespeare et son critique Brandes*, où il attaque violemment le positivisme

de Taine et le scepticisme de Brandes au nom d'un idéalisme moral élevé, mais quelque peu naïf. C'est le seul ouvrage dogmatique de Chestov ; l'auteur y consigne le résultat de ses méditations ; il a des idées qu'il essaie de démontrer, qu'il défend, au nom desquelles il juge et prononce ; comme tout le monde, il croit encore détenir une certaine vérité, et l'enseigne, convaincu de sa valeur générale. Il écrit pour autrui.

Tout autres sont les ouvrages qui suivent à plusieurs années d'intervalle : *Le Bien dans la doctrine de Nietzsche et de Tolstoï* ; *Dostoïewsky et Nietzsche* ; les recueils d'aphorismes et d'articles ; *l'Apothéose du déracinement; Commencements et fins ; les grandes Veilles ; Les Mille et une Nuits; de la Racine des choses.* Il ne s'agit plus d'enseignement ici ; l'auteur ne nous présente plus les résultats convenablement systématisés du travail de sa pensée ; c'est ce travail lui-même qu'il nous découvre maintenant, avec une sincérité, avec une naïveté, dirais-je même, dont je ne trouve pas d'exemple. Ce n'est plus pour autrui, c'est pour lui-même qu'il écrit. Ces livres ne sont pas des démonstrations ; ils ne sont pas construits et ne tendent pas sciemment vers un but préalablement fixé. Mais nous voyons l'effort du penseur, nous pensons avec lui, nous cherchons, nous creusons profondément, sans idée préconçue, autour d'une question, d'un fait, souvent futile en apparence, mais qui découvre aux yeux du philosophe un aspect nouveau, inattendu, de la réalité. Après avoir déblayé le terrain, après avoir renversé les jalons précédemment posés et dénoncé les obstacles et les pièges, Chestov nous abandonne, effrayés et déçus, car nous attendions une conclusion, une bonne vérité nourrissante, capable d'être opposée aux autres vérités et défendable par de solides arguments. Il peut sembler au lecteur qu'il a été promené de-ci, de-là, sans but, qu'il a peiné en vain, que son guide s'est moqué de lui ou que ce guide ne savait lui-même ce qu'il voulait, où il allait. Il lui paraîtra aussi qu'il

règne dans ces ouvrages un désordre affreux, que ce n'est qu'un amoncellement de paradoxes et de contradictions criantes.

Il y a du vrai dans cette première impression : Chestov ne craint pas les paradoxes. Il les recherche même :

Il faut fouiller et retourner profondément le terrain trop bien damé de la pensée contemporaine. Toujours donc et à chaque pas, quand l'occasion se présente et même si elle se fait attendre, avec ou sans raison, il est bon de railler les jugements les plus répandus et d'énoncer des paradoxes. On verra plus tard ce qu'il faudra en faire.

Mais si, ne se laissant pas rebuter par cette première impression, le lecteur persiste, reprend le livre, en ouvre un autre, et tâche de pénétrer les méandres de cette pensée subtile, il s'aperçoit bientôt de l'action puissante qu'elle est capable d'exercer, de son charme unique, de son unité, non logique, mais psychologique ou même biologique. Ces livres qui ne sont pas construits, ces groupes d'articles, d'aphorismes, se tiennent en réalité entre eux et leur ensemble forme, souvent à des années de distance, un tout complet. C'est l'unité de la personnalité vivante qui persiste à travers les ondoyances de la pensée, les crises des sentiments, la lutte des désirs, les chutes et les enthousiasmes. De même que pour Nietzsche, tant que nous persistons à ne considérer ces œuvres qu'en elles-mêmes, comme des produits de la pensée logique, nous ne parvenons pas à assembler ces cristaux : leurs angles, leurs facettes s'opposent, se contredisent ; mais si, à travers ce mince verni logique, nous pénétrons plus avant, tout s'éclaire et nous découvrons que si la pensée paraît contradictoire, inconséquente, l'homme reste toujours conséquent avec lui-même et son effort continu.

En insistant sur cette unité psychologique de l'œuvre de Chestov, je sais d'ailleurs que je vais à l'encontre du sentiment intime du penseur russe qui affirme passionnément

la discontinuité de l'être humain et ses oppositions irréductibles.

Si Léon Chestov renverse nos certitudes, ce n'est pas pour nous en offrir d'autres : c'est en vain qu'on lui tendrait la main en quête d'une substantielle nourriture spirituelle et qu'on chercherait à en obtenir le mot clef, le mot magique que nous promet tout philosophe, si peu charlatan qu'il soit, et qu'il fait de loin miroiter à nos yeux avides. Mais Chestov fait mieux : il nous oblige à penser. C'est notre propre activité, c'est notre audace qu'il provoque, qu'il excite. Celui qui l'a lu, qui l'a pénétré, se met à voir, à raisonner autrement ; ses yeux se dessillent ; il ne craint plus d'être seul, d'être soi-même. On ne peut suivre Chestov, car sa liberté, il l'a conquise lui-même et très chèrement payée, et il ne peut l'offrir en cadeau ; nous ne voudrions d'ailleurs pas accepter un tel don. Mais le prendre pour exemple, pour guide, c'est se lancer audacieusement dans l'inconnu, c'est faire effort pour secouer sa torpeur, se réveiller.

III

En tête de ces *Mille et une Nuits*, Chestov cite ces mots de Pascal : « Qu'on ne nous reproche pas le manque de clarté, parce que nous en faisons notre profession. » Il affirme que la contradiction est inhérente à la vérité, et que c'est justement quand un auteur réussit à ne pas se contredire tout au long d'un ouvrage, qu'il doit nous paraître suspect. Chestov pense avec une entière liberté et une absence de tout préjugé qui, pour beaucoup, confinent à l'impudeur et au cynisme :

Pro domo mea. Les gens se montrent choqués lorsque j'énonce à la fois deux jugements contradictoires. Ils exigent que je renonce à l'un d'eux ou bien, par respect des convenances, que je ne les prononce pas en même temps. Mais entre eux et moi il y a cette différence, que je parle franchement de mes contradictions, tandis qu'eux préfèrent les cacher à leurs propres yeux. Et lorsque les autres remarquent leurs erreurs et les relèvent, ils es-

sayent de jouer l'incompréhension. Il leur semble que les contradictions sont les *pudenda* de l'esprit humain, de même que certains organes sont considérés comme les pudenda du corps. Ainsi, les exigences de la logique n'auraient donc à leur source qu'un vieux préjugé humain ? On est aussi très mécontent, lorsque, affirmant quelque chose, je ne déclare pas en même temps que je ne renoncerai jamais à mon jugement. Comme si eux-mêmes étaient toujours fidèles à leurs opinions, comme si les jugements d'un mortel pouvaient et devaient être immortels. Pourquoi les hommes pensent-ils cela ? Pourquoi admettent-ils que Platon, Aristote ou Spinoza soient devenus la proie du néant, mais tressaillent-ils d'horreur à la pensée que les idées de ces grands hommes puissent être soumises au même destin ? Il me semble que s'il y a de quoi se désespérer, c'est plutôt de ce que la mort nous ait enlevé le divin Platon et non ses idées... Les disciples de Platon voyaient avec calme se poudrer de neige la tête de leur maître et admettaient la nécessité d'enterrer un jour ou de brûler son corps vieilli ; mais il leur semblait inadmissible que ses idées sur la République idéale ou l'éducation puissent un jour paraître fausses ou ennuyeuses. Si les hommes sont destinés à vieillir, à perdre leur beauté, leur charme, ce destin convient d'autant plus aux idées créées par ces mêmes hommes.

Est-ce scepticisme ? Non, certainement. Chestov est tout simplement, — chose extrêmement rare, — un homme qui dit ce qu'il sent, ce qu'il pense, qui ne se cache ni des autres, ni de soi-même.

Toute pensée exprimée est un mensonge, dit un vers célèbre du poète russe Tiouttcheff. Chestov l'admet :

Il y a, fait-il remarquer, une part de vérité dans cette affirmation, mais une part seulement : notre pensée, lorsque la parole la revêt, devient mensonge, non seulement parce que nous ne réussissons pas à l'exprimer totalement, mais surtout parce que nous n'osons pas la montrer aux autres telle qu'elle nous est apparue à nous-mêmes. La langue la plus pauvre suffirait à exprimer bien des choses que nous taisons maintenant. Nous avons toujours peur, nous avons peur de tout et particulièrement de notre pensée. C'est ainsi que lorsque paraît de temps en temps un homme audacieux, il trouve les paroles dont il avait besoin. Sans

hésiter, on pourrait en tout cas affirmer qu'il serait possible de dire beaucoup plus de choses que nous n'en disons maintenant et de mentir beaucoup moins que nous ne mentons actuellement. Mais nous n'avons nul besoin de cela, la vérité ne convient pas à l'homme, et nous mentons donc et en rendons lâchement responsable la pauvreté de notre langage. Voyez les idées mises en circulation par l'humanité ; sont-elles fausses parce que ceux qui les proclamaient ne trouvaient pas les paroles nécessaires pour les exprimer? Celui qui affirme en cet instant que le bien suprême est l'amour, tandis que lui-même bout de rage, ne pourrait-il pas dire que le bien suprême serait pour lui de vaincre et d'écraser son ennemi ? Il le pourrait certainement, mais il sait bien que s'il dit cela, il paraîtra à tous ridicule et sot... Chaque philosophe affirme en ce qui le concerne que sa doctrine est libre de toute contradiction et que c'est justement parce qu'il en est convaincu, qu'il tient à sa doctrine et l'enseigne. Ne disposait-il pas des mots nécessaires pour exprimer sa véritable pensée, pour déclarer simplement qu'il avait choisi la doctrine qui était à son goût et que son but n'était pas tant d'éviter les contradictions que de les dissimuler le mieux possible aux regards perçants de ses adversaires?

Léon Chestov lui-même m'apparaît justement comme un de ces esprits audacieux qui trouvent les paroles dont ils ont besoin, car ces paroles, elles existent, mais on n'osait pas les prononcer. Pourtant, lui aussi connaît, nous allons le voir, la lutte contre les mots qui ne veulent pas se plier aux exigences de la pensée.

IV

Son style est la simplicité même. Il paraît mettre une certaine coquetterie à n'employer que les termes les plus ordinaires, les plus familiers. Quelle que soit la question qu'il traite, si difficile, si complexe qu'elle soit, il ne se sert que des mots que tous peuvent comprendre (ce qui ne veut nullement dire qu'il soit facile à lire) et évite avec une sorte de parti pris les tournures compliquées, les mots étrangers, les expressions techniques, tout ce vocabulaire

pédant qui alourdit tant d'ouvrages philosophiques. S'il a besoin d'un exemple, il choisira le fait le plus ordinaire, le plus vulgaire même ; je songe ici à Socrate, à ses artisans, à ses cuisiniers. Il semble écrire comme il parle, avec une certaine bonhomie non dénuée de malice, avec un certain laisser-aller même. On a parfois l'impression, surtout dans ses premières œuvres, qu'il n'emploie pas le mot propre et que, s'il y avait réfléchi, il aurait trouvé peut-être une autre expression, plus correcte et aussi plus adéquate à sa pensée. Mais c'est justement cette fraîcheur, cette spontanéité qui frappent et enchantent : on sent un homme qui, tout au travail de sa pensée, ne songe qu'à la fixer au plus vite, un *statu nascendi*, au moyen des premiers mots qui se présentent à son esprit. Ses dernières œuvres sous ce rapport me semblent mieux écrites, c'est-à-dire, d'une façon plus réfléchie, avec une préoccupation d'exactitude et de netteté qui ne paraissait pas auparavant en lui. Sa phrase est mieux charpentée, plus ramassée. Cela tient probablement aux exigences de la forme aphoristique à laquelle Chestov tend de plus en plus. Cela tient aussi à ce que sa pensée devient plus souple, plus subtile et qu'il a plus nettement conscience des difficultés qu'il rencontre à la vêtir de mots. Il ne s'agit plus seulement d'être parfaitement véridique ; mais il faut lutter contre la parole même, contre sa discontinuité, contre ses distinctions grossières et tranchées, contre toute la structure logique du discours, laquelle se trouve en opposition avec la pensée alogique de Chestov.

Il parvient pourtant à faire saisir cette pensée ; mais l'opération exige l'aide du lecteur ; celui-ci doit collaborer activement avec l'auteur, le deviner, le commenter... La langue de Chestov est toujours aussi simple, aussi familière; ce sont les mêmes mots que tous nous employons dans la vie quotidienne. Mais que cette simplicité ne nous trompe pas ; rien en réalité de plus difficile, de plus mystérieux que les aphorismes, les articles de Chestov : ce sont des

phrases à tiroirs, à compartiments secrets, à double fond ; on croit les avoir épuisées à première vue, mais en les reprenant, on y découvre un autre sens, puis un troisième encore ; des ramifications touffues s'étendent de l'une à l'autre, des rapprochements subits surgissent, de complexes rapports s'établissent entre des propositions très éloignées. C'est une logique déroutante, plutôt musicale, dirais-je.

Un critique, d'ailleurs très favorable à Chestov, Berdiaïeff, lui reprochait vivement le sous-titre, — « Essai de pensée adogmatique », — qu'il avait donné à son *Apothéose du Déracinement* :

Ici j'attrape l'auteur de l'*Apothéose*, s'écrie Berdiaïeff. Qu'est-ce qu'une pensée libre ? Qu'est-ce qu'une pensée ? C'est déjà une prémisse, car toute pensée est le produit du façonnement de l'expérience par cet outil meurtrier que nous appelons raison ; il y a donc nécessairement en elle une certaine succession logique.

C'est vrai, répond Chestov :

Je dois l'avouer ; Berdiaïeff m'a attrapé. Mais pourquoi donc fallait-il m'attraper ? Est-ce ainsi qu'on lit les livres ! La lecture terminée, il faut immédiatement oublier, non seulement toutes les paroles, mais aussi toutes les idées de l'auteur et ne se souvenir que de son visage. Les *mots*, les idées ne sont que des moyens de communication fort imparfaits ; impossible de photographier l'âme, ni de la dessiner ; nous sommes donc obligés d'employer la parole... Mais voilà que Berdiaïeff essaye de m'attraper. Au lieu de venir à mon aide en comprenant combien il est difficile de trouver des paroles adéquates, au lieu de deviner, il me met des bâtons dans les roues. Vraiment, ce n'est pas agir en camarade. (*L'Eloge de la Sottise.*)

Et je trouve encore ceci :

Avant tout, lorsque c'est toi qui parles, ne tâche jamais de t'adapter à ce que tu as dit précédemment ; cela limitera sans aucune nécessité ta liberté, déjà suffisamment réduite par les mots et les tournures grammaticales. Quand tu écoutes ton interlocuteur, ou bien quand tu lis, n'accorde pas une trop grande signification aux paroles ou même aux phrases entières... Souviens-toi que ton

interlocuteur, même s'il ne le voulait pas, est obligé d'employer pour s'exprimer les formules toutes faites du langage. Fais attention à l'expression de son visage, écoute le son de sa voix : cela t'aidera à atteindre son âme à travers ses paroles. Non seulement dans la conversation, mais dans un livre écrit même, on peut saisir le son, le timbre de la voix de l'auteur et les moindres nuances d'expression de ses yeux, de son visage. Ne fais pas la chasse aux contradictions ; ne discute pas ; n'exige pas des preuves ; écoute attentivement. Et plus tard, quand tu parleras à ton tour, on ne discutera pas avec toi et on n'exigera pas de toi des preuves que tu ne possèdes pas et ne peux posséder : tu le sais bien toi-même. Alors, et ceci est le plus important, tu seras convaincu enfin que la vérité ne dépend pas de la logique, qu'il n'y a pas de vérité logique et que tu as le droit de chercher ce dont tu as besoin, comme tu peux, et non de raisonner, et que, par conséquent, le résultat de tes recherches, s'il y en a un, ne sera ni une formule, ni une règle, ni un principe, ni une idée.

V

On connaît le cri d'Hamlet : *The time is out of joint!* Dans son article sur Tolstoï : *Celui qui détruit et recrée les mondes*, Chestov cite ce vers, et il ajoute : « Mais nous ne ferons rien pour remettre le temps en place. Qu'il se brise donc en morceaux. »

C'est en effet ces rares instants où le cours du temps paraît s'interrompre, où la suite dite naturelle et logique des événements paraît se troubler, que guette fébrilement Chestov. Il s'adresse aux romanciers, aux poètes, aux penseurs ; il questionne Ibsen, Tolstoï, Tchekhov, Nietzsche, Shakespeare, non pour obtenir d'eux des réponses, des vérités utiles, non pour en tirer des leçons, des conclusions générales. Ce ne sont pas leurs idées, leurs doctrines, leurs « prédications », comme il dit, qui le préoccupent, qui l'attirent, c'est leur véritable personnalité et celle de leurs héros, telles qu'elles se manifestent dans leurs œuvres. Il les presse, il les poursuit, il les tourmente, impitoyable, afin de saisir ainsi, toute vivante, toute palpitante encore, une réalité

profondément cachée, afin d'entrevoir en une vision rapide une vérité obscure qui se dérobait jusqu'ici à l'étreinte de la raison. Il s'attache exclusivement à l'individuel, au fait concret, à l'exceptionnel même, à l'anormal. Chestov met ainsi en pratique et avant même que le philosophe français ne l'ait exprimé, le conseil de Bergson qui voulait que le philosophe fasse appel au romancier hardi « qui déchire la toile habilement tissée de notre moi conventionnel pour nous montrer sous cette logique apparente une absurdité fondamentale ».

Le régulier, le bien défini, l'achevé, le limité n'intéresse pas Chestov ; tant que la vie s'écoule, paisible et calme, tant que l'homme est heureux, satisfait, bien portant, Chestov ne lui accorde nulle attention, mais que la foudre éclate sur sa tête, qu'une catastrophe l'atteigne, alors, immédiatement, Chestov est là, à son chevet. Non en médecin, mais en observateur, en témoin ; rien ne peut se dissimuler à son regard perçant, à son esprit sympathisant, mais ferme.

Que vient-il donc chercher dans ces cabanons, près de ces lits de douleur ?

Un de ses livres : *Dostoïevsky et Nietzsche*, porte en sous-titre : « La philosophie de la tragédie », et cette épigraphe (Baudelaire) : « Aimes-tu les damnés ? Dis-moi, connaîs-tu l'irrémissible ? »

« La philosophie, dit Chestov, est la philosophie de la tragédie. » Aux yeux du penseur russe, c'est là la vraie philosophie. J'allais dire l'unique, si des affirmations aussi catégoriques et générales n'allaient trop évidemment à l'encontre des goûts et des tendances de Chestov lui-même.

Il se peut que ce rapprochement (entre la philosophie et la tragédie), dit-il dans l'introduction, provoque les protestations du lecteur qui est habitué à voir dans la philosophie les suprêmes généralisations de l'esprit humain et considère en elle la cime de cette pyramide grandiose qui s'intitule la science moderne. Il aurait peut-être admis l'expression « psychologie de la tragédie » ; mais à son corps défendant et avec de sérieuses réticences, car il

est convaincu au fond de l'âme que là où il s'agit de tragédies, nos intérêts ne sont plus en jeu. La philosophie de la tragédie n'est-ce pas la philosophie du désespoir, de la folie, de la mort ?

... Il y a une région de l'esprit humain que jamais encore n'ont visitée des volontaires ; on n'y pénètre que contre son gré. C'est la région de la tragédie. Celui qui y est entré se met à penser, à sentir, à désirer tout autrement qu'avant. Tout ce qui est cher à la plupart des hommes, tout ce qui les intéresse, lui est maintenant indifférent, étranger. .. Maintes fois probablement il prend conscience de l'horreur de sa situation et veut faire renaître son passé, si calme. Mais les vaisseaux sont brûlés, toutes les routes de retour sont interdites, il faut aller de l'avant, vers un avenir inconnu et terrible. Et l'homme avance, sans même se demander la plupart du temps ce qui l'attend. Les rêves maintenant irréalisables de sa jeunesse lui paraissent faux, mensongers, impossibles. Impitoyable, plein de haine, il arrache de son cœur sa foi, son amour. Il essaye de faire part aux hommes de ses nouveaux espoirs, mais tous le regardent avec terreur, avec stupéfaction. Sur son visage rongé par l'inquiétude ils découvrent les signes de la folie, pour avoir le droit de le renier. Ils appellent à leur aide tout leur idéalisme, toutes leurs théories de la connaissance qui leur avaient si longtemps donné la possibilité de vivre tranquilles au milieu des horreurs mystérieuses qui les entouraient... Et avec une irritation où se glisse aussi un certain trouble ils posent l'ancienne question : mais qui donc sont-ils tous ces Dostoïevsky, ces Nietzsche pour parler comme s'ils en avaient le pouvoir ? Que nous enseignent-ils donc ?

Mais il ne nous « enseignent » rien. Il n'y pas de plus grossière erreur que l'opinion répandue parmi le public russe que l'écrivain existe pour le lecteur. Au contraire, c'est le lecteur qui existe pour l'écrivain. Dostoïevsky, Nietzsche... cherchent eux-mêmes la lumière... Ils appellent à eux le lecteur en témoignage ; ils veulent qu'il leur accorde le droit de penser comme ils l'entendent, le droit d'espérer, d'exister. L'idéalisme et la théorie de la connaissance leur déclarent brutalement : vous êtes des fous, des êtres immoraux, condamnés, perdus. Et ils vont en appel, avec l'espoir que ce verdict terrible sera revisé... Les œuvres de Dostoïevsky, de Nietzsche, contiennent donc non une réponse, mais

une question : ont-ils quelque espoir, ces hommes que la science et la morale ont reniés; autrement dit, la philosophie de la tragédie est elle possible ?

La philosophie de la tragédie, ce ne sont pas les *doctrines* de Pascal, de Nietzsche, d'Ibsen, de Tolstoï, ce ne sont pas les idées qu'ils développent et défendent avec une âpreté souvent déconcertante : tout cela c'est la « Prédication ». Le Bien de Tolstoï, sa non-résistance au Mal ; le surhomme de Nietzsche, son Eternel Retour ; l'individualisme d'Ibsen, — c'est pour le monde, pour les disciples, pour autrui. Seuls, la nuit, Nietzsche, Tolstoï prononcent d'autres paroles: ce sont elles que tâche de deviner Chestov, en découvrant la vision la plus intime de ces damnés.

La méthode de Chestov est donc une méthode psychoogique, descriptive qui se rapproche de celle de Nietzsche. Mais il décrit non par curiosité scientifique, non par passion littéraire, mais par ce qu'il croit découvrir dans les pensées, dans les sentiments de ces hommes qui se sont évadés des conditions normales de l'existence, et ont atteint les limites extrêmes de notre univers, il croit y découvrir de ces choses étranges « que ne soupçonnent même pas nos sages », que craint et méprise notre raison diurne.

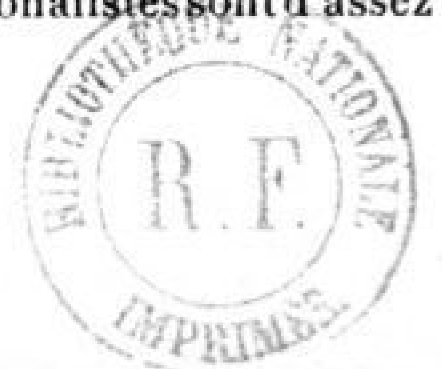
VI

Psychologue profond et cruel dans ses études sur Nietzsche, Tolstoï, Dostoïevsky, Ibsen, Tchekhov, Léon Chestov se montre aussi dialecticien extrêmement habile, logicien fin et retors dans ses aphorismes, dans ses articles (sur Edmond Husserl, par exemple : Memento mori).

C'est un spectacle étrangement passionnant que celui que nous offre ce contempteur de la raison, luttant contre son ennemie et en triomphant, grâce aux armes qu'elle-même lui fournit. Il combat le raisonnement logique ; mais c'est en utilisant ce même raisonnement ; jusqu'à un certain point pourtant, car, ensuite, il l'abandonne.

La plupart des irrationalistes sont d'assez faibles logiciens

4



et font donc songer au renard de la fable. Il n'en est pas ainsi de Chestov ; ses raisonnements sont impeccables, d'une élégance, d'une limpidité parfaite ; mais leur objet est toujours de nous prouver l'impuissance de la raison hors de certaines frontières étroites, et lorsqu'elle prétend régir l'homme, son effort, sa pensée, leur assigner des limites et épuiser la réalité. C'est Veuillot, je crois, qui, s'adressant à ses adversaires libéraux, disait : lorsque vous êtes au pouvoir, nous réclamons la liberté de conscience au nom de vos principes, mais nous vous la refusons, cette liberté, au nom de nos propres principes, lorsque c'est nous qui détiendrons le pouvoir. Chestov agit de même : appliquant les règles de ses adversaires rationalistes, il les réduit aux contradictions, aux absurdités. Mais, lorsque, retournant l'arme, ses ennemis essayent de lui prouver que sa pensée se contredit aussi, lui leur dénie ce droit au nom de ses propres principes. Impossible de l'acculer, de le réduire : il échappe toujours, pour attaquer.

L'audace de ses recherches, l'impudeur de sa curiosité, la violence de ses assauts contre les prétentions de la raison, lui firent une réputation de nihiliste ; il semblait vouloir tout nier, tout détruire, sans rien créer de positif. Chestov, pourtant, ne cesse de protester contre la réputation de scepticisme qu'on lui faisait :

Lorsque j'entendis pour la première fois qu'on me traitait de sceptique et de pessimiste, de stupéfaction je me frottai les yeux. Il est vrai que je n'exprime pas ma solidarité avec les différents systèmes philosophiques admis aujourd'hui et me ris de leurs prétentions et de leurs airs victorieux. Mais est-ce là être sceptique, messieurs [...] Du fait que jusqu'ici la vérité n'a pu être découverte, il ne résulte pas qu'on ne pourra jamais la découvrir, et encore moins que la vérité n'existe pas. Ou bien celui qui attend que la vérité paraisse et refuse de nommer « vérité » la première erreur venue est un sceptique ? Je pense autrement. A mon avis, les sceptiques, ce sont ceux qui au fond de l'âme sont convaincus qu'il ne faut pas chercher, parce qu'on ne trouvera

rien. Ces gens-là sont ceux justement qui soutiennent avec le plus d'ardeur le système qu'ils ont une fois admis.

Dans son premier ouvrage, *Shakespeare et son critique Brandes*, Chestov affirme que le trait dominant du penseur est la faculté qu'il possède de réduire le vivant au mort.

Le penseur cherche toujours le lien logique... Il s'habitue inconsciemment à nier la vie... C'est nécessaire... Il faut étudier le papillon mort et la rose desséchée ; mais qu'on ne s'avise donc pas de nous les donner pour vivants.

Il y a du vrai dans cette caractéristique, mais l'exemple même de Chestov nous montre que, présentée sous cette forme catégorique, absolue, elle est injuste. Le Chestov psychologue de *Shakespeare*, de *Dostoïevski et Nietzsche*, de la *Création ex nihilo* (Tchekhov), le Chestov dialecticien des *Vérités évidentes*, de *Potestas clavium*, ne tue pas la vie ; il lui conserve toute sa beauté, sa fraîcheur. Son analyse ne dissèque pas, ses descriptions ne simplifient pas, ne réduisent pas ou peu, parce qu'elles n'ont rien de doctrinaire, de préconçu ; parce que Chestov ne veut rien prouver, parce qu'il montre, mais ne démontre pas.

Le psychologue (je prends ce terme dans son acception la plus large) se contente en général de quelques faits qui lui servent de points de repère et dont il tire des conséquences qui lui permettront de remplir les interstices entre les événements réels et de tisser ainsi une trame serrée et continue. Mais Chestov reste en contact constant avec la réalité et s'interdit tout jugement par analogie : il voit, il sent que la réalité est alogique, inconséquente.

Nous songeons tous aux commencements et aux fins, c'est-à-dire que nous essayons de les reconstituer au moyen de raisonnements : le milieu est tel, donc le commencement est ceci et la fin est cela. Ni ceci, ni cela. La fin et le commencement ne ressemblent nullement au milieu, et les jugements par analogie ne sont bons qu'aux yeux de ceux pour lesquels le milieu est tout et qui ne veulent en réalité rien savoir, ni des commencements, ni des fins.

A propos du style très simple de Chestov et des exemples familiers qu'il aime à employer, je citais Socrate. C'est à Socrate encore que fait songer l'ironie du penseur russe, son ton souvent railleur, l'acharnement de ses questions qui troublent et irritent les esprits paresseux, sa véracité, sa sincérité qui refuse de se payer de mots et jusqu'à cet esprit de critique, de négation qui aujourd'hui, en Russie, souleva les mêmes suspicions qu'à Athènes, il y a plus de vingt siècles, mais qui, chez l'un comme chez l'autre, n'est qu'un moyen, un instrument pour déblayer le terrain. Socrate, pourtant, rationaliste et moraliste enthousiaste, s'empresse de poser sur l'emplacement des ruines qu'il vient d'amonceler les bases d'un nouveau système idéaliste, qui sous des noms, des aspects divers persiste jusqu'à nos jours ; Chestov irrationaliste et immoraliste, mais non moins enthousiaste, esprit essentiellement religieux, après avoir jeté à bas nos certitudes et nous avoir ébranlé profondément, Chestov refuse de bâtir à nouveau, renonce à établir de nouvelles règles et nous appelle, dépouillés, mais libres, à de dangereuses, à de mystérieuses aventures.

VII

Comment expliquer, comment résumer et commenter l'œuvre complexe de ce penseur qui n'a pas de système, qui renie les idées générales ? Si les doctrines des grands philosophes ne se racontent pas et doivent être toujours étudiées sous leur aspect original, combien plus cette règle est applicable à des esprits comme Nietzsche, comme Chestov ! En somme, il faudrait soumettre le cas de ce dernier à la méthode descriptive de Chestov lui-même, car sa philosophie est, elle aussi, le produit d'une tragédie intime, comme celle de Nietzsche, de Pascal, de Dostoïewsky, avec cette différence qui accroît encore les difficultés du commentateur, que Chestov n'a rien du prédicateur, que son œuvre n'apporte au lecteur aucun enseignement. Il faudrait donc, en toute justice, procéder avec lui comme

lui-même a agi avec tant d'autres et faire montre de la même audace, de la même clairvoyance, de la même curiosité implacable. Mais il serait nécessaire de consacrer un volume à cette tâche osée ; je doute d'ailleurs que je puisse la mener à bien : une telle opération ne peut réussir que si l'observateur est suffisamment éloigné de l'objet, j'allais dire de la victime de son étude, car les rapports personnels, le respect, l'amitié feront peut-être trembler le couteau dans la main du chirurgien et dévier son regard. Je préfère donc suivre une autre méthode et essayer de décrire la pensée de Chestov telle que je la vois, telle qu'elle s'est reflétée en moi, tout en prévenant franchement le lecteur que chacun peut y découvrir ce qui l'intéresse, ce qui le préoccupe particulièrement et que mon véritable but est non d'épuiser cette pensée, mais de préparer à la lecture de Chestov, de faciliter jusqu'à un certain point l'étude de son œuvre.

VIII

Parmi les héros de Shakespeare, Brutus est celui qu'admire le plus le jeune Chestov : dans le chapitre qu'il consacre à « Jules César » (*Shakespeare et son critique Brandes*), Brutus apparaît comme l'homme idéal, l'homme nouveau auquel aspire Shakespeare, lisez Chestov. Huit ans plus tard, dans l'étude sur *Jules César*, parue en tête de la nouvelle traduction de ce drame et rééditée ensuite dans *L'Apothéose du Déracinement*, Chestov décoche à Brutus les traits les plus acérés de son ironie et ne peut lui faire que l'aumône de sa pitié : Brutus n'est plus qu'un malheureux, une victime, une victime de la morale. Cet exemple nous fera saisir sur le vif l'évolution de Chestov.

Brutus, dit-il dans *Shakespeare*, est la réponse à la question que se pose le poète avec Hamlet : pour Brandes le tragique anglais est venu à Hamlet par dégoût du rigorisme moral et de l'action qu'incarne Brutus; c'est le contraire qui a eu lieu d'après Chestov : fatigué de la pensée

impuissante, le poète crée Brutus, la pensée agissante. Hamlet pense pour penser, Hamlet est tué par son égoïsme, par son mépris de l'homme. Brutus aime l'homme, il a foi en l'homme, en ses forces morales ; il trouve le Bien dans l'homme. Pour Shakespeare, tel que le comprend à cette époque Chestov, la loi morale est immanente à la vie ; le Bien n'est ni une abstraction, ni une loi supérieure à la vie : il est inhérent à l'existence même. Tout ce chapitre est un hymne enthousiaste à la morale et à la vie, dans laquelle se réalise le Bien. Chestov est encore ou veut encore être un optimiste. Brutus, tel qu'il le comprend, est un homme qui vit selon la nature, car la vraie nature est morale. Il n'y a pas d'opposition entre la morale la plus pure, la plus élevée et la vie. La vérité est bonne et elle est belle. Tel est l'enthousiasme moral de l'écrivain russe que la mort même du héros ne parvient pas à ébranler son optimisme : Brutus reste grand, sublime jusque dans sa mort, et Chestov cite avec admiration l'éloge funèbre que prononce Antoine : « C'était un homme. » A ses yeux c'est suffisant. Notre sentiment moral est satisfait : s'il y a des Brutus, la vie a un but, une signification.

Mais sous cet optimisme même, sous cet enthousiasme quelque peu naïf, le vrai Chestov, le penseur du *Déracinement* se laisse déjà entrevoir. En effet, de toute son énergie il se dresse contre la conception d'une règle morale abstraite, étrangère et supérieure à la réalité, contre ce qu'on pourrait appeler le rationalisme et le formalisme moral, contre le dogme du devoir en lutte contre les désirs et les sentiments naturels. La morale kantienne lui est absolument étrangère et si Brutus lui paraît admirable, c'est qu'il ne veut pas voir en lui l'homme du devoir qui combat et réussit à vaincre les penchants naturels ; mais il le considère comme l'être idéal dont la volonté, l'essence est naturellement bonne, véridique, morale. La conception tragique de l'existence est complètement absente de ce livre consacré au plus grand poète tragique, dans l'œuvre duquel Chestov semble puiser

un puissant réconfort. Je dis « semble », car à la lecture de ces pages fiévreuses où l'auteur s'essaye à découvrir la signification cachée des tourments d'un Lear, d'un Brutus, d'un Macbeth et veut à toutes forces entonner un hosannah à la vie, en son essence intime belle et bonne; à cette lecture le soupçon vient au lecteur que le désespoir frappe déjà à la porte de Chestov, que Chestov est déjà malade, profondément, mais qu'il fait effort pour guérir et cherche chez Shakespeare des raisons de croire et de vivre. Sa nature intime repousse l'idée d'une morale transcendante, d'une règle rationnelle à laquel l'homme doit conformer sa conduite. Il lui faut donc admettre, par un violent effort d'optimisme, que vie et règle morale ne font qu'un ou, plutôt, que la règle n'existe pas, n'est qu'une abstraction et que la vie, librement, naturellement vécue, est riche de vérité, de beauté.

Mais l'effort est resté vain, et c'est, quelques années plus tard, la *Philosophie de la Tragédie.*

Ennemi de la règle abstraite, de la morale kantienne du devoir, Chestov ne peut plus admettre non plus que la nature soit réellement morale, que les sources de la vie soient imprégnées de vérité et de beauté : Brutus n'est plus à ses yeux maintenant qu'un idéaliste qui agit contre la nature ; son action est hostile à la vie ; la morale tue la vie, car il ne peut y avoir qu'une morale abstraite. Shakespeare essaye de montrer que Brutus qui se sacrifie pour son idéal moral est plus grand, plus heureux que César, mais Chestov s'en raille amèrement : qu'obtient donc Brutus ? l'éloge d'Antoine : C'était un homme ! Comment, c'est tout ? s'exclame Chestov :

La vie exige des sacrifices... Mais à qui les offrirons-nous ?... Admettrons-nous qu'ils soient sans but aucun? Ne vaut-il pas mieux en ce cas les offrir sur les autels de la morale et accepter sa froide louange, tout ce qu'elle peut donner? Non, c'est pis, mille fois pis. Cela apparaît déja dans *Jules César* où Brutus lui-même... se détourne du Bien Suprême, absolu, que décrivent

si bien les ouvrages philosophiques...Dans *Jules César*, cette dissonance passe inaperçue... Mais dans *Hamlet* il n'y a déjà plus trace de ces discours à la Brutus, d'un ton si ferme, et le désespoir s'exprime librement... Dans *Macbeth* le héros qui... devrait ramper aux pieds de la sublime morale, ose jeter un défi au destin... De l'humilité la plus profonde Shakespeare est passé à l'audace la plus formidable... Ils est évident en tout cas que la morale autonome, que le devoir en soi, auxquels Shakespeare s'est adressé à l'époque la plus difficile de son existence, ne lui ont rien donné. Il récuse donc l'Ethique contemporaine et ses droits souverains. Ou bien il faut retourner en arrière, jusqu'à Plutarque, vers ses croyances enfantines, et ses mythes, ou bien il faut aller de l'avant. Mais où cela? Avec Shakespeare vers *Macbeth?*

Ayant détrôné Dieu, l'homme moderne l'a remplacé par la loi morale ; mais si la morale n'est pas un principe rationel supérieur à la réalité et transcendant, si elle ne lui est pas non plus immanente, alors c'est qu'elle n'existe pas, ou plutôt qu'elle n'existe que comme un ensemble de règles, de préceptes, excellents, indispensables même, mais n'ayant aucune signification propre. C'est une œuvre humaine et, comme telle, soumise à toutes les fluctuations, périssable, d'une valeur limitée. L'irrationalisme de Chestov et sa conception tragique de la vie devaient l'amener, tout comme Nietzsche, à l'immoralisme.

« Immoraliste », Chestov l'est au vrai sens du mot; il est le seul vrai immoraliste depuis Nietzsche, le seul vrai nietzschéen : non qu'il répète Nietzsche, qu'il le suive ou qu'il développe ses idées; mais la loi morale ayant perdu pour lui, de même que pour le créateur de Zarathoustra, son caractère divin et métaphysique, n'étant plus à ses yeux ni un commandement de Dieu, ni une réalité nouménale, il ose se poser dans toute son ampleur le vrai problème moral: il ne s'agit plus d'expliquer comment ont pu naître et se développer nos notions actuelles du Bien et du Mal, cela n'intéresse nullement Chestov; il s'agit de déterminer la valeur de nos jugements moraux, de savoir si ce que nous

appelons Bien est vraiment tel, si l'idéal qu'on propose comme but à nos efforts est vraiment digne d'amour et de respect. Tous ceux jusqu'ici Nietzsche excepté, qui ont essayé de prouver que la morale était un phénomène naturel, un produit de la vie sociale, une conséquence de l'activité humaine, jamais pourtant n'ont tenté de réviser nos jugements moraux et de récuser les décrets de la morale.

D'où provient donc la révolte d'un Nietzsche, d'un Dostoïevsky, d'un Chestov?

C'est une révolte religieuse. La guerre qu'ils mènent contre la morale est religieuse en son essence.

Leur expérience intime est en désaccord avec les prescriptions de la morale; ils admettent la valeur de celles-ci dans les circonstances de la vie quotidienne, normale. Des principes de la morale ont une valeur sociale indéniable; mais leur empire est limité: le monde est plus profond que ne le pensait le jour. Il échappe donc en son fond à l'emprise de la morale: c'est la région de la tragédie, où l'homme est seul, où s'opère le renversement de tous nos jugements moraux. Chestov s'attaque donc à la morale, aux vertus humaines; il ne s'agit nullement de nous prouver, ainsi qu'on l'a déjà fait maintes fois d'ailleurs, que, toutes, elles laissent transparaître l'égoïsme primitif. L'altruisme, pour Chestov, ne possède aucun privilège vis-à-vis de l'égoïsme: « S'il faut renoncer à soi, dit-il, il arrive qu'on se voit aussi obligé de renoncer au prochain, à tout ce qui est cher aux hommes. » Mais l'effort du penseur russe vise à nous montrer que c'est justement lorsque nous en avons le plub esoin que les principes moraux nous trahissent, qu'il est des instants où non seulement notre appel à la morale est vain, mais où la morale ne peut qu'augmenter notre détresse et nous précipiter au plus profond de l'abîme. *Le Bien dans la doctrine de Tolstoï et de Nietzsche* et *Dostoïevsky et Nietzsche* ne nous parlent que de cela: de l'impuissance du Bien, de l'impuissance tous les idéals moraux. La morale, c'est bon pour la « prédication », mais Tolstoï,

aussi bien que Nietzsche, aussi bien que Chestov lui-même n'en ont que faire lorsqu'ils souffrent seuls.

Lorsque l'homme est mortellement menacé, il se délivre brusquement de toutes ses pénibles obligations envers les hommes, l'humanité, l'avenir, la civilisation et ainsi de suite. Au lieu de tout cela, il n'a plus à résoudre qu'une très simple question, concernant sa propre personne, solitaire, insignifiante, infime. Tous les héros tragiques sont des égoïstes.

C'est justement ce qui arriva à Nietzsche. Un beau jour, au lieu de lui permettre de s'occuper comme par le passé de l'avenir de l'humanité et même de tout l'univers, le destin pose à ce professeur, ami de Wagner, à cet honnête idéaliste qui faisait des livres sur le pessimisme et la tragédie grecque, le destin lui soumet une simple petite question: que vas-tu devenir ?

Il s'était écarté de la vie pour créer de nouvelles théories dans le calme de son cabinet (car c'est ainsi qu'il concevait son service moral) et il ne savait pas que son honnêteté serait aussi épouvantablement récompensée. Il servait fidèlement le Bien, et le Bien lui joua un très mauvais tour : tant qu'il était jeune, fort, bien portant, tant qu'il possédait ce qui rend les hommes heureux, le Bien le comblait de ses dons. Mais quand tout lui fut enlevé, quand il resta seul, le Bien, tel un ami infidèle, le délaissa.

L'ennemi de Chestov — c'est l'idéalisme : ses coups les plus rudes sont dirigés contre l'idéalisme. Il n'en parle qu'avec ironie, ou bien avec horreur et dégoût. Nous avons vu pourtant qu'il avait cherché aide et protection auprès de lui contre les doutes qui l'assaillaient. Maintenant il écrit dans *Tolstoï et Nietzsche* :

L'idéalisme est semblable à ces empires orientaux dont l'aspect extérieur est admirable, grandiose et qui paraissent établis pour l'éternité, mais où à l'intérieur tout n'est qu'horreur et ruines.

Et quelques pages plus loin :

Toutes les horreurs de la vie ne sont rien si on les compare aux idées générales imaginées par la conscience et par la raison.

Mais qu'est-ce donc que cet idéalisme ?

L'essence psychologique de l'idéalisme est cette conviction de l'homme que tous ses doutes, toutes ses questions, toutes ses recherches ne sont que temporaires. Que les solutions existent quelque part, et qu'il ne s'agit que d'attendre, d'apprendre et de mûrir pour découvrir les vraies réponses.

Tout idéalisme affirme l'ordre moral et intellectuel de la réalité ; il est convaincu que cet ordre peut être saisi par nous et que nous pouvons aider à sa réalisation. L'idéalisme, optimiste et rationaliste, ramène toujours l'univers aux proportions humaines : il humanise la réalité en la rendant compréhensible et significative à notre esprit, en en éliminant le mystère, l'incompréhensible, l'insoluble, en niant la tragédie. Mais la conception tragique du monde, la conception de Dostoïewsky, de Nietzsche, de Chestov, affirme que nulle harmonie, nulle idée, nul amour, aucun pardon ne peuvent justifier l'ineptie et l'horreur d'une existence particulière.

Contre cette ineptie, contre cette horreur n'y a-t-il nul recours ? Jusqu'ici nous sommes en plein pessimisme, en plein scepticisme, semble-t-il. « Mais ne devons-nous pas considérer le pessimisme et le scepticisme, non comme des ennemis, mais comme des amis que nous n'avons pas su reconnaître ? » (*Dost. et N.*)

Le recours existe. C'est Dieu.

IX

Parlant de Nietzsche (mais Nietzsche, ici, c'est certainement aussi Chestov), le penseur russe écrit :

Son existence ne pouvait acquérir une certaine signification que s'il admettait que toutes les constructions rationnelles n'étaient qu'une autolimitation de l'esprit humain... De là provient sa haine de la science, son dégoût de la morale. Il n'y avait pour Nietzsche qu'une seule question : « Mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? » A cette question il ne peut y avoir qu'une réponse : la science humaine, adaptée aux besoins de la vie ordinaire, normale, la morale humaine qui justifie, qui légalise, qui

sanctifie les règles, fondement du médiocre (Le Bien — c'est Dieu), cette science, cette morale sont fausses ; pour parler le langage de Nietzsche : rien n'est vrai, tout est permis, ou transmutation de toutes les valeurs.

Cette formule : le Bien — c'est Dieu, est celle de Tolstoï, plus — exactement de la prédication de Tolstoï. Mais, dit Chestov, elle est identique en somme à celle de la prédication de Nietzsche : « Dieu est mort. » Ce Dieu réduit au Bien n'est plus qu'un paravent derrière lequel les prédicateurs échappent à leurs disciples. Dieu, réduit à une règle, à un principe, soit moral, soit logique, ce Dieu n'est plus. Et Chestov termine son livre *Tolstoï et Nietzsche* par cette phrase qui le résume admirablement, trace le programme de toute son action et l'éclaire jusqu'au plus profond :

Le Bien, l'amour fraternel — l'expérience de Nietzsche nous l'a montré — ne sont pas Dieu... Nietzsche a ouvert la voie. Il faut chercher ce qui est supérieur au Bien, ce qui est supérieur à la pitié. Il faut chercher Dieu.

Si Chestov après Nietzsche repousse la morale, comme plus tard il repousse la logique, c'est parce qu'il n'y découvre pas de « traces divines ». Les vertus humaines, les vérités humaines, il s'en rit, de même que Dostoïewsky ; il essaye, il éprouve tout ce qui est cher à l'homme, toutes les consolations de l'homme, il refait avec Nietzsche le pèlerinage de tous les lieux saints de l'humanité, mais rien de tout cela ne l'apaise, ne le rassasie. Ce n'est pas l'imperfection des vertus, des connaissances humaines qui le détourne de la morale, de la science, mais c'est leur essence même, leur nature, qui est règle et limitation. La plus haute vertu, le plus splendide héroïsme ne lui paraissent d'aucune saveur, d'aucune signification ; comme il le dit dans cette étude déjà citée — *la Louange de la Sottise* : la question n'est pas de savoir si telle ou telle chose est sainte, mais si ce qui est saint pour nous l'est tel véritablement, c'est-

à-dire au regard de Dieu, de ce Dieu qui est par delà le Bien et le Mal, par delà la vérité et l'erreur.

L'Apothéose du Déracinement et les œuvres qui suivent pourraient être considérées comme une critique de notre connaissance : après avoir ébranlé la morale humaine, Chestov s'en prend à la science, aux fondements de notre logique. Il ne nie aucunement leur valeur pratique, mais il se refuse à admettre qu'ils épuisent la réalité ; il cherche au delà. De même qu'il affirmait que lorsque nous étions coupables aux regards de la morale, il ne s'en suivait pas que nous étions coupables devant Dieu, de même il déclare que ce qui est erreur logiquement, humainement, est vérité devant Dieu.

Jusqu'ici, dit-il, tous les efforts de l'homme tendaient à limiter la liberté divine, à lui imposer des règles, des principes absolus, qui puissent nous garantir contre les caprices du ciel. Mais l'homme de la tragédie n'a plus d'espoir que dans le caprice divin, dans la liberté divine, inconditionnée, supérieure à toutes nos règles. Chestov connaît bien l'argument classique que sous une forme ou sous une autre on lance, « tel un bélier destructeur », contre ceux qui essayent d'ébranler les fondements de la connaissance :

Celui qui affirme l'impossibilité de la connaissance se contredit lui-même, car il sait qu'il ne sait pas. Donc la connaissance est possible. Cette connaissance qu'il est impossible de rien connaître, le sceptique l'obtient en faisant usage des mêmes méthodes que tous utilisent. Pourquoi donc l'homme, qui a adopté les procédés de découverte de la vérité généralement employés, y renonce-t-il, arrivé à un certain point, et les rejette-t-il, comme inutilisables? Pourquoi la méthode qui lui a permis d'acquérir la connaissance de ce qu'on ne peut pas savoir ne peut-elle conduire à la connaissance de ce qu'on peut savoir ? Ces arguments sont, on le voit, sans réplique. Ils[....] obligent au silence les disputeurs les plus entêtés... Cela va très bien ainsi, tant que nous ne poursuivons qu'un but modeste, vaincre l'adversaire, mais[...]s'il s'agit non de triompher aux yeux de la foule, mais de convaincre l'adversaire ? Si[...] l'on admet qu'il s'embrouille dans des contradictions non parce qu'il

est stupide ou aveugle?... Peut-être qu'il émet des jugements qui paraissent contradictoires, à ses propres yeux, parce qu'ils se présentent à lui avec ce caractère de nécessité qui est le propre de la vérité, d'après nous... Dans notre réalité quotidienne, les contradictions n'existent pas ou bien elles ne frappent pas les regards. *A* égale toujours *A*. Le tout est supérieur à ses parties. Il n'y a pas d'action sans cause. Chacun voit ce que voient les autres. Deus impossibilia non jubet, etc.... On peut ici se servir des méthodes généralement admises, obligatoires pour tous ; et ces méthodes donnent d'excellents résultats. L'adversaire lui-même [...] fait usage de ces méthodes, tant qu'il se tient sous la lumière du soleil. Mais il est des régions où les rayons du soleil ne pénètrent pas : sous la surface de la terre, au fond des mers... Mais la vie y est-elle impossible et la vision de la vérité? Que pourrions-nous lui dire, si notre adversaire qui a vécu dans ces régions [...] essaye de nous initier à ces mystères, et que c'est justement parce que cette succession régulière, à laquelle nous sommes habitués ici, n'existe pas là-bas, que lui, notre adversaire, s'embrouille dans des contradictions et que sa parole est diffuse et bégayante? Nous pouvons, certes, le réduire au silence. Nous pouvons, comme Aristote, lui déclarer avec conviction qu'il ne prononce que des paroles dénuées de toute signification... Cela nous procurera le calme, bien suprême, car nous saurons que la vérité dernière est en notre possession. Sous ce rapport, l'argument classique est au-dessus de tout éloge. Mais celui en qui s'éveille la curiosité, celui en qui la vie ébranle la certitude aristotélicienne, celui-là se demandera : ne se peut-il pas que cet homme qui se contredit est, malgré sa parole embarrassée, en communion avec un vaste mystère. C'est justement là peut-être, sous cet inextricable réseau de contradictions, que se cache ce qui nous est le plus nécessaire.

Ne nous viendra-t-il pas alors à l'esprit [...] que notre argument classique, comme toutes les mesures de coercition, n'est nullement si tentant ? D'autant plus que ceux qui ont saisi que la contradiction est inhérente à la vérité ne sont pas généralement de grands disputeurs. Nulle nécessité de les forcer au silence... car ils ne recherchent pas le triomphe, et la victoire de leurs vérités ne leur importe pas...

En prenant le contre-pied des *principes* fondamentaux de notre logique, on pourrait essayer de déterminer la théorie de la vérité de Chestov : la vérité ne se présente pas comme une nécessité logique ; elle ne peut être admise par tous, toujours et partout ; elle nie l'évidence, elle est contradictoire, inconséquente ; elle est multiple, elle ne peut être communiquée, elle ne possède qu'une valeur subjective et est dénuée de toute valeur marchande, etc., etc. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit nullement d'une théorie de la connaissance, et Chestov ne se propose pas de remplacer un certain corps de doctrines par un autre ; c'est alors, en effet, qu'il tomberait sous les coups de l'argument classique. Il ne s'agit là que de méthodologie : telle est la méthode de Chestov.

X

Tout en creusant toujours plus profondément, Chestov élargit peu à peu le cercle de ses investigations. Il entrevoit que Dostoïewsky, Nietzsche et lui-même ne sont pas isolés, que la lutte contre la morale, contre la logique au nom de la liberté, divine et humaine, se prolonge déjà depuis des milliers d'années, que ses défaites ne se comptent plus, mais que toujours elle recommence. Le hasard d'une citation l'amène à Luther, à son traité *de Servo arbitrio*, à sa polémique avec Erasme de Roterdam; puis il remonte plus haut encore, jusqu'à saint Augustin, jusqu'à saint Paul ; il étudie la Bible, Isaïe surtout et la Genèse et, parallèlement, Platon et Plotin. Pour ceux qui ne voulaient voir en Chestov que le sceptique et l'ironiste subtil de l'*Apothéose du Déracinement*, ce fut un spectacle inattendu, incompréhensible. Les uns s'en félicitèrent et applaudirent; les autres crièrent à la trahison. Chestov lui-même ne se soucie nullement d'introduire une certaine suite logique entre les différentes étapes de sa pensée : nous l'avons vu y admettre contradictions et lacunes. Mais il n'y en a aucune dans le cas qui nous occupe ici, n'en déplaise au philosophe. Son sentiment

religieux qui s'affirme maintenant avec tant de force avait toujours été puissant, car c'est lui qui nourrissait son pessimisme moral et son scepticisme logique. Chestov continue à opposer le Bien et la Vérité à Dieu ; mais il voit aujourd'hui que cet univers logique et moral dans lequel nous vivons tous est le produit d'une vaste évolution historique, dont il remonte le cours jusqu'à l'aube de la pensée grecque, jusqu'à Anaximandre. Et nous voyons alors ce contempteur de l'historisme essayer de s'orienter dans l'histoire et tâcher de dégager les grandes lignes de l'évolution de la pensée humaine. Les courts recueils d'aphorismes : *Potestas clavium* et *Les vérités évidentes* sont extrêmement caractéristiques à cet égard : c'est l'opposition entre la conception grecque de la divinité et celle de la Bible. Il montre l'esprit grec (Socrate et ses disciples, puis les stoïciens) identifiant Dieu à la règle — règle morale, règle logique — ou bien le soumettant à celle-ci ; il montre l'idée même de loi érigée en principe suprême et l'homme s'appuyant sur cette connaissance pour saisir les clefs du ciel.

Les clefs du ciel sont sur la terre, à la disposition de l'homme : cette idée formidable a été pour la première fois clairement énoncée par Socrate ; elle fut recueillie ensuite par le christianisme. Les chrétiens ont arraché ce pouvoir des mains des idolâtres pour s'en emparer, et pendant des siècles nul n'osa discuter le pouvoir du catholicisme d'ouvrir et de fermer à volonté les portes du ciel. Aujourd'hui l'esprit scientifique ose porter atteinte à ce droit, mais c'est pour s'en servir à son tour :

Grattez l'Européen moderne : qu'il soit positiviste ou matérialiste, vous découvrirez bientôt en lui le catholique du Moyen Age convaincu du droit exclusif qu'il possède d'ouvrir les portes du ciel... Si Dieu lui-même venait nous dire que la *potestas clavium* n'appartient qu'à lui seul, les plus doux se révolteraient.

L'histoire du christianisme apparaît ainsi aux yeux de Chestov comme l'histoire de l'hellénisation de l'Ancien et

du Nouveau Testament. L'esprit grec, l'esprit de Socrate et des Stoïciens a vaincu le Dieu de la Bible, transformé peu à peu en gardien de la loi, modelé selon les besoins moraux de l'homme et les principes de sa raison. Rares furent les esprits qui essayèrent de réagir et d'atteindre à une réalité supérieure à la raison humaine, à une liberté absolue. Ce fut saint Paul, ce furent saint Augustin, Luther, Nietzsche. Mais l'effort libérateur semble destiné à rester vain; au point de vue historique, il apparaît impuissant, stérile : saint Augustin qui lutta avec tant d'acharnement contre le stoïcisme en la personne de Pélage, se laissa finalement gagner par l'esprit stoïcien, et l'église chrétienne qui condamna Pélage s'engagea en réalité dans la voie de ce dernier. Après Luther, il y eut Melanchton qui émoussa la dangereuse doctrine de son maître, puis la théologie protestante. A quoi aboutit la révolte de Nietzsche, qui croyait combattre le Christ, mais qui luttait en réalité contre le socratisme dans le christianisme, contre l'idolâtrie du Bien, mis à la place de Dieu ? Mais l'insuccès d'une idée, sa stérilité, le fait qu'elle ne peut germer dans le temps et se développer, n'est nullement en sa défaveur, au contraire. D'ailleurs, se demande Chestov, le règne de Socrate ne va-t-il pas toucher à sa fin ? L'homme ne va-t-il pas renoncer au royaume de la Vérité et du Bien, créé par la pensée grecque, pour se ressouvenir de Dieu ?

Etrange filiation en vérité qui, à travers saint Paul, relie l'auteur d'*Humain trop Humain* aux prophètes hébreux et, plus loin encore, aux créateurs du Mythe de l'arbre de la Science. On saisit pourtant la pensée de Chestov et l'on retrace sans trop de difficultés le chemin qu'elle a suivi pour remonter de l'immoralisme de Nietzsche au *sola fide* de Luther, à la Prédestination de Calvin, à la doctrine de saint Augustin sur la Grâce, à l'enseignement de saint Paul — « la loi a été donnée pour que se multiplie le crime » — au Dieu biblique, trompeur, capricieux, injuste, absolument libre, par delà le Bien et le Mal.

Déjà dans une étude sur Ibsen parue il y a plusieurs années, lorsqu'il ne connaissait pas encore bien la Bible, Chestov citait une phrase d'un des personnages du drame *Les Prétendants au trône* : « Quel est l'homme le plus grand ? C'est l'homme le plus heureux. » Et Chestov développait longuement ce thème, avec une sorte de volupté cruelle : il n'y a nul recours humain contre l'homme prédestiné, contre celui qui est né sous une heureuse étoile. Voilà une chose monstrueuse au point de vue humain, une chose souverainement injuste : c'est l'arbitraire, le hasard, autrement dit le bon plaisir divin, érigés en principe suprême. Mais, nous le savons, l'homme de la tragédie ne peut continuer à vivre, ne peut conserver quelque espoir que s'il renonce à la justice, même à la justice divine, qui n'est qu'une justice humaine purifiée, car qui dit justice, règle, bien, vérité n'évoque que des créations humaines ; il ne peut donc placer son espoir que dans la liberté absolue et la toute puissance d'un Dieu qu'on implore *de profundis*.

XI

Dans notre époque de trouble et d'incertitude, et surtout en Russie, on est tout naturellement porté à envisager les doctrines, les idées, même les plus abstraites, au point de vue de leurs conséquences ou de leurs applications pratiques, au point de vue de leurs rapports avec la réalité. C'est ainsi qu'au début des événements russes, beaucoup voulurent voir en Chestov le philosophe de la révolution russe, une sorte de métaphysicien du bolchevisme, l'idéologue de l'anarchie. Aussi fut-on très étonné dans les divers camps adverses lorsqu'il prit nettement position contre le régime soviétique. Certains disciples proclamèrent alors que leur maître avait fait fausse route et qu'ils se devaient de défendre sa pensée contre sa pusillanimité. Ses anciens adversaires, d'autre part, le reçurent à bras ouverts et se déclarèrent prêts à oublier ce qu'ils appelaient son scepticisme et son nihilisme.

Injures et louanges, me semble-t-il, tombent complètement à faux.

Pour juger et condamner le bolchevisme, Chestov se place sur un terrain purement humain, c'est-à-dire sur le terrain politique, économique, éthique; mais il se refuse à mêler à ces questions d'ordre essentiellement pratique des considérations religieuses ou philosophiques: sa pensée intime est perpendiculaire au cours du temps, pourrait-on dire. Il ne cessa jamais, de même, de s'élever contre les doctrines religieuses et sociales des slavophiles et, en particulier, de Dostoïewsky qui voulait que l'homme s'organise, s' « arrange », comme il disait, sur la terre *avec* Dieu et non *contre* Dieu (ainsi que veulent le faire, d'après Dostoïewsky, les socialistes de toutes nuances) : mais, dit Chestov, on ne s'organise pas *avec* ou *contre* Dieu ; toute organisation, tout arrangement sont en dehors de Dieu; ce sont choses excellentes, mais essentiellement humaines, terrestres, et religieusement, métaphysiquement indifférentes. La vie spirituelle, religieuse ne commence que là où le cours des événements se dérange; quand l'homme, faisant sauter le temps « hors de ses gonds », parvient à considérer les choses non plus historiquement, dans leur enchaînement mutuel, mais sous leur aspect particulier, unique, qui est celui de l'éternité.

BORIS DE SCHLŒZER.

LA PASSION DE YANG KWEI-FEÏ

CONCUBINE IMPÉRIALE

(*Suite*[1])

—

XV

A l'ouest de la Voie lactée, Fleuve d'argent, l'étoile du Bouvier
scintille.
Cependant qu'à l'Est, de l'autre côté, brille l'astre de la Fileuse.
Depuis des années innombrables, ils échangent sans cesse
leurs regards d'amour,
Mais ce n'est qu'au septième soir de la septième lune qu'ils peuvent enfin se réunir.

O splendeur Céleste dont la pensée même est difficile à soutenir!
O mystère bizarre de cette légende !
Quand un instant suffit aux âmes pour traverser le monde,
Pourquoi remettre à l'automne leur union ?

Il faut sans doute que petits et grands, comme ces deux étoiles,
aient leur temps de bonheur.
Mais ceux qui s'abstiennent sont les plus sages.
Car, sachant que les ronds et les carrés ne sauraient s'accorder,
Les hommes qui prennent femme ne sont-ils pas plus que braves
et plus que téméraires ?

TOU FOU.
(*Trang she* ; ts. 8, p. 27.)

Au septième jour de la lune d'automne, la Fileuse, Fille de l'Empereur du Ciel, interrompt ses travaux dans la constellation qu'elle anime. Elle arrête sa navette d'émeraude et quitte son métier de corail rose. Ses regards se tournent vers la splendeur de la Voie d'Argent,

(1) Voir *Mercure de France*, n°s 581 et 582.

car l'instant approche où, sur le pont léger que des pies vont former de leurs ailes, la Fée va rejoindre son époux le Bouvier, dans sa constellation riveraine. Elle avance sans faire un mouvement, car aucun atome de matière ne l'entrave. Elle passe sur l'arche mobile des oiseaux aux reflets bleutés. Ses regards, à ce moment, se dirigent vers la terre. Elle aperçoit une vapeur qui s'élève du Palais du Maître de l'Univers, et voit Bracelet-de-Jade prosternée, brûlant des parfums et priant, pendant que le Fils du Ciel s'approche de la suppliante, sans être vu.

La table d'offrandes est dressée dans les jardins, et les flambeaux de métal sont éteints, afin de ne pas sembler une moquerie à l'éclat des astres. Les spirales bleues des encens montent des brûle-parfums, et les blanches fleurs de l'offrande s'épanouissent dans les hauts vases précieux.

La Fée s'arrête, écoutant la prière :

—...Votre esclave, Bracelet-de-Jade, vous offre ces aromates. Que la fumée en monte vers vous, et porte jusqu'à vous toute la sincère et ardente supplication de mon cœur douloureux. Prosternée, j'implore le Couple Etoilé, je sollicite son secours! Puisse-t-il donner l'éternité à l'amour que mon Seigneur a pour moi, à l'amour sans limites que je lui ai voué. Puisse-t-il écarter à jamais de nous le vent glacé de l'indifférence et de l'oubli !

Agenouillée sur les dalles de jaspe, elle les frappe de son front et murmure encore des supplications ardentes.

Le Fils du Ciel est près d'elle. Il se penche pour la relever, et lui demande d'une voix attendrie :

— Que fais-tu là, ô mon épouse ?

Elle se retourne, toute surprise, et lui sourit, en murmurant, un peu confuse :

— C'est aujourd'hui le Septième soir. Je fais des offrandes à la Fille du Ciel.

— Hélas ! soupire le Souverain. Que je plains ces

amants! Ils se rencontrent un soir par an, seulement. Et cependant il leur faut encore écouter ce jour-là des millions de prières ! Puis, vienne l'heure où chantent les coqs, où les nuages glacés laissent pleuvoir la gelée blanche de l'aurore, il leur faut se quitter, pour rester tout un an séparés par l'éclat du Fleuve d'argent, en face l'un de l'autre dans le vide immense.

— Quelle faute expient-ils ainsi de ne se voir qu'un jour par an ? demande la jeune femme émue. Songez ! S'il devait en être de même pour nous !

Et des larmes roulent dans ses yeux. Bouleversé, il la serre sur sa poitrine et lui fait mille protestations passionnées. Mais elle relève la tête et poursuit :

— Ils ne se voient qu'un jour par an, il est vrai. Mais ils sont encore plus heureux que nous...

— Et comment cela ?

— N'ont-ils pas l'éternité devant eux ?

— En effet ! répond-il. Pour nous qui ne pouvons dépasser un siècle, toutes les heures du jour sont précieuses. Prions donc les Divins amants de protéger notre union...

— Votre esclave est comblée de vos faveurs. Votre miséricorde m'a plus honorée qu'aucune femme de l'Univers. Mais je ne puis songer sans déchirement au jour où votre amour faiblira, où ma beauté s'éteindra, où mes cheveux blanchiront...

— Pourquoi veux-tu que mon amour pour toi ne dure pas toujours ?

— Parce que les plus belles fleurs se fanent, et que l'heure vient immanquablement où le printemps cède à l'été, puis à l'automne et à l'hiver... Et même si j'étais sûre que vous m'aimeriez toujours, ne faudrait-pas encore que nous soyons séparés par la mort, et que nous restions pour l'éternité sans nous voir au Pays des Ombres ?

Le Fils du Ciel, d'un geste doux, essuie de sa manche les yeux ruisselants de son amie :

— O mon épouse ! Ne laisse pas l'émotion te déchirer ainsi !

— Hélas ! La blessure de mon cœur saigne sans cesse... Sans cesse, je songe qu'après quelques années de danses et de chants, votre faveur me quittera. Solitaire, je resterai sous mon portique désormais silencieux, et mon âme se fondra en larmes brûlantes, et la vie délaissera trop lentement mon âme languissante...

— Contiens les diamants de tes pleurs, ô mon aimée ! L'amour qui nous lie, comment peux-tu le comparer aux amours du siècle ? Pour apaiser les craintes de ton cœur, je veux fixer à jamais notre union, afin que nous soyons éternellement comme la lumière et la lune, comme le corps et l'ombre.

— Si vraiment Mon Seigneur veut me donner ce bonheur sans égal, profitons de l'instant où les Divins Amants s'unissent ; demandons-leur de recevoir nos serments et de veiller à notre union sans fin.

— Brûlons donc ensemble des parfums, agenouillés l'un près de l'autre, et répétons notre promesse solennelle.

Et tous deux, à genoux, se tiennent enlacés d'une main, sous le feu des regards célestes. Ils élèvent ensemble de l'autre main, un paquet de baguettes d'encens dont la fumée pénétrante tourbillonne vers la Voûte Etoilée. Puis ils disent en même temps :

— O Vous, Divin Couple d'étoiles qui scintillez dans le grand Ciel ! Nous voulons tous les deux que notre amour grandisse, grandisse toujours durant notre vie entière et même après la mort. Nous voulons demeurer de toute éternité mari et femme, fidèles, aimants, comme Vous-mêmes, Divins Amants ! Soyez donc nos témoins, Astres brillants ! Recevez nos serments. Et si, après la mort, nous renaissons au ciel, faites que nous soyons un couple d'oiseaux amoureux. Et si nous revenons sur

la terre, faites que nous soyons les deux branches d'un même arbre ! Que notre union, de toute éternité, ne puisse jamais se dissoudre !

Quand l'écho des dernières paroles s'est éteint, la favorite enlace son Seigneur et lui dit avec passion :

— Notre serment, je saurai le garder, que je sois vivante ou morte ! Ah...ma reconnaissance est profonde comme l'Océan...

Le Souverain la soutient et l'entoure de ses bras, répétant encore :

— Soyez les témoins et les gardiens de notre amour, ô Couple d'Etoiles !...

Pendant qu'ils parlent, tout en haut, dans la Voûte éclatante, la Fileuse et le Bouvier, se tenant par la main, se sont arrêtés pour les écouter. Et le Divin Amant s'écrie :

— O Fille du Ciel ! Ecoutons leurs prières ! Implorons l'Empereur du Ciel ton père de fixer à jamais leur destin, afin que leur passion soit donnée en exemple aux peuples de la terre. Protégeons-les, afin qu'ils ne se quittent jamais !

— Hélas, soupire la Fileuse. Ils sont nés de la femme : la mort les guette et les séparera. Pouvons-nous, après leur fin, les maintenir liés l'un à l'autre ?

— Nous supplierons si bien le Souverain Céleste qu'il ne saura nous refuser.

Ils ont parlé sans bruit. Mais déjà leur pensée s'est fait entendre dans le cœur des amants. Un bonheur inconnu, fait de confiance et d'espoir, les grise et les emporte sur ses ailes...

XVI

Il est des heures où le désespoir, soudainement, m'accable ;
Où je demeure assis, sans bouger, jusqu'au soir.
Et quand l'aube arrive, elle me voit soupirant encore et pleurant vainement,

Roulant dans mes pensées le désir de dénouer toutes les difficultés de ce monde.

Mon esprit suit alors le vent qui gronde longuement et qui passe,
Dispersant de son souffle les nuages sur des myriades de lieues
Et j'ai honte d'étudier dans cette ville de Tsi-nann,
Et de chanter neuf et dix fois d'anciens poèmes.

Pourquoi donc ne me dresserais-je pas, brandissant mon épée,
Pour que le désert de sable m'engloutisse après des merveilles de bravoure ?
Mais non ; je mourrai de vieillesse dans une rue de village,
Ayant fait en vain monter vers le ciel les purs parfums de mes poèmes.

Les Sages, aujourd'hui, ne se soucient que de leurs joies,
Car les plus braves des braves, dans les Trois Légions,
A la fin, sont traités à l'égal de tous.
Quand donc cessera-t-on de les submerger dans la foule ?

LI PO.

(*Trang she* ; ts. 6, p. 47)

Les fortunes de Cour sont toujours incertaines, et nul ne saurait dire si le favori d'hier et d'aujourd'hui ne sera pas demain oublié ou banni.

La bienveillance exceptionnelle du Fils du Ciel et de la Seconde Impératrice pour Li Po avait excité contre le poète la jalousie, partant la haine, de tous les courtisans. Aucun prince, aucun ministre ne laissait échapper l'occasion de railler quelque nouvelle folie de l'invétéré buveur, dont les orgies sans cesse répétées fournissaient à vrai dire mille sujets de critique. Et pourtant loin de nuire à l'imprudent, ces constantes attaques faisaient de lui un personnage presque légendaire, convive indispensable de tout banquet. Sa faveur se maintenait par le fait même qui aurait dû causer sa perte.

Cependant l'atteinte portée publiquement à l'orgueil de Yang Kwo-tchong et de Kao Li-che, lors de la première audience accordée au poète, n'avait jamais été oubliée ni par l'un ni par l'autre. Ils attendaient que

le destin leur permît de faire trébucher leur trop heureux ennemi.

Cette occasion se présenta un jour pour Kao Li-che. Il n'eut garde de la laisser échapper. A ce moment, il se trouvait seul auprès de Bracelet-de-Jade, attendant la venue du Souverain. La jeune femme se chantait doucement à elle-même la Poésie des Pivoines :

O nuages ! Vous faites penser à ses robes ! O fleurs ! Vous évoquez son visage !

Elle était arrivée à la fin de la deuxième stance :

N'est-elle pas l'émouvante Feï-yenn revenue dans un corps nouveau ?

Kao Li-che l'interrompit sur ces mots, disant d'un ton respectueux :

— Votre humble esclave ose demander comment il se fait que Votre Cœur Impérial ne soit pas troublé de colère en récitant ce perfide poème.

Elle le regarda, toute surprise, et demanda :

— Où vois-tu donc de la perfidie dans de si rares éloges ? Et comment ma dignité pourrait-elle souffrir de comparaisons si flatteuses ?

Mais Kao Li-che, avec une figure grave, insista :

— Notre Mère n'a-t-elle pas remarqué que Li Po l'appelle une nouvelle Feï-yenn ?

— Oui, certes. Mais la ravissante Tchao Feï-yenn, « L'hirondelle-envolée », qui épousa, il y a bientôt huit cents ans, l'Empereur Tsing de la dynastie Rann, est toujours citée comme la plus belle femme qui ait jamais vécu entre les quatre mers. Je ne vois rien là qui puisse m'offenser.

— Elle était, en effet, pareille à la branche fleurie que le souffle du printemps caresse et fait s'épanouir. Sa démarche était souple comme une branche de saule. Elle dansait et elle chantait de façon si troublante que

bien des hommes en devinrent à demi fous. Cependant, l'histoire affirme qu'elle ne craignit pas de laisser tomber des regards trop bienveillants sur un jeune ministre. Si bien qu'un jour, le Souverain étant survenu inopinément, le coupable dut se cacher derrière les soieries de l'alcôve. Mais la poussière le fit tousser ; il fut découvert et tué, tandis que Feï-yenn était dégradée de son rang suprême.

— Eh bien? demanda-t-elle. Je ne sache pas qu'un ministre ait été découvert et tué derrière les tentures de mon alcôve ?

— Non certes ! se hâta de dire le calomniateur. Mais des envieux, et la Cour n'en manque pas, cherchent à donner une interprétation déshonorante aux bienveillances dont notre Mère comble le gros Ngann Lou-chann. Ils ont saisi le sens caché de la poésie, et la répètent partout avec une feinte admiration.

Bracelet-de-Jade ne répondit rien. Mais, de ce jour, elle refusa de chanter la Poésie des Pivoines, et se joignit à ceux qui attaquaient le poète. Elle en vint même un jour à l'accuser d'être dédaigneux des rites, par suite de ses devoirs, et, en conséquence, d'être presque un rebelle. Le Fils du Ciel, pareil en cela au moindre de ses sujets, n'osa plus inviter l'ami qui le charmait, mais que sa favorite haïssait.

Li Po s'aperçut de sa disgrâce. Il adressa aussitôt au Souverain une requête, sollicitant l'autorisation de quitter la capitale et de se retirer dans son village, loin de la Cour :

En franchissant le seuil de ma porte, je contemple les Montagne du Sud ;
Et mes pensées, guidées par elles, sont, comme elles, sans limites.
A leur élégante couleur, il est difficile de donner un nom :
Azur ? Vert de martin-pêcheur ? Couleur du soleil dans les yeux ?...

Par moments, de blancs nuages s'élèvent :
Les espaces célestes se déroulent noblement.
Dans mon cœur, il en est de même,
Et je me laisse aller à un enthousiasme insondable.

Quand pourrai-je enfin devenir un obscur ascète,
Et dissimuler la trace de mes pas, afin de méditer en paix au sommet du plus haut de vos pics, ô montagnes (1) !

Le Fils du Ciel refusa longtemps de répondre à cette demande. Un jour enfin, il fit paraître un édit accordant au poète une audience avant « sa retraite dans son village natal ». Mais il voulut atténuer publiquement cette disgrâce, et fit remettre à Li Po une tablette d'or sur laquelle il enjoignait à tous les fonctionnaires, quel que fût leur grade, de pourvoir aux besoins du poète, et de le traiter avec les plus grands égards, sous peine d'être déclarés rebelles, c'est-à-dire d'être aussitôt dégradés et exécutés.

Les « huit immortels dans le vin », qui n'étaient plus que sept depuis le départ de Ro Tche-tchang, avaient préparé des banquets, de taverne en taverne, jusqu'à plus de dix lieues de la capitale. Ils mirent plus d'un mois à franchir cette distance. Il fallut bien cependant que la séparation se fit. Le poète, monté sur un petit âne paisible, et suivi d'un seul domestique, versait des larmes en quittant ses compagnons de plaisir.

Le troisième jour, il s'arrêta dans le monastère de Pao-ngann, dont les ruines se voient encore à l'entrée d'une vallée boisée traversée d'une rivière rapide. Il y chanta cette ignorance des choses du monde, cette confiance dans l'immobilité des saisons et des jours, qui fait trouver dans tous les couvents, quelle que soit la religion, l'apaisement heureux inséparable du renoncement.

Le fonctionnaire aux rubans de pourpre a quitté la poussière du monde,

(1) Poésies de Li Po (*Trang she* ; ts 6, p. 10).

Afin de trouver le repos dans la montagne pure, sur les nattes de Brahma,
Le dieu Fann qui, du fil doré de sa doctrine, nous guide sur la Voie,
Et nous aide à franchir, sur le précieux radeau de la Loi, le torrent des passions aveugles.

Les chapiteaux des arbres de la Chaîne s'élèvent et percent le ciel.
Les fleurs de la falaise descendent jusqu'aux sources des vallons.
La tour du temple est découpée comme le reflet de la lune sur la mer,
Et ses étages s'élèvent, étranges, des vapeurs du fleuve.

Trois jours, j'ai vécu dans une atmosphère d'encens,
Pendant que les échos des cloches se pourchassaient de vallée en vallée.
Les lotus, ces perles de l'automne, sont déjà pleins.
Et les pins, pour la première fois, arrondissent mystérieusement leurs fruits.

Les oiseaux s'assemblent ici, sans doute pour écouter la Loi;
Les dragons enroulés sur les colonnes semblent partager mes méditations.
Il ne manque que les harmonies de l'eau qui coule,
Evoquées sur les cordes d'un luth par un ami (1).

Emporté par la passion pour sa Nature, il partit vers de nouveaux paysages, s'embarquant cette fois sur une petite jonque pour se laisser aller au fil de l'eau, célébrant la clarté mystérieuse de crépuscule, ou la lumière mystique de la lune.

Au soleil couchant, sur les bancs de sable miroitant, le ciel renversé s'était ouvert à mes yeux.
Puis des vagues qui se brisaient semblaient ébranler les rocs autour desquels l'eau tourbillonnait sans cesse.
Maintenant, ma barque légère vogue par-dessus l'astre des nuits, en suivant les méandres de la rivière,
Tandis que, sur le versant des montagnes, tout est blanc, sous la neige que le clair de lune y répand (2).

(1) Poèmes de Li Po (*Trang she*; ts 8.).
(2) Poèmes de Li Po (*Trang she*; ts 6).

Abandonnant la rivière, il poursuivit sa route, de nouveau sur un âne tranquille. Comme il approchait de la ville de Rwa-ynn, des passants avec lesquels il voyageait lui rapportèrent mille traits d'iniquité commis par le gouverneur. Il résolut aussitôt d'épouvanter l'indigne fonctionnaire.

Il y avait foule, ce jour-là, dans la ville, car le gouverneur jugeait une affaire où plus de vingt familles étaient impliquées. Le poète, toujours sur son âne, pénètre dans le yamen et pousse jusque dans la salle, devant l'estrade du juge, auquel il reproche en termes violents ses méfaits. La foule peureuse se tait,ayant pitié de ce fou héroïque.Le gouverneur, le voyant pauvrement vêtu, donne l'ordre à ses gardes de le jeter en prison et de le charger de chaînes.

Bousculé, frappé, notre poète sourit toujours. On l'enchaîne, on le fouille, et c'est alors que l'on trouve sur lui la tablette d'or portant le Sceau Sacré.

Le gouverneur, prévenu aussitôt, demeure sans voix, comme si la foudre était tombée devant ses yeux. Il lit et relit la tablette : « Quiconque manquera d'égards à Li Po sera considéré comme rebelle et périra par la mort lente, sans jugement... » Il court à la prison, et se jette à genoux devant le voyageur enchaîné, s'écriant :

— Stupide ! Insensé que je suis ! Je n'ai pas su distinguer le soleil derrière les nuages ! Ma seule excuse est dans ma sottise profonde !

Mais le poète ne semble pas l'entendre et le laisse marteler de son front les dalles de la prison, sans dire un mot. Tous les fonctionnaires de la ville, informés de l'événement,sont accourus.Ils supplient Li Po de pardonner au gouverneur et de venir siéger à la place d'honneur, au banquet d'excuses qu'ils ont préparé.

— Pourquoi ce déguisement ? demandent-ils.Pourquoi n'avoir pas fait annoncer votre nom ? Il n'aurait jamais osé vous maltraiter, s'il vous avait connu.

Il répond enfin dédaigneusement :

— Il n'en n'est pas moins un rebelle et mérite la mort. D'ailleurs, ses crimes envers le peuple sont plus graves encore. Mais je veux bien, par égard pour vous, ne pas exiger sa tête. Qu'il se souvienne cependant que sa vie est entre mes mains. Que, désormais, il réforme sa conduite et se montre vraiment le père et la mère du peuple. Son salut est à ce prix.

Le gouverneur fait mille promesses. Enfin l'on se dirige vers la salle de festin, et la journée se termine joyeusement.

La nouvelle de cette aventure se répandit dans toute la région. L'on en conclut que le poète avait une mission spéciale du Souverain, et tous les magistrats, craignant aussitôt pour leur vie, rectifièrent pour un temps leur conduite. Une ère de bonheur s'ouvrit pour le peuple de la province.

XVII

Un pétale de fleur a volé. Voici déjà le printemps qui décline :
Bientôt le zéphyr fera tourbillonner des milliers de points blancs, et tous les hommes se lamenteront.
Considérons plutôt que les fleurs doivent mourir, et ne font que passer sous nos yeux.
Et ne nous laissons pas affliger ; mais si notre peine est trop vive, faisons couler à flots le vin entre nos lèvres !

Ici, au bord du fleuve, une chaumière en ruines sert de nid aux martins-pêcheurs.
Plus loin, devant les hautes tombes qui s'élèvent dans la plaine, les chimères de pierre sont renversées..
Oublions le destin, loi des êtres, et ne pensons qu'à la joie.
A quoi bon, pour une gloire fugace, mécontenter notre corps ?
Chaque jour, partant dès l'aurore, nous buvons, laissant en gages nos vêtements printaniers ;
Et chaque soir, nous revenons ivres des rives du fleuve.
Aussi, partout et toujours, nos dettes augmentent dans les tavernes

Nous hâtons notre mort, mais qu'importe ? Depuis l'antiquité, les hommes atteignent rarement soixante-dix ans.

Les papillons semblent vêtus de fleurs. Je les contemple profondément ;
Piquetant l'eau, des libellules volent joyeusement de mille manières.
Célébrons en rimes spéciales la splendeur de la brise qui, toujours, passe et revient,
Et, pour un temps, donnons cours à notre joie sans songer à nos peines !

TOU FOU.

(*Trang she ro tsie* ; ts 9 : p. 8.)

Le soleil s'est levé dans toute sa gloire pour l'anniversaire de la Seconde Impératrice. Depuis des semaines, sur toutes les routes de l'Empire, des cavaliers se sont relayés sans cesse pour apporter à la capitale des objets précieux ou des mets rares.

Dans leur hâte, ils ont renversé les passants et, coupant à travers champs, ont détruit des moissons, mais ont semé la haine.

Le pays de Yùe, à l'embouchure de la rivière Min, où se trouve la ville de Fou tcheou, a fait parvenir des *litche*, ces fruits délicieux à la saveur exceptionnelle. La province montagneuse du Sud-Ouest, le Midi-des-nuages, a offert des mandarines deux fois grosses comme des oranges. Le Turkestan lointain a envoyé des melons d'eau et des raisins géants. Toutes les régions de l'Asie ont présenté leurs offrandes d'oiseaux de mille nuances, de perles, de bijoux, de soieries brodées. Un général des frontières, Kao Sien-tche, qui, avec son armée, venait de franchir les hauteurs vertigineuses de l'Hindou-Kouch par la passe que l'on appellera plus tard Baroghil, a fait don des images boudhiques prises par lui dans la vallée de l'Indus, au pays de Tsié-che.

Cependant, à l'audience de l'aurore, malgré la fête joyeuse, le Ministre-de-la-Droite transmet des rapports inquiétants : une année de sécheresse a ruiné les provinces

du centre, et le peuple, ayant faim, murmure et gronde. D'autre part, des dénonciations secrètes sont parvenues sur l'attitude des troupes campées dans la principauté donnée récemment à Ngann Lou-chann. Celui-ci en avait peu à peu écarté les officiers de la race de Rann, les remplaçant par des Barbares des frontières, Ouïgours, Tongrous et autres. Leur armement avait été renouvelé, et leur nombre avait sensiblement augmenté.

Quand Yang Kwo-tchong a fini de parler, le Souverain agite la main d'un air mécontent :

— Vous êtes toujours à vous jalouser, ô mes ministres! Je ne puis récompenser l'un de vous sans le voir aussitôt dénoncé comme l'auteur de cent crimes ! D'ailleurs, aujourd'hui, je ne veux prendre aucune mesure néfaste. Tout doit être à la joie en ce jour de fête.

Et l'audience terminée, tous les courtisans se dirigent alors vers l'imposant et gracieux édifice avançant sur les eaux du lac, et dans lequel le festin les attend.

La forme est celle de ces jonques immenses, palais à deux étages qui naviguent sur les larges rivières du Sud. Mais le navire est fait de marbre blanc et rose. Sur trois côtés, les parois des cabines sont sculptées à jour. Les interstices des rinceaux sont clos par des verres de couleur qui éclairent les salles de lueurs étranges donnant le plus rare contraste avec la vision claire et paisible du lac parsemé de lotus.

Au large, tenant dans sa gueule deux câbles de marbre et paraissant traîner l'édifice, un gigantesque poisson se tord. Ses écailles d'albâtre sont mobiles et battent au moindre vent, tandis que sa queue qui se déplace selon les courants, semble créer un remous dans l'onde miroitante.

Le navire immobile, avec son mât d'ivoire et ses voiles de soie, est relié à la terre par un pont en zigzag aux balustrades peintes de mille couleurs.

Le groupe chatoyant des courtisans est debout, près

de l'embarcadère, et s'étonne de voir le Char du Fils du Ciel approcher, alors qu'aucune des dames du Palais n'est encore prête à l'accueillir.

Le Souverain et la favorite descendent de leur léger palanquin. Ils remarquent aussi l'absence des Impératrices et en demandent la cause.

Mais, des éclats de rire et des voix animées tintent gaiement derrière les buissons de la rive. Et presque aussitôt, du détour d'un sentier, apparaît un cortège dont l'étrangeté arrête la parole sur toutes les lèvres. La surprise fait bientôt place à la joie et, brusquement, Souverain et sujets sont secoués par des accès de rire tels que jamais, dans l'enceinte du Palais, il n'en était retenti de pareils.

Sur une petite voiture d'enfant, peinte de rose, de bleu et d'or, Ngann Lou-chann, déguisé en poupon, était étendu. Un petit bonnet à broderies d'or et à longues tresses rouges, enserrait son large visage rasé. Il était vêtu d'une tunique courte et d'un large pantalon serré aux chevilles, tels que l'on en met aux nouveau-nés. Son énorme corps, roulant sur ses genoux, débordait tantôt à droite et tantôt à gauche, aux cahots du léger véhicule gémissant.

La Troisième et la Quatrième Impératrices, déguisées en nourrices, poussaient avec peine leur lourde charge, suivies de toutes les dames de la Cour, riant, plaisantant et se poussant pour voir les grimaces de Ngann. Celui-ci tenait d'une main un grand flacon de verre colorié, venu des bords de la Mer d'occident, et au goulot étroit duquel un tuyau d'ivoire était adapté. Il le portait constamment à sa bouche, feignant de boire et faisant mille grimaces, éclatant en petits cris sanglotants quand une des dames, laissant flotter au vent ses longues manches et ses écharpes diaprées, avançait la main pour l'empêcher de s'étouffer en buvant trop longtemps.

Ngann aperçoit la favorite. Il s'arrête aussitôt de su-

cer, agite convulsivement les pieds et les bras, et appelle avec des glapissements :

— Ma-ma ! Ma-ma !

Les rires redoublent. Le Souverain lui-même perd toute gravité et des larmes de joie roulent de ses yeux.

Bracelet-de-Jade, se prêtant au jeu, accourt auprès du berceau roulant, et dit, comme une mère à son enfant :

— Je suis là ! Ne crie pas, mon petit bébé !

Et même, quand il l'entoure de ses bras, et veut froisser de son visage les fleurs de son corsage, c'est à peine si elle peut le repousser, tellement le Fils du Ciel et les courtisans rient de la plaisanterie.

Aidée des autres Impératrices, elle pousse la voiture sur le pont, menaçant Ngann de le faire basculer dans l'eau s'il n'est pas plus sage.

Arrivé près de la table du festin, le faux poupon refuse de quitter sa voiturette. Il faut que les Impératrices le nourrissent morceau par morceau, et que l'on mette les liqueurs dans son flacon de verre.

L'enthousiasme du vin aidant, Ngann, contrefaisant toujours le bébé, invente dix mille plaisanteries dont toutes les manies des nouveau-nés fournissent le texte. Ce fut ce que l'on appelle « une belle fête de joie et de bruit ». Les poètes même, se prêtant à l'humeur du jour, firent impassiblement des jeux de mots d'une extrême liberté, mais que le Fils du Ciel daigna souligner de ses sourires.

Après le repas, au moment même où le feu de la gaieté semblait s'apaiser, un eunuque apparut, guidant un étrange appareil, formé d'un tout petit pavillon monté sur une caisse d'étoffe peinte et dorée.

Le Souverain, surpris, demande ce que c'est. Mais déjà le pavillon s'est placé au fond de la salle, en pleine lumière, et sa façade s'est ouverte. Une marionnette apparaît, représentant un vieillard qui se prosterne gravement, et qui crie :

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Le Fils du Ciel, qui n'était jamais sorti dans les rues de sa capitale, ne connaissait pas ces jeux populaires. Il regarde fasciné, pendant que la comédie se déroule en péripéties comiques ou pathétiques. Quand le pavillon se referme, il applaudit, criant dans son enthousiasme :

— Rao ! Rao ! Excellent !

Puis il demande à voir de près les marionnettes. Il les examine curieusement. Il agite enfin celle qui représentait un homme âgé, et récite sur un ton rythmé :

CHANT D'UNE MARIONNETTE

Faite de bois sculpté, mue par un fil, je joue le rôle d'un respectable vieillard.
Une peau de coq, un peu de duvet de cygne, et me voici pareille à la réalité.
Cesse-t-on de m'agiter ? Alors je repose sans souci,
Pareille encore en cela aux hommes, aux hommes dont la vie n'est qu'un rêve (1).

XVIII

Par cet automne transparent les tentes des officiers sont groupées autour du puits, sous le froid des arbres dépouillés,
Seul, dans l'ombre, je regarde le fleuve, et la ville dont les lumières s'éteignent.
O nuit éternelle ! Mélancolie des conques sonnant le couvre-feu !...
Je me chante à moi-même la splendeur de la lune lascive au milieu du ciel !
La poussière du monde s'est éloignée graduellement de moi : l'harmonie des livres est finie.
Pauvre et solitaire sur les frontières, voyageur infortuné,
J'avais porté la charge de la confiance impériale pendant dix ans.
Rejeté comme une branche brisée, comment retrouverai-je le sommeil de mes nuits ?

TOU FOU.
Trang she ; ts 6; p. 2.)

(1) Poèmes de l'Empereur Ming-rudang (*Trang she ;* ts. 1.)

Les dénonciations contre Ngann Lou-chann devenaient de plus en plus précises et circonstanciées. Yang Kwo-Tchong, après une longue hésitation, résolut enfin d'exposer sans réserve les faits devant le Trône. D'ailleurs la faveur extraordinaire dont jouissait Ngann était insupportable à tous les courtisans. Le ministre de la Droite, pour ses accusations, comptait sur l'appui même de ses ennemis.

Quand l'audience fut ouverte, il s'avança donc et, s'étant agenouillé, il exposa sobrement la situation. Mais, emporté par sa haine, il conclut par une attaque d'autant plus rude que l'accusé se trouvait là :

— Ngann Lou-chann, dit-il, dissimule le cœur sauvage d'un loup sous les dehors d'un faiseur de plaisanteries. Il est aujourd'hui convaincu d'avoir comploté avec son Lieutenant She Leï-fou. Ses préparatifs de révolte sont faits. Nous demandons au Trône que la mauvaise graine soit détruite avant d'avoir germé.

Il parlait encore, que Ngann Lou-chann se détachait du groupe des princes, et se précipitait à genoux, criant :

— Votre Miséricorde a élevé votre obscur sujet au-dessus de son mérite. Et moi, dans ma stupidité, je n'ai pas su me concilier l'amitié de vos ministres. J'ai suscité leur jalousie, et voici qu'ils veulent me faire perdre votre faveur.

Et sanglotant, il poursuivit :

— Je ne suis qu'un Barbare, un pauvre orphelin... Obscur et loyal sujet, je n'ai que mon Seigneur mon Roi pour me protéger contre leurs attaques. Je suis son cheval et son chien (1) !

— Moi, jaloux de toi ? demande alors dédaigneusement Yang. Tu oublies notre première entrevue. Plût au ciel, pour le salut du peuple, que je n'eusse pas commis la faute de t'accorder ta grâce : tu serais aujourd'hui un corps sans tête, et l'Empire serait sauvé.

(1) Scènes et paroles historiques.

— Je dois tout à la bonté de mon Souverain, de Mon Père...

Le Maître du Monde les regardait et les écoutait soucieux. Ce gros Barbare était-il vraiment un traître ? Il dit enfin :

— Mes ministres et mes princes s'accusent de crimes graves, mais ces crimes ne sont pas encore accomplis. il est contraire à la justice de frapper ou de récompenser pour des actions futures. Cependant, afin d'apaiser la querelle, je nomme Ngann Lou-chann Gardien des provinces du Nord. Qu'il aille rejoindre son poste sans retard.

Le nomade, triomphant, jette à Yang des regards étincelants, et clame :

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Mais le Ministre de la Droite observe froidement :

— Le Gardien des provinces du Nord est maître de la majorité de notre armée. Il commande aux contingents barbares, et peut ouvrir la Grande Muraille aux tribus du désert. Il peut demain venir occuper la capitale et le palais, s'il le veut. Nous te félicitons, ô Ngann Louchann, d'être devenu le pilier de l'Empire !

Le Barbare, à ce moment, pleurniche :

— Oui, mais je ne verrai plus la Face Auguste ! Me voici exilé au loin ; je suis rejeté hors des Jardins du Bonheur ! Que sera ma vie désormais ?

XIX

C'était aux Tombeaux-d'or. Dans la nuit calme, soufflait une brise fraîche.

J'étais seul sur la haute terrasse, et tout le pays de Wou et de Yue se déroulait devant moi.

Les nuages d'argent reflétaient une lueur sur l'eau et, plus loin, sur l'agitation de la ville creuse entre ses murailles.

Une blanche rosée perlait goutte à goutte sous la lune d'automne.

Sous la lune, j'ai soupiré profondément, demeurant longtemps
sans un mouvement.
Depuis l'antiquité, un tel ensemble de beautés est tellement rare!
Quand, dans le ciel, la Voie Lactée, ce fleuve d'argent, trace
son chemin pur et délicat,
Quel est celui qui peut ne pas être indéfiniment bouleversé de
reconnaissance pour la nuit qui tourne et revient ?

LI PO.

(*Trang she* ; ts 7 ; p. 12.)

Ce soir-là, le repas impérial avait été disposé sur une terrasse élevée, dans les jardins. Traversant le ciel pâle, où la lune n'avait pas encore éclipsé les étoiles, des nuages glissaient paresseusement, et des lignes d'oies sauvages volant très haut laissaient tomber leurs cris rauques et mélancoliques. L'air automnal, la fin de l'été, le calme des jardins ajoutaient à l'angoisse naturelle de la nuit et du silence.

Le Fils du Ciel et sa favorite se tenaient par la main, sans parler, par crainte de rompre le charme triste de cette soirée.

Sur la table basse, on apporta enfin les bols d'or du festin. L'orchestre, alors, préluda doucement, si doucement que les sons semblaient être le souffle même de la nuit. Un rossignol, jaloux, lança comme une fusée de notes mélodieuses. Un hautbois reproduisit le chant, soutenu bientôt par les accords d'un luth. Les flûtes reprirent le thème avec douceur, et les violons chantèrent. Puis une voix s'éleva, comme emportée par l'enthousiasme musical, et les chœurs répondirent, mélangés de tons graves et de timbres enfantins.

La lune, enfin, parut dans sa splendeur. Bracelet-de-Jade, grisée de mélodie et de rythme, se lève, balançant mollement ses bras aux longues manches. D'un bond léger, elle saute sur un guéridon bas. Son corps ondule alors comme une fumée s'élevant d'une cassolette, comme une grappe de fleurs dans le vent, comme un brouillard au-dessus des eaux. Par moments, elle sem-

blait devoir s'envoler, si chaste était sa grâce. Puis à d'autres instants, une beauté brûlante émanait de son corps et troublait les sens. Elle s'arrête enfin et saute à terre. Le Fils du Ciel la saisit et murmure :

— Tu es l'amour même, ô mon épouse ! Et mes sentiments pour toi vont toujours croissant. Ah ! comment oublier cette nuit et cette heure ?

Et il déclame :

Sur terre, il est des lieux qui inspirent les Sages
Et dont les hommes, traditionnels, chanteront à jamais les célèbres beautés.
Tels sont ces grands étangs, où se dispersent de tous côtés les oiseaux d'eau, troublés par notre venue ;
Ces roches, avec leurs cavernes des dragons, qui s'élèvent devant nous comme un mur,
Et, sous la lune des Canneliers,aux premières fraîcheurs automnales
Ces boucliers-d'eau qui se balancent au vent dans la pureté du soir,
Et surtout ce pavillon rare où danse l'Impératrice, le Phœnix,
Aux sons pénétrants des flûtes de jade (1).

Pendant qu'il achève ces derniers mots, le silence de la nuit est brisé par des roulements de tambours et des sonneries de conques. Le Fils du Ciel tressaille :

— Quels sont ces appels, quand les troupes sont toutes endormies ?

Mais un pas précipité se rapproche. Yang Kwo-Tchong apparaît, et se jette en hâte à genoux :

— O Dix mille années ! Le malheur est sur nous ! Les gongs et les tambours ébranlent le sol sur la route de l'est. Ngann Lou-chann s'est révolté. Il a déjà franchi les passes de Trong-kwann, et dans deux jours peut-être son armée sera devant Tchrangngann.

Le Souverain demande calmement :

— La garnison des passes, où est-elle ?

— En déroute. Elle fuit devant l'envahisseur !

(1) Poésies de l'Empereur Ming rwang (*Trang she* ; ts I ; p. 8).

— Quelles dispositions a-t-on prises pour repousser les rebelles ?

— Nous ne pouvons résister, nos troupes sont inférieures en nombre et en bravoure. Il ne reste qu'à fuir, à fuir jusqu'à la province des Quatre-Vallées, dont le gouverneur est sûr. Là, nous referons une armée avec les milices locales.

— Nous agirons selon ton conseil. Prépare le départ. Envoie aussitôt des courriers spéciaux à tous nos généraux afin qu'ils concentrent leurs troupes.

— J'obéis au décret !

Et se relevant, il s'éloigne aussitôt.

La Seconde Impératrice, atterrée, s'agenouille en sanglotant :

— Votre humble servante mérite mille morts ! C'est moi qui suis responsable de cette révolte ! C'est moi qui ai favorisé ce Barbare aux grosses joues. C'est moi qui ai retenu le Souverain loin des soins de l'Etat ; qui l'ai fatigué de mes paroles vaines, de mes sourires et de mes danses. Je mérite la mort !

Mais il la relève avec une indulgence attristée, disant :

— Au milieu de la joie, le malheur éclate. La vie est ainsi. Le destin s'est servi de toi pour m'éblouir. Nous sommes les jouets du Ciel supérieur dont les desseins sont inconnus. Résignons-nous quand il nous frappe. Réjouissons-nous quand il nous favorise. C'est lui seul qui nous impose, comme suite à nos décisions, tous nos succès et nos défaites.

Cependant, les battements de tambours redoublent dans la nuit. Les lignes de feu des Tourelles à signaux s'allument et s'éteignent pour transmettre les ordres. Une rumeur monte de la ville et du palais vers le ciel obscur. Des lanternes paraissent, courant çà et là. Les grincements des chars, les appels des gardes retentissent de toutes parts.

Le Souverain entraîne la jeune femme vers le Palais :

— Va ! Va te reposer jusqu'à l'aube, afin de pouvoir mieux supporter les fatigues de ce premier jour de voyage. Que ne puis-je t'enlever dans mes bras, comme un aigle, afin que les rudesses et l'inquiétude du chemin ne blessent pas la douceur fleurie de ta chair !

XX

La Suprême élégance ne se manifestera plus de longtemps.
De notre décadence, qui désormais se soucie ?
La tempête qui emporte les rois courbe les herbes et les plantes rampantes ;
Les combats couvrent l'Empire d'épines et de ronces.

Le Dragon et le Tigre se disputent leur proie ;
Les soldats en armes sont comme des fous dans le pays de Tsrinn.
Comment des chants corrects suffiraient-ils à contenir ce désastre ?
Les deuils et les douleurs soulèvent les hommes désolés.

Comme des chevaux cabrés, les vagues de la révolte se lèvent et retombent ;
Elles déferlent, et leur étendue immense est sans limites.
Succès et défaites se suivent en myriades de métamorphoses.
Le gouvernement et l'Empire sont dans le chaos.

Autrefois, au temps où la paix était assurée,
La splendeur des parures dépassait l'éclat des perles.
Mais la dynastie sacrée est retournée vers son origine antique,
Et les plus nobles, dépouillés de leurs vêtements, sont nus.

Ma décision est prise : je veux changer ma vie.
Mes poèmes ne réfléchiront plus l'éclat de mille printemps.
Imitant l'exemple que le Sage a donné,
Je jetterai mon pinceau puisque la Licorne est en fuite.

LI PO.

(*Trang she ;* ts 6 ; p 27.)

Quand le jour se lève, le cortège impérial est formé. Les objets les plus précieux, les lingots d'or et d'argent, les joyaux ont été enfermés dans des caisses, et sont placés sur des charrettes, qu'entourent les princes du sang et leurs fidèles. Les palanquins des Impératrices

sont devant leurs terrasses, avec leurs équipes de porteurs de relai.

Enfin, le Souverain monte dans son Char avec Bracelet-de-Jade, et la longue colonne s'ébranle, franchissant pour la dernière fois sans doute l'imposant portique d'entrée de l'enceinte sacrée. Chacun est silencieux et sombre après cette nuit d'angoisse et de travail.

A l'arrière, viennent les bataillons de la Garde, formés en grande partie des princes fils de khans, de rois ou de chefs de tribus qui règnent sur les pays des frontières. Ils ont chacun leur suite de cavaliers et de nobles qui forment leur escadron, et paradent, comme de coutume, dans les costumes splendides et pittoresques de leurs pays. L'on voit des gens du Tokharestan avec leurs longues robes brodées d'or et leurs hauts bonnets de fourrure; des *Tsié-kia-se* aux yeux verts et aux cheveux rouges, émigrés depuis sur les pentes du Caucase ; des *Rwei-kou*, Ouïgours, en courtes robes de fourrure, avec leurs étroites selles et leurs petits chevaux aux rudes crinières, élevés dans l'horizon sans limites des steppes de Mongolie. Les Tibétains, avec leurs bottes teintes en rouge et leurs larges figures plates, ont des chevaux encore plus petits. Mais les « Pieds Croisés » *Tsiao-tche* du Haut Tonkin chevauchent les poneys les plus fins que la terre connaisse.

Tous ces cavaliers restent insensibles devant la catastrophe. Beaucoup même y voient l'occasion de piller, et s'en réjouissent.

La route où défile l'escorte passe au pied des murailles de la ville. Malgré l'heure matinale, les créneaux sont remplis de citoyens indignés de voir fuir ainsi ceux qui devraient les défendre. Une rumeur de malédictions s'élève et gronde, jusqu'au moment où une troupe de nomades Siènn-pi, exaspérée, envoie une volée de flèches qui blesse ou tue quelques mécontents, et disperse la foule.

La double ligne des sapins qui ombragent le chemin se poursuit, au milieu des champs et des monuments de l'antiquité, par delà les fameux jardins du Ruisseau des Mélodies, jusqu'au grand pont de bois franchissant la rivière Wei. Le ministre Yang Kwo-tchong donne l'ordre d'incendier le large tablier, aussitôt que le cortège sera passé, espérant ainsi retarder les poursuites de la cavalerie ennemie. Mais le Fils du Ciel voit la flamme des fascines amoncelées autour des énormes piliers. Il commande d'éteindre le feu :

— Nous fuyons les premiers, dit-il à Yang. Est-ce une raison pour causer la perte des habitants qui voudraient, eux aussi, s'échapper? Laissons-leur ce pont. Ils le détruiront à la dernière minute s'ils le veulent.

Le soleil est déjà au plus haut de sa course quand la Cour entre dans l'ancienne capitale de Sien-yang, dont un côté a la rivière comme seule défense. Les antiques et superbes édifices bâtis par le Premier Empereur de Tsrinn, dix siècles plus tôt, avaient été réparés par les empereurs précédents. La Cour s'arrête au Palais-de-la-Contemplation-du-Sage, le premier le long de l'eau en venant de Tchrangngann. Mais là, on ne trouve aucun repas préparé, et les soldats de la Garde se dispersent dans la ville, pillant et brutalisant les habitants.

Dans la confusion, le Fils du Ciel, accablé de mélancolie, sort du palais sans être remarqué. Non loin de l'entrée, il voit un vieux cultivateur, vêtu de l'immuable toile indigo des travailleurs. Le vieillard tient dans les mains un large bol de nourriture, et salue profondément, disant :

— Noble Seigneur, pardonnez-moi de troubler votre méditation. Le sauvage paysan que je suis vient d'apprendre que Notre Auguste Souverain est arrivé dans ce Palais. Pour témoigner la loyauté de mon cœur, je viens lui faire une offrande... oh bien pauvre ! une bouillie de fèves et de blé... mets indigne sans doute.

— Le présent d'un cœur sincère, pour modeste qu'il puisse être, plaît davantage au Fils du Ciel que les plus riches offrandes d'un trompeur.

Et prenant des mains du vieillard le rude bol de grès noir, il demanda :

— Mais qui dois-je remercier ? Quel est ton nom ?

— Je suis un habitant du village de Che-li, aux portes de la ville. Mon dos s'est voûté à cultiver le champ que mon père m'avait laissé, et que je n'ai jamais quitté. Voici cependant que j'apprends une grave nouvelle; est-il vrai que la Cour s'est enfuie devant les rebelles ?

— C'est, hélas, la vérité.

— Nous attendions la catastrophe depuis longtemps. Mais j'espérais mourir avant d'avoir cette douleur...

— Comment ? Vous l'attendiez depuis longtemps quand à la Cour personne ne s'en doutait ?

— Si le noble Seigneur veut bien me pardonner de dire la vérité, l'humble cultivateur osera parler.

— Ne crains rien, quoi que tu dises, le Fils du Ciel le saura et t'en sera reconnaissant.

— Puisque le noble Seigneur insiste, je parlerai. A mon avis, depuis que ce Yang Kwo-tchong... Mais c'est peut-être un de vos amis ?

— Je n'ai pas d'amis à la Cour, répond tristement le Souverain.

— Eh bien, tout vient de ce Yang Kwo-tchong. Assuré de la protection de sa sœur, il n'a pas craint de nommer des fonctionnaires indignes, mais qui lui avaient fait de riches cadeaux. Alors, le poison de sa corruption s'est répandu sur tout l'Empire. Les gouverneurs n'étaient plus que les reflets de ses vices. Car l'on prend toujours son modèle au-dessus de soi, et l'on pense assurer sa carrière en imitant ceux qui ont réussi. C'est Yang qui, pour faire rire Notre Souverain, a laissé vivre ce Ngann Lou-chann...

— Mais comment pouvait-on deviner que Ngann se révolterait ?

— C'est un Barbare. Depuis quand laisse-t-on des étrangers gouverner dans sa maison ?

— C'est vrai, répond le Souverain rêveusement.

— Il y a longtemps d'ailleurs que tout l'Empire connaissait ses projets. Mais, à chaque dénonciation, le Souverain, trompé, lui donnait des titres plus élevés.

— C'est donc le manque de prévoyance du Fils du Ciel qui est cause de tous nos malheurs. Que ne suis-je venu plus tôt dans ce village demander tes sages conseils, ô vieillard, comme l'Empereur Wenn-wang, autrefois, prit les conseils du vieux pêcheur Trai-kong. Mais hélas, il est trop tard, et je ne puis que te quitter.

— Ne manquez pas de transmettre cette offrande à notre Souverain.

— Il l'aura, sois-en sûr, et t'en remercie par ma bouche.

Le vieillard s'incline, tandis que le Fils du Ciel, pensif, lui ayant rendu son salut, rentre dans le palais, tenant toujours à la main le bol de bouillie.

Quand il pénètre dans la salle principale, il trouve les Impératrices et leurs plus jeunes enfants pleurant autour de la table vide. Un bébé crie : « J'ai faim ! »

— On ne vous a rien donné ? demande le Souverain surpris.

— Rien. Il n'y a pas un grain de riz préparé. Les soldats ont mangé ce qu'ils ont trouvé.

— Voici une bouillie de fèves et de blé qu'un cœur loyal vient de m'offrir. Il ne se doutait pas de la valeur de son présent !... Mais, nous n'avons pas de cuillers !

Ils n'avait pas fini de parler que les enfants s'étaient approchés déjà et trempaient leurs doigts dans l'épaisse pâtée. Ils firent la grimace aux premières bouchées. Mais, la faim aidant, le plat fut bientôt vidé.

L'ordre est donné de reprendre la marche. Les officiers rassemblent leurs hommes, et constatent qu'un

bon nombre ont déjà déserté. Quand les Impératrices veulent monter dans leurs palanquins, on ne peut trouver de porteurs. Force leur est de monter à cheval.

Au milieu de la nuit, le cortège arrive dans la petite ville de Tsinn-tchreng. Les habitants, avertis de l'arrivée de la Cour, et redoutant les pillages et les brutalités, s'étaient enfuis, emportant leurs biens. Il ne restait même pas un flambeau ni un matelas. Il fallut dormir dans la paille et, selon les termes même de l'Histoire, sans distinction d'âge, de rang ni de sexe.

Au matin, comme le cortège allait s'ébranler, le prince Impérial, fils aîné du Souverain, arrête celui-ci et lui dit :

— O mon père ! Laisserez-vous l'Empire aux rebelles ? N'essayerez-vous pas de vous mettre à la tête de vos troupes pour défendre votre peuple ?

Le Fils du Ciel sourit d'un air lassé :

— Jeunesse toujours impétueuse ! Quelles troupes as-tu donc pour combattre, sinon celles que nous allons chercher dans les provinces fidèles ?... Libre à toi, si tu le désires, de combattre de ton côté. Va dans le nord-ouest. Les Barbares des frontières y ont des troupes. Kwo Tse-y, l'ami de Li Po, commande dans ces régions. C'est ton Empire que tu sauveras si tu réussis. Mais prends garde! Peut-être ne pourras-tu jamais te débarrasser de tes sauveurs !

Les ministres restent silencieux et suivent le souverain qui s'éloigne. Alors un groupe de chefs de l'armée, entourant le Prince Impérial, s'écrie :

— Faites ce qu'ordonne votre père. N'allez pas aux Quatre-Vallées. Mettez-vous à la tête de nos troupes et conduisez-nous contre les rebelles. Sinon, l'Empire n'aura plus de maître !

Le Fils aîné du Prince, Trann, titulaire du fief de Tsienn-ning, avec l'eunuque Li Fou-kwo, le retenaient par les manches, disant :

— Un barbare rebelle envahit notre capitale. A l'intérieur des Quatre-mers, tout s'écroule. Si vous ne combattez pas, comment monterez-vous jamais sur le Trône? Pourquoi ne pas obéir au Souverain et demander l'aide des troupes du nord-ouest ? Avec elles, vous écraserez les rebelles, vous apaiserez l'univers et vous pourrez restaurer le Temple des Ancêtres. Ne serez-vous pas un fils pieux ?... Ne laissez pas des scrupules de fillette troubler votre jugement !

Le second fils du prince, Choun, joint ses instances à celles de son frère. Si bien que l'Héritier du Trône l'envoie prévenir le Souverain. Celui-ci leva doucement la main, disant :

— Le Ciel a parlé. L'avenir est entre ses mains. Dis à ton père que, s'il le juge nécessaire, il fasse publier un édit par lequel je lui transmettrai le Trône.

Et il donne l'ordre à deux mille hommes de son escorte, les « Dragons volants », de se joindre au prince et de l'aider de toute leur fidélité.

Le Prince Impérial, suivi de sa petite troupe, s'éloigne rapidement vers le nord, allant à Ping-léang, sur les sources de la rivière Tsing, où résidait Kwo Tse-y.

Quant au cortège impérial, de plus en plus réduit, il poursuit sa route vers le sud-ouest et s'arrête enfin pour la nuit à la petite station de poste de Ma-wei.

XXI

LA PASSE DE PROU-KWANN

Cloches et tambours battent le réveil au soleil levant.
Montagnes et fleuve affrontent et mêlent leur grandeur sauvage.
L'oiseau *Louann* chante, et descend vers les coteaux de Prou-kwann.
Les bannières flottent au vent de notre marche. Nous pénétrons dans le pays de Tsrinn.
O Passe imprenable ! Dangers du terrain !
Puissance immortelle du fort de Tienn-ping !

Mais le doux printemps est venu. Les arbres se rejoignent au-
dessus des gués.
Les tourelles de garde sont désertes sous la lune matinale.
Dans l'éclat de l'aurore, l'on distingue déjà les couleurs des
chevaux.
Les coqs chantent; nous voici en route dans la lumière et dans
le vent...
Dans la paix assurée par la perfection de nos lois,
L'on ne compare même plus les deux pièces brisées des permis
de passer.

EMPEREUR MING RWANG TI.
(*Trang she Ro tsie ;* ts 12 ; p. 1.)

La rébellion, éclatant brusquement en pleine paix, a trouvé les passes démunies de troupes. L'étroit défilé de Prou-kwann, entre les hautes murailles duquel bouillonne la masse impétueuse du Fleuve Jaune, aurait pu arrêter longtemps l'armée des révoltés. Mais la surprise a été telle que les gardes n'ont même pas combattu. Ngann Lou-chann, avec sa horde de cavaliers choisis, débouche dans la haute vallée du Fleuve Jaune, et remonte sur les deux rives de la Wei.

Dans la capitale,après le départ de la Cour, avait régné une confusion angoissée. Ceux qui avaient des moyens de transport, les avaient chargés de leurs biens les plus précieux et s'étaient enfuïs en grande hâte.Mais les routes étaient encombrées, et, pendant des heures entières, les fuyards étaient immobilisés, criant, gémissant, et regardant constamment derrière eux pour voir s'ils étaient poursuivis. L'ennemi n'était pas le seul danger : des partis de soldats débandés s'échappaient aussi de la ville, et ne pouvaient résister à la tentation de piller les convois les plus riches.

Les habitants qui avaient dû rester avaient enfoui leurs trésors et se lamentaient d'avance de leurs malheurs.

Le gouverneur de la ville, constatant que toutes les troupes étaient parties avec la Cour, avait consulté ses subordonnés, et décidé que toute résistance était inutile.

Quand Ngann et sa horde se présentèrent devant les murailles de Tchrang-ngann, les portes s'ouvrirent donc aussitôt, et tous les hauts fonctionnaires, en uniforme de cérémonie, s'avancèrent à sa rencontre et le saluèrent humblement.

Il leur demanda rudement où était l'Empereur, et donna des ordres aussitôt pour occuper le palais. Mais comme les fonctionnaires imploraient sa merci pour les habitants, le commandant de la horde, Soun Siao-Tche, ricana cruellement :

— Croyez-vous donc que l'on fasse la guerre comme des enfants jouent à la balle ? Quel est l'homme assez stupide, ou fou, pour risquer sa vie sans espoir de butin ? La ville est à nous. Nos soldats en feront ce qui leur plaira.

La horde entière acclama cette déclaration et, bousculant chefs et vaincus, se précipita par la porte ouverte, ivre de joie à l'idée de piller et de tuer sans danger.

Ngann-Lou-Chann se dirige vers le Palais qu'il connaissait si bien. Il met des gardes aux portes et fait convier tous les fonctionnaires et les notables, avec les chefs de son armée, pour une fête dans la Salle du Trône.

Chacun, craignant les tortures et la mort, se hâte de comparaître. Ngann assis sur le dragon de jade et d'or reçoit les humbles prosternations de ses invités. Quand ils sont tous arrivés, enfin, il se dresse et se proclame Empereur Auguste de la dynastie Yénn, et chacun s'écrie, bien que les mots lui déchirent la gorge :

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Un festin est enfin servi dans le sombre silence qui suit la cérémonie. Les musiciens de l'Empereur Ming-rwang sont appelés. Leur chef et plusieurs d'entre eux se sont enfuis. Ceux qui restent n'osent refuser et se placent derrière les convives.

Les larges tentures de l'immense salle ont été ouvertes afin d'admettre l'air pur des jardins. Mais sur le ciel noc-

turne, l'on voit les reflets rouges des incendies allumés dans la ville. L'on entend par moments les cris sauvages des pillards, et les lamentations désespérées des femmes.

Personne ne parle. Les chefs barbares même sont impressionnés par la splendeur de l'édifice, et ne peuvent croire à leur succès.

C'est alors que retentissent tout à coup des sanglots mal étouffés, Ngann se retourne et demande sauvagement :

— Qui ose pleurer en ce jour de bonheur ?

Et comme personne ne dit mot, il ajoute avec rage :

— Si celui qui pleure n'est pas dénoncé, toutes les têtes tomberont !

Alors un musicien s'avance tenant sa guitare. Ngann ricane :

— Comment, c'est toi, ver de terre, qui te permets de te lamenter ainsi ! Je me demande quelle punition est assez grande pour ton crime.

Le musicien se sait perdu. Il connaît de longue date le barbare, et sa haine l'emporte en lui sur la crainte :

— Aya ! s'écrie-t-il d'un ton méprisant. Je t'ai vu arriver ici comme condamné à mort pour ta lâcheté. La Miséricorde Divine t'a donné la vie et t'a nommé roi. Pour prouver ta reconnaissance et ton noble caractère, tu te révoltes et tu souilles de ta présence la capital eet le palais. Je me demande quelle punition est assez grande pour ton crime.

— Misérable ! gronde le gros homme écumant de colère. Comment ? Je conquiers l'univers ; j'occupe le trône. Tous les fonctionnaires se soumettent à moi. Et toi seul, petit musicien, tu oses m'insulter ? Qu'on le coupe en morceaux !

Des gardes se sont déjà précipités sur l'audacieux, mais celui-ci continue ses injures :

— Cœur de bête à visage d'homme ! hurle-t-il. Mes cheveux se hérissent d'horreur à ta vue. Je vais mourir,

mais je te convoque devant le Tribunal des Enfers! Je ne suis qu'un malheureux sans grade ni fortune, mais rien au monde ne me ferait merouler devant toi dans la boue de la honte, comme ces hauts princes et ministres. Ah! Lou-chann! Tu as osé maltraiter ton bienfaiteur! Ton sang coulera goutte à goutte !

Et, avant que les gardes aient pu l'en empêcher, il a jeté sa guitare à la figure de l'usurpateur.

— Qu'attendez-vous pour tailler en morceaux cet esclave ? crie Ngann d'une voix rauque de fureur et de crainte.

Les bourreaux ont attaché le malheureux musicien à l'une des colonnes de cinabre. De leurs couteaux acérés, ils fouillent dans ses chairs et en arrachent des lambeaux qu'ils jettent aux chiens.

Les clameurs du torturé cessent enfin. Le silence de la terreur et de la honte règne seul dans la salle immense.

XXII

Une sombre tempête bouleverse l'antiquité suprême.
Sur les routes, les fuyards se lamentent. Reviendront-ils jamais ?

Dans leur désespoir ils sont emportés comme des feuilles d'automne.
Dès le chant du coq, ils sont partis vers les quatre passes.

Beaucoup d'entre eux ne connaissaient que la Porte du Palais...
Ils espéraient, quand leurs cheveux auraient blanchi, mourir vêtus de leurs robes de Cour,
Riant et chantant sans souci de l'heure,
Et buvant la rosée pourpre des vins ensoleillés,
Sous le doux sourire des jeunes filles aux visages clairs.

Ils fuyent maintenant, poussiéreux, affamés,
Sans abri pour la nuit, dans la pluie et le froid...
Quand la tempête emporte les rois,que de chagrins et que de deuils !

LI PO.
(*Trang she* ; ts 6 ; p. 29.)

Harassé de fatigue et de faim, le cortège impérial, arrivant à Ma-Wei, s'était arrêté bien que le village contînt seulement cinq ou six maisons, une station de postes et un petit temple bouddhique. Rien à manger et, pour l'escorte, aucun toit, car la Cour avait occupé tous les bâtiments.

Les soldats avaient fouillé partout, pour recueillir seulement quelques livres de riz. Leur fatigue et leur faim s'étaient rapidement changées en colère.

Le Fils du Ciel s'était réfugié dans l'une des pièces latérales du petit temple. Mais il n'y avait trouvé que les quatre murs : pas un lit, pas une chaise. Debout, appuyé sur un bâton, il resta longtemps, écoutant les gémissements de sa famille, et la rumeur qui grandissait en dehors. Bracelet-de-Jade se retenait à sa manche, épuisée de lassitude et d'angoisse.

Comme une des Impératrices venait se plaindre de ce que ses enfants eussent faim, il répondit simplement :

— Une journée sans nourriture et une nuit sans sommeil sont une souffrance bien faible pour nous. Pensez à l'Empire entier livré au pillage et au meurtre !

Pendant qu'il parle, le bruit de l'émeute grandit et se rapproche. Des cris furieux éclatent jusque dans l'enclos. Soudain, par les panneaux ouverts de la fenêtre, une tête coupée, ruisselante de sang, apparaît au bout d'une pique. Parmi les clameurs confuses, l'on distingue les mots :

— Mort à la famille Yang ! Ils sont cause de tous nos malheurs !

Kao Li-che entre précipitamment, suivi du commandant de la Garde, Tchrenn Suann-li, dont la figure est impassible.

— Quels sont ces cris ? demande le Souverain.

— Les troupes sont en pleine révolte, ô Dix mille années ! répond brièvement l'officier.

Mais Kao Li-che explique fébrilement :

— Ils ont aperçu le Ministre Yang Kwo-tchong parlant dans la rue à l'escadron tibétain,et se sont imaginés qu'il leur demandait d'écraser les autres bataillons mutinés. Alors ils se sont précipités sur lui et l'ont tué. C'est sa tête qui est au bout de la pique.

Les princesses de Rann et de Kwo, qui étaient entrées dans la pièce, ont tout entendu. Elles poussent un grand gémissement de douleur et d'indignation et se précipitent au dehors pour arracher aux mutins la dépouille de leur frère. Dans le silence douloureux de la chambre, l'on entend dans l'enclos un redoublement de clameurs, puis des cris aigus de femme. Et un instant après, deux têtes aux longs cheveux apparaissent sur des lances.

Bracelet-de-Jade, se retenant au bras du Souverain, sanglotait à s'étouffer.

— Oseraient-ils s'attaquer à nous ? gronde enfin le Maître du Monde. Que veulent-ils ? Comment se fait-il que tu sois là, vivant, quand tes hommes se révoltent ?

Mais le Commandant de la Garde répond simplement :

— Je suis seul contre des milliers d'hommes. Il vaut mieux employer le peu d'autorité que j'ai à les apaiser, plutôt que de les exciter par le triomphe de m'avoir tué.

— Qu'y a-t-il enfin ? Que veulent-ils ?

L'officier fait un signe de tête pour désigner la Seconde Impératrice, et dit :

— Ils prétendent que tous les malheurs de l'Empire viennent de la famille Yang, de la rapacité du ministre et de l'amitié que Ngann Lou-chann avait trouvée dans le palais. Ils craignent d'être poursuivis par la vengeance de ceux ou de celles qui resteraient en vie et au pouvoir...

L'on distingue à peine ses paroles dans le tumulte de l'émeute. Le Souverain tressaille et saisit la main de son épouse. Il dit enfin :

— Quels que soient les crimes de Yang Kwo-tchong,

il les a expiés de sa vie. Comment celle-ci peut-elle être coupable ?

Le Commandant s'incline :

— La Vision sacrée est infaillible. Mais la volonté des soldats est ainsi. Nous n'y pouvons rien.

Au dehors, les clameurs augmentent sans cesse. L'on distingue les mots :

— Si on ne livre pas l'Impératrice, nous tuons tout !

Dans la confusion, l'épouse de Yang et la plus jeune sœur du ministre, la princesse de Kwo, épouvantées de se voir menacées, n'ont pensé qu'à s'échapper. Elles se glissent par une fenêtre d'arrière et courent derrière les maisons, à travers les champs desséchés. L'on apprit plus tard qu'elles arrivèrent dans la nuit à la petite ville de Tchrenn-tsrang. Le gouverneur, Sue Tsing-siêna, savait déjà la mise en jugement, par le peuple, de la famille Yang. Il fit étouffer les fugitives.

Cependant, dans la chambre dénudée, aux cris sauvages de la soldatesque déchaînée, la gracieuse Bracelet-de-Jade s'était agenouillée, réprimant ses larmes et disant :

— O mon Seigneur ! je suis déjà transpercée de douleur des coups qui ont tué mon frère et mes sœurs... Puisque ces misérables veulent aussi ma vie, et que notre destin l'ordonne, ne me défendez pas ! Sauvez le Trône Mais laissez-moi me donner la mort. J'ai peur de ces meurtriers.

Le Souverain, bouleversé, l'enlaçait de ses bras :

— O mon épouse ! Notre amour doit-il être détruit par cette tempête ? Comment puis-je songer à l'Empire quand je te vois ainsi en larmes ?

Mais les mutins ébranlent les murailles de leurs coups. Kao Li-che se lamente :

— O Dix mille années ! Ces bandits vont envahir la pièce dans un instant. Ne tardez pas plus longtemps !

Songez à la dynastie ! Songez au peuple ! Le laisserez-vous aux mains de ce Ngann Lou-chann ?

Le Souverain, caressant les cheveux de son épouse, disait douloureusement :

— Des deux côtés, ma douleur est profonde. Si je résiste, nous mourons tous et le peuple est livré sans recours aux fureurs des Barbares. Si je t'abandonne, je récompense par la mort ta droiture, ta loyauté, ton amour !...

Au milieu de ses sanglots, elle répète :

— Votre concubine a été comblée de vos augustes faveurs. Donner ma vie est peu de chose pour vous prouver mon dévouement... Vivez pour sauver le peuple... Et moi, morte, je vivrai de nouveau sous une autre forme et nous goûterons encore la douceur de notre amour.

Mais les clameurs redoublent. Kao Li-che les implore :

— Hâtons-nous ! Dans un moment, il sera trop tard !

Alors le Souverain, étouffant ses sanglots, dit d'une voix rauque :

— Je suis sans force pour la sauver...

Bracelet-de-Jade se suspend à son cou en tremblant et murmure :

— Je vous demande une grâce... Ne me regardez pas quand je serai morte... je ne veux pas que l'affreuse vision de mon corps inanimé vienne effacer en vous le souvenir de mon esprit vivant et de la chair palpitante que vous avez aimée... Le promettez-vous ? Kao Li-che m'ensevelira !

Et comme il hésite, elle insiste encore et il promet :

— Kao Li-che, tu as entendu ? Fais tout ce qu'elle te dira... Il ne termine pas, car elle s'est déjà détachée de lui et suit l'eunuque qui sort de la pièce et pousse brusquement la porte d'entrée.

Les mutins, surpris, se taisent. Alors il crie :

— Ecoutez tous l'Edit sacré. Le Seigneur Notre Roi autorise la Seconde Impératrice à se donner la mort.

Des acclamations retentissent aussitôt :

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Kao Li-che, soutenant la malheureuse toute défaillante, traverse l'enclos entre les rangs des soldats silencieux, impressionnés de leur forfait. Il pousse la porte du temple et y fait pénétrer celle qu'il accompagne, restant lui-même près de l'entrée.

Dans l'ombre, au fond de la salle, sur l'autel, brille la face noble et résignée du Fo doré, élevant à demi la main dans un geste de détachement apaisé. Sur un côté, par la lumière d'un panneau ouvert, passe la branche chargée de pétales roses d'un pêcher, refleuri en cet automne doux, qui est souvent un second printemps dans la Chine du Sud.

La Beauté s'est prosternée devant l'autel et prie en silence. Elle se relève, et l'eunuque qui pleure demande à voix basse, comme s'il craignait de troubler un esprit errant :

— Notre Mère a-t-elle quelque message à me confier ?

— O Li-che ! dit-elle. Le printemps de notre Auguste Maître n'est plus. Après ma mort, il n'aura que ton dévouement pour veiller sur son corps et soutenir ses pensées ! Sers-le sans défaillance et prends bien soin de lui.

— J'obéirai au décret ! répond-il, employant la formule réservée au Souverain Suprême.

— J'ai encore un mot à te dire...

Et prenant dans sa manche deux épingles d'or et une boîte à parfums, elle les lui tend :

— Ces objets, le Corps Sacré me les avait donnés. Tu les mettras sur mon cœur, dans mon tombeau. Tu le promets ?

— Je le promets.

Elle soupire.

— Hélas ! La crainte de la mort déchire mes entrailles. Une angoisse indicible m'étreint...

A la porte, les soldats grondent de nouveau. L'eunu-

que se retourne et marche vers eux, les yeux étincelants :

— Silence, chiens, au moment où Notre Mère va remonter aux cieux !

Cependant, elle regarde autour d'elle, et ses yeux se fixent sur la branche aux roseurs lumineuses dans l'ombre douce. Elle détache lentement son écharpe de soie blanche et s'agenouille, disant à voix haute :

— O Dix mille années ! Votre esclave vous remercie de votre divin amour ! Pardonnez-moi de vous donner le chagrin de ma mort !

L'eunuque se retourne et se voile la face. Les soldats eux-mêmes, massés près de l'entrée, baissent la tête et n'osent regarder.

Alors, elle prend un escabeau sur lequel elle monte, légère. Attachant son écharpe à la branche fleurie, elle fait un nœud coulant qu'elle passe autour de son cou délicat, après s'être enveloppée le visage avec l'autre extrémité de l'écharpe. Elle a un moment d'hésitation, puis repousse du pied l'escabeau qui roule avec fracas. Une exclamation d'horreur s'échappe de sa gorge serrée. Son corps s'agite convulsivement, tournoie, puis s'allonge et le balancement s'arrête.

Dans le profond silence, Kao Li-che se retourne enfin et, la figure terrible, les dents serrées, il dit à voix basse aux soldats :

— Retirez-vous, animaux à face d'homme ! Votre crime est accompli. L'Impératrice est morte. Que le souvenir de cet instant hante à jamais vos nuits angoissées!

Et les hommes, les épaules courbées sous le poids de la honte, s'en vont sans mot dire.

Alors l'eunuque montant sur l'escabeau, détache l'écharpe et reçoit dans ses bras le corps charmant, souple encore, qu'il va déposer au pied de l'autel. Puis il court jusqu'aux chambres, prend une grande couverture de soie blanche brodée d'or, et la porte dans le temple.

Il pose pieusement dans la manche fleurie les épingles d'or et la boîte de parfums, et enveloppe avec précaution le corps, comme s'il craignait de le blesser. Il attache le funèbre objet de cordelières de soie et va enfin prévenir son Maître, disant :

— O Dix mille années ! Notre Mère est dans les cieux. Voici l'écharpe meurtrière.

Puis il va donner l'ordre de creuser une fosse où le corps reposera en attendant que les Tombes Impériales soient libérées des Barbares et que la Seconde Impératrice puisse être inhumée à côté de son époux, selon les rites.

Cependant, le Fils du Ciel est entré dans le temple et s'est agenouillé devant le corps enveloppé de brocart, aux pieds du dieu d'or. Il reste longtemps ainsi, sans un mot, comme perdu dans un rêve de douleur. Mais la douceur de son amour parvient jusqu'à l'âme meurtrie de celle qui n'est plus, l'âme errante qui ne peut se résoudre à quitter son corps charmant. Et l'âme du souverain se détache et s'unit à l'ombre désolée...

Kao Li-che revient enfin. La tombe a été creusée dans l'enclos, au pied même du pêcher fatal. Il y porte Bracelet-de-Jade et bientôt la terre s'amoncelle, noirâtre. Tout est fini.

Pâle et silencieux, le Fils du Ciel retourne s'enfermer dans la misérable chaumine.

Dans le temple, une vieille femme du village était entrée pour remercier le dieu Fo de l'avoir gardée dans la tranquillité de son humble condition. Sur les marches de l'autel, elle aperçoit un petit soulier brodé, puis un bas de soie tissée, tombés du pied charmant de la victime. Elle les ramasse avec respect et les emporte.

XXIII

Arrêtée sur les sables, la haute jonque repose jusqu'au jour.
La lune miroite sur le bouillonnement des rapides.
Sous le vent qui se lève, les lanternes vacillent ;

Le fleuve gémit ; et bientôt, les longs filaments de la pluie se suspendent au Ciel nocturne.
A l'aube, quand les gongs retentissent, les nuages sont encore ruisselants.
Sur le rivage, la végétation luxuriante s'épanouit au sommet des falaises de roches.
D'un aviron mou, nous nous éloignons, environnés de mouettes légères...
Et moi, j'étouffe de chagrin, car, de toi, je n'ai plus que ton nom sacré !

TOU FOU.
(*Trang she* ; ts 7 ; p. 15.)

Le lendemain, le cortège impérial quittait silencieusement Ma-Wei, et poursuivait sa route vers la province des Quatre-Vallées.

A la ville suivante, l'on put trouver des approvisionnements et le voyage s'organisa, tantôt par terre, tantôt en descendant les fleuves, par delà rapides, gorges et défilés.

Un soir, la Cour s'arrête au bord de la route, dans une maison de poste solitaire, entre la rivière et la forêt. Un enclos contient quelques poules, un porc et des lapins. La maison est petite, mais l'escorte s'est peu à peu fondue le long du chemin ; il n'y a plus qu'une centaine d'hommes qui marchent sombres et sans un mot.

Ce jour-là, le ciel était resté chargé de nuages noirs et bas. De la forêt, venaient les cris mélancoliques des singes. Un engoulevent gémissait lugubrement. Quelques gouttes d'une pluie glacée fouettaient le visage des voyageurs quand ils arrivèrent à l'étape. Un chien hurlait. Le grondement des eaux torrentueuses résonnait comme la voix même de l'hiver menaçant. Le chant aigu et prolongé d'un pêcheur s'élevait de la rivière :

O Montagnes ! Vallées ! que vous êtes donc vastes !
Et toi, tempête, vers quel pays souffles-tu la pluie ?..
Tu siffles et tu gémis à nous déchirer le cœur...

Le souverain, assis mélancoliquement dans la chambre haute, écoutait la voix lointaine, et murmurait :

— Comme il est triste ce chant de pêcheur ! Comme il accompagne bien la désolation de mon cœur. Chaque son résonne comme un sanglot, qui vient gonfler le fleuve de mon chagrin. L'orchestre de l'automne chante déjà dans les feuillages qui meurent. Mon âme solitaire se glace lentement de désespoir. O mon épouse, comme tu dois souffrir dans le froid de la tombe !

—O Dix mille années! dit le fidèle Kao Li-che. Ne laissez pas votre cœur succomber sous le poids de vos regrets. Voici que les flambeaux sont allumés. L'on apporte des liqueurs chaudes. Voilà votre couche préparée. La route sera longue demain. Prenez des forces.

Pendant le repas, le Souverain agit sans voir ce qu'il fait. Il semble que son corps seul soit présent. Inconsciemment, il trempe son doigt dans la liqueur, et trace sur la table le sujet de ses méditations :

Mes pensées se tournent sans cesse vers toi, ô Gracieuse Epouse !
Sans cesse, je te vois dans le Secret de la Pourpre.
Douée de grâces divines, ta beauté n'avait besoin d'aucun fard.
Ton teint clair était plus délicat que la gelée blanche ou la soie.
Tu t'avançais, et le flot de ta séduction submergeait mon cœur(1)!

Il s'étend enfin, mais il écoute comme s'il attendait quelque visiteur. Personne ne se présente. Il s'endort enfin d'un sommeil agité.

Assis dans un fauteuil, l'eunuque veille longtemps sur son maître avec une sollicitude attristée. Il s'endort à son tour. Les chandelles grésillent et crépitent. Les plaintes de la nuit passent dans la silence de la chambre obscure.

L'âme douloureuse du Fils du Ciel lutte. Elle parvient enfin à se détacher de son corps et retourne, avec la rapidité de la pensée, jusqu'au temple de Ma-Wei. Il aperçoit au loin l'âme errante de son amie, mais ne peut s'appro-

(1) Poésies de l'Empereur Ming Rwang-ti. (*Trang she* ; ts I ; p. 13.)

cher ni parler. Tremblant, il écoute la voix aimée qui se plaint :

— O tristesse de ne plus voir le soleil, et d'être séparée de ceux que l'on aime ! Mon amour, où es-tu ? Je t'ai cherché toutes les nuits sans te voir. Mon âme légère comme une feuille ne sait où te retrouver.

Dans l'obscurité de la nuit, une autre ombre s'approche : c'est la princesse de Kwo. Bracelet-de-Jade lui dit :

— M'as-tu donc suivie sous la terre jusqu'à la Cité-des-morts-violentes, ô tendre sœur ?

— Triste cité trop peuplée, car, t'y cherchant sans cesse, je ne t'avais pas encore rencontrée.

— Et là-bas, reprend l'Impératrice, ne vois-je pas notre frère... et voici notre belle-sœur... et nos deux sœurs. Réunies dans la vie et par la mort, serons-nous donc ensemble au Pays des Ombres... Mais quels sont ces monstres ?

Deux *yé-tcha*, aux têtes de taureau, séides du Roi des Enfers, poursuivaient Yang Kwo-Tchong de leurs longues fourches, criant :

— Où vas-tu, Yang, brigand sans scrupules ?

— Depuis quand ose-t-on me parler ainsi ? demande hautainement le ministre.

— Tu oublies les crimes de ta vie, les désespoirs et les morts que ta cupidité a causés, ricanent les *yé-tcha*. Allons ! viens sans tarder ! Ta sentence a été rendue hier par notre Roi, Yenn-lo. Tu monteras sans cesse sur une montagne semée de tranchants de sabre, au milieu de buissons touffus dont chaque épine sera une épée.

Et l'enchaînant, ils l'entraînent en le piquant de leurs fourches. Bracelet-de-Jade pousse un cri de terreur.

— Ah ! Ce n'est qu'un rêve, n'est-ce pas ? Je vais me réveiller dans mon palais... Si mon frère est ainsi puni, quel ne sera pas mon châtiment !

Mais un vieillard aux regards paisibles survient, entouré d'un halo de lumière. L'âme du Souverain reconnaît

le génie du lieu, le *Trou-ti* bienveillant qui gouverne la vie immatérielle de la région. Il s'avance vers Bracelet-de-Jade et la salue :

— Ne craignez aucun châtiment... au contraire. Votre amour si profond et sincère, votre dévouement à l'Empereur et le sacrifice de votre mort ont touché le Maître du Ciel. Il a décidé de faire de vous une fée dans l'île des Génies, aux monts *Prong-laï*. Vous vous appellerez désormais la Princesse Sincérité Suprême, *Traï-tchenn Kong-tchou*, et vous jouirez de la paix éternelle.

Au geste de sa main, la terre s'entr'ouvre et le corps apparaît dans une clarté bleuâtre. L'âme et le corps se rejoignent et se fondent. Alors, la fée sort de sa manche les épingles et la boîte de parfums et les enveloppe de son mouchoir, les place dans le sol qui se referme et dit :

— Je quitte la Terre, mais je veux du moins y laisser les gages de mon amour...

Le *Trou-ti* la regarde en souriant :

— Le souvenir émouvant de votre amour ne périra jamais, tant qu'il restera sur terre un homme et une femme...

Mais déjà, s'élevant légèrement, elle a disparu dans la vapeur lumineuse de la Voie Lactée...

Avec un déchirement brusque, le Fils du Ciel se réveille et pousse un grand cri. Dans la chambre obscure, les mèches grésillantes des flambeaux crépitent encore.

XXIV

De jour en jour, les hommes vieillissent au milieu de leurs vains travaux.
Mais chaque année ramène le printemps aux parures changeantes.
Réjouissons-nous donc ensemble, et faisons d'innombrables libations.
A quoi bon s'attrister sur l'envol des fleurs ?

WANG WEI.
(*Trang she Ro tsié* ; ts 4, p. 3.)

A la capitale, Ngann Lou-chann, farouche, s'était enfermé dans le palais. Un mal inconnu s'était emparé de ses yeux et le faisait cruellement souffrir. Il voyait à tout instant des lueurs étranges et des formes indescriptibles, et l'on disait dans la ville que des monstres, nés de ses crimes, le torturaient déjà. Son caractère s'était assombri. Il n'avait plus de goût pour les liqueurs ni pour les mets les plus rares. A chaque instant, il était emporté par de violentes colères et se livrait à des cruautés sans nom. L'on ne comptait plus le nombre des officiers du palais tués par lui sans motif. L'un de ses favoris, Yen Tchwang, eut un jour la figure coupée d'un coup de fouet pour n'avoir pas suffisamment maintenu le cheval que l'usurpateur enfourchait. Un autre jour, l'eunuque Li Tchou-eul eut le bras gauche presque tranché d'un coup de sabre pour un méfait pareil.

Les deux hommes n'étaient pas de ceux qui supportent les mauvais traitements. Ils allèrent trouver le fils aîné de Ngann, et lui annoncèrent qu'il allait être dépossédé en faveur du fils d'une concubine. Le prince leur demanda aussitôt leur aide pour détrôner l'usurpateur. Mais comme il ne parlait pas de le tuer, les deux offensés résolurent d'agir sans retard. Le même soir, Yen Tchwang était de garde pour la nuit.

Quand la deuxième veille sonna, Li Tchou-eul se glissa dans les jardins endormis vers le pavillon que lui avait indiqué son complice. Il avançait lentement, de buisson en buisson, craignant de rencontrer des gardes. Un oiseau, réveillé par son approch , poussa des cris plaintifs qui fi·· nt frissonner le meurtrier. Puis le silence retomba ; il poursuivit son chemin. Plus loin, il entendit les dalles résonner sous des pas, et n'eut que le temps de se réfugier sous un bosquet. La patrouille s'avança dans la lumière de ses lanternes de corne. L'un des hommes dit au chef :

— Grand Frère aîné, les feuilles de ces arbus-

tes remuent. N'y aurait-il pas quelqu'un dessous ?

Un chef n'aime jamais être dépassé en clairvoyance par un subordonné. Celui-là répondit dédaigneusement :

— Peuh ! Ne sais-tu pas que les feuilles s'agitent quand il y a du vent ? Continuons !

Le meurtrier, défaillant de terreur, les écouta partir et respira longuement. Pour un rien, il aurait abandonné son dessein. Mais sa haine le soutint. Il avança encore, passant en rampant sur un pont de marbre ; grimpant par-dessus le mur du second jardin et se glissant enfin jusqu'à la masse noire du pavillon.

Des chants et des accords d'instruments lui parvinrent. Il contourna l'édifice avec précaution et vit les panneaux encore illuminés. Alors il se blottit sous un buisson de fleurs.

La troisième veille sonna dans la ville. Les chants cessèrent, et presque aussitôt, un groupe de femmes sortit. L'une d'elles dit à voix basse :

— Dans sa griserie, il s'est trompé... Quelle chance pour moi !

— Tais-toi ! répondit l'autre sévèrement. Tu veux donc notre mort ?

Elles s'éloignèrent en silence.

Dans le pavillon, la jeune femme qui était restée offrait une tasse de thé à Ngann, disant de sa voix douce :

— Que l'Auguste Seigneur daigne boire !

L'autre, sans remercier, prit à tâtons la coupe d'or et dit rudement :

— Va fermer la porte et les panneaux des fenêtres : je veux dormir.

L'officier aida la jeune femme à mettre les lourdes barres sur la porte d'entrée, pendant que le gros homme, étendu sur son lit qui craquait, commençait déjà de ronfler. La porte de sa chambre était ouverte, selon la coutume, et l'officier, accroupi à l'entrée, veillait. La chanteuse était allée dans une autre chambre.

Une heure s'écoula. Soudain Ngann se réveille en sursaut, jetant un grand cri. Il s'assied, voit la lumière de la veilleuse, et Yen Tchwang en travers de l'entrée. Il s'apaise, se retourne sur son lit et grommelle :

— Pourquoi donc suis-je ainsi agité ce soir ? Ma chair tressaute. Quelqu'un est-il venu ?

L'officier répond :

— Personne, Auguste Maître. Tout est calme et silencieux.

— Dis aux gardes de l'extérieur de redoubler leur surveillance.

— J'obéis au décret.

Entr'ouvrant la porte d'entrée, il jette dans la nuit un appel et un ordre. Une voix forte répond. L'officier rentre, repoussant la porte, mais sans mettre la barre. Il s'assied, pendant que, dans le silence, les ronflements de Ngann reprennent.

A ce moment, le battant s'ouvre sans bruit. Li Tchou-eul paraît et ses pieds nus se posent silencieusement sur le plancher. Il sait que Yen Tchwang le voit, mais simule le sommeil. Alors il avance et entre dans la chambre de Ngann.

Brusquement le dormeur se retourne, balbutiant des paroles confuses. L'assassin, épouvanté, sent son cœur qui s'arrête. Mais sa victime ronfle de nouveau. Alors il détache de sa ceinture un glaive acéré, se penche sur l'usurpateur, et, d'un seul coup, lui tranche la gorge.

A ce moment la quatrième veille sonne. Des appels retentissent. L'officier de garde se lève, comme s'il n'avait rien vu, et va sur le seuil échanger le mot d'ordre. Le meurtrier est resté debout, immobilisé par l'émotion.

Puis, le silence reprend. Li Tchou-eul, voulant assurer son forfait, enfonce son arme dans le cœur du cadavre.

Yen, alors, vient à la porte et demande à voix basse.

— Est-ce fait ?

— Oui, répond le vengeur.

— Dans ce cas, partons vite.

Et sans attendre, ils sortent. Au pied de l'escalier, les gardes extérieurs sont groupés. L'officier va droit à eux :

— Le seigneur veut dormir. Ne l'éveillez pas. Nous allons exécuter un ordre. Faites bonne garde jusqu'à mon retour.

Ayant les mots de passe, ils traversent sans difficultés les portes du palais, saisissent deux chevaux des gardes de l'entrée ; puis toujours sous prétexte d'exécuter une mission ils galopent vers le fleuve.

XXV

Depuis les frontières du nord, la route est longue, longue !
Déjà, cependant, au sud de la ville, règne la violence âpre des combats.
Bannières et pennons flottent comme des ailes d'oiseaux.
Casques et cuirasses brillent comme des écailles de poissons.
Les eaux sont glacées. Le froid blesse les chevaux.
Un vent déchirant traverse et suffoque les hommes.
Et moi, dans mon cœur, j'admire, au clair soleil,
La poussière qui s'envole, opaque et jaune, sur des milliers de lieues.

TCHANG TSIOU-LING.
(*Trang she;* ts. 3 ; p. 15.)

Le Prince Impérial, ayant quitté son Père, s'était dirigé en toute hâte, avec sa petite troupe, vers les frontières du nord-ouest.

Le Fils du Ciel, dans sa sagesse, avait détaché auprès de son fils les bataillons de la Garde formés des princes de tous les peuples de l'ouest. L'allégresse de ces Barbares fut sans bornes : se battre, piller, et s'assurer par là de grandes récompenses, quel est l'homme qui ne s'en réjouit pas, jusqu'au jour où la Raison domine en lui ces instincts de destruction ? Tous les jeunes princes se

hâtèrent donc vers leurs peuples, sûrs de recevoir un bon accueil. Vers la puissante nation des Ouïgours qui occupait la région des Monts Célestes, un neveu de l'Empereur, Tcheng-tsrai, prince de Toun-rwang, se rendit lui-même et obtint que leur Khan Ko-lo-tche vint lui-même avec toute son armée. Le roi de Khotann, Sheng, vint aussi en personne. Le Khalife Abou-Djafar-el-Mansour envoya une armée. En peu de temps, les troupes atteignaient le chiffre de 150. 000 hommes.

Alors le Prince Impérial, suivant le conseil de son Père, voulut se donner plus d'autorité sur ces auxiliaires, et prit le titre d'Empereur, étant connu plus tard sous le nom de Sou-tsong. Il conféra le titre d'Empereur Suprême *Shangrwang-ti* à son Père. Le nouveau prince Impérial, son fils, était commandant en chef avec Kwo Tse-y, le général que Li Po avait sauvé de la mort.

L'armée s'ébranla, se dirigeant à marches forcées vers la capitale. Étant composée principalement de cavaliers, elle atteignit rapidement la rivière Wei. Des partis de fourrageurs purent s'emparer de larges sampans dont on forma un pont de bateaux, sans que les troupes de Ngann, harcelées de tous côtés, pussent s'y opposer.

Une partie des contingents étaient déjà passés quand on amena devant Kwo Tse-y deux prisonniers : c'étaient l'officier Yen Tchwang et l'eunuque Li Tchou-eul. Sans attendre d'être interrogés, ils se jetèrent à genoux et s'écrièrent :

— Le Ciel vous favorise! Ngann Lou-chann a été tué cette nuit. Personne ne le sait encore dans le Palais.

Pressés de questions, ils racontèrent ce qui s'était passé. Kwo Tse-y, pour profiter d'un tel avantage, choisit quatre mille cavaliers Ouïgours, l'élite des auxiliaires, et partit comme un ouragan vers le Palais. Les gardes des portes, reconnaissant Yen Tchwang, furent troublés et n'osèrent résister. Le Palais fut envahi.

Le Fils de Ngann apprit en même temps la mort de son

père et l'arrivée des ennemis. Dans le désarroi, il put s'enfuir par une poterne et disparut.

Les troupes des rebelles, campées dans la capitale, furent désemparées par le double désastre. Leurs généraux, craignant l'hostilité des habitants, les firent ranger au sud de la ville, dans la plaine.

Le soleil était déjà haut quand les vainqueurs, débouchant du nord-ouest, engagèrent le combat. Tous les habitants de Tchrang-ngann étaient sur les remparts, anxieux de connaître le maître que le destin leur donnerait, certains en tous cas d'être pillés.

Cent mille rebelles luttaient contre les Impérialistes, à peine au nombre de cinquante mille, et fatigués de leur marche nocturne. Li Se-yé qui les commandait les jeta sur l'ennemi en désespérés. Emportés par leur propre élan, ils renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux. Mais les rebelles, confiants dans leur nombre, les entourèrent et les auraient peut-être écrasés si, à ce moment, un corps d'Ouïgours sous les ordres du Yé-rou, fils de leur Khan, n'était survenu par l'est de la ville, ayant franchi le fleuve un peu plus bas. Attaqués dans le dos, les rebelles se débandèrent, et leur désordre se changea bientôt en déroute. Le massacre dura jusqu'à cinq heures du soir. Soixante mille têtes furent coupées et amoncelées en pyramides devant les murailles.

Or, le nouvel Empereur, pour s'assurer l'aide des barbares, leur avait promis de partager Tchrang-ngann avec eux, gardant les hommes et les terres, tandis que les étrangers auraient femmes et biens. Les Ouïgours allaient donc entrer dans la ville pour piller, quand le Prince Impérial se jeta à genoux devant leur Khan, disant :

— Si vous ravagez la capitale, les habitants des autres villes se joindront aux rebelles, et résisteront en désespérés. Attendez d'avoir conquis le centre de l'Empire. Au retour, nous vous ouvrirons les portes.

Le Khan, ému, donna l'ordre à tous les contingents de

poursuivre vers l'est sans s'arrêter, et les troupes victorieuses s'éloignèrent.

La joie des habitants fut sans bornes de voir partir ceux qui venaient les délivrer. Leurs clameurs furent telles que la voûte du ciel en fut ébranlée.

Sou-tsong s'installa au Palais et déterra une partie des trésors que lui-même avait cachés.

Le cadavre de Ngann Lou-chann fut trouvé dans le pavillon où le meurtre avait été commis. Afin que personne ne doutât de la mort du rebelle, on le fit jeter sur la Place du Marché. L'énorme cadavre, demi-nu dans son costume de nuit, fut aussitôt entouré d'une foule curieuse.

Du sang mêlé de graisse coulait de ses blessures. Quand le soir tomba, un plaisant mit une mèche dans l'ouverture béante de la poitrine et l'alluma. Et comme tout le monde s'émerveillait et riait de voir brûler cette lampe étrange, d'autres plaisants prirent leurs couteaux et firent d'autres ouvertures dans le ventre. Il y eut bientôt huit petites flammes fumeuses, alimentées par la couche épaisse de graisse de l'usurpateur. L'histoire affirme qu'elles brûlèrent cinq jours sans s'éteindre.

Quant aux fonctionnaires qui avaient accepté de servir les rebelles, on les fit exposer, liés à des poteaux sur la place publique, livrés aux insultes de la populace jusqu'à ce que la faim les fit mourir.

Des courriers expédiés vers le pays des Quatre-Vallées rencontrèrent l'Empereur Suprême qui s'avançait à la tête d'une armée. Sou-tsong alla le recevoir aux portes de la capitale, vêtu seulement de sa robe de prince, voulant ainsi marquer qu'il rendait le Trône à son Père. Mais l'Empereur Suprême, enlevant sa propre robe aux dragons cabrés, la jeta sur les épaules de Sou-tsong, en disant :

— Laisse-moi mourir en paix au milieu de mes souvenirs. J'ai perdu l'Empire. Tu l'as reconquis. Sache le garder mieux que moi.

D'immenses acclamations saluèrent son acte public d'abdication que Li Po, de sa retraite lointaine, avait prévu dans un poème remis, ce jour-là même, aux souverains.

L'EMPEREUR SUPRÊME REVIENT DE LA CAPITALE MÉRIDIONALE

Qui redira les difficultés du voyage du Seigneur Notre Roi ?
Mais les six chevaux-dragons de son char illuminent l'occident et des milliers d'hommes se réjouissent.
Sur la terre qui tourne, Le Fleuve-de-Brocart qui arrose les Quatre-Vallées était aussi beau que la rivière Wei.
Sous le ciel toujours en mouvement, la ville des Amas-de-Jade était aussi belle que Tchrang-ngann.
Ce pays de Rwa-yang, capitale du sud, dont les arbres printaniers fleurissent, avait reçu le nouveau nom de Prospérité renouvelée.
Les voyageurs étaient entrés dans la ville comme dans un ancien palais.
Mais la couleur des saules ne l'environnait pas de verdure comme au pays de Tsrinn.
L'éclat des fleurs ne pouvait éclipser la roseur des jardins de Shang-yang, à la capitale.

Du Pavillon-des-épées, sur la Double-Barrière, porte nord des Quatre-Vallées,
L'Empereur Suprême est revenu entouré d'une suite brillante comme les nuages.
Le Jeune Empereur, à Tchrang-ngann, ouvre l'Empyrée de Pourpre.
Et tous deux, pareils au Soleil et à la Lune, illuminent le Ciel et la Terre.

LI PO.
(*Trang she Ro tsie* ; ts. 5 ; p 3.)

XXVI

Au temps de l'Empereur Suprême, dans les châteaux, autour des étangs et des sources,
Une brise parfumée caressait les robes de gaze et les ceintures précieuses.

La Cour, alors, réunissait les génies les plus rares : ils ont aujourd'hui disparu.
Quand je veux parler de mes amis d'antan, nul ne les connaît plus maintenant.

Au pavillon des Sables-blancs, j'ai rencontré enfin un vieillard du pays de Wou.
Plein de sollicitude pour son visiteur, il délace mes vêtements et me verse du vin.
Et voici qu'il me parle de l'ancienne Cour et des révoltes,
A la suite desquelles, dans le dénûment de sa ruine, il avait dû se faire bûcheron.

Il avait eu pourtant sa part de la rosée de faveurs et de la pluie de gloire accordées aux poètes.
Il m'avait rencontré, servant dans l'Empyrée de Pourpre ;
Chassant à courre pendant l'hiver, faisant des sacrifices au printemps, toujours insouciant ;
Jouissant de mes loisirs, assailli de festins, inondé de la miséricorde impériale.
Nous avions autrefois goûté le clair de lune parmi les bambous et les pavillons du Palais.
Et, chaque fois que nous revenions des Sources-tièdes ou des Tombeaux de Pa, nous étions ivres.
Mais, avec les années, les constellations ont douze fois révolu.
Et depuis lors, jamais nous n'avons échangé une parole avec Celui qui est maintenant notre Seigneur.

Le temps de la prospérité s'est terminé soudain, ô déception profonde !
Indicible désappointement d'une vie !

LI PO.

(*Trang she* ; ts. 7 ; p. 33.)

Depuis le retour de la cour à Tchang-ngann, la capitale heureuse a repris sa vie de plaisirs. Les habitants avaient osé déterrer leurs trésors, et, comme autrefois, ils n'auraient jamais passé une saison sans aller admirer la Nature dans les montagnes du Sud et de l'Ouest, ou dans les vallées de la Wei et de ses affluents.

La tragique station de postes de Ma-Wei était devenue un lieu célèbre.

Chacun voulait contempler l'endroit où « La plus belle de tous les âges » avait trouvé la mort. Une vieille femme, la mère Wang, y avait ouvert un pavillon de liqueurs, où l'on pouvait au besoin passer la nuit. Quelques voyageurs trouvaient aussi un abri dans la « maison des hôtes » d'un petit couvent bouddhique bâti à l'entrée de la ville, en l'honneur de la Seconde Impératrice.

En cette journée de fin d'automne, un homme aux cheveux blancs, portant en bandoulière une guitare *pi-pa*, entra dans le village. Il se dirigea vers le temple, et versa des larmes en voyant la branche de pêcher coupable d'avoir prêté son aide à la mort de Bracelet-de-Jade. Puis il alla se prosterner devant la stèle placée dans l'enclos, devant la tombe de la Beauté.

Toute la capitale était à ce moment en émoi. L'Empereur Suprême, à son retour, avait fait préparer son propre tombeau, le *Traï-ling*, à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Tsienn Tcheou, près de Tchrang-ngann. Il avait tout organisé pour le transport du corps de son amie, qui devait reposer près de lui. Il était venu lui-même assister à l'ouverture de la tombe. Mais à l'immense stupeur de chacun, le corps n'était plus là. Il n'y avait que ses longues robes, et, dans sa manche, les gages d'amour, témo ns de son passé. Le parfum rare qui s'était alors dégagé de la terre n'avait plus laissé de doute: devenue Immortelle, Bracelet-de-Jade s'était élevée dans les Cieux. Robes et bijoux seuls avaient donc été inhumés au *Traï-ling*.

Le vieillard à la guitare, après avoir salué la stèle, était entré dans le pavillon de la mère Wang. Elle l'accueillit avec le sourire des gens de son métier. Il demande :

— Est-il vrai que vous ayez encore un des bas de l'Impératrice ? Ne pourrais-je voir cette relique ?

— Certainement, vous pouvez. Mais je vous préviens que le payement n'est pas compris dans la note du repas.

Un curieux qui était entré les entendit et demanda :

— Puis-je aussi le contempler ? Je payerai ce qu'il faudra.

— Venez, venez, dit la vieille.

Elle les fit entrer dans une pièce située derrière la grande salle. Il y avait là une haute armoire fermée par un cadenas. Elle poussa la languette de cuivre et ouvrit le battant. Sur un coussin, le bas était épinglé. Elle le montra aux deux hommes.

Après un long silence, le musicien joignit les mains et des larmes roulèrent de ses yeux. Il ne put s'empêcher de s'écrier :

— O tissu délicat entremêlé d'invisibles fils d'or ! Ta couleur est toujours fraîche. Et le parfum délicieux de l'Impératrice n'est pas encore dissipé ! Et cependant, que reste-t-il de la chair parfaite que tu ornais ? Ta brillante transparence me rappelle un lambeau de nuage au couchant. Le Fils du Ciel et la Cour osaient à peine te regarder autrefois. Et maintenant tu passes de mains en mains dans un pavillon de liqueurs ! Hélas ! Pourquoi faut-il que la Très-Belle ne soit plus qu'une tradition immortelle ?

Et se tournant vers la vieille, il demanda :

— Quel prix voulez-vous de ce bas ? Je ne suis pas riche, mais je donnerais volontiers une bonne somme.

— Eya ! répondit la mère Wang, en reprenant son bien. Je suis âgée et je n'ai pas d'enfants pour prendre soin de moi. Sans ce bas, je serais déjà morte de faim. Et d'ailleurs qu'en feriez-vous ? Non, non, je le garde.

Les deux hommes, ayant payé la petite somme exigée pour voir la relique, retournèrent dans la grande salle. Le curieux fit asseoir le musicien, et commanda le repas. Puis il dit :

— Plus je vous regarde, et plus vous me rappelez un illustre personnage de l'ancienne Cour. N'êtes-vous pas Li Kwei-nienn, le chef de l'orchestre impérial ?

— Comment m'avez-vous reconnu ? demanda l'autre

tristement. L'âge et les chagrins ont pourtant blanchi mes cheveux et sillonné mes tempes.

— Je vous avais regardé bien souvent au temps où j'étais jeune. Alors, dans mon amour pour la musique, j'errais toujours autour du palais, saisissant çà et là les mélodies que la brise apportait jusqu'à moi... C'est d'ailleurs ainsi qu'un jour je vous ai entendu, sur l'angle de la muraille, étudiant une composition céleste que j'ai apprise en partie, et que je joue pour me consoler dans mes moments de tristesse.

Et tirant de sa poche une flûte de fer, il joua les premières mesures de la Danse des vêtements diaprés. Le musicien prit sa guitare et l'accompagna. Quand ils eurent terminé, le curieux demanda :

— Qu'étiez-vous devenu lors de la révolte ? Aviez-vous suivi la Cour ?

— Non, j'ai fui de mon côté. Notre orchestre avait été surpris par l'usurpateur. Mais le prem er soir, un brave de notre troupe a insulté et frappé le tyran, acquérant ainsi une gloire immortelle. Et moi, j'errais de province en province, chantant dans les maisons de thé pour gagner ma nourriture, et pleurant sans cesse les heures divines que nous avions connues.

— Pour moi, l'obscurité de mon rang m'a préservé de trop grands malheurs... Mais tous nos grands poètes ? Je sais que Tou Fou, trop sincère, a été exilé comme gouverneur sur les frontières. Et Li Po ? Avez-vous appris son sort ?

— Hélas ! Il n'est plus. Il avait quitté la capitale depuis longtemps et, quand la révolte éclata, il se trouvait dans les monts Lou chann. Or le prince Ling était alors gouverneur de la région, et décida de profiter des troubles pour fonder une dynastie. Connaissant les talents de Li Po, il l'envoya chercher dans sa retraite et lui offrit le poste de prem er ministre. Le poète, dans sa loyauté, refusa. Il fut gardé pourtant auprès du prince. Plus tard, Kwo

Tse-y, poursuivant ses victoires, survint avec son armée, et défit le prétendant. Li Po, arrêté, fut conduit devant Kwo dont il avait sauvé la vie, comme vous vous le rappelez. Le maréchal délia lui-même son prisonnier et s'agenouilla devant lui, tandis que Li Po se prosternait de son côté pour marquer sa reconnaissance. Kwo Tse-y fit aussitôt un rapport au Trône proposant le poète pour un poste important. Quelques jours plus tard, un édit paraissait, accordant à Li Po le titre de Premier Historiographe de l'État. Mais ses goûts d'indépendance et le souvenir de l'ancienne Cour l'empêchèrent de rejoindre son poste. Il poursuivit ses voyages. C'est ainsi qu'il fit un soir une promenade sur le lac Tong-ting avec quelques amis de choix. La lune brillait d'une clarté rare. Les promeneurs joyeux avaient vidé d'innombrables coupes et chantaient, quand tout à coup, dans les airs, un concert merveilleux leur répondit. Un grand tourbillon se produisit sur le miroir des eaux, et l'on vit un poisson géant s'approcher, précédé de deux génies avec des étendards.

Un nuage diapré descendit sur les flots et, quand les promeneurs prosternés se relevèrent, Li Po n'était plus parmi eux. Ils le virent debout sur le dos du poisson, s'éloignant au milieu d'une foule de génies. Depuis lors, un temple a été bâti sur le bord du lac et des sacrifices y sont offerts par les fonctionnaires locaux.

Cependant le soir approchait, et déjà le crépuscule estompait la lumière du jour. Le musicien se leva.

— Avant de repartir, je veux une fois encore saluer la stèle.

— Je vous accompagne.

Ils sortirent de la maisonnette, se dirigeant vers l'enclos du temple. Un chant doux les surprit. Deux prêtresses, agenouillées, chantaient l'invocation aux ombres, brûlant de l'encens et présentant des offrandes.

Les deux jeunes femmes se relevant virent le musicien et s'écrièrent ensemble :

— Li Kwei nienn, êtes-vous une Ombre ?

— Vois-je devant moi Éternel-Renouveau et sa compagne Souvenir-sans-fin ?

— Le costume des prêtresses de Fo remplace nos vêtements de danse; et les prières sacrées, nos mélodies si belles.

— Comment êtes-vous ici ?

— Nous avions suivi notre maîtresse dans sa fuite. Après sa mort, nous avons quitté le cortège impérial afin de la servir encore en implorant pour elle le dieu Fo. La munificence impériale a bâti pour nous ce couvent, où s'abritent quelques malheureuses femmes du palais. Le pavillon des hôtes sera votre abri si vous le voulez.

XXVII

Nous voici à l'époque changeante où les froids achèvent de s'adoucir.
Le temps semble paisible et l'atmosphère est déjà printanière ;
Mais des nuages épais lentement s'amoncellent.
Une pluie grasse tombe, obéissant aux lois des saisons,
Et des coups de vent grondent sur la plaine sauvage.

Les averses de pluie purifient l'air encore chargé d'une poussière opaque,
Et leurs fils pendants satisfont les désirs des feuilles et des fleurs.
Du matin au soir, tout se renouvelle à nos yeux..
Mais hélas ! le passé que nous aimons ne saurait revenir !

EMPEREUR MING HWANG-TI.
(*Trang she ;* ts. 1 ; p. 10.)

Les jours et les semaines se sont écoulés. Dans le Palais l'Empereur Suprême avait choisi pour résidence le pavillon de l'Engloutissement-dans-les-parfums. Il vivait dans une retraite absolue, et le seul être humain qui l'approchât était son fidèle Kao Li-che. Sa douleur grandissante lui avait enlevé, avec ses forces, toutes les joies de la vie. L'intensité de ses regrets était la dernière expression de son existence.

Il avait fait exécuter par un des plus habiles sculpteurs

de la Cour une statue de celle qu'il ne pouvait oublier. La figure était de jade blanc ; les cheveux, de marbre noir. Pour les vêtements, avec l'envoi des écharpes, des jaspes de différentes couleurs avaient été employés. Des encens brûlaient sans cesse devant l'image, et l'Empereur, que la souffrance avait soudainement vieilli, ne quittait jamais la pièce où se trouvait ce reflet de la bien-aimée.

Un soir, à demi étendu, il regardait monter dans le Ciel la lune ronde comme un bouclier d'or, et ses regards buvaient la lumière de l'astre témoin de ses serments.

— Ah ! Mon épouse ! Mon épouse ! s'écrie-t-il. Pourquoi m'avoir quitté?... Je revois ton visage dans l'ombre et dans la lumière. Ton corps léger flotte vers moi dans les brouillards du lac. Que d'heures j'ai perdues loin de toi ! Que de bonheur gâché dans nos querelles !... Je me rappelle cette soirée de Septième Soir, quand nous avons sacrifié à la Fileuse et au Bouvier, nous jurant de ne jamais nous quitter. Mais tu ne me rejoins pas dans la vie... L'heure n'est-elle pas venue de te rejoindre dans la mort ? O lune ! Dites-moi ce que je dois faire pour la retrouver !

Pendant qu'il parle, des nuages épais montent lentement dans le Ciel et voilent la face de l'astre étincelant. Tout devient sombre. Un souffle glacial fait frissonner les feuilles et gémir les arbustes. Les rafales se multiplient et grandissent. Le fidèle eunuque ferme avec soin les panneaux des fenêtres et les battants des portes.

Le Fils du Ciel, dans la chambre tiède, se prépare lentement pour la nuit. Les regrets ont blanchi ses cheveux et voûté sa silhouette altière. Il dit à Kao Li-che, qui lui enlève ses lourdes robes brodées :

— Je ne sais quelle angoisse m'étreint ce soir. Le bruit de la tempête me bouleverse, et mes souvenirs m'oppressent plus encore que de coutume. Il me semble qu'elle est là, près de moi, mais qu'elle refuse de se laisser voir.

Il rêve encore, au grondement de la rafale.

— Li-che... Li-che ! Entends-tu ces sons étranges dans la tempête ?

— N'est-ce pas le ruissellement de l'eau sur les feuilles de bananiers ?

— Non, écoute.

L'eunuque tend l'oreille ; puis il secoue la tête.

— Je ne perçois que le grondement du vent et les craquements des branches.

— N'entends-tu pas ce chant mélancolique dans la nuit ? Toute la tristesse de l'automne y est contenue... l'automne de mon amour et de ma vie.

— Serait-ce les tintements doux des clochettes du toit ?

Mais le souverain ne l'écoute pas :

— La mélodie monte, plaintive, mais si douce... Sans doute, les Ombres de la nuit m'invitent à La rejoindre ?...

— Il se fait tard. Que le Seigneur mon Roi se repose. Je resterai près de lui afin que les flambeaux ne s'éteignent pas.

— Ombres au chant séducteur, continue l'Empereur Suprême à voix basse. Est-elle parmi vous ? Ne pouvez-vous me dire où je la retrouverai ?

— La nuit s'avance. Voici la troisième veille qui sonne. Seigneur, Seigneur ! Daignez vous reposer.

Il s'étend enfin, et le silence règne, troublé d'instants en instants par les gémissements de la tourmente. Tout à coup, le dormeur s'ag te. Il voit deux soldats entrant, l'épée nue à la main, traînant un officier enchaîné. Ils s'avancent et saluent :

— O Dix mille années ! Nous avons enfin pu saisir Tchenn Suann-li... le voici.

L'officier agenouillé frappait la terre avec son front :

— Grâce ! que la miséricorde divine me pardonne !

— Meurtrier ! As-tu pardonné ? As-tu fait grâce à celle qui était innocente ? Croyais-tu donc que ton crime res-

terait impuni ? Pensais-tu pouvoir m'échapper ? Qu'on l'emmène pour le couper en morceaux, et soyez sans pitié.

— Nous obéissons à l'ordre !

L'officier implore encore, mais déjà, de leurs épées, les soldats lui arrachent lambeau de chair sur lambeau de chair. A ce moment surgit un monstre au corps de porc, à tête de dragon. Son ventre lui bat les jambes, et, dans sa grimace, l'on reconnaît le sourire de Ngann Louchann. Le dormeur terrifié appelle à grands cris :

— Au secours! Au secours ! Il me tue ! Kao Li-che, viens !

Il se réveille en sursaut, baigné d'une sueur froide. Le serviteur fidèle est déjà près du lit et lui tient la main :

— Je suis là, ô Seigneur! La chambre est vide... Calmez-vous.

La pluie bat sans arrêts les panneaux des fenêtres, et les rafales secouent avec rage les tuiles de la toiture.

— Ne t'éloigne pas, dit enfin le Fils du Ciel, calmé. Voici que j'entends de nouveau cette musique céleste. Ombres nocturnes, attendez-moi, guidez-moi...

Il s'étend de nouveau et s'endort. Alors il lui semble que son corps baigne dans une atmosphère plus froide et claire. Il s'élève sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin il pénètre dans un palais merveilleux fait de clarté.

Dans la salle principale, au milieu d'une cour brillante, une femme d'une beauté surprenante est assise sur un trône de diamants. Devant elle est Bracelet-de-Jade, irradiant une lumière magique. La Souveraine lui dit sévèrement :

— Je n'ai pas oublié les serments faits devant moi. Vous avez juré de ne jamais vous quitter, morts ou vivants. Les mois et les jours ont passé. Te voilà devenue Fée. Tu demeures parmi nous, immortelle et toute-puissante. Comment se fait-il que tu n'aies rien fait pour rejoindre ton amant ? As-tu donc oublié tes promesses ?

Bracelet-de-Jade a baissé la tête :

— Je n'ai rien oublié.

— Alors, pourquoi l'abandonnes-tu ? Ce soir encore, ses prières sont montées jusqu'à moi. Il me demande de te rejoindre. Pourquoi n'es-tu pas près de lui, le consolant dans ses songes, l'aidant à attendre l'heure où vous serez réunis dans les cieux ? Ne sais-tu pas que son amour profond, son désespoir depuis ta mort, l'ont élevé au-dessus des hommes et qu'à son tour il deviendra génie, puisque son âme immatérielle a dominé son corps ?

— Je n'ai jamais cessé de songer à lui, dit enfin la fée. Mais quand je veux le rejoindre, le souvenir atroce de ma mort se dresse entre nous comme un mur. Je ne peux lui pardonner d'avoir consenti à notre séparation... d'avoir laissé mon corps périr ainsi.

— Ne t'a-t-il pas donné, par ton sacrifice, le mérite qui a fait de toi une immortelle ? L'exemple de ton courage et de ton dévouement n'est-il pas proposé à toutes les femmes de l'Univers ?

Mais déjà Bracelet-de-Jade, agenouillée, pleure et tend les bras vers la Lumière de la nuit.

— Non, je ne l'ai pas oublié, et j'ai honte maintenant de mon ressentiment. Accordez...accordez-moi de retourner sur la terre... je serai de nouveau sa servante.

A ces mots le dormeur veut s'élancer, mais il se heurte à son lit, et s'éveille. Lao Li-che lui sourit :

— Le Seigneur a donc vu Notre Mère, qu'une telle expression de bonheur irradie son Auguste Visage ?

Mais le souverain ne répond pas. Au dehors la tempête s'est apaisée. Une clochette tinte encore, cristalline. Les dernières gouttes de la pluie tombent une à une. Et déjà une teinte grise dissipe l'ombre des fenêtres. Une fauvette chante mélodieusement et bientôt le concert des oiseaux célèbre la fin des horreurs de la nuit.

Le Fils du Ciel, paisible, tient la main de son vieux serviteur. Il regarde avec compassion ses traits ridés et ses cheveux blanchis :

— Voici bientôt un demi-siècle que tu veilles sans relâche sur ma vie et sur mon bonheur, ô loyal Kao Li-che. Tout-puissant sur la terre, je t'ai bien mal récompensé de ton dévouement sans limites.

— Le Maître du Monde m'a donné sa confiance et son affection. Était-il une récompense plus haute ? répond simplement le vieillard.

— J'aurais pu te montrer davantage la reconnaissance de mon cœur. Mais si, après ma mort, je possède quelque influence, je ne veux pas avoir de repos avant de t'avoir obtenu le bonheur dont tu es digne.

Les larmes roulent dans les yeux du vieil eunuque.

— O dix mille années ! Je pensais parfois que vous ne remarquiez même pas mes efforts ! Vos paroles me donnent une joie qui ne me quittera plus.

— Je sais que mes instants sont comptés, continue le Souverain. Quand je serai parti, veille bien à ce que les robes et les bijoux de la Seconde Impératrice soient placés dans mon cercueil. Que son nom sacré soit gravé près du mien sur une plaque de Jade, et que les sacrifices s'adressent à elle comme à moi.

— Le Seigneur vivra longtemps encore pour me donner ses instructions. Qu'il repose un peu ; le jour se lève à peine.

A demi-étendu sur les coussins de soie brochée, le Souverain lui sourit et clôt les paupières.

Le concert des oiseaux se transforme peu à peu en une mélodie suave. Des parfums inconnus pénètrent dans la chambre. L'aube grise s'illumine de lueurs mystérieuses. Le souverain, dans son sommeil, sourit et murmure des phrases que l'eunuque, l'oreille tendue, surprend à demi :

— Quelle brise étrange et douce m'emporte en un tiède tourbillon ? Tout n'est que lumière et fraîcheur, transparence et beauté... Je ne distingue déjà plus les formes, mais l'essence même des choses... Voici le Palais de la Nuit... une troupe de jeunes femmes aux visages éblouis-

sants s'avance... Elle ! Elle ! Te voici, mon épouse! je revois tes yeux; je tiens ta main. Tout notre amour passé afflue comme un torrent dans mon cœur... la joie de te retrouver m'étourdit et me grise. Il me semble que les derniers liens de mon corps se détachent enfin... Ah !

Il se redresse sur son lit et retombe lourdement, les yeux ouverts, fixes et sans vie.

Kao Li-che abaisse pieusement les paupières encore tièdes. Il ne peut retenir ses larmes.

Puis, il va relever les panneaux de la fenêtre pour laisser entrer la fraîcheur du matin, et voit dans le ciel le disque pâli de la Lune. Deux points brillants semblent s'élever vers elle pareils à des étoiles. Ils montent, unis, dans l'azur, entourés d'un halo de clarté.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Marcel Barrière : *Essai sur le donjuanisme contemporain*, Editions du Monde nouveau. — Gœthe : *Le serpent vert, conte symbolique traduit et commenté par Oswald Wirth*, Editions du Monde Nouveau. — Emile Magne : *La fin troublée de Tallemand des Réaux*, Emile Paul. — Emile Magne : *Une amie inconnue de Molière, suivi de Molière et l'Université*, Emile Paul. — *Charladolphiana*, à Utrecht et Perrin. — *Mémoires fragmentés du Conseiller de Légation C.*, à Rotterdam et Perrin.

Dans cet *Essai sur le Donjuanisme contemporain*, M. Marcel Barrière étudie le phénomène capital, d'ordre à la fois physiologique et psychique, « par quoi s'engendre et se forme l'amour chez les modernes : la séduction. » Cet acte réfléchi, l'acte de volonté par lequel l'homme « exceptionnellement doué des attributs du séducteur attire à lui la femme et la conquiert, parfois sans l'aimer ». Cet homme presque né d'hier, c'est l'artiste en donjuanisme. Et c'est justement un art que Marcel Barrière s'est proposé de mettre en lumière « par l'examen de ces œuvres d'amour ignorées que le moraliste dédaigne et que le romancier... est le plus ordinairement inhabile à découvrir ».

Pourtant M. Barrière n'a pas la vanité d'aboutir en cette matière subtile à une méthode ou à un système : le donjuanisme n'est pas un métier.

S'il existe vraiment des règles de l'art de séduire, elles ne conviennent, en tout état de cause, qu'à une minorité infiniment petite, et ne s'appliquent intégralement que dans un choix de conditions dont la concordance parfaite est rarissime. Les quelques Don Juan capables de suivre en secret ces règles inédites, impraticables pour le restant des hommes, n'ont pas besoin qu'on les leur apprenne ; ils sont chacun leur propre maître, et ils ne font jamais d'élèves.

A vrai dire, constate M. Marcel Barrière, l'instinct de l'amour est resté le même depuis le premier homme. Ce qui a varié, c'est la forme, « l'extériorité selon laquelle la passion se manifeste ». Et le donjuanisme apparaît à M. Barrière comme la dernière manière de comprendre et de pratiquer l'amour moderne.

Il constitue, écrit-il, dans le temps présent la suprême conquête de l'art sur la nature : « Le donjuanisme contemporain se rattache à deux causes : le retour de l'esprit humain à l'idéal païen, tel que le comprennent les vrais artistes, et la résistance de plus en plus osée de l'individu aux lois restrictives ou trop étroitement régulatrices de la liberté d'aimer. »

Si, dit encore très justement M. Barrière, dans l'ordre des appétences morales le goût pour la poésie ou la philosophie est le plus noble que puisse connaître l'esprit humain, le premier d'entre les goûts physiques est certainement celui de l'amour :

Presque tous les génies ont été de grands et de puissants *aimeurs*. On en doit conclure que si Don Juan n'atteint pas parfois à la renommée des grands hommes il en possède toujours l'étoffe. Pour si secrète qu'elle demeure, sa royauté ne s'en exerce pas moins, par l'effet d'une destinée peut-être plus enviable que celle des seuls amants de la gloire, dont la postérité se plaît à retenir les noms.

On voit quelle belle et noble conception M. Marcel Barrière se fait du Don Juan moderne et quel être d'élite il constitue pour lui. Je ne puis m'empêcher d'épingler ici un des *Huit Aphorismes* de Remy de Gourmont :

Une vie de grandes satisfactions passionnelles, même traversée de luttes et de difficultés, vaut mieux qu'une existence sacrifiée à la poursuite d'une fortune qui arrive trop tard, quand le ressort vital est brisé, quand l'homme solitaire n'est plus qu'une somptueuse horloge qui marque des heures inutiles.

Cet *Essai sur le Donjuanisme contemporain* est un véritable traité de l'amour moderne avec toutes ses finesses et ses subtilités. De cet essai l'auteur a voulu dégager une morale nouvelle. Une des conséquences de cette morale du donjuanisme est de contribuer à l'émancipation de la femme :

Par le fait qu'il n'impose rien aux femmes, qu'il les aime ou s'en fait aimer sans conditions, le séducteur les habitue, donnant lui-même l'exemple, à se défaire de leurs préjugés, à secouer le joug soit de l'opinion, soit de la morale. Il leur donne en un mot la belle audace d'aimer « criminellement », comme disent les légistes, les prêtres, les maris et les mères de famille.

Le donjuanisme, qui fut la chevalerie du moyen âge et qui est, dans les temps modernes, l'essence de la galanterie, a pour effet capital, conclut M. Marcel Barrière, d'imprégner les mœurs amou-

reuses d'un haut caractère de politesse. Cette politesse représente toute la morale qui suffit aux passions : « C'en doit être, à l'avenir, le seul frein. »

A la même et nouvelle Société d'Editions du *Monde Nouveau*, voici encore une traduction neuve d'un conte de Gœthe : **Le Serpent Vert**, œuvre peu connue en France et dont M. Oswald Wirth nous donne une explication ésotérique, M. Oswald Wirth qui est, ainsi que l'écrit M. A.-Lantoine, le chercheur le plus expert dans l'étude des symboles, le grand déchiffreur des hiéroglyphes, des nombres et des pantacles.

Gœthe était un Initié et un Illuminé. Il aurait alors écrit son conte pour les Initiés, pour ceux qui ont appris à déchiffrer « les hiéroglyphes éternels de la pensée humaine ».

On se demande si vraiment Gœthe avait eu la prétention de déposer dans ce conte symbolique le secret de la vie et de la connaissance. Il écrivait à Schiller : « Puisque les dix-huit personnages impliqués dans l'action sont autant d'énigmes, les amateurs d'énigmes doivent y trouver leur compte. » Puis, en 1797 : « Plus de vingt personnages interviennent dans le conte. Que font-ils donc à eux tous? Le conte, mon ami. »

§

M. Emile Magne, qui vient de donner une suite à *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux* : **La fin troublée de Tallemant des Réaux**, où il nous le montre déçu dans sa vie intime et familiale, victime aussi de la faillite des siens, — consacre encore une étude, qui fera sensation dans le monde des moliéristes, à **Une amie inconnue de Molière**, la belle Honorée Le Bel de Bussy. M. Emile Magne, d'après des papiers d'archives et des actes notariés, a pu reconstituer la vie entière, le roman de la « belle Bussy ». Cette histoire vraie est un merveilleux roman, en effet, un roman d'amour et de détresse, dans lequel M. Emile Magne, une fois de plus, nous précise le côté sentimental profond qui se cache sous le hiératisme du grand siècle. Nous assistons aux amours de la belle Bussy et du marquis de La Moussaye, le compagnon de guerre et d'amour du grand Condé : « Ensemble, et avec la même furie aveugle, ils poussaient sur l'ennemi ; ensemble ils ravageaient les ruelles ; de concert ils écrivaient ces épitres galantes que les demoiselles de l'Hôtel de Rambouillet recevaient avec transport et auxquelles répondait

Voiture. On les soupçonnait tous deux d'athéisme. » M. Emile Magne se demande où Molière rencontra cette amie de prédilection :

Au cours de ses voyages en province, alors que l'illustre théâtre parcourut l'Ouest de la France ? A son retour à Paris, en 1658 ? Nous ne pouvons le préciser. Il se fiera, dans tous les cas, à son jugement très sûr plutôt qu'au jugement suspect de sa servante, pour éprouver, avant la présentation au public, la portée de ses œuvres.

Tallemant des Réaux, ami d'Honorée de Bussy, nous entretenant d'elle, écrit : « Molière lui lisait toutes ses pièces et quand *l'Avare* sembla être tombé : — Cela me surprend, dit-il, car une demoiselle qui a très bon goût et qui ne se trompe guère m'avait répondu du succès. — En effet, la pièce revint et plut. »

On ne sait pas quel fut le sentiment d'Honorée de Bussy dans la querelle de *Tartuffe*. Mais comment, écrit M. E. Magne, n'aurait-elle pas embrassé, malgré sa piété contenue encore par les influences libertines, la cause de Molière ?

Dans le dernier chapitre de son livre, Molière et l'Université, M. E. Magne recherche quelle fut la véritable doctrine philosophique de Molière : Gassendiste ? cartésien ? sceptique ?

Notre conviction est qu'à la vérité, sans s'agréger, comme tant d'autres, à un troupeau, il participait des trois tendances. Il étouffait certainement dans le cadre étroit où se mouvait la pensée de son époque. Il avait vu les plus intègres idéologues obligés de s'expatrier pour formuler librement leurs théories ou bien voiler celles-ci sous un masque de religiosité. Le *Festin de Pierre* et *Tartuffe* furent, de sa part, des actes d'émancipation.

Pas plus que Boileau (et peut-être n'a-t-on point considéré encore Boileau sous son véritable aspect) Molière ne fut athée, conclut M. E. Magne. « Il souhaitait simplement que les progrès de l'humanité ne fussent pas entravés par l'opiniâtreté de quelques docteurs aveugles ou bornés. »

§

Voici deux petits livres qui ne sont pas signés, mais leur titre est une signature: **Charladolphiana** et **Mémoires Fragmentés du Conseiller de Légation C.** (Extraits.)

A propos de Mallarmé l'auteur nous donne un spécimen inédit d'une des adresses en vers dont le maître « avait coutume d'idio-

tiser les gens de la poste ». Ces lettres arrivaient toujours, observe-t-il ; je suis bien aise de donner cette adresse :

Tels qui s'incrustent sur l'airain,
Dédaigneux du simili zinc,
S'impriment vifs chez Paul Perrin ;
Quai des Augustins, trente-cinq.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Claudel : *Poèmes de guerre 1914-1916*, « Nouvelle Revue française ».— Edouard Dujardin : *Mari Magno, 1917-1920*, « Les Cahiers Idéalistes». — Roger de Nereys : *L'Herbier de mon amour*, A. Messein. — Jules Supervielle : *Débarcadères*, « édition de la Revue de l'Amérique Latine ».—Gabriel Mourey : *L'Oreiller des Fièvres et les Chansons de Leïla*, « Librairie de France ». — Emile Henriot : *Aquarelles*, Emile-Paul frères.

S'il est mon Rédempteur, où cela se passerait-il si je n'avais péché pas ?
Les clous seraient au corps moins durs si je n'étais moi-même aussi bas.

Ne supputons la hauteur où par ces **Poèmes de guerre** se guinde M. Paul Claudel. Souvenons-nous des années scolaires, quand les tournures de langage insolites, les dérogations à une règle grammaticale ou à un usage prenaient le nom, selon qu'on les souhaitait louer ou flétrir, « d'élégances » ou de « licences ». Pour moi cette inattendue locution : « si je n'avais péché pas », je serais enclin à l'appeler une licence, fâcheuse parce que je n'y discerne pour cause que la pauvre ambition d'amener la rime au mot *bas* du vers suivant. Mais en vérité, de ces poèmes réunis en un volume, le *Crucifix* n'est pas le meilleur. Peut-être M. Claudel a-t-il eu tort de ne l'exclure de son œuvre pas. Il se laisse emporter à la manière d'un orateur au pathétique de ses élans. Ils se brisent à chaque fois qu'il émet une image ou énonce une idée, frappant une rime de plus ou moins facile son conjugué, propre parfois à en dissimuler l'inanité.

Un poème pour M. Claudel commence à chacun des versets dont il se compose et cesse avant de s'enchaîner ou de se hausser à son apogée. Le jet d'eau a surgi plein d'une force apparente ; un obstacle même frêle s'oppose à la continuité, le dissoud, le disperse. Le bouillonnement intérieur de chaque verset ne se communique plus à ce qui le suit.

Le lyrisme s'accommode mal d'une succession d'essoufflements

saccadés. Deux lignes par la commune assonance jointes ont beau se faire précéder et suivre par d'autres groupes binaires, l'ensemble n'en constitue pas nécessairement un poème.

Aux prodigieuses visions d'antan et à cette hallucinante *Ode aux Muses* l'artifice était bien moins visible, et l'admiration était entraînée.

Quand donc, tumultueux comme il le fut, et toujours par système, volontiers prolixe aussi, le poète, puissant de jeunesse, avec cette réserve abondante de ferveur et de générosité, tel qu'alors se redécouvrira-t-il ?

Mari Magno. M. Edouard Dujardin se souvient de Lucrèce, et si « les poèmes aujourd'hui réunis sous ce titre, *Mari Magno*, ne sont rien que les réactions des événements et du spectacle de la tourmente dans la conscience, ou plutôt dans l'inconscient d'un homme qui est resté sur le rivage », Mari Magno, dit-il par allusion suffisante, mais il corrige : *grave*, et non certes plus

> Suave mari magno turbantibus œquora ventis
> E terra magnum alterius spectare laborem...

Ses poèmes en longues laisses déroulant leurs syllabes chanteuses et songeuses se fondent presque tous sur l'indignation. C'est pourquoi le recueil en 1920 s'est arrêté : « Lassitude, découragement aussi », et parce qu'aux temps actuels convient à coup sûr « moins Jérémie qu'Aristophane ».

Probablement M. Dujardin se défendrait d'avoir fait dans son livre œuvre de parti. Il a senti son cœur, la puissance des souvenirs l'entraîner ; il s'est senti ému de ne pouvoir plus considérer comme il les avait vus ceux à qui il devait le développement de son cerveau, la forme de sa passion du beau, la substance de sa vie intellectuelle et morale.

Les excuse-t-il de leur félonie, de leur hypocrisie prolongée et cauteleuse, de leur formidable brutalité ? Non, mais dans un jugement qu'il s'imagine impartial, il tente de les laver d'un excès de reproches, et surtout est-il persuadé que tout autre peuple, dans des circonstances identiques, n'eût pas autrement agi : qui donc oserait se croire, se proclamer exempt de tout blâme ?

Même au fond de la tourmente il songe à l'universelle frater-

nité, aux liens des esprits contre le déploiement asservissant de la force armée et de la finance intéressée.

M. Edouard Dujardin est un prophète. Il considère de très haut le monde, il ne se mêle aux réalités que dans le dessein d'en modifier, d'en rectifier le cours. L'idée souveraine est à ses yeux la justice. Il prépare et conduit aux temps futurs, et son éloquence ardente, dédaigneuse, enflammée ou ironique, est entraînante parce qu'il est convaincu.

Mme Roger de Nereys traite de façon fort différente le poème en prose; chez elle il ne tente pas de convaincre, ou s'il persuade, c'est par le charme de la séduction. **L'Herbier de mon Amour** interroge les fleurs du souvenir, les moments de l'espérance d'autrefois, les heures bientôt oubliées. Que furent-elles ? Qu'en reste-t-il au cœur, à l'âme ? O parfums, ô formes suaves et les plus belles, ne sera-t-il donné qu'une fois d'avoir aimé ? Et ce livre de poème est une fervente constatation du besoin, de l élan d'amour, dans une langue aisée, odorante autant que les fleurs qui en forment le thème varié, souple, harmonieux.

Après avoir donné *Comme des Voiliers* et les *Poèmes* précédés d'une préface de Paul Fort, M. Jules Supervielle chante, non seulement les **Débarcadères**, comme il intitule son beau recueil où l'extase des paysages vastes de la pampa se mêle à l'ivresse du large, mais aussi l'attente impatiente et amusée, railleuse volontiers et ironique dans les villes lointaines, primitives, où vivent les hommes de sang mêlé et des femmes indolentes, songeuses, simples, superstitieuses, aux gestes gracieux dans leur gaucherie pittoresque, parmi les parfums et les couleurs.

Qu'importe le thème et même l'apport original d'un exotisme, non plus extérieur, mais essentiel au poète unissant aux souvenirs de France les visions lointaines ? M. Supervielle chante et souffre et s'exalte lui-même. Il vit dans ses poèmes et c'est un poète qui désormais n'est plus pareil à aucun autre, étant l'égal de certains qui comptent au nombre des plus authentiques. Il use du vers libre avec une aisance toute personnelle et revient au vers régulier sans aucune difficulté, au gré des heures, selon les nécessités, et il sait marier à des tons véhéments d'hallucination la familiarité parfois du parler populaire.

C'est une question si le lyrisme en dernier ressort s'alimente des ressources de l'intelligence lucide, ou si la raison n'y doit

pas à un degré être soumise à l'instinct. M. Gabriel Mourey, semble-t-il, ne s'en embarrasse guère. Dire qu'il n'a rien d'un lyrique, certes, serait excessif. Il a le goût des images, la science du rythme, un certain élan du sentiment, mais que sa conscience et sa science contrôlent, et dans ses deux séries nouvelles de poèmes, **l'Oreiller des Fièvres et les Chansons de Leïla**, une surveillance de soi-même dont l'effet est de pénétrer très profondément dans l'abîme confus où se forment les sensations, d'en explorer les causes secrètes, de s'en révéler à soi-même la progression et les plus lointains accroissements, d'intéresser le lecteur plutôt que de l'échauffer ou de l'entraîner. L'élocution est subtile non moins que précise; je ne rencontre pas chez M. Mourey ce flottement, en moins, en plus, de l'expression qui évoque plus «le bleu fouillis des claires étoiles» que l'exacte définition de chacune d'elles. Malgré le bris de la phrase à la mesure des cadences et l'appui des rimes et des assonances, la fantaisie du poète cède une importance peut-être disproportionnée à l'analyse du psychologue. La langue dont use M. Mourey est pure, sûre et nette; elle est d'un écrivain irréprochable et consciencieux; elle ne frémit pas. Pour lui qui a si bien étudié Edgar Poe, il me paraît plus proche parent du conteur que de l'auteur d'*Ulalume* par exemple. Esprit distingué, critique étonnamment sagace, certes M. Gabriel Mourey me paraît toujours par un acte de décision volontaire et élégant avoir résolu d'être poète, plutôt que d'y avoir été contraint par une nécessité irrésistible de son âme. Comme il est très lettré, et érudit, et averti merveilleusement, il apparaît sur un plan où, pour ma part, je situe, en tant que poètes, MM. Anatole France et Charles Maurras, ou, encore, Remy de Gourmont.

Discrètement presque, ou avec une simplicité élégante, M. Emile Henriot nous présente ce recueil, 1914-1921, d'**Aquarelles** auxquelles il joint un certain nombre de *Poésies diverses*. Souvent descriptif, ou il suggère avec soin selon la manière de Chénier reprise par Samain, cultivée par Henri de Régnier, ou il s'énonce avec les tendresses, les regrets, les espoirs de son âme de façon qui l'approche fort de son grand ami et compagnon de début, Paul Drouot. Une solide et mélancolique élégie est dédiée à la mémoire de chers compagnons disparus: l'admirable Paul Drouot précisément, le dolent et délicieux Emile Despax. Adolescence ar-

dente et convaincue, au temps des premières lectures, quand celui-ci essayait ses premiers vers, *Au seuil des Landes*, et celui-là débutait par *la Chanson d'Eliacin*, M. Emile Henriot, en même temps, offrait des *Poèmes à Sylvie*. Ce qu'il promettait alors, ses *Aquarelles* d'aujourd'hui et ses autres poésies le tiennent, il est un délicat artiste, discret et charmant.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Saison nouvelle. — Une réponse de M. Maurice-Verne — Antoine et monsieur Le Roy, de la Comédie-Française. — Un jugement. — Incidents. — Mémento.

Le 11 septembre dernier, vers neuf heures moins un quart, les passants de la rue des Mathurins, à Paris, virent un petit rassemblement d'hommes en smoking : ils formaient plusieurs cercles sur le trottoir et devisaient tristement en fumant des cigarettes. Les gens qui passaient à proximité de ces groupes ne se doutaient point qu'ils assistaient à un événement. Mais les fumeurs du trottoir en avaient, eux, pleine conscience. Un sombre plaisir les anima, quand, obéissant à l'on ne sait quels mystérieux appels, ils disparurent un à un sous le porche d'une maison voisine. Cet événement, c'était **l'ouverture de la saison** 1922-1923, c'était la première générale de l'année. On jouait, au Théâtre Michel, une pièce de M. Louis Verneuil. Voilà une campagne dramatique qui s'ouvre sous de noirs auspices.

Je n'ai pas vu cette pièce de M. Verneuil, qui s'appelle *la Pomme*, et que les généraleux ont croquée avec un appétit accru par trois mois de clôture, de jeûne et de vie au grand air. Je ne l'ai point vue et n'en parlerai pas. Je dirai toutefois qu'il nous plaît fort de voir M. Verneuil lever le rideau. Voilà, je le confesse, une fameuse illustration de mon dernier article. Chose pitoyable : les directeurs n'entendent même plus la voix de l'intérêt. Ils useront les vieilles cordes boulevardières jusqu'à la chute finale. A l'exclusion de tous écrivains véritables, ils joueront des pièces de Wolf, de Capus, de Veber et de l'indépassable marquis de la Motte-Ango... Et les jeunes ne franchiront le seuil des temples que du jour où, renonçant aux lettres, ils accepteront d'écrire comme de Flers, comme Capus, comme Wolf et comme Veber. Ce jour, hélas ! vient vite pour beaucoup ! Que de poètes se sont

résignés à célébrer les palaces, les tziganes, la névrose et l'amour en limousine ! Le pauvre Bataille n'en fut-il pas le plus cruel exemple ? Il faut avoir, il est vrai, l'âme d'un artiste bien chevillée au corps d'un pauvre pour passer durant toute une vie à côté de la fortune. Sans compter que les mercantis du théâtre apportent, dans la tentation des honnêtes écrivains, une persévérance diabolique. Mais le bruit des écus suffit ordinairement à vaincre scrupules et résistances. Pouvons-nous attendre de ceux que nous aimons, des Lenormand, des Romains, des Verne, des Crommelynck, des Obey, des J.-J. Bernard, des Benjamin, des Duhamel, des Vildrac, etc., qu'ils renonceront tous à Satan-Quinson et fassent, sur Gavault-Belzebuth, le signe de la croix? L'avenir nous l'apprendra.

M. Maurice-Verne, justement, a pris la peine de me répondre(1). L'auteur des *Mille et une nuits* m'honore d'une estime que je ne suis pas certain de mériter. Ses compliments me touchent. Son optimisme me réconforte :

Les auteurs indépendants, écrit-il, jeunes ou non, commencent de n'avoir plus peur des directeurs à combine. On va voir bientôt s'éclairer la forêt de Bondy. Et voilà, le seul terrain pour l'effort. Des jeunes auteurs viennent de réussir... matériellement et, néanmoins, sans faire de concessions. Ils ont donné leur preuve. Le public a suivi. Même les spectateurs qui écrivent. Le public suit toujours. Il faut imposer. Il faut vouloir. Il faut aérer la forêt de Bondy. Il ne faut pas avoir peur. Il ne faut pas avoir peur! J'admire, au contraire, comment ceux des générations actuelles de notre école dramatique savent imposer leurs droits. Allez donc demander à Alfred Savoir s'il est disposé à «combiner» sous le manteau ? Si le premier directeur venu, avec son certificat d'études ou ses bons points du cours du soir, pourra taillader à loisir dans son texte?

Les critiques qui sont des créateurs eux-mêmes et dont l'autorité est non admise mais sollicitée, un Lucien Descaves, un Gaston Pawlowski, une Colette, un André Beaunier, un Paul Léautaud, un Henri Béraud, et j'en passe (2), ces critiques-là sont-ils plus disposés à laisser piétiner dans les plates bandes que les auteurs ?... Je parle avec connaissance de cause. Depuis trois années, j'ai été mêlé de près au monde des directeurs, des agents, des impresarii ; j'ai connu les «combinards» et les autres... Georges le Cardonnel — encore un beau nom littéraire

(1) *L'Ere nouvelle* du 12 septembre.

(2) J'aurais voulu trouver ici les noms de Dubech, de Paul Lombard, de Pierre Bonardi, de Marcel Martinet.

venu à la rescousse dans le domaine théâtral, — Georges le Cardonnel nous détaillait, dans le *Journal*, les efforts de Jacques Copeau et de Lugné-Poë. Les hommes joués par ces artistes n'ont qu'à vouloir. Nous possédons encore ces honnêtes gens et ces sincères, Dullin, Gaston Baty et sa chimère ; d'autres jeunes. Nous avons enfin la ressource d'aller frapper au petit logement de la place Dauphine trouver le bon bougon, notre maître à tous.

Celui-là attend les hommes. Si le public a perdu Antoine, les auteurs le gardent. Les lecteurs du *Temps*, tout comme ce bon Sarcey, étaient jadis contre lui. Il est grand. Il est glorieux. Il nous eng... quand il le faut. Il fut le collaborateur de ces maîtres vivants qui nous montrent l'exemple, François de Curel, Courteline Il règne toujours — quelque tendance qu'elle montre, de quelque chemin qu'elle vienne — il règne sur la jeunesse.

Voilà une conclusion à quoi je souscris de grand cœur. **Antoine**, en effet, demeure notre conscience à tous, qui aimons le théâtre, et cherchons, pleins de tristesse, l'image du passé, derrière les murs d'affiches d'à présent. Ceux qui admirent, du fond des provinces, la foi courageuse et la haute probité d'Antoine ne connaissent peut être pas la stature de cet homme. Il faut vivre parmi la gent dramatique pour mesurer à son prix une si noble intransigeance. Et cela, on le comprend mieux encore, lorsqu'on voit un monsieur Le Roy s'escrimer après lui du bec et des pattes. Il faut que je vous conte cela. C'est le dernier scandale.

§

Ce **Le Roy**, si je crois ce qu'on m'en dit, est sociétaire de la Comédie-Française. Il y joue les guerriers et cela lui valut, paraît-il, d'être mobilisé sur place, comme spécialiste. Son talent et son courage se compensent harmonieusement. Il vient de se frotter, dans *Britannicus*, au rôle de Néron. Comme il est fort maigre, son Néron ressemblait à un héron. La critique, en général, lui reprocha de moudre les vers à la façon d'un moulin à café. En outre il possède, a dit un de mes confrères, « le nez de Jeannot », tandis qu'un autre assure que « comme il n'a pas de force, il est obligé de crier tout le temps ». On voit que ce début fut un succès. Or, Antoine écrivit, dans l'*Information*, des choses moins rudes mais non moins justifiées, qui par un caprice singulier de l'humaine nature déplurent davantage à notre carnavalesque imperator. Il en fit un papyrus que l'*Information*

reproduisit « en même place et même caractères » avec un grand respect de la loi. C'est un monument. M. Le Roy, comme plusieurs de ses camarades, écrit dans une langue qu'il croit être la langue du XVIIe siècle, parce que d'archaïques béquets en relèvent, d'espace en espace, le saumâtre galimatias. Dans ce patois, qui est celui du sociétariat, M. Le Roy entonne sa propre louange. Et c'est à se frotter le derrière sur le plancher. Par malheur, M. Le Roy a voulu non seulement se glorifier, mais encore se venger. Aussitôt, il abandonne le langage de son homonyme Louis XIV, que l'on appelait aussi le Roy. Et c'est dès lors à la manière des pires cabots qu'il aboie aux chausses d'Antoine. Un tissu de plates malveillances ! Je n'en veux relever qu'une :

Sans doute, êtes-vous venu trop tard aux humanités pour qu'elles aient pu vous donner cette indulgence distinguée qui sied si joliment aux grands lettrés de France. Vous préférez un autre style, et ceux qui ne sont point de votre bord, qui n'ont point été votre ouvrage, il ne vous plaît ni de les accueillir, ni de les apprécier, mais seulement de les intimider et de les abattre, si vous le pouvez, quand le moment vous semble opportun.

Ce n'est là, dira-t-on, que prose de cabotin vexé. Sans doute. Mais M. Le Roy aurait bien tort de croire que les choses aient, depuis le grand siècle, à ce point changé qu'il lui soit permis de faire céans l'impertinent. Certes il n'est plus aujourd'hui question de le traiter comme on traitait alors les maroufles ; il ne sera point bâtonné. Mais il y a la sanction du sifflet que nous lui épargnâmes bien à tort. Il fera sagement de mesurer ses prochaines manifestations, s'il ne tient pas à savoir ce qu'il en coûte de jouer les Mascarille au naturel.

§

Mes lecteurs, si j'en ai, ont vu que le dernier feuilleton dramatique du *Mercure* était rédigé par un intérimaire des plus honorables, qui porte le nom de Florian et publie, sur papier bleu des fables dont la morale fait appel aux procureurs généraux de même qu'aux commandants et officiers de la force publique. Ces militaires et ces magistrats devront prêter main forte à ce que je paie une somme de vingt sous ès-mains de M. Gandera. Je ne reviendrai pas sur un procès qui m'a valu d'entendre le plus grand artisan du théâtre moderne parler en ma faveur — et la satisfaction de recevoir, par la bouche de M. le substitut Gaget,

des louanges qui dépassent singulièrement mon mérite. Mais il y a, dans le **jugement**, quelque chose qu'il sied de retenir. C'est un passage dont le sens s'élève au-dessus de M. Gandera et de ma personne pour concerner tous les auteurs et tous les critiques. Voici :

Henri Béraud *a outrepassé les droits de libre discussion de la critique...* a fait œuvre de dénigrement excessif et brutal... Cette comédie [*les Deux Monsieurs de Madame*] *d'allures légères n'est ni pornographique, ni licencieuse...*

Cela appelle diverses réflexions. La première s'adresse au tribunal. M. du Bousquet de Florian n'a pas vu jouer la pièce en question. Ce fut dit à l'audience. Or, la pièce, au moment du procès, n'était pas imprimée. Sur quoi donc s'établit le brevet de moralité que les juges confèrent à l'auteur ? Sur ce que je vais vous dire : l'avocat de M. Gandera a « versé au dossier » une copie de l'ouvrage. Etait-ce la copie dite « de travail », celle qui, durant les répétitions et les représentations, était aux mains du souffleur ? je n'insiste pas... Dans le fait cela n'a guère d'importance. Ce qui me semble tout autrement sérieux, c'est le texte, appelé à faire jurisprudence, par lequel un tribunal français prétend établir le départ de la critique et du « dénigrement excessif ». N'étant point Dalloz, j'ignore si c'est là un précédent. Si oui, ce précédent est aussi risible que fâcheux. Un jour, si j'en trouve le loisir, je proposerai à la judiciaire de M. le président du Bousquet de Florian un choix d'invectives tirées de divers auteurs tels que La Harpe, Diderot, Jules Janin, Veuillot, Sarcey, Barbey d'Aurevilly, Mirbeau, et j'espère qu'il consentira à me dire s'il eût condamné ces écrivains.

On m'écrit, d'autre part, que ce jugement est arbitraire. C'est le cas de tous les jugements humains. Mais il est, en outre, dangereux. Il menace, comme on ne le fit sans doute jamais, la liberté de la critique. Il encourage les dramaturges à se conduire, vis-à-vis de la presse, comme des restaurateurs mécontents d'un écho. Il fera peut-être davantage pour l'avilissement des mœurs dramatiques et « l'industrialisation » du théâtre que tout le mercantilisme des marchands, toute la veulerie des critiques-auteurs, toute la sottise du public et toute la vénalité des pornographes. Au surplus, il a le mérite de placer certains problèmes sous leur véritable jour. Pour cette raison, nous pouvons accepter que les

substituts se soient substitués aux moralistes. Et je remercie M. Campinchi, qui plaida en artiste un « procès littéraire », — où il n'y avait, en fin de compte, de bonnes lettres que les siennes.

§

Incidents. — Le bruit court que le grand metteur en scène allemand Max Reinhardt viendrait à Paris cet hiver. M. Gémier met à sa disposition la scène de l'Odéon. Ce faisant, il convie les « serviteurs de l'esprit humain » à donner « l'exemple aux peuples mal conseillés ». Antoine a dit son mot là-dessus. Il approuve cette tentative. Mais, parlant des grands animateurs du théâtre à l'étranger, Antoine dit :

Je me demande seulement quelles figures feraient des hommes comme eux lorsque Gémier leur mettrait entre les mains l'instrument désuet et ridicule qu'est l'Odéon (1).

— Il ne faut pas croire qu'en gagnant son fauteuil directorial sur la rive gauche M. Gémier songe à rien qui ressemble à une retraite. Sa vieille préoccupation du « théâtre décentralisé » ne quitte point son esprit. Dans une lettre adressée à *Comœdia* (2) il expose un projet de tournées odéoniennes à l'usage des étudiants de province.

— Un beau jeu tragique, une grande œuvre de la poésie représentée comme elle doit l'être, voilà peut-être l'église à venir, l'assemblée du genre humain, au moins pour les hommes de bonne volonté. Parce qu'il est pauvre et parce qu'il est simple, Copeau est plus propre à nous offrir ce spectacle que tout autre. Mais bien plus encore parce que directeur de théâtre, metteur en scène, maître d'école, ou comédien, Copeau est surtout le confident des poètes, un bon et véritable écrivain. Copeau est tout intelligence .

Cela est très exact et fort bien dit — encore que ce soit par M. Suarès (3).

— « L'atelier » de M. Charles Dullin donnera, cet hiver, de nombreuses représentations à Montmartre. Lui aussi, Dullin est pauvre. Et nous attendons tout de son effort et de son courage.

MÉMENTO. — THÉATRE DE L'ODÉON : *Penthésilée,* pièce héroïque en trois actes en vers de M. A Mortier (1er septembre).

HENRI BÉRAUD.

(1) *L'Information* du 11 septembre.
(2) 10 septembre.
(3) *Comœdia* du 11 sept.

HISTOIRE

Maurice Croiset : *La Civilisation hellénique*. Aperçu historique, 2 vol., Payot et C[ie]. — Alice Brenot : *Recherches sur l'Ephébie attique et en particulier sur la date de l'Institution* (Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes.), Edouard Champion. — Mémento.

On me dit que, de nos jours, « la valeur des études gréco-latines se trouve discutée avec passion ». Aurions-nous, à l'heure actuelle, en fait d'études éducatrices, un plus digne sujet ? La culture de l'Europe contemporaine est si brillante, la civilisation moderne a si bien réussi, nous sommes en train de composer pour la postérité une si prospère et si remarquable histoire, pleine de tant de puissance constructive, de tant de sagacité politique, de tant de distinction intellectuelle, de tant de beauté morale, qu'il y a lieu, vraiment, d'être content de soi et de se croire un excellent objet pour les admirations futures. Excellent, unique objet ! Les grands chambardements des v[e] et x[e] siècles eux-mêmes ont été moins beaux que le nôtre, car ils ne donnèrent pas à savourer cette ironie d'avoir été accomplis au nom de la raison pure. Quantité d'affirmations de l'opinion, depuis la Guerre, — les plus inévitables et en un sens, les plus nécessaires, hélas ! — en dénotant une profonde régression intellectuelle, annoncent seulement la ruine de la civilisation. L'instinct de l'espèce, redevenu fruste et nu comme à l'âge des cavernes, avec seulement quelques postiches idéologiques gardés par un reste de coquetterie, a repris toute sa brutalité, sans d'ailleurs retrouver sa candeur.

C'est en se tenant à soi-même ces propos d'atrabilaire, qu'on feuillette les deux petits volumes où le savoir aisé de M. Maurice Croiset a ordonné si clairement un aperçu historique de **La Civilisation hellénique**. On se sent décidément fort partisan des études classiques. Elles sont un repère dans le chaos actuel. Je voudrais avoir le temps d'accomplir une lecture tranquille et suivie de ces pages. Je les communique au lecteur, qui fera ses réflexions. Cela se lit facilement. C'est fort bien agencé. Voici, par exemple, le dispositif de la seconde partie, consacrée au cinquième siècle, le grand siècle hellénique, le siècle de Périclès (On se souvient ? Cela fait l'effet d'un langage d'hurluberlu, aujourd'hui) : Chapitre premier, la Vie politique au v[e] siècle ; chapitre II, le culte et les grandes manifestations religieuses au v[e] siècle ; chapitre III, la Société et les mœurs ; chapitre IV, le travail

de la pensée et les œuvres d'art. Nous trouvons de la sorte : un tableau de la Cité grecque (Athènes plus particulièrement); puis une étude du culte et des fêtes religieuses, à laquelle se rattache naturellement celle du Théâtre, tragédie et comédie ; ensuite, un aperçu de la Société et des mœurs, Aristocratie, Famille, Education, Peuple, Esprit public, Esclaves; enfin, un exposé de la vie intellectuelle, morale et artistique, avec toutes les doctrines, toutes les œuvres et tous les hommes. Ainsi s'esquisse toute une époque. On retrouvera cette clarté du groupement dans le tableau des ensembles antérieurs (Origines, caractères primitifs, premiers développements) et dans celui des ensembles postérieurs (Quatrième siècle, Hellénisme, Alexandrinisme, Monde gréco-romain) (1), tandis que le rapport entre les états successifs de l'évolution totale ne manque point d'être marqué. On ne pourrait souhaiter une nomenclature mieux liée. Ajoutez que les aperçus substantiels en leur rapidité ne font point défaut. Je détache cette critique de Polybe, aux *valeurs* si justement indiquées :

... A Polybe appartient un mérite d'ordre supérieur. C'est l'horizon même de l'histoire qui s'agrandit chez lui. Cet agrandissement, qui avait commencé dès les conquêtes d'Alexandre, ne pouvait manquer de se prononcer plus fortement au second siècle, lorsque les relations de la Grèce avec Rome ouvraient aux esprits des vues sur l'Italie, sur Carthage, sur tous les peuples soumis à l'influence romaine ou carthaginoise. L'étude des accroissements de l'Etat romain en Italie, de sa rivalité avec la puissance punique, de son extension rapide vers l'Occident et vers l'Orient, quel sujet pouvait stimuler davantage la pensée d'un homme doué de quelque sens politique? Devant lui se déroulait un long enchaînement de faits historiques, déterminés par des causes naturelles, qu'il s'agissait de mettre en lumière. Polybe en eut pleine conscience. Ce fut chez lui que se précisa l'idée d'une continuité dans la vie de l'humanité, d'une logique intime des choses, d'une interdépendance entre des nations qui, jusque-là, avaient pu paraître isolées...

L'éloge de la Démocratie athénienne est sensible dans ces deux petits volumes. M. Maurice Croiset est d'ailleurs bien obligé de constater qu'elle a échoué. Elle a vraisemblablement fort contribué à produire la ruine de l'Etat athénien (2). Mais il serait exces-

(1) Page 105 du tome II, un lapsus ; Dioclétien pour Domitien. — Remarquons que l'on omet complètement, dans l'étude des Arts, la Musique grecque. On trouve à peine une mention vague et rapide à propos du Dithyrambe.

(2) *Mercure de France* du 16 janvier 1910 : *Les Démocraties antiques*, par Alfred Croiset. *M. Alfred Croiset historien de la Démocratie athénienne*, par Pierre Lasserre.

sif, d'autre part, de ne vouloir la compter pour rien dans la culture grecque. C'était bien l'air, l'atmosphère de la démocratie que l'on respirait à Athènes. Socrate parlait à tout le monde. Il allait entreprenant chacun avec ses fameux questionnaires, sans s'occuper du rang. La Pythie, à moins que ce ne soit son Démon, lui a dit qu'il est, lui, Socrate, l'homme véritable, l'homme qui se connaît lui-même. Mais il ne fait pas tant que de le croire tout uniment, il aime moins trouver que chercher la vérité, surtout quand il s'agit de lui-même ; et dans les rues d'Athènes, où il est connu comme le loup blanc, on le voit accoster le premier venu, l'artisan comme le sophiste, cherchant, en des entretiens pratiques, à se débarrasser de toute logique abstraite dans son approximation vers lui-même. D'ailleurs, il faut le dire, l'Agora d'Athènes, malgré son éducation démocratique, son humeur libre, primesautière, ne devait pas toujours bien aider Socrate à se soustraire à la « logique » et à saisir au vol l'impondérable Psyché. Il ne faut point pousser jusque-là, même à Athènes, la vertu de l'émancipation démocratique. L'Agora croyait aux dieux d'une autre manière que n'y croyait Socrate. Oh ! sur ce sujet, l'Athénien était sérieux, il croyait à son Polythéisme national, tandis que Socrate croyait au Dieu Unique, qu'il avait dans son âme. Sa prière au Jupiter Olympien de Phidias eût probablement irrité les prêtres, sans qu'on eût pu toutefois le taxer d'orgueil. Bien au contraire, demeuré plein de grâce, il n'eût point abusé de son propre « Démon » jusqu'à mépriser les faveurs des Muses, comme M. Charles Maurras suppose que Phidias le fit, en des pages très fines (1) où l'orgueilleux statuaire, sous l'influence sceptique d'Euripide, exagère le Socratisme en un blasphème contre les neuf Sœurs (un chrétien dirait : en un péché contre la Grâce), ce dont il est aussitôt miraculeusement châtié.

J'ai dit que M. Maurice Croiset a fait l'éloge de la Démocratie athénienne. On peut ajouter, d'après sa conclusion : et de la Démocratie tout court. L'éminent helléniste semble prêter au mot Démocratie une valeur absolue. Nous n'aurons pas l'outrecuidance de prétendre, fût-ce avec tout le respect possible, lui remontrer une chose qu'il sait certainement mieux que personne, c'est qu'il y a un gouffre entre la démocratie athénienne (toute défectueuse qu'elle fut) et la nôtre.

(1) *Le Chemin du Paradis : Le miracle des Muses.*

Mlle Alice Brenot, Elève diplômée de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, a exposé les résultats de ses investigations sur **l'Ephébie Attique et en particulier sur la date de l'institution**. La recherche de cette date lui a fait faire un long voyage — et un très intéressant voyage — à travers l'Histoire Grecque. Tout Athénien de 18 à 20 ans (par conséquent tout adolescent, ou, pour employer le terme grec, tout Ephèbe) était astreint à un service militaire de deux années, sur terre, à l'intérieur de l'Attique. C'était là l'Ephébie. La date proposée par l'auteur pour la fondation de l'Ephébie attique est l'année 334. Cette date se déduit de textes épigraphiques analysés dans la partie finale de l'étude, notamment d'une suite de décrets (transcrits en tête de l'ouvrage). Ces textes, joints à un passage de la Constitution d'Athènes d'Aristote, relatif à l'Ephébie, ont été les documents originaux employés. Le passage d'Aristote, les Inscriptions et les notes des scoliastes (sans parler de la littérature spéciale du sujet), ont permis de reconstituer l'organisation et l'activité militaire de l'Ephébie attique. Nous ne pouvons entrer dans ces curieux détails, qu'on trouvera notamment page 3 (traduction du texte d'Aristote) et pages 39 à 43 (commentaire des inscriptions). Remarquons que la date de 334 est postérieure de quatre ans à la bataille de Chéronée, qui soumit la Grèce à Philippe de Macédoine : il pourrait donc paraître qu'il était alors un peu tard pour créer de nouvelles institutions militaires. En 334, Philippe était mort sans doute depuis deux ans, mais Alexandre avait entraîné la Grèce à la Conquête de l'Orient, et il remportait, cette année même, la victoire du Granique. Cependant Mlle Brenot, malgré un consciencieux dépouillement, n'a rien trouvé dans les périodes antérieures ; et il faut croire que les Athéniens gardaient des raisons d'espérer recouvrer leur indépendance, espoir qui, effectivement, provoqua, en 323, après la mort d'Alexandre, l'inutile guerre Lamiaque.

Nous ne pouvons que signaler la première partie de l'Etude, où l'auteur, depuis le ve siècle inclusivement jusqu'au milieu du ive et au delà, cherche, sans la découvrir, trace de l'institution de l'Ephébie attique. Cette première partie est un savant morceau de critique philologique ; et l'auteur, chemin faisant, a de plus trouvé des occasions de donner maints détails sur l'histoire d'Athènes. Son mémoire a eu les honneurs de la publication en

un fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes.

L'institution de l'Ephébie attique n'eut pas une très brillante destinée. Sans doute sous l'influence macédonienne, le temps du service fut bientôt réduit de deux ans à un an. Diverses autres circonstances achevèrent de la désorganiser. Les jeunes gens faisaient dans leur première année un service d'honneur (aux fêtes religieuses), et dans la seconde année des patrouilles à l'intérieur de l'Attique. Aux occasions périlleuses, on les tenait en arrière. Ce n'était point cette Ecole militaire qui pouvait sauver Athènes.

Mémento. — *Revue des Questions Historiques* (1er juillet 1922. Nous saluons avec plaisir la réapparition de cette importante publication, que les événements de la Guerre avaient interrompue). Les Brigandages maritimes de l'Angleterre au début de la Révolution. Marc de Germiny. (D'après des documents nouveaux, M. de Germiny fait l'historique des opérations navales des flottes anglaises pendant la Révolution, lors de la guerre entre la France et l'Angleterre. L'auteur s'attache à y relever, à la charge des Anglais, des violations du droit des gens. Le ton est très monté contre l'Angleterre, cela frappe tout de suite. Une critique de la politique maritime de la Révolution se développe parallèlement.) Les Corporations drapières de la Flandre au moyen âge. A Moullé. (On étudie la politique des Métiers de la draperie fédérés, après la bataille de Courtrai, qui assura leur triomphe et, avec ce triomphe, la prépondérance des villes, où s'étaient recrutées les milices communales. Critique défavorable portée sur cette politique, qui fut celle, en somme, de la démocratie flamande. Intéressante contribution à l'histoire de cette démocratie. Un chapitre est consacré à l'influence de la révolution flamande en ce qui concerne l'alliance de la Flandre avec Edouard III, au début de la guerre de Cent ans. Ce n'est que bien plus tard, sous le gouvernement des ducs de Bourgogne, que es corporations flamandes cessèrent d'être un pouvoir politique). Bourmont à Waterloo. Gustave Gautherot. (Etude de « l'événement du 15 juin 1815 », c'est-à-dire de la défection de Bourmont. A Lons-le-Saunier, lors du ralliement de Ney à Napoléon, Bourmont avait donné sa démission, acceptée. Circonstances de sa nomination nouvelle, etc. L'examen de ces antécédents est très intéressant. Les explications de sa conduite, au moment décisif, peuvent faire comprendre plusieurs choses. Mais enfin une défection est une défection. « Il partit trop tard », accorde-t-on. Certainement). Mélanges : Monseigneur Duchesne : Sa vie et son Œuvre, I. Jean Guiraud. Bonaparte et Pie VI. Marius Sepet. Les Ancêtres d'Alfred Mézières : le Marquis de Vassé. Comtesse H. de Rei-

nach Foussemagne. Comptes rendus critiques. Bulletin historique. Chronique, Bibliographie.

Revue Historique (mai-juin 1922). Gustave Fagnier, de l'Institut. La politique de Vergennes et la diplomatie de Breteuil, 1774-1787 (1er *article*). (Etude approfondie du Congrès de Teschen, 1778-1779, où se signa, entre Marie-Thérèse et Frédéric II, le traité qui mit fin à la guerre de succession de Bavière. Cet article contient l'historique de la période préliminaire, c'est-à-dire de la diplomatie française à la Cour de Vienne. Vergennes, fidèle à l'alliance autrichienne, s'en défiait pourtant. On sait que la paix de Teschen donna la Bavière à l'électeur palatin, Charles-Théodore, ce qui était contraire aux vues autrichiennes. La suite de cette étude très intéressante montrera la diplomatie de Vergennes et de Breteuil à cet égard.) Benoy Kumar Sarkar. Les Etats républicains (Ganas) dans l'Inde ancienne. (A une époque ancienne on trouve dans l'Hindoustan des Etats « qui eurent tout à fait la forme républicaine ». Etude de cette politique républicaine des anciens Hindous d'après « les renseignements les plus certains » fournis par les dernières études épigraphiques et numismatiques. Deux de ces républiques se mesurèrent avec les armées d'Alexandre-le-Grand : les Agalassois et les Hysaiens. L'auteur complète curieusement Quinte-Curce là-dessus). S. Th. Lascaris. L'Eglise catholique en Grèce. Essai d'histoire et de droit public. (Les journaux annonçaient, il y a deux ans environ, qu'un concordat se négociait entre Athènes et Rome. L'auteur de cet article, qui a ses raisons pour ne pas avoir alors considéré cette nouvelle comme improbable, étudie, à cette occasion, la situation des catholiques en Grèce, notamment celle des catholiques relativement nombreux dans les territoires adjugés à la Grèce par le traité de Sèvres. Il considère toujours un concordat comme possible.) Bulletin historique. France. Révolution, par Rod. Reuss. Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et sociétés savantes. Chroniques.

Nous devons remettre à la prochaine fois l'achèvement de la bibliographie des Revues d Histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

D. Parodi : *Le problème moral et la Pensée contemporaine* (*Deuxième édition revue et augmentée*), Alcan. — Gustave Belot : *Etudes de Morale positive* (*Deuxième édition revue et augmentée*), Alcan. — Jules de Gaultier : *La philosophie officielle et la Philosophie*, Alcan.

Depuis qu'elle existe, la philosophie roule, pour une bonne part, sur des problèmes factices ou inexistants. Les anciens ne suffisant plus, on en a créé de nouveaux. L'épistémologie, branche nouvelle de la philosophie, cultivée avec ferveur depuis une trentaine

d'années, a renouvelé le stock des notions verbales et détient le record de la logomachie. Cette discipline nouvelle m'apparaît telle qu'une néo-scolastique dans laquelle les notions d'énergie, d'entropie, etc., remplacent sans grand profit les entités moyenâgeuses. — On se demande comment des esprits avertis persistent à disserter sur les principes de Clausius et de Carnot et rien n'est touchant comme la candeur avec laquelle des auteurs de cosmogonies et d'idéogonies s'empressent d'intégrer à leur symbolique telle théorie scientifique à peine née, celle d'Einstein, par exemple. Annexion verbale à un empire verbal. — Et le problème du monisme et du pluralisme ! Quoi de plus vain ? Les formes de l'être sont-elles une ou multiples ? Qui le dira, et où est le critérium qualitatif ou quantitatif de différenciation ? — Tel encore le problème de savoir si le principe de simplicité est le vrai ou si c'est la complication qui a le dernier mot dans la nature. L'astucieux Poincaré déclare que tantôt c'est la simplicité qui dissimule la complication et tantôt la complication qui dissimule la simplicité. C'est la réponse d'un sage. Réponse de Normand. Ce sont les meilleures dans ce domaine de l'arbitraire et de l'insoluble.

Je n'attends pas grand'chose des conclusions de l'épistémologie pour la solution du vieux problème de la Raison qui vient d'être remis sur le tapis par une réédition de l'œuvre de deux notoires universitaires : **Le Problème moral et la pensée contemporaine** de M. D. Parodi et les **Etudes de morale positive** de M. Gustave Belot, d'une part, et par la publication du nouveau livre de M. Jules de Gaultier : **La Philosophie officielle et la Philosophie**, d'autre part.

Il y a bien des différences entre le point de vue de la philosophie universitaire et celui de M. J. de Gaultier. L'une des principales me paraît résider dans la façon de concevoir la structure et le mécanisme de l'esprit. — Les deux universitaires dont il est ici question sont, à des nuances près, des monistes intellectuels. Ils conçoivent la Raison, faculté maîtresse de l'esprit, comme constituée par une catégorie unique : celle d'*unité*, que la Raison a pour fonction d'appliquer soit aux phénomènes dans l'ordre de la connaissance, soit aux actes humains dans l'ordre de la conduite. — M. J. de Gaultier est aussi un moniste intellectuel. Mais l'appareil intellectuel, tel qu'il le conçoit, est d'une structure

un peu plus compliquée. Il est constitué par un système de pièces opposées et articulées faisant l'office d'un organe de préhension du réel. Ces couples représentent les deux termes d'une antinomie : sujet et objet, mouvement et arrêt, unité et pluralité, continu et discontinu, etc., qui, séparés, sont dépourvus de signification et d'efficacité, mais qui, conjugués et mis au point, déterminent l'apparition d'une réalité percevable et intelligible.

Les deux notions du continu et du discontinu sont comme les deux branches d'une pince entre lesquelles la réalité, qui n'est ni continue ni discontinue, peut être saisie (p. 138).

Ainsi la Raison des universitaires se présente comme une sorte de moule où vient se couler une réalité plus ou moins adéquate. L'organe de la connaissance, selon M. J. de Gaultier, serait représenté par une sorte de crabe métaphysique dont les pinces se rejoindraient au point voulu pour happer une proie toujours fuyante et approximative.

Nous ne défendrons pas contre M. J. de Gaultier le rationalisme universitaire excellemment critiqué par lui. Nous nous demanderons dans quelle mesure la pince métaphysique de M. de Gaultier, — moyen et non objet de connaissance, — remplit son office et nous fait saisir le réel.

M. J. de Gaultier nous dit que toute réalité naît au point de rencontre de deux catégorie contraires. La pierre qui tombe, la flèche qui vole, le fleuve qui coule, l'arbre qui s'incline au vent se dessinent au point de rencontre du continu et du discontinu. Qu'est-ce que cela veut dire et qu'est-ce que cela nous apprend ? Cette formule passe-partout, uniforme pour tous les cas, n'explique ni la spécification de ces phénomènes, ni l' « à peu près », l' « approximation » de leur connaissance scientifique. Je laisse la spécification que M. de Gaultier se dispense d'expliquer en la mettant sur le compte de « l'arbitraire qui intervient au principe de chaque série de phénomènes ». — Il n'y a aucune relation, aucune commune mesure entre le continu et le discontinu d'une part et d'autre part les phénoménalités particulières auxquelles s'appliquent ces catégories. Mais alors, comment la pince bovaryque remplit-elle son office qui est précisément de saisir le réel en fonction du continu et du discontinu? — C'est pour cela qu'elle ne remplit cet office, répond M. J. de Gaultier, qu'en laissant un écart, un à peu-près entre ce qu'est le phénomène et la connais-

sance que nous en prenons. — Cette notion d'à peu près, je l'avoue, n'est nullement claire pour moi. Pourquoi tel à peu près et non tel autre ? Qu'est-ce qui permet d'affirmer que cet à peu près — celui-là et non un autre, — répond aux exigences de l'oscillation bovaryque qui veut que le phénomène se conçoive autre qu'il n'est ? — L'affirmer, c'est commettre une pétition de principe.

A l'appui de sa théorie de la connaissance M. J. de Gaultier invoque les spéculations de l'épistémologie contemporaine. Mais ces spéculations, sans parler de la part de verbalisme qu'elles renferment, ne démontrent nullement que les lois de l'esprit se donnent un démenti. Elles établiraient tout au plus qu'une certaine conception de la science (la conception cartésienne et rationaliste) est erronée. C'est tout. Les prétendues lois de l'esprit n'étaient pas des lois de l'esprit, puisque l'esprit s'en affranchit et les jette par-dessus bord.

On peut enfin se demander ce qu'il faut penser de la « philosophie nouvelle » dont M. J. de Gaultier se fait le héraut. Cette philosophie nous est présentée d'une façon un peu indécise comme une synthèse du bovarysme et de la « philosophie de la relation » qui a trouvé son expression décisive dans le positivisme de Comte. C'est le bovarysme remorquant la « philosophie de la relation » ou c'est la « philosophie de la relation » naviguant sous les couleurs du bovarysme. Ainsi le bovarysme bénéficie de la popularité du mode de penser relativiste et le mode de penser relativiste se donne l'allure d'une théorie de la connaissance apodictiquement déduite.

De tels avantages ne rendent pas cette association moins boiteuse. — La relativité de la connaissance peut s'entendre de deux façons : 1° la relativité du sujet et de l'objet dans l'acte de la connaissance ; et 2° la relativité des phénomènes les uns par rapport aux autres dans l'expérience. Le Bovarysme insiste surtout sur la relativité dans le premier sens. La « philosophie de la relation » ou le positivisme entendent la relativité exclusivement dans le second sens. Le passage du premier sens au second est loin d'être clair. — J'ajoute que la « philosophie de la relation » peut être isolée du bovarysme. Elle se suffit à elle-même et peut parfaitement être conçue en dehors des postulats bovaryques. — En somme le lien entre les deux éléments du système paraît un peu lâche.

Pour résumer mon jugement, la structure de la philosophie bovaryque de la connaissance ne me paraît pas irréprochable et ce que dit M. J. de Gaultier de sa portée historique me paraît exagéré. Quant à son ambition de devenir objet d'enseignement et de supplanter dans l'Université les doctrines régnantes, elle me déconcerte un peu. Chacun choisit dans une philosophie ce qui lui agrée, ce qui répond à ses préférences intellectuelles et sentimentales. Mon goût et mon admiration pour le bovarysme s'adressaient surtout au côté spectaculaire et esthétique de cette philosophie, caractère si fortement marqué dans le *De Kant à Nietzsche*. Mais l'allure logique et dogmatique qu'a prise ultérieurement cette philosophie me séduit moins. — Philosophie spectaculaire, philosophie esthétique.... je m'étais habitué à voir dans le bovarysme une philosophie des *happy few*, une philosophie d'artiste ou de dilettante ; non une philosophie scolarisable, une philosophie d'Etat. — Au demeurant l'ambition de M. J. de Gaultier de disputer à MM. Parodi et Bergson leur clientèle professorale est parfaitement légitime et l'on peut souhaiter au bovarysme une large diffusion dans les cercles universitaires où il formera des esprits indemnes de l'esprit judéo-chrétien et du moralisme spiritualiste.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques* ; études sur l'instinct et les mœurs des Insectes ; 4e et 5e séries de l'édition définitive illustrée; Delagrave. — J.-H Fabre : *Le Livre des champs* ; entretiens de l'oncle Paul avec ses neveux sur les choses de l'agriculture ; nouvelle édition illustrée de 100 gravures dans le texte et de 12 photos hors texte en similigravure, Delagrave. — Charles Derennes : *La Chauve-Souris* ; le bestiaire sentimental ; Albin Michel. — Louis Roule ; *Les Poissons migrateurs*, leur vie et leur pêche ; un important problème d'histoire naturelle océanographique et économique ; Bibliothèque de Culture générale, E. Flammarion.

J'ai déjà annoncé ici la publication des premiers volumes de l'« édition définitive illustrée » des **Souvenirs entomologiques** de J.-H. Fabre. Voici maintenant les séries 4 et 5. Dans la série 4 il est question des « aberrations de l'instinct », de l'instinct et du discernement, de l'économie de la force... On y voit en action maints Hyménoptères : les Pélopées, les Mégachiles, les Anthidies, les Odynères, les Ammophiles, les Scolies ; on assiste au travail de la construction des nids de ces animaux. Dans la série 5, Fabre

parle du Scarabée sacré, du Copris espagnol, des Géotrupes, de la Cigale, de la Mante.

L'œuvre scientifique de Fabre a été fort discutée dans ces derniers temps. Elle n'en est pas moins admirable, et on ne peut que conseiller aux jeunes gens la lecture des beaux livres qui viennent de paraître : elle développera chez eux le goût de l'observation de la nature, souvent trop négligée même par les zoologistes de profession.

J.-H. Fabre a été, en même temps que grand savant, un excellent vulgarisateur; son **Livre des Champs** en est une preuve.

§

L'an dernier j'ai dit ici le grand plaisir que j'avais eu à lire *Vie de Grillon* de Charles Derennes ; **la Chauve-Souris** est plus curieuse encore, car, si on a écrit beaucoup sur les faits et gestes des Insectes, on sait fort peu de choses sur les mœurs des Mammifères volants. Dans ces deux livres, l'écrivain de talent qu'est Charles Derennes développe des qualités de véritable naturaliste. Enfant, il observait déjà les animaux. C'est en guettant l'apparition des étoiles qu'il remarqua l'existence des Chauves-Souris, et presque aussitôt il éprouva un vif intérêt pour ces bestioles, qui n'ont pas suffisamment attiré l'attention des savants « officiels ».

Charles Derennes trouve d'ailleurs que beaucoup d'hommes de science, même de grand mérite, « pèchent par routine, manque d'invention imaginative et excès de timidité ». Fabre d'Avignon, lui, fut un « prodigieux défricheur », mais

> quand il projeta, pour la première fois, d'inoubliables éclairs dans les ténèbres du monde entomologique, il n'en eut pas moins le tort de vouloir trop embrasser ; de procéder de l'inconnu au connaissable, par une méthode en somme scolastique ; de s'occuper résolument de *tous* les insectes de son *hermas* et non pas de quelques-uns d'entre eux ; et aussi d'oublier que vérité dans l'*hermas* de Sérignan pouvait quelquefois être erreur au delà.
>
> En fait, son œuvre si neuve, si belle et si pure, est déjà de la fable en maints passages, et je sais quelques petits enfants des champs qui se sont, par devers moi, inscrits avec raison en faux contre diverses affirmations du maître.

Si Charles Derennes est un disciple de Fabre, il semble avoir subi aussi l'influence de Remy de Gourmont; dans *la Chauve-*

Souris, il y a des considérations fort intéressantes sur le *progrès*, qui sont à rapprocher des vues si justes exprimées par l'auteur de *la Physique de l'Amour*. Derennes n'entend pas ce mot de progrès comme béatement le faisaient les philosophes du XIIIe siècle et comme le font encore certains savants contemporains bien retardataires. Il emploie le mot progrès dans son sens étymologique.

Parlant d'un être en progrès sur nous, et plus simplifié, je ne veux pas dire qu'il soit meilleur ou pire, plus beau ou plus laid, plus heureux ou plus malheureux, — car il n'y a pas de commune mesure, et, de ceci, personne n'est juge,—mais simplement que son espèce est plus évoluée, plus près de son terme que la nôtre.

La nature, sur notre planète, bien souvent n'a pas été bien inspirée, dit Derennes ; quantités d'êtres sont restés à l'état d' « essais, trop compliqués, peu simplifiables et destinés en conséquence à une plus ou moins rapide disparition ». Les Chéiroptères représentent un des derniers en date de ces « essais fâcheux » ; leur race est condamnée à disparaître. Presque instinctivement nous crions haro sur cette œuvre manquée de notre mère commune. Mais, nous-mêmes, sommes-nous si « réussis » que cela, nous qui avons été forcés d'inventer le feu et bien d'autres choses encore, et qui avons voulu faire des guerres un instrument de progrès ?

Charles Derennes a fait des observations tout à fait neuves sur les Chauves-Souris. Il a réussi, entre autres, à les « apprivoiser » (l'auteur emploie ce mot, mais déclare qu'il ne l'aime guère). Il raconte comment, enfant, il est parvenu à faire vivre en cage ces animaux. Cela fit sensation dans sa ville natale, où on partageait la croyance commune que les Chauves-Souris se laissent mourir de faim en captivité. On déclara qu'il était quelque peu sorcier. Un vieux bonhomme expliqua : « Il y a des fous parmi les hommes ; les Chauves-Souris ne s'élevant pas en cage, il faut admettre aussi des cas de folie chez ces bêtes ». Bientôt le jeune Derennes reconnut que les animaux qui se laissent apprivoiser sont toujours des femelles enceintes. Celles-ci seules refusent de mourir. Alfred Giard, qui a écrit une étude si suggestive sur *l'Amour maternel chez les animaux*, aurait certainement utilisé cette observation. Il aurait lu également avec un vif intérêt les pages sur *l'hibernation et autres misères* des Chauves-souris.

Charles Derennes, en particulier, répète ce que j'avais entendu

dire par Giard : « Il y aurait, sur la faune entomologique de Paris, une bien curieuse étude à faire ». La pauvreté de cette faune explique pourquoi les Chauves-Souris désertent le cœur de Paris.

L'année 1921, exceptionnelle au point de vue chaleur et sécheresse, semble avoir été fatale à la race, si menacée, des Chauves-souris. Les vols de ces animaux ont continué tard en automne, alors qu'il n'y avait plus guère d'insectes. Au moment où s'est produite l'hibernation, l'organisme était déjà affaibli par la faim, et bien souvent il n'a pas su résister au froid.

Les Chauves-Souris, comptant leurs morts au printemps prochain, prononceront peut-être en leur langage, — pour Derennes, les Chauves-Souris ont un langage, — le mot de cataclysme mondial.

Mais, nous autres hommes aussi, nous sommes mal équipés pour une longue traversée dans le temps, sur l'infime espace de la planète Terre.

§

Des essais manqués, des ébauches mal réussies, on en trouve tout au long de l'évolution des êtres vivants. Ma femme et moi, dans notre livre *la Chimie et la Vie*, nous avons insisté sur ce fait, qui n'est pas pour plaire aux finalistes et à ceux qui croient aux harmonies de la nature. D'autre part les actes des animaux conduisent ceux-ci souvent à la mort. Les résultats du déterminisme physico-chimique des formes et des mouvements sont tantôt bons, tantôt mauvais, tantôt indifférents ; les êtres prospèrent ou mènent une existence misérable ; tant pis pour ceux qui, comme la Chauve-Souris, comptent parmi les « ratés ». Plus on étudie la vie des animaux, et plus on reconnaît les difficultés avec lesquelles constamment ils sont aux prises ; même l'accomplissement des fonctions normales, physiologiques, s'accompagne de la mort d'innombrables individus.

A cet égard, le récent livre du professeur Louis Roule, **les Poissons migrateurs**, est particulièrement intéressant.

Certains poissons effectuent des voyages fort étendus, des eaux douces aux eaux marines, et *vice versa*. Les Saumons pondent leurs œufs dans les rivières, mais leur croissance presque entière se fait en mer. Pour l'Anguille, c'est l'inverse.

M. Roule décrit d'une façon impressionnante la montée des Saumons. Ceux-ci, quand ils pénètrent dans les rivières en reve-

nant de la mer, sont de magnifiques poissons, dont la longueur dépasse parfois un mètre, et dont le poids peut atteindre une quinzaine de kilog. ; la succulence de leur chair, imprégnée de substances grasses, fait d'eux un gibier de pêche fort réputé. Mais une fois que la ponte est accomplie, ces poissons subissent une véritable déchéance vitale ; épuisés par le double travail de la montée et de l'élaboration sexuelle, et par l'incapacité d'assimiler les aliments, qu'ils ne prennent d'ailleurs qu'accidentellement dans les eaux douces, ayant d'autre part épuisé toutes leurs réserves nutritives, les voici amaigris, émaciés, à peine capables de mouvements ; beaucoup meurent en cours de route.

M. Roule, avec raison, recherche le déterminisme des migrations du Saumon, et rejette l'explication téléologique. Il considère comme un facteur très important la teneur des eaux en *oxygène*. Les mouvements du poisson se ramèneraient en partie à des faits d'attraction chimique.

Pour les Anguilles, c'est le facteur *température* qui paraît être le plus important. Leur voyage nuptial à travers l'océan est des plus curieux. A l'automne, l'exode commence ; les voici bientôt dans les mers ; celles de la Baltique se rendent dans la Mer du Nord parcourant jusqu'à 20 et 30 kilomètres par jour ; de là elles passent dans l'Océan Atlantique, et, franchissant des milliers de kilomètres, elles parviennent à la fin de l'hiver dans la région des Sargasses et des Bermudes ; elles y rencontrent les Anguilles venues des autres régions. La race entière s'est assemblée pour pondre, mais le voyage a été long et périlleux, et il y a beaucoup de manquants à l'appel.

M. Roule établit un parallèle entre les oiseaux migrateurs et les poissons migrateurs. Chez les poissons, la dépendance vis-à-vis du milieu est beaucoup plus grande. Le problème des poissons migrateurs devient un problème dynamique. Les déplacements périodiques des poissons, orientés avec constance, subordonnés à l'action directe d'un milieu hétérogène et guidés par elle, doivent être considérés comme des *tropismes* ou mieux comme des *mouvements polarisés* (Voir, dans la même collection, mon livre *la Forme et le Mouvement*). A propos des migrations des poissons on invoque *l'instinct* de ces animaux; mais ce n'est là qu'une pure explication verbale.

L'auteur envisage aussi *le problème économique* et indique

l'importance de la piscifacture et les progrès que doit réaliser l'industrie des pêches.

GEORGES BOHN.

AGRICULTURE

Un Parti Agraire en France. — Aurons-nous une fois un parti agraire en France ? Je veux seulement poser ici la question. Elle est d'importance. On ne peut y répondre à brûle-pourpoint. Il nous suffira d'envisager ce problème complexe dans le simple but d'éveiller l'attention publique et de soumettre à la méditation de ceux qui réfléchissent quelques observations et quelques suggestions.

Un parti agraire en France ? A première vue on serait tenté de croire qu'il existe. N'y a-t-il pas, au parlement, un groupe très nombreux de *Défense paysanne*, que Joseph Capus préside avec compétence et autorité ? Oui, mais le malheur est que beaucoup des membres de ce groupe n'y sont affiliés que pour être agréables à leur clientèle rurale et ne craignent point de donner leur vote à des projets anti-agraires... N'y a-t-il pas aussi de grandes associations agricoles, qui sont, par leur envergure, représentatives de la profession ? Oui, mais ces associations, que séparent entre elles des divergences de constitution et de tendances, ne constituent pas un parti. Elle manquent, d'ailleurs, de l'homogénéité nécessaire. Et la loi syndicale dont elles sont nées leur interdit toute activité politique.

Toutefois l'existence, et de ces groupes de défense rurale à la Chambre comme au Sénat, et de ces grandes associations qui, telles la C. G. A., font connaître au monde rural, avec indépendance et objectivité, les principales questions professionnelles et nationales, permet d'envisager la possibilité de constituer un parti agraire en France.

Reste à étudier si ce qui est possible serait désirable.

§

L'un des privilèges de notre pays — et qui en explique la stabilité étonnante — est l'équilibre existant entre les deux modes de production matérielle : l'agricole et l'industrielle, en même temps que la division harmonique de la propriété foncière.

Aussi, chez nous, point de ces crises agraires comme en ont connu la plupart des nations européennes. Point de ces bouillon-

nements comme ceux qui agitèrent récemment la Roumanie, la Hongrie et, tout à l'heure encore, l'Italie. Notre plus grave crise fut celle des vignerons du Midi se débattant contre les fraudeurs qui les acculaient à la ruine. Il a bien surgi d'autres questions, mais toutes relatives à des embarras momentanés de la production, auxquels il s'agissait de remédier soit par un tarif douanier, soit par une mesure législative. Il est vrai que la passivité du monde agricole lui fit longtemps accepter une situation particulièrement difficile. Qu'on se reporte seulement à une période de vingt ans antérieure à la guerre. Et l'on ne pourra faire le compte attristant des fermiers qui succombaient et des propriétaires-exploitants qui devaient vendre, parce que le labeur des champs, aussi obstinément qu'ils s'y adonnassent, nourrissait à peine son homme et ne lui laissait pas assez de profits en bonne année pour lui permettre de supporter l'à-coup d'une mauvaise... Un romancier pouvait alors écrire la tragique histoire de la *Terre qui meurt*... Car c'était de l'histoire autant que du roman... Et quand un fermier ou un propriétaire devait abandonner son exploitation, ce n'était point pour demeurer, quand même, un paysan. Il jetait l'anathème à l'ingrat métier qui ne rendait pas en profits ce qu'il coûtait en fatigues, et, quittant le travail au soleil, il s'enfonçait dans la ville.

Une chose nous étonne à présent. C'est qu'alors les seuls vignerons du midi aient su se défendre en s'organisant.

§

Depuis l'avènement de la troisième République, tandis que le monde agricole — à de rares exceptions près — restait silencieux et résigné, le monde ouvrier s'agitait infatigablement, et, occupant successivemant sa place au Forum et sa place au Parlement, allait de revendication en revendication et de victoire en victoire.

Voilà comment, depuis cinquante ans, la France, pays essentiellement rural, eut une *politique sociale ouvrière* et négligea d'avoir une *politique sociale agraire*. D'étapes en étapes le monde ouvrier améliora sa situation et conquit, dans la société, des droits d'une importance capitale.

Il faudrait toute une page pour montrer comment s'est élaboré ce droit ouvrier qui ne fut pas des dons gracieux du Pouvoir, mais des conquêtes du prolétariat organisé. Déjà l'Empire, en 1864, leur avait fourni l'arme redoutable du droit de grève. En

1884, on leur donne le droit syndical. En 1898, les garanties contre les accidents du travail. En 1904, on limite à dix heures leur journée du travail. En 1905, on institue l'assistance aux vieillards. En 1906, on rend obligatoire le repos hebdomadaire. En 1910, on organise les retraites ouvrières. En 1919, on réduit à huit heures la journée de travail...

Ce ne sont là que les conquêtes principales; mais la sollicitude du Gouvernement à l'égard du monde ouvrier s'était manifestée encore en d'innombrables autres mesures, destinées les unes et les autres à garantir le travailleur contre les risques professionnels, à rendre son travail moins pénible et plus rémunérateur, à assurer la sécurité matérielle de son existence et de sa vieillesse... Et, dans l'ensemble, quand on les considère en elles-mêmes, toutes ces mesures apparaissent comme justes et raisonnables. Les efforts du Politique et du Sociologue ne doivent-ils pas toujours tendre, sinon à réaliser le bonheur humain, du moins à améliorer la condition humaine ? Mais l'ensemble de ces mesures confirme cette thèse : nous eûmes une politique sociale ouvrière et non pas une politique sociale agraire. Ceci constaté, non pour récriminer contre les conquêtes ouvrières, mais pour souligner en quel abandon on laissait le monde agricole.

§

« Pardon, va-t-on objecter, les droits acquis par les ouvriers n'ont-ils pas été de même étendus aux cultivateurs ? »

Ce n'est là que l'apparence et non la réalité.

Voyons le droit de coalition. Il permet, en fait, aux ouvriers d'arrêter la vie industrielle en suspendant le travail, c'est-à-dire la production. Cette suspension est licite. Que des cultivateurs se concertent pour refuser de vendre leurs produits : ils tombent sous le coup de la loi. Ils commettent un délit prévu et puni, quand bien même leur action aurait uniquement pour objet de ne pas vendre au-dessous du prix de revient.

Voyons le droit syndical. Quand le gouvernement de 1884 apporta son projet devant les Chambres, il ne prévoyait d'accorder ce droit que pour la défense des intérêts commerciaux et industriel, donc, sous-entendu « ouvriers ». Sans l'initiative du sénateur Oudet, qui fit ajouter au texte le mot « agricole », on eût oublié la classe rurale.

Et la loi sur les accidents du travail ? Qui garantit-elle ? L'en-

semble des travailleurs de l'industrie et seulement quelques travailleurs de la terre.

Et l'assistance aux vieillards, si humanitaire, à qui profite-t-elle? Plus généralement à des vieux ouvriers qu'à de vieux cultivateurs, car la plupart de ceux ci possèdent quelques lopins de terre, ce qui les met hors du bénéfice de la loi.

Et le repos hebdomadaire obligatoire, à qui s'étend-il? Aux citadins, mais seulement à de rares paysans — qui d'ailleurs en repoussent l'obligation avec énergie et avec raison comme incompatible avec les exigences des travaux des champs.

Et les retraites ouvrières et paysannes, qui s'en sert? La presque totalité des salariés de l'industrie et seulement de rares cultivateurs.

Et la réduction de la journée à huit heures, pour qui fut-elle faite? Sinon pour le monde ouvrier, puisqu'elle est à peu près inapplicable et absolument inacceptée en agriculture.

Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que la France n'eut pas une politique sociale agraire. En effet, que peut-on mettre en parallèle de ce qui fut accordé au monde ouvrier? La loi sur la protection des fraudes — qui bénéficie au consommateur autant qu'au producteur et qui est une mesure économique plutôt que sociale, — quelques encouragements à la coopération agricole et la création du Crédit Mutuel Agricole.

§

Mais pourquoi donc ce demi-siècle fut-il plus préoccupé de politique ouvrière que de politique agraire? Parce que les salariés de l'industrie ayant pris conscience de leur force collective ont su devenir une puissance en totalisant leur faiblesse individuelle, ont su élaborer un programme de revendications et en poursuivre la réalisation sur le plan de l'organisation syndicale et sur le plan de l'action parlementaire, l'une soutenant l'autre.

Certes, ce ne fut pas l'œuvre d'un jour, mais le résultat d'une longue suite de tâtonnements, d'études et de mises au point. Rappelons encore, à cet égard, quelques dates du syndicalisme ouvrier. Les diverses associations professionnelles poursuivaient leur action en dehors les unes des autres jusqu'au congrès de Limoges (1895) où s'élaborèrent les statuts de la C. G. T. et au Congrès de Tours (1896) où elle se constitua. Il fallut quelques années pour qu'au Congrès de Montpellier (1902) l'unité syndicale se

réalisât, et que tous les syndicats et fédérations professionnels aboutissent à la C. G. T.

Tandis que les syndicats ouvriers étudient et imposent un programme, se fortifient en nombre et en influence parmi la masse et poursuivent parallèlement leur action d'éducation politique et de revendications sociales, un parti qui, pour ne pas s'intituler le parti ouvrier, n'en est pas moins — et chacun le sait — le parti des ouvriers, s'organise, pousse ses hommes au pouvoir, afin qu'ils puissent y transcrire en lois les aspirations populaires dont ils sont l'émanation électorale, et dans les Guesde, les Vaillant, les Jaurès, les Viviani, les Briand, les Millerand, trouvent des interprètes éloquents et de puissants appuis. Si l'on ne considérait pas tout cet effort d'une classe, effort méthodique, effort obstiné, effort suivi de réalisations positives, on ne comprendrait pas comme il nous faut le poser le problème qui nous occupe.

§

Pour qu'un parti, se plaçant sur la base de l'intérêt professionnel, puisse se constituer, il faut, évidemment, qu'avant tout les membres qui composent cette classe se rallient autour d'un programme commun et, renonçant aux questions susceptibles de les diviser, s'accordent sur celles qui sont primordiales. En un mot, il faut que l'unité se réalise. Or, l'unité rurale est-elle possible ? Je n'ose affirmer qu'elle le soit. Je dis seulement : elle devrait l'être...

Déjà, dans l'ordre strictement corporatif, elle s'établit, car dans les rapports entre les tenants et les exploitants du sol, entre le capital et le travail rural il n'existe pas à proprement parler de dissentiments. Les esprits réfléchis comprennent la solidarité des intérêts entre tous ceux qui exercent la même profession, et, d'ailleurs, il n'y a pas, comme dans l'industrie, deux classes ennemies, parce que séparées par une cloison étanche : le salariat et le patronat. En agriculture, le patronat est un patronat familial, le salarié d'aujourd'hui peut aisément devenir le patron de demain, et le travail de la terre, qui unit l'œuvre à l'ouvrier, unit en même temps les différentes classes rurales.

Dans l'ordre syndical l'unité est réalisée. Je ne parle pas d'une unité de constitution, d'une absorption de toutes les activités syndicales dans une seule, — qui n'est ni facile, ni peut-être souhaitable, — mais d'une unité morale. En effet, ces dernières

années, les grandes fédérations provinciales, et les deux confédérations nationales, pour avoir des modes d'action différents, n'en ont pas moins soutenu des revendications analogues et parfois communes.

Mais, dans l'ordre politique, il en est autrement. Des courants patriotiques et des courants antimilitaristes, des courants catholiques et des courants anticléricaux, même encore des opinions divergentes sur la forme du gouvernement, s'affrontent et se combattent et sont si profondément ancrées que de nombreux citoyens préféreraient sacrifier leurs intérêts ruraux à leurs théories politiques.

Un parti agraire ne pourrait donc grandir qu'autant qu'il éliminerait les luttes de classes — et ce serait assez aisé — comme les luttes politiques et les discussions religieuses — et ce serait moins facile.

Aussi, pour constituer un parti agraire autour d'un programme commun il faudrait donc, avant tout, un renoncement mutuel à des discussions périmées, sur lesquelles certains politiciens fondent toujours de grandes espérances, — mais dans leur intérêt à eux, non pas dans l'intérêt de la classe agricole.

Honneur à celui qui, sachant apaiser ces vaines querelles, saura réaliser l'unité rurale et faire ainsi triompher la cause agraire !

§

Il s'agirait donc de substituer à ces programmes politiques, dont nous sommes saturés, un programme économique et social, et cela semble supposer tout d'abord une sorte de rééducation civique. En certaines régions elle est déjà fort avancée. Et la vague d'indifférentisme, qui se traduit dans les dernières élections en d'innombrables abstentions n'indique-t-elle pas dans la masse un profond détachement de la politique pure — et si impure !

Or, pour réaliser l'agrégat du nombre autour d'un nouveau programme, il faut que cette charte nouvelle satisfasse aux aspirations primordiales de ceux qu'elle fait se rallier, sans blesser les sentiments antérieurs de chacun, car celui qui abandonne le programme de la veille en conserve momentanément encore les idées et les préventions. Qu'on lui donne une doctrine, un programme et des chefs, et le parti agraire vivra ! Une doctrine, — il est facile de la dégager de ses linéaments. Un programme, — on peut le

formuler et le rendre viable. Des chefs, — il en existe, il faudrait seulement qu'ils veuillent bien marcher de conserve.

Evidemment une telle conception de la défense agricole n'irait pas sans heurter des préjugés établis et sans susciter certaines hostilités.

Dès lors qu'il est parlementaire, tout docteur ne croit-il pas savoir soigner l'agriculture et tout avocat savoir plaider sa cause ?... Et quand les agriculteurs voudraient, entre eux, entre intellectuels et travailleurs de la terre, faire une union analogue à celle qui réunit les intellectuels et les travailleurs du monde ouvrier, certains hommes politiques s'efforceraient de se dresser là-contre. Il appartiendrait alors aux intéressés de comprendre... Ils ont, d'ailleurs, compris déjà, de part et d'autre... A cet égard une anecdote authentique est plus probante qu'une longue démonstration... C'était en mai 1920, au Congrès National de l'Agriculture, à Tours... Il s'agissait de savoir de quels membres se composeraient les futures Chambres d'Agriculture. La salle s'écria dans une clameur formidable : « Pas de Députés... Pas de Sénateurs... » L'un d'eux, M. Fernand David, ancien ministre de l'Agriculture, voulut protester : « En excluant les parlementaires vous allez découronner les Chambres d'Agriculture ! » Cette affirmation si modeste déchaîna le rire et le tumulte, et, peu après, un parlementaire traduisait l'inquiétude de ses collègues en disant : « Où allons-nous avec ce mouvement agrarien ? »

Que veut on que l'agriculture fasse sans les politiciens ? Et que veut-on que les politiciens deviennent si l'on exclut la politique ?... On comprend qu'ils aient, depuis quatre-vingts ans, laissé dormir dans les cartons verts le projet des Chambres d'Agriculture et, s'ils les accordent jamais, ce sera pour les placer sous la dépendance politique ou sous la tutelle administrative, auquel cas mieux vaudrait les laisser dormir éternellement.

Au lieu de réclamer les Chambres qu'on lui refusera ou qu'on ne lui donnera pas exclusivement professionnelles, ne vaut-il pas mieux que le monde agricole cherche à s'assurer une représentation homogène et solide dans le sein des Chambres existantes ?

Imaginons les ouvriers de l'époque de 1880 réclamant du Pouvoir les satisfactions qu'on leur a depuis lors accordées. Qu'obtenaient-ils ? Peu ou prou, n'étant rien ou presque au Parlement; mais depuis ils surent acquérir des résultats proportionnés à leur

importance numérique. Pour nous, paysans, il n'est pas d'autres solutions possibles et voilà pourquoi la création d'un Parti Agraire — qu'animeraient sans nul doute des aspirations d'ordre social et d'harmonie économique — peut apparaître comme l'unique moyen effectif de réaliser les revendications du Monde de la Terre.

ROBERT MORIN
Membre du Conseil Syndical de la C. G. A.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Dépenses militaires et réduction des armements. — Ces questions sont à l'ordre du jour, elles sont traitées quotidiennement par la presse des deux mondes. Il paraît intéressant de donner ici des précisions qui, trop souvent, font défaut dans les écrits d'auteurs de tous les partis.

On se souvient que les deux premières Assemblées de la S. D. N. ont recommandé aux Membres de la Société de s'engager, sous réserve de certaines conditions, « à ne pas dépasser, au cours des deux prochaines années financières, la somme totale de leurs dépenses militaires, navales et aériennes, prévue au budget de la présente année ».

Voici, dans l'ordre alphabétique et sans commentaire, les réponses qui ont été faites jusqu'ici à cette recommandation :

AFRIQUE DU SUD. — 21 avril 1921. Le Gouvernement sud-africain a jugé nécessaire de réduire de 33 1/3 o/o les dépenses de défense nationale pour l'année financière 1922-1923 comparativement aux dépenses du budget de l'année précédente. Il est improbable que les prévisions budgétaires pour les 12 mois qui se termineront le 31 mars 1924 dépassent ces évaluations.

AUSTRALIE. — 14 juin 1921. L'Australie est entièrement d'accord avec l'esprit du vœu adopté par l'assemblée de la Société des Nations, en tenant compte des réserves contenues dans ce vœu.

AUTRICHE. — La situation militaire, navale et aérienne de l'Autriche est fixée par le Traité de Saint-Germain.

BELGIQUE. — 21 avril 1920. La Belgique se conformera au vœu adopté par l'Assemblée.

28 janvier 1922. — La Belgique confirme sa réponse de 1921.

BOLIVIE. — Juin 1921. La Bolivie a réduit de 30 o/o les dépenses militaires de son budget annuel.

BRÉSIL. — 19 avril 1921. Le Brésil déclare ne pas pouvoir adopter le vœu de l'Assemblée relatif à la réduction du budget militaire.

BULGARIE. — Son effectif est fixé par le Traité de paix, mais l'augmentation de 500 millions de levas en 1922-1923 par rapport à 1912 est due au système du volontariat imposé par ledit Traité.

CANADA. — 27 mai 1921. En parfaite harmonie avec l'esprit de la recommandation. A effectué une sérieuse réduction sur l'ensemble des dépenses et espère pouvoir en opérer davantage pendant les deux années qui suivront; en tenant compte toutefois des réserves de la recommandation.

CHILI. — 10 juin 1921. Il n'entre pas dans ses intentions de faire des augmentations dans les dépenses militaires et navales pendant les deux prochaines années, étant entendu que cela n'indique aucunement de sa part un engagement.

CHINE. — 11 mai 1921. La Chine décide de donner effet à la recommandation à l'esprit de laquelle elle donne son assentiment sans réserve.

COLOMBIE. — 21 juin 1922. Les dépenses militaires ont été réduites dans l'espace d'une année d'environ 2.000.000 livres (environ 20 0/0).

DANEMARK. — 4 mai 1921. Il est invraisemblable qu'il se produise au Danemark, pendant les deux années fiscales qui suivront le prochain exercice budgétaire, une augmentation de ses dépenses.

ESPAGNE. — 30 mai 1921. L'Espagne ne croit pas que la procédure proposée soit la plus appropriée pour atteindre le but désiré. Le budget n'est pas le reflet exact de la puissance militaire d'un pays.

FINLANDE. — 26 avril 1921. La Finlande regrette, étant donné ses circonstances spéciales, de ne pouvoir prendre d'engagement, quoique le pourcentage des dépenses militaires par rapport aux dépenses totales de l'Etat décroisse de 22 0/0 en 1919 à 15 0/0 en 1921.

10 juillet 1922. Confirme sa réponse de 1921.

FRANCE. — 20 avril 1921. Le gouvernement français n'estime pas qu'il lui soit possible de prendre l'engagement prévu par le vœu de l'Assemblée, que ses représentants à Genève n'avaient pas voté. Mais il s'efforce de réduire ses armements dans la limite compatible avec les exigences de ses obligations internationales et de sa sécurité nationale.

22 mars 1922. L'ensemble des crédits ouverts au Département de la Guerre a été successivement réduit de 6 milliards qu'il était en 1920 à 5.400.000 en 1921 et 4.500.000 en 1922, soit au total d'un quart. Dans les mêmes conditions, le budget de la Marine est passé de 900 millions en 1921 à 797 en 1922.

GRANDE-BRETAGNE. — 2 juin 1921. Entièrement d'accord avec l'esprit du vœu, la Grande-Bretagne a déjà effectué des réductions considérables et espère pouvoir en faire de nouvelles à l'avenir sous les réserves de la recommandation et étant entendu que cette ligne de conduite pourrait être modifiée, si le vœu n'était pas adopté par d'autres Puissances.

21 mars 1922. Les nouvelles économies mentionnées comme probables dans la réponse antérieure ont été effectuées.

GRÈCE. — 27 juin 1921. La Grèce déclare qu'il lui est impossible de se conformer au vœu, étant donné les circonstances actuelles.

10 avril 1922. Le Gouvernement Hellénique répond qu'il lui est impossible de prévoir quelles seront les dépenses du Ministère de la Guerre pour les années 1922-23, vu l'état de guerre avec la Turquie.

GUATEMALA. — 21 avril 1921. Le Guatémala est disposé à accepter cette recommandation.

INDE. — 17 juin 1922. En raison surtout des dépenses anormales causées par des opérations de frontière, le chiffre réel pour 1921-22 a été de 650.100.000 roupies; les prévisions budgétaires pour 1922-23 s'élèvent à 621.800.000 roupies et le Gouvernement de l'Inde étudie la possibilité d'effectuer des réductions dans ses dépenses générales, y compris les dépenses militaires.

ITALIE. — 23 mai 1921. L'Italie adhère au vœu de l'Assemblée sous condition d'engagements analogues de tous les autres pays membres, et sauf quelques réserves au point de vue des dépenses navales.

22 juin 1922. Confirme sa réponse de 1921.

JAPON. — 26 avril 1921. Le Japon estime qu'il n'est pas opportun de donner suite au vœu exprimé par l'Assemblée avant que soient établis les plans de désarmement poursuivis par le Conseil de la Société.

10 juillet 1922. Le budget total, militaire, naval et aérien de 1922 présente une diminution par rapport à celui de 1921.

LETTONIE. — 29 avril 1922. La Lettonie se déclare entièrement d'accord avec l'esprit du vœu ; les dépenses militaires s'élevaient en 1920 à 27 % des dépenses totales ; en 1921 à 16 %, en 1922 à 14,4 %.

NORVÈGE. — 12 mai 1921. La Norvège déclare que, eu égard à la valeur réduite de la monnaie, le budget de l'exercice prochain est en réalité inférieur à ceux votés avant la guerre. Pour ce qui concerne les dépenses totales militaires, navales et aériennes, il apparaît fort difficile au Gouvernement, dans les conditions actuelles, de donner une assurance formelle de ne pas dépasser pendant les deux années suivantes les chiffres de 1921-1922.

26 juillet 1922. Le budget de l'armée pour 1922-1923 a été réduit de 829.540 couronnes sur 1921-22. Celui de la marine, de 787.945. Les dépenses aériennes de l'armée et de la marine sont portées aux budgets respectifs.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — 20 juin 1921. La Nouvelle-Zélande s'associe aux vues exposées dans la lettre du 9 juin 1921 du Gouvernement britannique.

PAYS-BAS. — 17 mai 1921. Ce pays est disposé à tenir compte du vœu, sous réserve que les autres membres fassent une déclaration sem-

blable, que les augmentations dues à la hausse de prix, etc., ne soient pas considérées comme en contradiction avec l'engagement et que l'on tienne compte de certaines circonstances exceptionnelles.

25 juillet 1922. Les dépenses militaires et navales de 1922 sont en diminution sur 1921 d'environ 6 millions et demi de florins et 1 million et demi de florins respectivement.

PÉROU. — 1er juin 1922. Le budget de la guerre en 1922 : 900.000 livres péruviennes et en 1921 un million.

POLOGNE. — 11 juillet 1921. Vu la présente situation internationale et le voisinage immédiat d'Etats qui ne font pas partie de la Société des Nations, et dont l'adhésion aux idées et aux intentions de la Société est loin d'être assurée, la Pologne ne se croit pas encore en mesure de répondre ainsi qu'elle le voudrait.

26 juin 1922. Elle fait néanmoins tous les efforts possibles afin de limiter son budget militaire. Les dépenses militaires en 1920 étaient évaluées à 122 millions 400.000 $. En 1921, à 60. 327.696, donc : réduction de 43 %. En 1922, 60.000.000 de $ réduction de 15 % $ seulement à cause du change, car, d'après les prévisions budgétaires, elle aurait dû être de 50 %.

ROUMANIE. — 1er juillet 1922. La Roumanie a fait ces dernières années des efforts incessants afin de réduire ses effectifs et ses charges militaires. Si les prévisions budgétaires accusent des augmentations, elles proviennent uniquement de la cherté croissante de la vie et de la dépréciation de la monnaie.

ÉTAT SERBE-CROATE-SLOVÈNE. — 30 avril 1921. Il regrette de ne pas pouvoir donner encore une réponse, vu la situation internationale.

31 juillet 1922. Désireux de répondre au vœu de l'Assemblée, il s'efforce constamment de réduire les dépenses militaires, navales et aériennes malgré les circonstances politiques, techniques et financières défavorables.

SUÈDE. — 20 mars 1922. L'enquête concernant l'organisation future de la défense nationale n'est pas encore achevée. Elle aboutira toutefois à une proposition tendant à régler les dépenses militaires qui ont déjà été réduites dans des proportions considérables pour l'année 1921.

SUISSE. — 14 septembre 1921. Le budget de l'année 1921 étant anormal, il est impossible au Gouvernement fédéral d'établir pour les années 1922-23 le budget militaire sur ces données exceptionnelles.

18 juillet 1922. A moins d'événements politiques inattendus, et pour autant que les autres Etats membres de la Société en feront de même, la Suisse estime pouvoir prendre l'engagement de ne pas dépasser, durant les années 1923-1924, le montant des dépenses militaires de 1922.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — 28 août 1921. Elle accepte avec plaisir la limi-

tation des dépenses navales, militaires et aériennes pendant les deux années fiscales qui suivront le prochain exercice budgétaire.

13 juin 1922. Explique les hausses des augmentations qui ont eu lieu en 1921 et 1922 comme étant dues à la hausse des marchés, les chiffres absolus des dépenses accusant cependant une baisse considérable.

Dix-neuf Etats n'ont pas encore répondu, sauf erreur. Ce sont, dans l'ordre alphabétique : Albanie, Argentine, Costa-Rica, Cuba, Esthonie, Haïti, Honduras, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Nicaragua, Salvador, Siam, Uruguay, Venezuela. Pour compléter le tableau, il faut ajouter que manquent aussi, pour d'autres raisons, les réponses de l'Allemagne, de la Russie et des Etats-Unis.

Quant à la Convention de Saint-Germain, relative à la fabrication privée des armes, le Gouvernement des Etats-Unis vient de la torpiller en refusant d'y adhérer.

PRICE HUBERT.

VOYAGES

Pierre Loti et son fils Samuel Viaud : *Suprêmes visions d'Orient*, Calmann. — Louis Piérard : *Films brésiliens*, Ressel et Cie, Bruxelles. — Paul Gruyer : *Un mois en Normandie*, Hachette. — Lucien Boussoutrot : *La belle aventure du Goliath*, La Renaissance du Livre. — André Warnod : *Les bals de Paris*, Crès.

Pierre Loti, plutôt attristé de vieillir, — ce qui arrive à bien d'autres, nous le savons malheureusement, — a voulu revoir, au déclin de son existence, les pays, les décors où chanta sa jeunesse. Le livre qu'il publie avec son fils Samuel Viaud : **Suprêmes visions d'Orient**, est comme une dernière visite à des lieux familiers, et presque un testament. A Constantinople, dès qu'il arrive, il retrouve l'atmosphère, l'animation, les types familiers de la rue. A chaque pas ce sont des sites bien connus qu'il rencontre, et des souvenirs. Il gagne la rive d'Asie en remontant la côte septentrionale du Bosphore avant de traverser, et atteint Candilly où il séjourne assez longtemps et qui est une base pour ses promenades. L'atmosphère du pays le reprend d'ailleurs de suite, tant qu'il lui semble ne l'avoir jamais quitté. Il parle, entre temps, des vieilles forteresses défendant l'entrée du détroit vers l'est et des règlements qui interdisent la navigation des vapeurs la nuit, si bien que le soir, on

retrouve le calme et l'ambiance du passé, — avec les anciens caïques qui circulent seuls parmi les décors historiques de Stamboul. A Candilly, où il séjourne chez des amis, on a rogné le cimetière turc qui descendait jusqu'à la mer, dévasté le bois de cyprès qui l'ombrageait, installé une usine électrique et mis un tuyau de fabrique dans le paysage. C'est qu'on a installé là des dépendances de Royal's College, institution américaine qui envahit tout ce côté et représente le Progrès. En passant, il raconte ce que fut la mort des pauvres vieux chiens de la ville, — qui fut un des grands exploits du comité Jeune-Turc. Sur le Bosphore il décrit ensuite de pittoresques habitations et rappelle des souvenirs de la rive d'Europe, envahie maintenant par des bâtisses à l'instar de Munich. Mais on parle de faire disparaître les vieilles constructions qui se penchent sur les eaux du détroit et d'établir à leur place un quai où pourront circuler les autos. C'est décidément le Progrès qui arrive.

Le journal de Pierre Loti continue longuement de la sorte, entassant descriptions et souvenirs, puis se trouve interrompu. L'auteur avait dû l'abandonner en 1914 lorsqu'il partit pour le front, et l'ouvrage fut terminé par son fils, qui en a écrit à peu près la moitié, d'après les notes prises par le père au cours de ses deux derniers voyages en Turquie. Trois lettres datées d'Andrinople et déjà publiées en 1913 ont été ajoutées au texte. Toute cette partie du livre, du reste, ne fut pas revue par l'auteur, et Samuel Viaud la donne telle. En 1913 avait eu lieu le dernier voyage de Pierre Loti en Orient ; la paix qui suivit les guerres balkaniques n'était pas encore conclue et le sort d'Andrinople restait en litige. Le journal reprend après cette incidente (août 1913) ; le volume est complété enfin par des articles de Loti sur la « grécaille », qu'il ne peut souffrir, et sur des communications diverses, la dernière de janvier 1921.

Cette publication est au moins une curiosité. Nous souhaitons que Pierre Loti, depuis longtemps malade, puisse enfin se reprendre, et nous en donne de nouvelles, — sans malheureusement y compter beaucoup. Mais au soir qui approche il sied toujours de le remercier de son long effort et de l'œuvre qu'il a donnée, — œuvre originale et saine, d'une forme toute personnelle, et qui restera tout à l'honneur de la langue et de la littérature françaises.

§

Films brésiliens, de M. Louis Piérard, envoyé spécial du *Soir*, de Bruxelles au Brésil, est un recueil de notes prises durant le voyage des souverains belges. Ces *Films* sont surtout des *instantanés*, des croquis de route, — des petits tableaux hâtivement brossés et que l'auteur a voulu donner tels quels. Le voyageur raconte la vie à bord durant la traversée, en escales à Lisbonne, à Madère; l'arrivée à Pernambouc, — où il aperçoit des requins. A Rio, c'est la physionomie de la rue qu'il raconte; puis la saison d'hiver, comme les aspects de la baie merveilleuse aux bords de laquelle s'étend la ville, la promenade de la Tijuca, etc. Ce sont ensuite des courses à l'intérieur du pays, chez les Gauchos, dans l'Etat de Sao Paulo, parmi les plantations de café. Pour finir, et avant de parler du retour par Dakar, il est question de l'hygiène dans la contrée, chapitre qui intéressera sans doute plusieurs de nos contemporains.

Un volume de M. Paul Gruyer, — dont nous rappelions récemment les intéressantes publications sur la *Bretagne*, et justement à propos des Calvaires du pays — a été publié dans la nouvelle collection de guides-promenades de la maison Hachette. C'est, cette fois, **Un mois en Normandie**, laps de temps peut-être un peu court pour visiter une région aussi intéressante, mais qui permet au moins d'en donner un aperçu. Avec le trajet de Paris à Dieppe on se trouve rencontrer de curieuses villes comme Gisors, avec les restes de son vieux château historique et sa très belle église de la Renaissance; Arques, qui conserve de même des restes de sa forteresse et une église curieuse avec un précieux jubé; Varangeville, où l'on retrouve le manoir du vieil armateur Ango; Dieppe enfin, où l'on voit encore un château historique, des restes de fortifications comme la porte de Mer, des églises comme Saint-Jacques et Saint-Remy, le curieux faubourg du Pollet, etc. Un deuxième itinéraire suit la ligne des falaises, du Tréport au Havre, en passant par Eu, dont on connaît également la très belle église et le château; au delà ce sont les falaises de Sotterville-sur-Mer et de Saint-Valery-en-Caux, Yport, Fécamp, — vieille petite ville aux églises trapues pour résister aux vents du large et dont l'abbaye fut célèbre. Pour Rouen et le Havre, l'itinéraire est tout tracé par la vallée de la Seine, — une des plus admirables promenades qu'on puisse faire et qui rencontre les Andelys avec leurs deux églises

et le donjon imposant qui est un des derniers vestiges du château Gaillard; la capitale normande, qui fournit un long chapitre avec sa cathédrale, le Palais de Justice, Saint-Maclou et les églises nombreuses de la ville, son Gros-Horloge, de vieilles maisons, des musées précieux, et, en descendant le fleuve, Jumièges et Saint-Wandrille, le château de Robert le Diable, Harfleur et Honfleur à l'embouchure du fleuve. Le volume ailleurs conduit les curieux à Criquebœuf, à Evreux, à Caen, Bayeux et Falaise; au château de Couterne (Orne); devant de jolies églises de villages qui s'appellent Montfarville, Catterville, Saint-Pierre-Eglise, Fermanville; traverse la Suisse normande, pour arriver enfin à Granville et au Mont Saint-Michel. Le volume de M. Paul Gruyer est à mettre dans sa poche pour une promenade en Normandie.

Avec une préface de Mme Louise Faure-Favier, l'aviateur Lucien Bossoutrot publie le récit d'une excursion en Afrique, de Paris à Dakar : **la belle aventure du Goliath**, il y a des péripéties nombreuses et c'est une histoire qu'on peut recommander à tous les amateurs d'aviation.

§

Les bals de Paris, de M. André Warnod, dont nous avons eu déjà, outre divers romans, des ouvrages sur la guerre et une curieuse publication sur le *Vieux Montmartre*, — se trouvent racontés en un volume qui intéressera surtout les voyageurs, étrangers et provinciaux, qui désirent être renseignés sur les divers établissements chorégraphiques et autres lieux de plaisir de la capitale. C'est Bullier, — que fréquentent surtout les étudiants du Quartier latin; le Moulin de la Galette, l'Elysée Montmartre et le Moulin Rouge, qui sont, en somme, des ancêtres. Plus récent de fondation on peut indiquer Tabarin. — Un chapitre de ce livre rappelle ensuite les anciens bals de Montmartre, avant de passer au bal Wagram, — surtout fréquenté par les gens de maison, — aux bals de l'Ecole Militaire, aux bals des Auvergnats, aux bals du quartier des Halles, à ceux de Belleville et de Ménilmontant, de Charonne et des environs. Il est parlé ensuite des bals de la Montagne-Sainte-Geneviève, des anciens bals de la rue de la Gaieté, de ceux des Champs-Elysées et du bois de Boulogne, ainsi que de plusieurs autres bals disparus.

M. Louis Warnod parle ensuite des bals d'artistes, à commen-

cer par le célèbre bal des Quat-z-arts. C'est le bal de l'Internat, le bal Julian, les bals du Courrier Français, etc.. La dernière partie de l'ouvrage s'occupe des *Dancings* et des danses nouvelles, pour terminer par des considérations sur la danse et les « bonnes mœurs » ainsi que sur la résurrection des bals de l'Opéra. — Ce voyage au pays de la « sauterie » est agrémenté de nombreux croquis de l'auteur, et se trouve en somme une curiosité.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Orient et Occident : poésie annamite. — *L'Opinion* : les corridas, par M. Jacques Boulenger. — *Le Monde nouveau* : un poème inédit de Jean Lombard. — Mémento.

Orient et Occident (août) publie le texte d'une conférence faite à la Société des Amis d'Orient, par M. Pham Quynh, directeur de la revue *Nam-Phong*, sur « la poésie annamite ». Nous y trouvons la traduction de chansons et de poésies populaires d'un charme délicat.

Là-bas, nous dit M. Pham Quynh, tous les enfants chantent ce quatrain :

O lune, vous vous vantez d'être plus claire que la lampe ;
Pourquoi vous laissez-vous cacher par les nuages ?
O lampe, vous vous vantez d'être plus claire que la lune :
Allez vous mettre au vent, et nous verrons ce qu'il adviendra de vous !

Maintenant, écoutez un pauvre se plaindre :

Voyez ces gens richement habillés,
Et voyez, moi, qui n'ai qu'une robe déchirée comme un manteau de feuilles.
Maudite sois-tu, ô ma robe déchirée !
C'est toi qui me fais perdre mes amis les plus chers !

Ceci est la complainte de la petite cigogne résignée à mourir, mais qui supplie que ce soit proprement :

Je suis la blanche petite cigogne qui barbote au bord de la mare ;
Si j'ai fait mal, vous pourrez me punir en me faisant cuire avec les jeunes pousses de bambou (c'est un plat très estimé chez nous).
Mais je vous en supplie, monsieur, faites-moi cuire dans de l'eau claire et propre ;
Ne me faites pas cuire dans de l'eau malpropre ; cela fera mal au cœur de la pauvre petite cigogne !

L'offre d'une chique de bétel est l'hommage du jeune homme à la jeune fille.

Après ces préliminaires, — écrit M. Pham Quynh, — le jeune homme demande à la jeune fille si elle est libre :

Vous êtes, ma sœur, comme une pièce de soie rose.

Est-elle encore libre ou bien est-elle déjà retenue par quelqu'un ?

La jeune fille répond :

Je suis, mon frère, comme une pièce de soie rose

Qui flotte au vent au milieu du marché et ne sait en quelles mains elle va tomber !

Ici, le poète anonyme fait parler l'amoureux en peine de convaincre celle qu'il aime de l'accepter en mariage, quoi qu'il soit mal pourvu d'argent :

Etes-vous sûre que vous trouverez un meilleur parti ?

Sachez, ma sœur, que le petit pont de bambou est parfois plus solide que le pont bâti et couvert en briques.

Et puis, grimpez au ciel et demandez à la Déesse de la lune.

Elle vous dira que la destinée d'une jeune fille est comme celle de la goutte de pluie qui tombe du ciel ;

Elle peut tomber dans un puits à l'eau fraîche et claire,

Elle peut aussi tomber sur un champ de fumier.

Ecoutez-moi, ma sœur, quand on s'aime et qu'on veut se marier, on ne regarde pas à la fortune.

Dans la personne de Nyuyen-Du, — le poète de *Kiêu* dont les vers sont connus de tous les Annamites, « depuis le tireur de pousse-pousse jusqu'au plus haut mandarin, depuis la marchande ambulante jusqu'à la plus grande dame du monde », — l'Annam a eu, au XIXe siècle, son Frédéric Mistral.

Et M. Pham Quynh déplore :

Ce n'est vraiment pas de ma faute si depuis cinquante ans que la France administre notre pays, depuis cinquante ans qu'il y a des Français qui étudient notre langue, le chef-d'œuvre de notre littérature poétique n'est pas plus connu en France. C'est incroyable, et c'est pourtant vrai : sur cent fonctionnaires et colons français qui résident dans notre pays, il y en a à peine dix qui parlent à peu près couramment notre langue, qui sont ce qu'on appelle des « annamitisants », et sur ces dix annamitisants il n'y en a peut-être pas un seul qui ait jamais lu le *Kim-Vân-Kiêu*, qui ait jamais même songé à le lire. Cette incuriosité générale à l'égard des productions de l'esprit indigène est vraiment quelque chose d'incroyable.

J'imprime ce qui suit, dans le but de servir M. Ngugen-Van-Vinh, traducteur de La Fontaine et de Molière en annamite, qui a entrepris « depuis quelques années une nouvelle traduction du *Kiêu* » :

Il se préoccupe de rechercher une notabilité littéraire française qui veuille bien l'aider à mettre au point sa traduction et, si possible, à la faire éditer en France.

§

Dans **l'Opinion** (1er septembre), M. Jacques Boulenger traite des « Corridas » :

Beaucoup de gens veulent qu'on interdise chez nous ces spectacles barbares et beaux. Barbares, et même répugnants. Tremblante, l'œil bandé, les oreilles bourrées d'étoupe, accablée sous le poids de la belle brute de picador en veste dorée, aux jambes cuirassées de plomb, dont l'éperon aigu comme un poignard la porte irrésistiblement en avant, la pauvre rosse soustraite à l'abattoir ou à la mare aux sangsues offre son flanc droit frémissant au taureau qui va foncer, éventrer, fouiller le ventre pantelant en dépit de la lance fichée dans son garrot... C'est une pure ignominie.

Tous les aficionados ne sont pourtant pas des êtres assoiffés de sang. Il faut donc admettre que, pour eux, la beauté du reste du spectacle emporte tout. Mais sont-ils sûrs qu'en quittant la plazza, le cœur encore battant, ils renieraient aucune partie de leur émotion, et que leur plaisir n'est pas fait d'un étrange mélange, d'un *coktail* d'émois divers? Et les chasseurs eux-mêmes sont-ils certains qu'ils n'éprouvent que le plaisir de toucher le lièvre ou le perdreau et non pas un peu aussi celui de tuer, de faire souffrir? Doit-on interdire les courses de taureaux ?

Mais on ne le peut : ce serait une révolution dans le Midi. Au moins, on voudrait que les journaux fissent campagne pour le remplacement des *picadors* par les *caballeros en plazza* qu'on emploie, paraît-il, dans les courses portugaises. Monté sur un cheval de sang et mis au bouton, celui-ci charge le taureau qui fonce sur lui, l'évite, pose au passage sur le cou de la brute une banderille presque innocente. C'est un jeu dangereux; mais c'est un très beau spectacle d'adresse et d'équitation, sans boucherie. On assure, au reste, que si le picador était mieux monté, il écarterait presque toujours le taureau : c'est par une dégoûtante économie des impresarios qu'on ne donne plus que de pauvres biques.

Certes, si l'on supprimait le jeu des picadors tel qu'il se pratique aujourd'hui, les adversaires des courses de taureaux seraient privés de quelques-uns de leurs justes arguments.

J'ai assisté, le 3 septembre, à Bayonne, aux courses de taureaux. J'y ai vu ceci : un malheureux cheval (en vérité : un squelette) a été remmené, à la cinquième course, ayant la patte antérieure gauche cassée près du boulet : on voyait le sabot flotter au bout du membre, à chaque pas de la pauvre bête. Pour la sixième course, on a ramené dans l'arène le pitoyable animal. Le lourd picador matelassé et cuirassé allait être hissé sur la selle, quand je me flatte d'avoir provoqué une manifestation qui eut pour fin de sauver, cette fois, la triste rosse. Elle a été remplacée par une autre, aussi navrante à voir, mais qui, du moins, pouvait trembler sur ses quatre pieds.

C'est une honte, que de tels spectacles, sans beauté, sans vrai courage, sans noblesse aucune, bassement cruels, soient possibles en France.

§

Dans **Le Monde Nouveau** (1er septembre), M. Paul Lombard proteste contre l'oubli de son père, Jean Lombard, dont sont fautifs les auteurs de *l'Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative, de l'Internationale ouvrière*. Le fils revendique justement les titres littéraires de l'auteur de *l'Agonie* et d'*un Volontaire de 1792*, et les faits qui ont marqué son action sociale.

Le hasard devait mettre le fils de Jean Lombard sur la voie de documents propres à éclairer la religion des amateurs sur ce tableau pittoresque d'histoire, où le fleuve intellectuel rencontra une fois encore le torrent lancé de la politique, et où tous deux mêlèrent leurs eaux et influencèrent réciproquement leurs cours, — écrit M. Paul Lombard.

Il a eu entre les mains un album où Mme Argyriadès, dont le mari était un militant du parti socialiste vers 1880, a recueilli des autographes. Le premier est de Victor Hugo : « L'Italie est notre mère, la Grèce est notre aïeule. » Et le poète d'ajouter : « Chambre des pairs, 1847 », parce que la double proposition ne pouvait, célèbre depuis 33 ans, passer pour inédite en 1880.

Jean Lombard a couvert une page de l'album, après deux quatrains de la bonne Louise Michel.

Pauvre Louise Michel ! commente M. Paul Lombard.

Mais voici, à côté de son mirliton évangélique, la trompette d'or qu'embouche Jean Lombard. *L'Archange*, tel est le titre de cet admirable morceau inédit qui franchissait les portes de l'oubli, sans le hasard de ma rencontre avec Mme Argyriadès. Le texte vit, se déploie, fes-

tonne. L'encre, intimement liée au papier, donne à ce dernier comme un réseau de veines battantes.

L'ARCHANGE

A mon ami Argyriad's.

L'archange byzantin, à l'aile violette,
Sur le haut pendentif sonne de son clairon
Et les éclairements d'un vitrail rose et rond
Mettent en fureur sa face qui s'y reflète.

Qu'importe qu'il soit fait de pierres et de chromes !
Cet archange n'est pas là pour seul ornement.
Il sème les éveils de l'épouvantement
Qui mit du sang à flots dans les Tyrs et les Romes.

Le glorieux soleil plaque d'or brut les dalles
De l'église, qui voit son essor surhumain,
Et lui-même voudrait, l'empoignant de la main,
Entourer le Cosmos de ses flammes vandales.

Et la terre, et la mer, et le ciel, et les choses ;
Exterminant la vie, et créant du néant,
Il est prêt à cueillir avec son doigt géant
Les lys noirs dont la mort vêt ses apothéoses.

3 juillet 1887.

Mémento. —*La Nouvelle Revue française* (1er septembre) : « Paul Valéry, poète », par M. G. Rivière. — « Iphigénie », par M. J. Delteil. — « Terre », poème de M. G. Supervielle. — Fragment du journal de guerre de Fritz von Unruh, traduit par M. J. Benoist-Méchin.

La Revue de France (1er septembre) : M. Jean Rostand : « De l'angoisse dans l'amour ». — « M. Winston Churchill », par M. J.-A. Léger. — « William et Henry James », par M. R. Michaud.

La Vie des Lettres et des Arts (sans date ; vol. X) : « Poèmes synoptiques sur 3 plans », de Nicolas Bauduin. — « Ivoire au soleil, honnête organisation du monde, prélude à 3 plans concentriques », poème de M. Fernand Divoire, où l'on rencontre des pièces moins savantes que le titre et de la meilleure inspiration, témoin celle-ci :

Un et un doivent être trois :
la femme, l'amant et l'amour
ou la femme, l'homme et l'amant
ou l'homme, la femme et l'enfant.
Et ceci est meilleur ciment.

L'Opinion (18 août) : M. Georges Girard y reproduit, sous la rubrique : mémoires et documents, un tract publié en 1705 à Strasbourg, chez Louis-François Rousselot, libraire, pour obvier aux désertions des soldats de Louis XIV que tentait le service dans les armées de Hollande. Voici le titre complet de la brochure :

Relation curieuse d'un soldat déserteur, très utile et instructive à tous ceux qui font profession des armes, où toutes les ruses et stratagèmes, dont se servent les étrangers pour induire les soldats des autres nations à déserter sont naturellement dépeints, avec les peines, les châtiments et les maux que souffrent ceux qui désertent, le peu de fruit qu'ils retirent de leur désertion, l'énormité du crime qu'ils commettent et ce qu'ils doivent faire pour l'éviter et ne se rendre pas de leur gré malheureux et esclaves le reste de leurs jours, mais participer aux grâces et aux peines de leur patrie, sans être parjures, traîtres, lâches et assassins, toujours prêts à finir par la main du bourreau, dans le trouble, dans l'inquiétude et dans la misère, sans espérance de la moindre petite fortune.

L'auteur anonyme présente ainsi son opuscule de propagande :

Les soldats de toutes les nations ont considéré jusqu'à présent le crime de désertion comme une peccadille qui n'intéressait ni l'honneur, ni la conscience, et personne n'a eu la charité de leur faire connaître par vives raisons la grandeur de ce crime, la peine, les tourments, les maux et les inquiétudes qu'il attire sur ceux qui le commettent. Je ne l'ai que trop éprouvé par ma propre expérience, qui me met aujourd'hui en état de faire charitablement des leçons à tous mes camarades, de peur qu'à la sollicitation de quelque coquin ils ne s'engagent à changer de parti et à passer chez quelque nation étrangère, sous l'espérance de faire une fortune considérable ou du moins d'avoir un état plus heureux que celui qu'ils possèdent.

Le Correspondant (25 août) : M. Louis Arnould : « L'organisation de la gaieté en famille ». — Poèmes de M. Paul Harel.

Revue bleue (19 août) : M. E. Chapuizat : « Souvenirs sur Emile Ollivier ».

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : M. G. Hanotaux : « Le souvenir d'Albert Sorel ». — « Jack London », par M. E. Sainte-Marie Perrin.

L'Europe nouvelle (2 septembre) : M. F. Caussy : « La panique à Berlin ».

Le Progrès Civique (2 septembre) : « La Toute-puissance du mercantilisme déborde la puissance politique des Etats », par M. Th. Ruyssen.

Le Crapouillot (2 septembre) : « Impressions d'un cheval de retour », par M. Henri Béraud, qui raconte là, avec une verve la plus heureuse, les deux procès que lui intentèrent un bibliothécaire de Lyon et un petit auteur grivois.

Belles-Lettres (septembre) : « Descartes », par M. Léon Maurel. — « La banale solitude », par Mlle N. Hennique.

La Revue de Paris (1er septembre) : le Ve chapitre des « Souvenirs de Russie », de Mlle la princesse Palay. — M. Halpérine-Kaminsky : « Un roman inédit de Dostoïewsky ».

La Revue française (août) : Poèmes de M. Alfred Droin.

CHARLES HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-National : *Boris Godounoff* de Moussorgsky ; *Falstaff* de Verdi ; *Artémis troublée*, ballet de M. Paul Paray ; *Frivolant*, ballet de M. Jean Poueigh ; *Saint-Sébastien* de M. Gabriel d'Annunzio, musique de Claude Debussy. — Concerts Koussewitzky : *la Kovanchtchina* de Moussorgsky. — Ballets Russes : *la Belle au Bois dormant* de Tchaikowsky ; *le Renard*, ballet de M. Igor Strawinsky ; *Mavra*, opéra de M. Igor Strawinsky ; *Chout*, ballet de M. Serge Prokofieff. — Mémento.

Notre Opéra s'est beaucoup agité durant la saison dernière, et surtout vers la fin. On accorderait volontiers que cette activité, insolite en son monument, fût à priori méritoire. Toutefois les inconvénients inhérents à sa cause n'ont pas été moins manifestes. Il paraît que notre Opéra, pour consolider son budget par des recettes de tout repos, a récemment organisé une série supplémentaire d'abonnés auxquels il dut naturellement s'engager à fournir des spectacles variés comportant un certain nombre de nouveautés. M. Messager, qui dirigea des théâtres lyriques à Londres et à Paris, remarqua par expérience et signala naguère que l'abonnement est l'ennemi du répertoire, en exigeant un renouvellement constant de l'affiche, dont la matière intéressante finit par rapidement s'épuiser. Il s'ensuit un émiettement des efforts qui s'exerce au détriment des chefs-d'œuvre ou des ouvrages de valeur autant qu'au bénéfice d'ordures comme *Hérodiade* ou bien d'une poussière de productions inexistantes qui, sans cette nécessité quantitative, n'eussent jamais connu les planches de la scène et le feu de la rampe. C'est dans cette catégorie d'un utilitarisme ancillaire que, auprès de *la Mégère apprivoisée*, se classent trop évidemment l'**Artémis troublée** de M. Paul Paray et le **Frivolant** de M. Jean Poueigh, deux partitions d'une identique inanité, sauf que M. Paray orchestre avec quelque habileté routinière que M. Poueigh remplace par une impéritie rarissime en l'espèce, atteignant parfois au comique. Cependant, si l'éclectisme peu fixé auquel est acculé ainsi notre Opéra l'entraîne innocemment à de peu reluisants exploits, on y trouve à l'occasion l'agrément de constater que les soirées s'y suivent et ne se ressemblent pas. Comme lendemain à *Hérodiade*, l'avènement de **Boris Godounoff** au répertoire acquérait les allures d'une purification, sinon d'une désinfection ; tant il apparaît nettement qu'à l'instar dejadis, c'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière et les antiseptiques idoines au nettoyage

à fond de toutes écuries d'Augias. Ce fut un réconfort de réentendre enfin ce chef-d'œuvre ingénu, géniale émanation de l'âme populaire, qui, pour les Russes, est l'équivalent musical du *Freischutz*, du *Barbier* et de *la Dame Blanche* ailleurs. Nous l'eûmes cette fois en français et j'avoue en avoir été quelque peu déçu. Sans trop de surprise, il me fallut bien reconnaître que quoique ignorant le russe, mon émotion avait été plus directe et plus profonde en écoutant le *Boris* original, après certes en avoir lu la traduction par avance, mais sans entendre chacun des mots proférés, en n'y ressentant, du théâtre, que l'effet visuel de l'action et du geste. C'est qu'ici, comme en tout chef-d'œuvre sonore, le drame gît tout entier dans la musique. L'émotion engendrée par elle est la seule dont le théâtre lyrique soit capable. Le sujet, l'argument ne sont que prétexte éventuellement supportable à la beauté purement musicale et l'intervention des paroles y devient trop souvent gênante, parfois intolérable. L'unique exception possible, et d'ailleurs inaccessible à la meilleure traduction, est lorsque, comme avec *Pelléas*, le poème est lui-même un chef-d'œuvre. Le verbe alors s'unit intimement au son, s'y amalgame, s'y résorbe, y trouve sa signification précisée, sa portée étrangement amplifiée. Encore cette harmonieuse connivence n'est-elle guère qu'intermittente. Même dans *Pelléas*, il advient que le dialogue offusque, trouble l'entrelacs de la musique pure. Chez Wagner, dans *Tristan* surtout, le quasi-perpétuel récitatif, qui morcelle, altère, dénature et fréquemment écrase la trame symphonique, peut devenir une souffrance. L'envie vous prend de crier aux chanteurs : « Taisez-vous, afin qu'on entende ce qui seul vaut d'être entendu ! » *Boris* est plus favorisé : la voix y suit presque fidèlement la ligne du mélos. Aussi, tout en sachant le sentiment qu'elle énonce, quand on ne comprend pas les mots qu'elle dit, cette voix peut-elle laisser la propice illusion d'un instrument. Peut-être la compréhension de chacune des paroles introduit-elle dans le lyrisme musical, avec un principe étranger, cet élément « pathologique » inesthétique que Gœthe redoutait dans la tragédie. Ces réflexions eussent fort interloqué et même irrité Moussorgsky lequel, dans son autobiographie, proclamait cette profession de foi péremptoire : « L'art est un moyen de converser avec les hommes, et non un but. » Son mépris pour « la musique pure » était absolu; il niait et bafouait l'art pour l'art.

Son œuvre en a pâti. Lamartine, plus modeste et assurément trop sévère en son autocritique, opinait : « J'ai eu de l'âme, c'est vrai : voilà tout. J'ai jeté quelques cris du cœur. Mais, si l'âme suffit pour sentir, elle ne suffit pas pour exprimer. » Pour avoir méconnu l'essentielle autonomie de son moyen d'expression, la musique, Moussorgsky ne fut jamais le maître de sa plume et peut-être de sa pensée. Il ne voulut pas l'être. Il ne concevait pas que, visions, émotions, impressions, ce qu'il voulait exprimer ou peindre n'était, ne pouvait vivre et durer sous forme d'œuvre d'art que par la beauté objective des combinaisons spécifiques. Il ne comprenait pas que sentiments et sensations servent à faire de la musique comme les religions ont servi à faire des temples et des cathédrales ; que la beauté de celle de Chartres ou des débris du Parthénon continuera d'être immortelle quand le monde aura oublié jusqu'au nom des idoles qui en ont été le prétexte, et ne périrait point si même, pour la contempler, aucun regard humain n'existait plus. Nul ne fut plus musicien né que Moussorgsky, mais, muré dans sa subjectivité têtue, il a l'air, selon la fine observation de Debussy, « d'un sauvage qui découvre la musique à chaque pas tracé par son émotion ». Lui aussi a jeté quelques beaux « cris du cœur » dans des lieders admirables où, comme un peu partout d'ailleurs, son instinct lui dicta des trouvailles novatrices. *Boris* est une « réussite » dans l'œuvre de Moussorgsky, la seule création importante où il ait su réaliser une eurythmie cohérente intrinsèque. On s'en convainc en lisant **la Kovanchtchina**, son ultime ouvrage, dont M. Koussewitzky révéla de copieux fragments dans ses concerts. Ici l'intérêt purement musical est à bien peu près nul. Ce n'est plus qu'une sucession de mélodies juxtaposées sans lien perceptible, parsemée de rappels de motifs rudimentaires. Le souffle verveux, qui d'un bout à l'autre anime et emporte *Boris*, y fait totalement défaut. L'inspiration pourtant est parfois savoureuse, trahissant une forte empreinte de la musique ecclésiastique longuement pratiquée par Moussorgsky dès son enfance, mais exposée généralement d'abord à l'unisson, puis reprise accompagnée d'une harmonie consonnante élémentaire. Le procédé de la répétition obstinée, à la manière « bègue », déjà sensible dans *Boris*, est ici obsédant. A la vérité, Moussorgsky était rongé par l'alcoolisme et la maladie quand il écrivit *la Kovanchtchina* et, en outre,

ce fut Rimsky-Korsakoff qui la termina et publia; de sorte qu'on se demande avec angoisse ce qui, dans cette partition posthume, provient de l'auteur ou de l'éditeur. Car Rimsky-Korsakoff était un arrangeur férocement stupide. J'ai montré, dans un chapitre de *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, quel traitement honteux son infatuation imbécile avait infligé à *Boris*. Dans la Revue Musicale d'avril 1922, M. Robert Godet imprima quelques exemples éloquents de ces corrections de pion pédant et borné. Il omit cependant l'une des plus barbares, celle où, dans un air de Marina, Rimsky transforme en platitude une mélodie délicieuse basée sur une appogiature de onzième naturelle (page 172 de Moussorgsky et 206 de Rimsky-Korsakoff). Si, dans l'ensemble, la beauté du chef-d'œuvre résiste à ces balafres ineptes, il n'en demeure pas moins regrettable qu'on n'ait rien tenté pour restituer chez nous l'original dont il est infiniment probable que, sur la prière de notre Opéra, M. Lunatcharsky lui eût volontiers et même avec empressement fait parvenir une copie conforme. Quoique loin d'effacer le souvenir de la russe et de l'inégalable Chaliapine, l'interprétation aurait été décente, avec M. Vanni Marcoux excellent, sans la godichonnerie suprême où rivalisèrent à l'envi le maître de ballet et le metteur en scène à propos de la Polonaise et de l'Innocent. Les chœurs, par contre, se distinguèrent à un tel point qu'on les rappela plusieurs fois : ils en étaient tout ahuris.

Enfin, cherchant quoi dévorer pour rassasier son abonnement surnuméraire, notre Académie Nationale de Musique et de Danse mit le grapin sur *Falstaff* et le monta, si on ose ainsi dire, en cinq sec. Le singulier metteur en scène, qui sévit en notre Opéra subventionné, peut se vanter de n'avoir pas raté son coup. Grâce à lui, ce fut une exécution sans phrases. Hormis peut-être Mlle Laval en Nanette, les interprètes, du premier au dernier, jouèrent, si on peut encore ainsi parler, implacablement à l'envers, tout en se démenant en dépit du bon sens. La lecture de la double lettre, de routine pourtant classique, fut gauchement et sottement bousillée. La chasse à l'homme endiablée qui remplit le verveux finale du second acte, étalait sans vergogne une cohue ridicule où chacun se trémoussait de son côté sans qu'on pût soupçonner un instant que cette agitation chiquée offrît quelque rapport pas plus avec celle des partenaires que même avec l'action. Mlle Allix, entre autres, pour faire semblant d'être indiffé-

remment rieuse, rusée ou affolée, s'ingéniait avec persévérance à maintenir ses deux coudes horizontalement écartés à hauteur des épaules, remémorant à s'y méprendre la marsupiale exaltation du kangourou. C'était navrant. La gracieuse et piquante musique que Verdi adapta à l'alerte livret d'Arrigo Boïto, parut sombrer dans l'aventure autant que dans le trou béant où grouillait un orchestre aphone, car M. Arturo Vigna, qui l'entoura de soins visiblement extrêmes, y mit tant de délicatesse que, l'acoustique aidant, on n'en entendit que fort peu. Et, là-dessus, une anecdote que je garantis authentique. Au cours des répétitions qu'il fignolait avec amour, M. Vigna fut frappé de l'assiduité d'un corniste qui n'en manquait pas une et lui donnait satisfaction à tous égards. Il s'en réjouissait dans son cœur et se promettait inpetto de le féliciter après partie gagnée lorsque, le soir de la première, ayant tourné les yeux vers son pupitre, il perçut à sa place avec stupéfaction le visage inconnu d'un personnage qui n'avait indiscutablement assisté à aucune des répétitions laborieuses. Il interpella donc l'intrus sur ce qu'il venait faire en cet endroit, et la réponse fut : « Mais, Monsieur, je suis le corniste « titulaire » ; l'autre était mon « remplaçant ». Or nos contrats prescrivent la présence du « titulaire » aux premières représentations. » En résumé, avec la reprise en catimini de *Lohengrin*, les spectacles de notre Opéra composent désormais un menu assez panaché pour séduire les Américains en voyage et, en effet, en août, ils y affluèrent tellement qu'on fut obligé d'en refuser tous les soirs au guichet. Mais ces visiteurs inavertis sont sans doute bien intrigués tout de même en voyant hebdomadairement afficher *Rigoletto*, sans compter *Suite de Danses* et *Samson*. Serait-ce là, doivent s'interroger ces braves gens, le fond traditionnel sacro-saint du répertoire de l'Opéra parisien, sa base et sa racine inébranlables, l'axe immuable et permanent du kaleïdoscope multicolore où tout le reste n'est que les morceaux de verre cassé ? Cruelle énigme ! Les mystérieuses relations de Mme Ida Rubinstein avec notre Opéra aboutissent périodiquement à des événements divers. Ce fut elle qui, paraît-il, dénicha, dans la réserve obscure où l'éditeur de M. Paul Paray remise ses bouillons, la *Suite* saugrenue qui devint *Artémis troublée*. Peut être, après avoir incarné la Déesse, éprouva-t-elle quelque nostalgie du martyre si, comme il semble vraisemblable, c'est à sa suggestion qu'est

due l'adoption de **Saint-Sébastien** par notre Opéra subventionné. Cette brève partition de circonstance est une des choses les moins musicalement intéressantes et les moins personnelles qu'ait produites Claude Debussy. La tragédie qu'elle accompagne avec une parcimonie subalterne s'atteste d'une insanité toujours plus évidemment peu commune. Au jargon de ces couplets grandiloquents et creux, je ne pus tenir plus longtemps que le milieu du second acte et je m'évadai, dérangeant tout un rang de fauteuils, tandis que des voix caverneuses continuaient de brâmer comme une litanie: « Tu es beau, Sébastien ! Tu es beau ! » Me Rubinstein, qui ressemble à M. Mandel, recevait cela sans broncher. Notre Opéra n'eut pas non plus beaucoup de chance cette année avec les Ballets Russes. Des trois nouveautés que ceux-ci nous apportèrent, l'une avait feu Tchaikowsky pour auteur ; ce qui est à peu près comme si une troupe française avait l'idée baroque de ballader du Théodore Dubois parmi les capitales étrangères. Les deux autres, signées de M. Strawinsky, tendraient à démontrer que ce compositeur n'a décidément plus grand'chose à dire. Fruit de la munificente instigation d'une princesse mécène, **le Renard** est confectionné selon les procédés de superposition factice du *Sacre* en ressucée microscopique, et M. Strawinsky ne s'y est ostensiblement pas foulé la rate. **Mavra** avait la prétention, paraît-il, de parodier la musique italienne de quoi l'exubérance mélodique est de notoriété mondiale et séculaire. Malheureusement, justement là, l'indigence d'inspiration qu'on dut de tout temps déplorer chez M. Strawinsky s'étire aux proportions d'une stérilité désertique. Il semble que M. Strawinsky soit funestement dévoyé et batte l'air à tatons en aveugle. Sa fécondité exténuée, malgré son âge jeune encore, s'éparpille en foucades, en digressions aléatoires où son habileté d'écriture, désormais, a grand peine à dissimuler la détresse impuissante de quelqu'un qui se sent vidé. Par bonheur, ayant loué le Théâtre Mogador pour un rabiot de quelques soirées, les Ballets Russes ajoutèrent à leurs spectacles le **Chout** de M. Serge Prokofieff. La partition précisément vient d'en paraître merveilleusement transcrite pour le piano par l'auteur, et elle gagne étonnamment à être lue, relue, étudiée et approfondie. Elle ravissait, à l'audition par son allégresse infuse, sa verve mélodique intarissable et son coloris chatoyant. A l'analyse, on en mesure la valeur purement

musicale exceptionnelle. En vérité, *Chout* est un petit chef-d'œuvre, si ce mot signifie un ouvrage parfait en soi, désinvoltement accompli avec l'aisance et la sécurité de l'instinct génial. Se mouvant parmi les harmonies les plus hardies, mais sans s'y confiner exclusivement, sans appauvrir arbitrairement les ressources dont son art dispose, l'auteur y exploite tout le clavier des combinaisons propres au phénomène sonore, sans mépriser même les « consonnantes ». C'est la résonance objective intégrale, assimilée jusqu'aux derniers échelons praticables, qui constitue la substance d'une polyphonie d'accords où s'agrègent les tonalités nouvelles en un organisme homogène dont la complexité coordonnée se résout en simplification apparente. Il n'y a là rien de commun avec les recherches volontaires, souvent artificielles, de MM. Schœnberg et Strawinsky. Le pur musicien parle spontanément et librement son langage naturel dont il possède la syntaxe innée. Aussi domine-t-il son moyen d'expression au lieu de lui être asservi. Aussi est-il capable d'enchaîner logiquement ses idées au lieu de les présenter simplistement à la file, comme en cartes d'échantillons. Au lieu de marqueter des mosaïques, il modèle en pleine pâte. Son inspiration surabondante jaillit et court comme une eau vive, sans un arrêt, sans un remous dans son flot dru, et lui fournit des « leitmotifs » à la Wagner, des « thèmes » à la Mozart, qu'il entremêle, qu'il démêle, métamorphose et « développe » avec une maîtrise vraiment incomparable de souplesse, avec l'art le plus neuf et le plus incisif. Plus en avant dans l'évolution novatrice que maintes fabrications alambiquées, *Chout* est aussi foncièrement « symphonique » que *les Maîtres-Chanteurs* ou *le Cavalier à la Rose*. Dans l'art nouveau que nous voyons naître et grandir, il marque à cet égard une date mémorable. Né en 1891, M. Serge Prokofieff a devant sa jeunesse un bien bel avenir, et il semble qu'on ait tous les droits d'espérer saluer bientôt en lui l'artiste de génie complet qu'on attendait vainement jusqu'ici de la brillante musique russe.

Mémento. — A lire dans la Revue Musicale de juillet 1922, sur *les Principes de la Danse cambodgienne*, un article de M. Louis Laloy délicieux de forme et fort intéressant de fond. — Les partitions pour piano de la *Kovanchtchina* de Moussorgsky et de *Chout* de M. Serge Prokofieff, récemment publiées, sont en vente au Dépôt de musique russe, 3, rue de Moscou.

JEAN MARNOLD.

L'ART A L'ÉTRANGER

La XVe Exposition nationale suisse des Beaux-Arts. — « On peut accuser le soleil de faire le plus souvent des esquisses et les effets vagues sont les plus fréquents dans la nature. » Ainsi s'exprimait Thoré vers 1865, en plein âge d'impressionnisme, comme s'il eût prévu qu'un art plus profond, plus construit, succéderait au développement direct des impressions que les peintres de cette époque traduisaient littéralement de la nature. La prévision s'est à tel point réalisée que l'on ne s'arrête plus aux sujets qui relèvent à la fois de la pensée et de la forme, mais à ceux qui relèvent de la forme seule. De là le grand effort de Paris, qui a retrouvé les voies à suivre. Elles sont simples : il faut bâtir sur les archaïques et les primitifs, proscrire les effets de pâte, les trucs de clair-obscur, la « patte » de l'œuvre d'art. La voie est ardue et longue à suivre, mais combien belle ! Les « phares » de Paris irradient jusque vers nous : le style d'un Derain, la belle sensibilité et le fin coloris d'un Raoul Dufy, le charme sensuel et maladif d'une Marie Laurencin ont, en Suisse, des admirateurs et des suiveurs. Mais un certain désaxement s'annonce dans l'art de ce pays. La Suisse, le fait est certain, prend son importance dans le mouvement d'art actuel. Si l'Italie est couchée dans la poussière d'or de son passé, si l'Allemagne s'attelle à la remorque de Paris, la partie romande de la Suisse se manifeste très française dans son goût et dans son choix, alors que la Suisse alémanique connaîtra Cézanne, par exemple, à travers Pechtein, subira l'influence de Corinth, peintre vigoureux, mais d'une brutale et toute superficielle virtuosité, ou encore Liebermann, dont les tableaux, en série, ne sont autres que de l'impressionnisme après la lettre.

La partie tessinoise relève trop de l'Italie pour ne point subir, de ce grand pays, le même contre-coup d'inertie que l'on a pu constater dans les récentes expositions modernes de Florence et de Venise.

Deux tendances essentielles viennent ainsi se choquer, deux races différentes par la langue et la culture : l'allemande au génie plus lent, au goût moins sûr ; la française plus directement sensible, harmonieuse et communicative. Tels sont les deux grands courants qui se rencontrent à la xve Exposition nationale

suisse des Beaux-arts, qui, cette année, a lieu à Genève. La place était trop petite : le « Bâtiment-Electoral », aménagé à cette fin par un architecte de conception allemande, et le « Musée-Rath » sont les locaux où les tableaux couvrent la cimaise. De 1386 œuvres envoyées, le jury en a refusé 875. De cette façon, un grand nombre de nos artistes ne sont pas représentés à cette manifestation, ce qui l'empêche de montrer le bilan et même de donner une idée suffisante de l'art suisse. Il n'aurait pas fallu oublier que nous n'avons ici ni « Salon d'Automne », ni Salon de refusés (en tous cas, il ne s'en est pas encore constitué).

On a eu l'idée de confier à certains peintres la décoration des parois murales. On ne peut pas précisément dire que le choix ait été d'une heureuse inspiration, sauf lorsqu'il s'est porté sur M. A. Mairet, qui révèle dans ses panneaux une belle entente de la peinture décorative. Le buffet est orné avec goût et richesse par M. A. Cingria, qui sait faire jouer les ors.

Deux salles du Musée-Rath ont été réservées au peintre grison, Giovanni Giacometti. Cet artiste, qui eut son heure de succès lorsque, avec le grand Hodler et Amiet, il marqua en Suisse son rang dans l'école impressionniste, affectionne les couleurs tranchantes, vives et heurtées, les paysages roux des automnes montagnards, les têtes de vieillards inondées de soleil. Nous le retrouvons aujourd'hui moins égal à lui-même. On réclamerait plus de composition et de maîtrise dans ses moyens.

En somme, on peut dire d'emblée que si les Suisses allemands les écrasent par leur nombre, les Suisses français comptent, en revanche, des morceaux de choix.

M. A. Blanchet est peintre, et, soit dans un tableau de petite dimension, soit dans un grand morceau, il révèle un égal talent. On sent qu'il a flirté avec Gauguin et que Derain l'a séduit. Toutefois, dans sa grande composition : *Les Bergers*, il se bute au souci du décoratif tout en tenant compte des valeurs ; s'il n'y marque pas un vouloir assez arrêté, il nous montre cependant de beaux volumes massés avec goût, des lignes larges et rythmées et des couleurs fort belles dans leur sobriété. M. Blanchet, qui affectionne les bruns et les verts, n'est jamais fade, au contraire, il chatoie. Beau peintre complet, qui sait les corps aux lignes onduleuses, les grands arbres frémissants sous la brise et les scènes puissantes de la vie champêtre. Car la campagne l'a attiré ;

il s'y est fixé et, en toute confiance, elle lui livre les moindres de ses secrets.

Que dire de l'*Enlèvement d'Europe*, de M. Barraud, si ce n'est que nous sommes en présence d'une sensibilité qui confine à la maladie ? Féminin même dans sa touche, M. Barraud ne semble pas satisfait que l'impressionnisme ait dit son mot. Formé à cette école, disciple un peu servile de Toulouse-Lautrec et de Marie Laurencin, il a voulu, cette fois, arrondir la maigreur de ses formes. Son Europe est un peu lourde, ses compagnes boursouflées. Que voulez-vous ? on ne saute pas avec toute l'aisance désirable de la *Nana* de Manet au *Bain turc* d'Ingres. M. Barraud nous montre pourtant une petite toile sur laquelle il a déployé tout son talent : une jeune femme dans un jardin, qu'il me plairait fort de pendre à l'un des murs de ma chambre. Qu'une autre fois il mûrisse avec plus de patience son sujet, qu'il compose avec plus de logique et il ne dépendra que de lui d'aller très loin.

M. René Guinand a de très beaux dons d'artiste. Nul mieux que lui ne connaît la poésie des toits qui reflètent un ciel, ou la physionomie des fermes de la campagne genevoise. Dans le portrait il manie remarquablement une belle gamme de gris.

M. Baumberger est Suisse allemand : d'où son genre dur d'apparence, mais expressif. Il pose des chanteurs de rues très caractéristiques sur une chaussée toute luisante de la dernière averse.

Un coup d'œil encore, en passant devant des maisons simples sur un terrain roux de M. Hans Schwabe, sur certain paysage de Paul Mathey, un portrait nettement esquissé de Chinet, des nus bien construits et pâles de M. G. François, une étude de femme d'Alice Bailly. M. A. Cacheux expose un grand portrait bien vivant et solidement campé du maître James Vibert, lequel domine dans la section de sculpture.

James Vibert a su innover dans le domaine de l'idée, en employant la belle langue classique des archaïques grecs. Sa *Voix de la colline* est un morceau de haut symbolisme profondément senti. Son buste de Paul Fort retrace la physionomie gauloise de l'auteur des *Ballades*. Enfin, nous retrouvons ici la *Terre*, exposée au dernier « Salon d'Automne », où Vibert traduit en réalité certaine affirmation de Michel-Ange, à savoir qu'on devrait pouvoir rouler une sculpture du haut d'une montagne sans la briser.

Ce groupe enlacé, l'homme, la femme, l'enfant, forme une vraie boule, de laquelle se dégagent leurs trois formes puissantes.

On regrette de ne voir de M. Pedro Meylan qu'un buste, celui du peintre Forestier, mort récemment : tête de romain modelée avec force. Une *Jeune fille nue*, de Luc Jaggi, est gracieuse et souple de port. M. Haller, lui, est un des privilégiés du Salon. Son œuvre relève d'une belle sensibilité. On regrette, car il connaît les beaux rythmes et les belles attitudes, qu'il n'atteigne pas toujours à cette plénitude de la forme, à laquelle on revient de plus en plus aujourd'hui. M. Hubacher présente une jeune femme en mouvement, qui est d'un style très poussé ; on y découvre que l'art exotique l'a préoccupé. Citons encore un marbre de M. Fritz Schmied, une œuvre hardie, bien qu'un peu lourde, de Knœll.

En résumé, l'exposition comprend quelques œuvres marquantes. Mais, à côté de cela, que de réalisations timides ou falotes ! Parmi les peintures, un trop grand nombre, au lieu d'aboutir au style, réservé au talent, tombent dans le stylisé. Il semble cependant qu'il doive se trouver un plus grand nombre d'artistes, même refusés, qui auraient eu quelque chose de plus personnel à montrer que bien de ces envois fades dont sont tapissées les petites salles.

Paris reste le carrefour de l'artiste romand. Que celui-ci en convienne plutôt hardiment au lieu de viser à complaire à certains Genevois figés en leurs vieilles formules d'admiration et pour lesquels la peinture s'arrête au père Töpffer et à Calame. On fut de tous temps un peu comme cela, à Genève : tel petit dieu local s'y fait hausser à la complexion d'un Titan. Croient-ils, ces Genevois-là, parvenir par ce chemin à développer des talents naissants, qui, il faut le reconnaître, sont nombreux dans leur ville ?

L'art découle de la race, la frontière n'existe pas, ou plutôt ne devrait pas exister pour lui. La Suisse romande devrait convenir de la nécessité de fusionner avec l'art français auquel elle apporterait peut-être, un jour, quelque grand artiste.

Si l'on veut obtenir un jury plus équitable et surtout moins germanisant, il faudra que, tôt ou tard, se crée, à Genève, une sorte de « Salon d'Automne », réservé à la Suisse romande. Ce serait encore ici suivre l'exemple qui nous a été donné par le pays d'où nous vient l'art actuel et dont quelques artistes organisateurs ont compris que les œuvres décisives comportent une part de créa-

tion originale, ce qui fait qu'elles sont mal à leur aise dans un salon officiel.

PIERRE COURTHION.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Albert Charpine. — Le nom d'Albert Charpine n'est sans doute pas destiné à briller d'un éclat offusquant dans les annales du monde. Il n'en vivra que plus longtemps dans la mémoire de quelques-uns.

Cet homme était professeur de rhétorique dans une petite ville de la Suisse française. Il est mort le 31 août 1922, à l'âge de cinquante-huit ans, d'un accident de montagne.

Quand je fus son élève, au collège Saint-Michel de Fribourg, il y enseignait ces disciplines qui, dans le cadre des études classiques, s'inscrivent avant celles de l'art oratoire et portent le beau nom d'humanités. Par lui j'ai connu le périple de l'aventureux Ulysse, les bras blancs de Nausicaa, les amours d'Enée et de Didon, les fureurs de l'homme aux rubans verts, la souffrance de Chimène, les soupirs d'Andromaque et le courroux d'Hermione, c'est-à-dire quelques-unes des plus belles, des plus vivantes images dont se peut orner l'âme humaine. Pour cela seulement, je lui devrais, jusqu'à mon dernier souffle, une reconnaissance profonde.

Je lui dois beaucoup plus. Le pédagogue était devenu l'ami. Il accueillait mes songes ; il suivait, il encourageait mes travaux. Son approbation me fut toujours plus précieuse que celle des critiques les plus considérés. Comme Jacques Tournebroche à l'abbé Jérôme Coignard, je lui disais: mon bon maître.

Ai-je mentionné qu'il était d'Eglise ? On risquait parfois de l'oublier, tant sa liberté de langage était grande. Or, depuis le concile de Trente, beaucoup de prêtres ont cru devoir imiter, pour se mieux défendre de la Réforme, l'attitude contrite et morfondue des prédicants. A telle enseigne que, dans ce bon pays romand, d'aucuns s'alarment d'entendre un clerc parler comme une personne naturelle.

Né dans la république de Calvin, Charpine n'en portait pas la marque. C'est allègrement, soulevé par la joyeuse ferveur de la jeunesse, qu'il entra dans les ordres. Comme il n'avait rien d'un ascète, il se peut que, plus tard, à de certaines heures, il ait trouvé

rude et vertigineux le chemin qu'il devait suivre. Mais son sourire demeura plein de douce malice, d'enjouement et de sérénité. Il fut tout ensemble un épicurien stoïque, un chrétien résigné et un bon prêtre : le cœur a de ces contradictions que la raison prétend ne point connaître. Au surplus, pour qui ne se laisse pas effrayer par les mots, la doctrine d'Epicure, dont Fénelon s'est fait le défenseur, pourrait se concilier, même en logique, avec celle du Christ. N'est-ce pas le philosophe de Samos qui a dit: « Supporte et abstiens-toi ? »

Dans l'ingrate carrière de l'enseignement, il faut, à un esprit libre, beaucoup de patience. Albert Charpine n'en manquait pas. Seules la méchanceté et la bêtise avaient le pouvoir de l'irriter. Encore n'en tirait-il d'autre vengeance qu'une boutade ou un haussement d'épaules.

Il s'en consolait en cultivant des amitiés choisies et les fleurs de son jardin de curé. Il lisait, avide de comprendre, sévère dans ses jugements, heureux d'admirer ce qui lui semblait admirable. Il n'a pas écrit beaucoup, mais avec soin: quelques poèmes, des contes finement ironiques, des articles épars dans les revues. J'espère que des mains pieuses rassembleront un jour le meilleur de tout cela.

Son action s'exerçait aussi par des conférences : il fut le premier dans Fribourg à parler de Verhaeren et de Samain. Plus tard, il traça de beaux portraits d'Ernest Psichari, de Pierre-Maurice Masson, qui était son ami. Certain soir, il évoqua d'inoubliable façon la figure de Flaubert, moine du Verbe et martyr de la littérature.

Dans le monde extérieur, Charpine observait toutes choses d'un regard pénétrant, se montrait sensible comme un peintre aux prestiges de la couleur et de la ligne. Et quel juge, quel conseiller, quel ami cent fois éprouvé il pouvait être pour un artiste fidèle à son art, tu le sais, Hiram Brulhart, vieux camarade, toi dont la destinée fut parfois aussi douloureuse que celle de Cézanne : il n'a jamais douté de toi et les autres commencent à voir qu'il n'avait pas tort.

Dans cette ville de vingt mille âmes, une intelligence, une sensibilité comme les siennes engendraient des prodiges subtils ; un courant perpétuel d'idées et de sentiments, une aération toujours renouvelée des esprits et des consciences. Beaucoup de gens

n'y prenaient point garde : ils subissaient l'incantation sans reconnaître le magicien. Il a fallu que Charpine s'en allât ; chacun, alors, a brusquement senti qu'au foyer de la communauté une flamme noble et généreuse venait de s'éteindre à jamais.

Non ! la flamme n'est pas éteinte ! D'autres la ranimeront, qu'elle a si longtemps réchauffés, qui ont su la protéger de leurs mains et l'aviver de leur souffle.

Pour lui, mort comme il l'eût souhaité, en pleine nature, une autre vie commence. S'il est, au Paradis, une demeure élue pour ceux qui aimèrent la beauté d'un amour désintéressé, il y sera reçu, d'une accolade fraternelle, par le bon géant de Croisset :

— Venez ici, l'abbé ! Vous, au moins, vous n'êtes pas un mufle !

Et maintenant, un scrupule me reste à vaincre; m'est-il permis de révéler l'étrange avertissement que je reçus, sans le comprendre, touchant la délivrance de mon bon maître ?

Après tout, j'ai bien le droit d'en parler. Un jour, dans mon logis parisien, j'ouvris au hasard un livre de notre cher Paul Fort. Ce que j'y lus, — et que pourtant je connais bien, — me fit verser des larmes. C'était *la vision harmonieuse de la terre* ; il s'y trouve ceci :

J'ai gravi la montagne et je suis en plein ciel...
Et je sens que mon plus beau jour est aujourd'hui...
Mais toute la nature est au seuil de mon cœur. La terre et le soleil ont la même cadence, rythmée à l'unisson des battements de ma vie. La lumière du jour te pénètre, ô ma vie ! Elle s'ajoute à moi comme une récompense, quand je laisse mes sens errer de l'astre aux fleurs. La terre et le soleil en moi sont en cadence, et toute la nature est entrée dans mon cœur...
J'ai gravi la montagne, ma vue tombe du ciel. La terre et le soleil sont la même patrie.

J'appris le lendemain qu'Albert Charpine était mort, dans les Alpes fribourgeoises, à la minute même où j'avais pleuré sur ces vers. Je n'explique pas : je constate. Et puisqu'un seul terme nous est donné pour désigner l'objet de votre amour et celui de votre mépris, je vous jure, mon bon maître, que je ne fais pas, en ce moment, de la « littérature » !

RENÉ DE WECK.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le roman réaliste. — Manuel Galvez : *La Tragedia de un Hombre fuerte*, « Biblioteca de Novelistas Americanos », Buenos Ayres. — Joaquin Edwards Bello : *El Roto*, « Editorial Chilena », Santiago (Chili). — Guillermo Bianchi : *El Cura Sentimental*, Imprimerie « Otero », Santiago (Chili). — Mémento.

Si le naturalisme a eu une vie éphémère, son influence se fait sentir jusqu'à aujourd'hui. Il est vrai que son goût du cas pathologique et du détail grossier ou insignifiant a vieilli, mais son dessein d'embrasser les masses humaines et de considérer l'action sous son aspect sociologique s'est transformé en norme du **Roman Réaliste**. Nos romanciers de la réalité, comme leurs confrères de partout, subissent donc en ce sens l'influence naturaliste; leurs œuvres sont de grands tableaux produits de l'observation et de la documentation, envisagés d'un point de vue plus ou moins sociologique.

Manuel Galvez, qui est le premier romancier de l'Argentine, est l'un des représentants les plus caractérisés de cette tendance. C'est un écrivain puissant, pourvu d'un grand don d'observation et d'un rare pouvoir créateur, doublé d'un idéaliste fervent, plein d'idées généreuses et aussi de cette sympathie humaine qui comprend toutes les misères et compatit à toutes les douleurs. Comme presque tous les écrivains nés, c'est un enthousiaste, un sentimental, un lyrique. Dans sa prime jeunesse, il fonda une revue : *Ideas*, qui réunit l'effort des écrivains nouveaux et qui a été quelque chose comme le foyer des lettres argentines actuelles. Alors, il a publié deux recueils de poèmes: *El Enigma Interior*, *Sendero de Humildad*, délicats et ingénus, parfois jusqu'à la gaucherie, où il y a un peu du Verlaine naïf et volontaire. Bien que la critique de son pays n'ait pas été très favorable à ces recueils, j'y trouve un grand charme de simplicité choisie,et je reconnais en eux une des premières manifestations de notre poésie mondonoviste. Mais cet écrivain si vigoureux devait chercher des formes plus amples. Après nous avoir donné un recueil d'impressions, ou plutôt de méditations sur l'Espagne : *El Solar de la Raza*, imprégné d'idéalisme, et un essai romanesque : *El Diario de Gabriel Quiroga*, saturé d'inquiétude religieuse, il s'est consacré au roman, et nous a donné une série de grandes fresques de la vie argentine : *La Maestra Normal*, *El Mal Métafisico*, *La Sombra del Convento*, *Nacha Regules*, remplies de réalité bien saisie et d'huma-

nité bien sentie, sur lesquelles gravite un idéalisme qui paraît parfois pessimiste, mais qui est toujours tendre et apitoyé. Ce sont des romans d'un plan très étendu et d'une atmosphère très bien rendue : le tableau comporte une ville ou au moins une classe sociale et il apparaît dessiné à touches précises, frappantes ; les personnages sont très nombreux, et ils sont si bien définis qu'on ne les confond jamais. Dans *la Maestra Normal*, c'est l'existence monotone de la cité provinciale, la Rioja, bercée par les « vidalitas » et embaumée par les orangers ; dans *El Mal Metafisico*, c'est l'agitation fébrile et précaire du Buenos-Ayres littéraire; dans *La Sombra del Convento*, c'est le milieu traditionnel de Cordoba, la vieille cité universitaire et cléricale ; dans *Nacha Regules*, c'est la vie misérable des bas-fonds de la métropole. Mais, en l'action, il y a toujours un problème, un conflit ou simplement un cas social douloureux ou suggestif : la fatalité de l'amour chez la femme seule dans le monde, la terrible lutte des intellectuels dans le milieu réfractaire; la rivalité entre l'esprit conservateur et les aspirations modernes, la misère de la prostitution dans la grande ville. Les protagonistes sont des idéalistes qui incarnent un sentiment ou une idée avec une ardeur inébranlable, et certaines des héroïnes, comme Raselda et cette Maria del Rosario d'une série de nouvelles : *Luna de Miel y otros suceros*, des êtres d'une spiritualité presque angélique. On dirait que l'auteur leur a donné toute la tendresse et toute la piété de son cœur. Outre l'interprétation fidèle de la réalité, il y a donc en ces romans un grand fond idéologique ou sentimental. Sans doute, par la peinture de la vie unanime et par la signification sociologique ils peuvent être classés comme naturalistes, mais par ce qu'il s'y trouve de subjectif, et par l'harmonie de leur composition, où le réel et l'idéal s'équilibrent, ils ne le peuvent plus. Néanmoins, la critique s'est opiniâtrée à leur donner cette étiquette, et Galvez a voulu se dégager d'une manière qui est périmée. Dans ce but, il a voulu abandonner l'interprétation de l'atmosphère, en laquelle il est maître, et s'adonner à l'analyse psychologique, qu'il considère comme un procédé nouveau. Dans ses derniers ouvrages on trouve quelque chose de cette aspiration, bien qu'il y ait en *Nacha Regules* une description des bas-fonds de Buenos-Ayres qui est des meilleures pages du volume. Dans un roman qu'il vient de publier : **La tragedia de un Hombre Fuerte**, Galvez met ouvertement ses desseins en pratique.

C'est une œuvre de documentation riche et de composition bizarre, dans laquelle l'analyse de psychologie sociale ou individuelle alterne avec des intrigues sentimentales rapides et tendancieuses. Galvez s'est proposé de nous présenter ici l'esprit de l'Argentine d'aujourd'hui, en même temps que d'étudier la transformation de l'amour à Buenos-Ayres. Le protagoniste est, par suite, un type représentatif. Né d'une ancienne famille, il se sent, néanmoins, conquis par les idées neuves. Il incarne l'esprit de la métropole, qu'il qualifie de « dynamique », en lutte avec l'esprit des provinces, qu'il appelle « extatique »; il déteste l'héritage espagnol, le passé national, la tradition ; il adore le progrès, l'action, la conquête et ne dédaigne pas l'activité « mécanique » des Anglo-Américains. Mais comme il porte en lui l'atavisme « romantique » de ses pères, il cherche avec une anxiété fébrile l'amour qu'il n'a pas trouvé dans le mariage. Avec une grande facilité, il rencontre successivement plusieurs amantes, mariées ou non, qui lui cèdent pour la plupart sans beaucoup d'hésitation. Loin d'en être scandalisé, il voit en cela une évolution logique de l'amour. C'est l'esprit dynamique qui a gagné aussi la femme, qui amènera pour résultat l'implantation d'une morale neuve dans laquelle les deux sexes auront une égale liberté. L'analyse psychologique est développée en ce roman avec une perspicacité et une minutie extraordinaires, bien que la forme de dissertation ou de conversation avec un personnage commode paraisse un peu monotone et artificielle. Les figures féminines sont attrayantes et, parfois, intéressantes, bien qu'en général leurs actes ressemblent à ceux des héroïnes de certains romans français aujourd'hui discrédités. Mais les idées soi-disant neuves dont il s'agit ne résistent pas à la plus légère critique. Sans doute, nos peuples, comme toutes les nations jeunes, doivent tendre au développement, au progrès, à l'adaptation à la vie moderne, mais ils doivent pour cela s'appuyer sur la véritable tradition, c'est-à-dire sur ce qu'il y a dans le passé de grand et de caractéristique, et cela surtout en Argentine, où l'énorme courant d'émigration a besoin d'être nationalisé; la question n'est pas seulement de devenir un peuple grand et riche, mais en outre un peuple avec un esprit, un caractère et une culture propres. Sans doute, aussi, les relations sentimentales ne peuvent continuer de se régler chez nous selon la norme trop injuste d'hier. Mais de là à concéder à la femme, en amour, une liberté égale à celle de

l'homme, il y a un abîme. Dans le pire libertinage l'homme peut accomplir la mission de procréer; la femme ne le peut en condition pareille: la pudeur est un bouclier que la nature donne à la maternité. S'insurger contre ces faits est de la corruption, et, dans l'exemple de femmes que nous présente Manuel Galvez, inquiétude malsaine produite par la culture mal assimilée et l'enrichissement subit. Il serait désirable que ces dames oubliassent la formule déjà vieille en France: « Vivre sa vie »; qu'elles apprissent la formule nouvelle engendrée par la grande guerre: « Faire son devoir », et que, dans les cas extrêmes, on eût recours au divorce, mais non à l'adultère, comme commence de le faire ici la génération jeune et cultivée. Galvez se plaint dans l'avant-propos de ce qu'on lui attribue les idées de ses personnages. Nous attendrons donc qu'en un autre roman il nous présente l'Argentin d'aujourd'hui véritablement tel, et qu'il nous parle de l'amour réellement moderne, ce qui doit exister également à Buenos-Ayres. Je désirerais, en outre, qu'il revînt à la forme harmonieuse dans laquelle l'interprétation de la réalité ambiante s'équilibre avec la psychologie et avec l'intention idéologique, comme dans *La Maestra Normal,* qui est, à mon avis, son chef-d'œuvre; l'analyse psychologique exagérée, comme la description minutieuse, est une disproportion, et l'art actuel tend à l'harmonie synthétique.

Joaquin Edwards Bello, Chilien, est un écrivain d'un talent très vivant et très hardi, qui cultive avec succès le roman réaliste tendant à la sociologie ou, plutôt, à la critique sociale. Il a débuté par un roman aussi violent que beau : *El Inutil,* qui était une satire mordante contre l'étroitesse d'idées de la société de son pays, mais qui était surtout une série de tableaux de la vie chilienne très vivants et très savoureux. C'était l'annonce d'un polémiste et d'un artiste peu commun. Toutefois, dans ses livres qui ont suivi : *Tres meses en Rio*, *La Cuna de Esmeraldo*, il nous apparaît plus intéressant comme critique des mœurs que comme écrivain artiste. Dans le dernier de ces livres se trouvaient quelques chapitres d'un nouveau roman qui promettait d'être une œuvre définitive. Cet ouvrage est paru dernièrement sous le titre de **El Roto** (le Déguenillé), sobriquet du prolétaire au Chili. C'est en effet le roman de l'homme de peine de ce pays, métis d'Espagnol et d'Araucan, courageux et résistant, mais négligent et fataliste, qui, opprimé par la classe dirigeante et entravé par le

vice et par le manque d'hygiène, traîne une existence misérable et tourmentée. Les profils de ce type et la peinture des quartiers bas de Santiago sont exécutés avec une violence qui semble parfois excessive, mais aussi avec un sentiment altruiste évident. Un tel ouvrage a été vivement discuté par l'opinion au Chili. A mon avis, le portrait du *roto* est véridique en ses traits essentiels ; seulement il y a prédominance des teintes sombres et sinistres sur les claires et les placides. Malheureusement, ce roman est écrit dans un style d'une truculence outrancière et dans un langage incorrect, chargé de néologismes et de termes régionaux. L'auteur croit que notre littérature doit être « éminemment créole » et que nous devons écrire un espagnol « républicain, émancipé ». Mais l'art est précisément besogne de sélection et de recherche de l'éternel ; le surplus n'est que du folk-lore. Toutefois, le livre se lit avec intérêt, car Edwards est un de ces auteurs qui ont des vues personnelles sur ce qu'ils considèrent. Cet actif écrivain a publié ensuite un autre ouvrage : *La Muerte de Vanderbilt*, où il relate, avec beaucoup de vigueur, le naufrage du *Titanic*, où, paraît-il, lui-même se trouvait. Guillermo Bianchi, Chilien, est un jeune auteur qui a des qualités qui pourront lui permettre de devenir un excellent romancier. Il s'est montré conteur de la réalité, délicat et émotif, dans un petit livre : **El Cura Sentimental**, qui est un recueil de nouvelles pleines de vérité et saturées du plus pur idéalisme.

Mémento. — Sous le titre de *Ateneo de Honduras* paraît à Tegucigalpa une revue, organe de ce centre intellectuel, très vivante et très choisie, à laquelle collaborent la plupart des écrivains d'Amérique Centrale. Son directeur est le poète Hondurécn bien connu, Froïlan Turcios, qui a dirigé naguère une autre revue de choix : *Esfinge*. Dans le dernier numéro que nous avons reçu (mai), nous trouvons un intéressant article sur J. R. Molina, par Turcios, une belle « Oda à Centro America », par Salomon de la Selva, et une excellente étude sur « les Ecoles littéraires », de Garcia Godoy. La revue *Pegaso*, de Montevideo, dont nous avons déjà parlé, a joint à ses rubriques une chronique sur « l'éducation » que rédigent F. Copete y Riqué, le Dr S. C. Rossi, M. Espinola. Un de ses directeurs, J. M. Delgado, a publié dernièrement un poème dramatique : « La Princesa Perla Clara », dont nous nous occuperons dans notre prochaine chronique consacrée aux poèmes. Signalons quelques beaux sonnets de P. de Grecia (numéro de février) et un bon article de V. Salaverri sur un livre de E. Barrios (numéro d'avril).

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES JAPONAISES

Antagonisme entre le naturalisme et les œuvres à thèse. — L'Ecole Idéaliste. — Le romancier socialiste « nouveau riche ». — Une foi agissante. — Contre l'Esthétisme. — Le Christianisme dans la littérature. — Réhabilitation de Judas. — Critique du sentimentalisme religieux par l'Ecole Matérialiste. — Les partisans de la Culture japonaise. — Le Bouddhisme et les nationalistes. — Une curiosité nouvelle.

Il y a quelques années, au lendemain même de la guerre avec la Russie, un critique japonais écrivait dans une revue de Tokio :

Je viens de voir jouer un drame d'un nommé Ibsen ; il s'agit d'une femme quittant son mari pour aller vers ce qu'elle croit être le Bonheur, mais, après cette séparation, je doute qu'elle soit plus heureuse. Nous autres, Japonais, restons froids devant l'Idée, et je peux prédire que les romans et drames à thèse ne réussiront jamais au Japon. Si, quelque jour, l'on donne dans ce travers, on ne produira que de maladroites imitations d'auteurs européens. Au Japon un littérateur né ne peut être que naturaliste.

Ces lignes datent d'une époque où le grand romancier Iwano Homei lançait sa fameuse formule, « Être nu et laisser nu ce qui est nu ». Ses disciples lui faisaient écho : « Tel quel », « Arinomama ». On étudiait les mœurs des basses classes, les drames de la pauvreté, la vie des déchus et des ratés, les troubles de l'instinct génésique, les perversions sexuelles. Fond et forme étaient inséparables ; l'auteur s'appliquait à la peinture objective et directe des choses, à mettre en un relief saisissant les réalités, les objets décrits.

Depuis la fin de l'ère de Meiji, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années, les milieux lettrés se détournent de la littérature brutale, morbide et amorale; mais, en dépit d'un esprit nouveau, le procédé naturaliste demeure, et il ne saurait en être autrement chez un peuple surtout sensible au concret. Seulement on fait servir ce procédé à des fins morales. Dans le roman-confession, qui est ici le genre de l'idéalisme littéraire, c'est avec la plus grande liberté de description que l'auteur raconte ses observations et ses propres expériences. On a dit des drames d'un chef de l'école idéaliste, de M. Kourata, dont j'ai parlé dans ma précédente lettre, qu'ils étaient « un coffret précieux et secret versé sur la table aux yeux de tout le monde ». Il est encore bon de remarquer que les œuvres dites « naturalistes » (fond et forme),

si elles sont négligées des revues littéraires et des éditeurs, occupent toujours la bonne place dans les journaux et magazines populaires ; le grand public a peu de goût pour la littérature à thèse.

L'école idéaliste, qui est actuellement en vogue parmi les universitaires, les professeurs de langues et de littératures étrangères, parmi les savants et les élites, a pour principaux représentants M.M. Kagawa, Kourata, Arishima et Ebara, tous sous la domination d'un sentiment religieux profond. J'ai longuement parlé précédemment ici des deux premiers qui, en peu de temps, à peine deux ou trois ans, ont atteint une célébrité dont on ne trouve peut-être pas d'exemple dans l'histoire de la littérature japonaise. Mais M. Kagawa n'a pas joui longtemps de la faveur des milieux cultivés ; il est maintenant aux yeux des intellectuels l'auteur *narikin* (nouveau riche), un habile exploiteur de thèmes faciles, un industriel de la littérature, un « faiseur ». Sa vie d'apôtre, d'altruiste militant, ne plaide même plus pour lui, on croit y discerner une forte dose de pharisaïsme; et même eût-il été autrefois sincère et mû par un pur esprit d'amour pour la plèbe, on lui reproche de se réclamer trop facilement de ce passé méritoire, de ravaler au niveau de la littérature populaire la philosophie généreuse de Tolstoï et d'Ibsen. Style et idées de ses romans sont estimés du dernier vulgaire, mais la deux-centième édition est dépassée ! Le monde littéraire dit avec mépris : «C'est de l'américanisme ! », et les chefs de l'école idéaliste ne sont pas les derniers à dauber sur le confrère. M. T. Arishima écrit : « Des romanciers s'intéressent beaucoup actuellement à la vie des classes plébéiennes, mais n'appartenant pas à ces classes, ils ne peuvent connaître les mœurs et les sentiments des pauvres gens. Méfions-nous de ces romanciers ! »

M. Arishima, « missionnaire d'amour », moraliste sévère, vient de *l'école humanitaire* nommée Shirakaba (« Bouleau blanc »), fondée, il y a quelques années, par un jeune noble, M. Moushakoji, en réaction, d'une part, contre le naturalisme amoral et, d'autre part, contre l'impérialisme guerrier et capitaliste. Elle paraît être en décadence, mais son action n'a pas été vaine. Les œuvres de M. Moushakoji (des drames en grande partie) étaient vibrantes de la haine de la guerre (1). M. Arishima a

(1) M. Moushakoji a fondé, il y a quelques années, dans la grande île méri-

surtout prôné le sacrifice social, et, tout récemment, il a prêché d'exemple, abandonnant ses biens du Hokkaido aux paysans qui les avaient mis en valeur, soit cinq cent mille yen en prairies et en bois. Dans la lettre à ses paysans, publiée par les journaux, il disait : « L'engourdissement de ma longue vie vient de finir. Je vais maintenant réaliser ce que je vous ai dit il y a dix ans. C'était bien la volonté de la Providence ! Me voilà enfin au but. Jusqu'à présent, soit dans mes actions, soit dans mes créations, il y avait quelque chose de forcé, d'artificiel, et on me critiquait en disant que j'avais la manie de me fouetter moi-même, mais à présent je me flatte de ne plus mériter ces critiques ».

M. Kourata, lui aussi, loue le sacrifice de soi-même, le renoncement à tous les biens de la terre et presque le martyre. Il va jusqu'à parler de l'humiliation comme d'une hygiène morale et intellectuelle : on ne comprend le monde que dans la défaite de l'orgueil. Mais la réputation de M. Kourata durera-t-elle longtemps encore dans ce pays où tout passe si vite ? Déjà on reproche à son œuvre, comme à celle de M. Kagawa, trop de médiocrité artistique. Aussi cet écrivain fait-il violence à sa modestie et songe-t-il à se défendre. Dans un article retentissant de la revue *Reconstraction*, il disait : « L'écrivain ne doit faire aucun cas du monde lettré. Littéraire, trop littéraire, voilà ce que je pense des écrivains d'aujourd'hui. N'oublions pas qu'entre l'art et la morale il y a un abîme. Le littérateur impie a beau peindre des êtres malheureux, pauvres, déchus, blessés dans leurs sentiments naturels, le lecteur possédé du sincère amour de l'humanité, d'un seul coup d'œil, découvre le fond menteur d'une telle peinture... Je reconnais que le mal est difficile à arracher du cœur humain, mais écoutons la voix de la conscience et appliquons-nous à avoir un cœur simple. Les mêmes immoralités qui barricadent l'entrée du Paradis doivent être rejetées de la littérature. » Certes, M. Kourata est un bouddhiste fervent de la secte de la miséricorde (*Jodo-shinshu*), mais, comme beaucoup de ses coreligionnaires, il est largement ouvert à l'enseignement du christianisme.

dionale Kyushu, un établissement nommé « Village nouveau », sorte de phalanstère d'artistes et de littérateurs; chaque membre est tenu de travailler sept heures par jour aux champs ou dans les ateliers de la communauté. Les fêtes célébrées sont celles de la naissance de Jésus et de Bouddha, de Tolstoï et de Rodin. Il est à noter que les Chinois sont très admirateurs de cette tentative.

Si *l'évangélisation* fait au Japon de médiocres progrès, si les Eglises catholiques et protestantes gagnent peu de catéchumènes, il faut bien reconnaître cependant que jamais comme aujourd'hui on ne s'est autant intéressé au christianisme, à ses dogmes, à sa morale, à ses institutions, à ses rites. Un écrivain de la même école idéaliste, M. Ebara, vient de se rendre célèbre par deux ouvrages : *L'Ancien Testament* et le *Nouveau Testament*, deux volumineux ouvrages dont le manuscrit fut refusé par tous les éditeurs. Grâce à l'appui de quelques professeurs de l'Université, une maison d'édition fut spécialement fondée pour la publication de l'œuvre de M. Ebara. C'est qu'en vérité, la thèse de l'auteur est dans un courant d'idées : le Christ n'est plus ce Dieu étranger si longtemps antipathique à l'esprit de la race japonaise; il s'est humanisé, il a perdu sa nature divine, il est accepté. Tous les personnages de la Bible et du Nouveau Testament sont mis par M. Ebara sur le plan humain et en relation directe avec l'homme d'aujourd'hui, actualisés. Tous sont présentés sous des traits sympathiques ; Judas lui-même est réhabilité suivant la doctrine du pardon enseigné par la secte *Jodo-Shinshu* aujourd'hui souveraine. Judas n'est plus un traître, mais une victime de la société, et, comme Jésus, il est ressuscité et emplit de son repentir le monde moderne. La face torturée de l'homme aux trente deniers, c'est le symbole de la réconciliation. Et aux yeux des maîtres de cette école, de ces intellectuels du bouddhisme et du christianisme, le prolétariat est la classe aimée des dieux miséricordieux. M. T. Arishima, dans un ouvrage en deux parties, fait apparaître Jésus-Christ, sans trop de ridicule, sous les traits d'un pasteur américain, protecteur des jeunes filles repentantes et des étudiants pauvres, et l'une de ces pécheresses, *geisha* abandonnée, se présente comme une incarnation de Marie-Madeleine.

Ce sentimentalisme religieux est critiqué avec ironie par les jeunes écrivains de **l'école matérialiste** (marxistes). Depuis le commencement de cette année cette critique est devenue plus acerbe et plus violente dans les revues d'avant-garde, si bien que la question à l'ordre du jour est celle de savoir s'il y a une *littérature prolétarienne* distincte de la *littérature bourgeoise*. Celle-là est représentée par des œuvres auxquelles les écrivains « bourgeois » reprochent l'absence de goût et de style. Elles sont

d'une assez plate monotonie : on y décrit la démoralisation d'un employé qui a perdu sa situation, les tribulations d'un ouvrier chômeur, les malheurs d'un professeur coupable de sympathies pour le bolchevisme, la prise en filature d'un étudiant anarchiste, etc. Mais la vulgarité de ces intrigues ne déplaît pas aux nombreux écrivains curieux de variétés psychologiques.

Tout ce qui précède montre, contrairement à la prédiction citée au début de cette lettre, que les Japonais sont susceptibles de s'intéresser à une thèse, de se passionner pour l'Idée pure. Ainsi, avant la guerre de 1904-1905, ils cherchaient dans les romans russes des descriptions réalistes ; aujourd'hui ils lisent ces romans avec la curiosité de l'élément philosophique. La plupart de ces romans, traduits de l'anglais sont dévorés par les jeunes gens des lycées supérieurs qui y trouvent une nourriture spirituelle à leur goût. Cette vogue est telle que, pour le vulgaire, « littérature russe » est synonyme de littérature étrangère.

C'est contre ces écoles idéaliste, humanitaire, religieuse, matérialiste, toutes marquées, de diverse sorte, d'un esprit étranger, que l'école de **la Culture Japonaise** réagit de son mieux. Afin de plaire aux nouvelles générations, on s'efforce de présenter toutes les questions nationales sous leur aspect philosophique ; on fait volontiers aussi de la vulgarisation. Parmi les derniers ouvrages parus, citons une grande *Histoire du Japon*, publiée sous la direction de M. Tsouboutchi, dramaturge célèbre ; c'est une histoire populaire, comme il n'en existait pas, « pour être lue dans les familles ».

Les ouvrages sur le **Bouddhisme**, nombreux ces derniers temps, aident à relever les grandes disciplines orientales. Un des ouvrages les plus remarqués est de M. Tachibana, bonze célèbre, sur l'histoire du « bouddhisme chinois ». L'auteur avait précédemment publié une histoire du « bouddhisme indien ». Je crois intéressant de donner ici le résumé de l'introduction de l'auteur.

« Le fondement de la religion bouddhiste est philosophique. Aux yeux du bouddhisme la vie réelle n'est autre que la vie universelle. Un seul chemin conduit à la délivrance (vimokcha). Qui s'y engage s'élève au-dessus des morales vulgaires. Aussi le bouddhisme a-t-il aujourd'hui 500 millions de croyants. Mais les Chinois ont interprété cette religion suivant leur propre esprit et ont

donné naissance à un nouveau bouddhisme. Pour le comprendre, il est indispensable d'entrer dans la connaissance de la pensée chinoise. L'importance de la notion de délivrance resta, pour les Chinois, inconnue ou méconnue. Ils ne purent jamais pénétrer la signification de la sentence célèbre : « Toutes les créatures de ce bas monde ont la même nature que celle de Bouddha », car la portée de cette sentence ne peut être perçue que par une longue pratique de l'introspection, l'unique discipline qui puisse nous conduire de la vie personnelle, c'est-à-dire charnelle, à la vie universelle. Les Chinois ne peuvent y parvenir... Le bouddhisme chinois qui se développa sous le contrôle de l'Etat suivit les mêmes vicissitudes que celles du pays chinois. Il ne s'adapta jamais aux conditions nationales, alors qu'il eût pu être le plus puissant facteur de l'unité de l'empire ; les grandes sectes Tendai, Kegon et Zen sont toutes supernationales. La décadence de la nation chinoise commença au moment même où ces sectes dégénérèrent. Et le bouddhisme chinois ressemble actuellement au lamaïsme qui l'influença, religion tout à fait vulgaire et sotte. »

Et l'auteur explique par là le désordre politique et social où se débat la Chine. Son but dernier est d'exhorter ses compatriotes au maintien des vieilles sectes japonaises qui, la plupart, contribuèrent tant à la culture nationale.

Mémento. — Une curiosité nouvelle est apparue : tout ce qui a trait aux questions sexuelles passionne l'étudiant et aussi l'homme d'âge mûr. Je crois bien que tous les livres étrangers sur l'instinct génésique ont été lus ; beaucoup ont été traduits. Des revues spéciales, aux titres significatifs, furent récemment fondées : *l'Epoque du Printemps Vert; l'Amour ; le Sexe*, etc. Ces revues s'adressent particulièrement aux jeunes gens et leur servent des discours sur la virginité, sur les cas de conscience et les scrupules de l'homme amoureux, sur le libertinage et ses conséquences, sur l'impuissance, etc. Toute une littérature est née qui s'occupe des choses de l'amour avec le sérieux et la conscience que les écrivains japonais apportent dans leurs études. Les grandes revues elles-mêmes font une large place aux questions qui touchent aux rapports entre les deux sexes : mariage, divorce, répudiation, amour libre, concubinage, etc... Je signalerai encore le numéro spécial du magazine. *Ami de la Ménagère*, sur le mariage et le divorce ; de la *Revue des Femmes* qui, sous le titre général, *la Femme Amaigrie*, publia un recueil de plaintes de répudiées, de divorcées, d'hospitalisées, de toutes les victimes de la « force masculine » ; dans la même revue autres

articles moralistes du socialiste Kagawa : *Sainteté des Femmes* et *Adoration des Femmes*. — Parmi les romans qui se rattachent à ce mouvement il y a à signaler des études curieuses sur la psychologie du jeune homme : *les Jours de la Jeunesse* ; *le Printemps Douloureux* ; *les Supplices de la Jeunesse* ; *un Martyr* ; *le Spleen Champêtre* ; etc.

ALBERT MAYBON.

•

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Von Tirpitz : *Mémoires*, Payot. — Emile Lesueur : *Le martyr de Brackenkopf*, Lemerre. — Georges Gandy : *les Trous d'obus de Verdun*, Plon. — Commandant Armand Doria : *Une incroyable odyssée*, ib. — Raymond Postal : *La guerre chez nous*, L. Wolf, 13-15, rue de la Pie à Rouen.

— La librairie Payot vient d'avoir l'heureuse idée de nous donner une traduction des **Mémoires** du grand-amiral von Tirpitz. Le public français a autrefois beaucoup entendu parler de lui par des publicistes qui ne le connaissaient guère. Ceux qui ont plaisir à savoir la vérité sur ce qui a préoccupé peu avant pourront, en lisant ces *Mémoires*, mesurer la distance entre des on-dit et la réalité.

Tirpitz, à la différence de son ennemi Bethmann-Hollweg, ne cherche qu'incidemment à faire un plaidoyer de la conduite de l'Allemagne. Sans doute, il répète comme les autres que le Kaiser et Bethmann voulaient la paix et que la cause immédiate de la guerre a été due à l'influence du parti des grands ducs.

D'ailleurs, ajoute-t-il, il n'y avait pas de doute là-dessus dans le monde entier : en cas de guerre franco-allemande, les Français étaient, *au moins intellectuellement*, les agresseurs... Ainsi, il ne fut pas difficile au vieil Etat pirate de faire que l'Europe se lacère elle-même.

Si tout était de ce calibre dans les *Mémoires* de Tirpitz, leur lecture ne serait guère à recommander. Heureusement, c'est simplement un spécimen du sentiment politique prédominant chez l'auteur : la jalousie à l'égard de l'Angleterre. Tirpitz est un vieux Prussien. Le sentiment allemand ne paraît même être chez lui comme chez Bismarck qu'une phase nouvelle du patriotisme prussien, conséquence de la conquête du reste de l'Allemagne. Il n'a de sympathie pour aucun autre Etat que l'Etat prussien, mais la jalousie à l'égard de l'Angleterre ayant engendré chez lui la haine contre celle-ci, il en était venu à rêver d'une alliance russo-germano-japonaise pour faire échec à la supériorité anglo-

saxonne qui l'exaspérait d'autant plus qu'il voyait se renouer petit à petit les antiques liens entre l'Angleterre et ses anciennes colonies d'Amérique. Aussi ne s'arrête-t-il même pas à la triple alliance avec le Japon et la Russie, il parle d'une union générale des marines secondaires contre la marine anglaise, comme nos maritimes l'ont préconisée maintes fois (et en particulier le prince de Joinville à la fin du règne de Louis-Philippe). Naturellement, quand il a parlé de ce beau plan aux autres Allemands, ceux-ci ont dû lui faire observer qu'il n'y avait aucun profit pour l'Allemagne là-dedans, aussi l'absence de toute mention de la France à ce sujet donne-t-elle à penser que nous étions dans ce cas destinés au rôle de satellite ou à celui de proie. L'exposé que fait Tirpitz de ses idées est la meilleure justification possible de la politique d'Edouard VII. Aussi Tirpitz ne cesse-t-il de parler de « l'encerclement » de l'Allemagne par la politique anglaise quand, au contraire, celle-ci consistait simplement à rassurer les puissances menacées par l'Allemagne en leur faisant espérer l'appui de la flotte et même de l'armée anglaises.

Pour lutter contre l'Angleterre, il fallait une flotte *de combat*. Tirpitz s'est illustré par sa construction. Les Anglais la laisseraient-ils construire ? Ils ne pouvaient l'empêcher que par une guerre, et il était évident qu'ils devaient attendre pour la faire que l'Allemagne attaque une tierce puissance. A l'origine la flotte allemande était destinée à permettre d'écraser plus rapidement la France et la Russie. Dans sa lettre à Guillaume II sur le but ultime de sa politique, Bismarck disait qu'il attendait pour commencer la guerre que l'Angleterre soit prête à jouer le rôle de renfort [maritime] de la Triple Alliance. La coopération de l'Angleterre ne pouvant être obtenue, Guillaume II avait d'abord voulu faire remplir ce rôle par la flotte allemande, puis avait imaginé d'augmenter cette dernière de façon à mettre en danger l'Angleterre, si elle s'opposait aux plans allemands. La prétendue politique « d'encerclement » n'était que la réplique *nécessaire* de l'Angleterre. Le résultat de la construction de la flotte capable de lutter contre l'Angleterre était donc d'assurer à la France, sans que les hommes d'Etat de celle-ci *y fussent pour rien*, l'appui de l'Angleterre. Ce n'était pas là ce qu'on en avait espéré et Bethmann, voyant que les dépenses maintenant allaient contre le but poursuivi, comprit qu'il serait avantageux de troquer tout ou

partie des projets d'agrandissement de la flotte allemande contre la neutralité anglaise. Mais le gouvernement allemand était polycéphale. Bethmann ne put faire prévaloir complètement ses vues, l'Empereur donnant en partie raison à Tirpitz. Seulement, sa lutte avec Bethmann sur ce sujet a inspiré à Tirpitz une haine furieuse du premier, haine qui s'augmenta d'un immense mépris quand il le vit échouer dans son plan pour avoir laissé envahir la Belgique.

Pourtant Bethmann avait été bien près de réussir. De 1905 à 1911 l'Angleterre nous avait soutenu sans faiblir, mais il semble que, pendant l'affaire d'Agadir, la répugnance de beaucoup pour cette politique, qui aboutissait finalement à une sorte d'alliance anglo-russe fût augmentée par cette nouvelle preuve du danger qu'elle faisait courir à l'Angleterre d'être entraînée dans une guerre rappelant celle de Crimée. Le germanophile Haldane, ministre de la Guerre, allant à Berlin, fut autorisé à y écouter les propositions qu'on lui ferait. Haldane n'avait pas le droit d'engager le gouvernement britannique, mais comme il était un des membres les plus influents du Cabinet, il y avait des chances pour que la solution sur laquelle il serait tombé d'accord avec le gouvernement allemand soit adoptée.

Dès le 4 février 1912, l'Empereur avait fait savoir au Foreign Office que l'Allemagne était disposée à se montrer conciliante en matière de constructions navales. Au début de la négociation, le 9 février, dit Tirpitz,

Haldane commença par nous faire entrevoir la perspective d'un grand empire africain. En janvier, l'Empereur avait encore envisagé avec une grande et assez légitime méfiance les offres coloniales qui lui avaient été faites, mais, entre temps, son ambition avait été excitée par la perspective d'une grande acquisition, ce qui l'empêchait de faire suffisamment attention aux difficultés de réaliser l'objet de la tentation et aux réserves dont elle était accompagnée. Les possessions coloniales ainsi offertes n'appartenaient pas à l'Angleterre, et elle n'avait pas le droit d'en disposer. Mais l'énormité de l'offre était bien calculée *d'après le tempérament de l'Empereur*. Elle fit sur moi une impression pénible, parce que le moyen était trop grossier et le dessein trop clair. Déjà, après 1898, l'Angleterre avait essayé de nous gagner en nous offrant les colonies portugaises, pendant que simultanément elle encourageait les Portugais à ne pas les vendre. Dans ce nouveau marchandage il s'agissait de nous ouvrir des perspectives, non seulement sur les possessions

du Portugal, mais aussi *sur celles de la France* et de la Belgique. De cette façon, l'Angleterre non seulement pourrait nous conduire en remorque, mais encore prouver notre avidité aux Français et aux Belges et aussi les tenir davantage dans sa dépendance. J'admirai Haldane au moment où, traçant ce tableau de l'avenir, il revendiqua pour l'Angleterre « uniquement » la ligne Cap-Caire. Avec cela, l'Angleterre avait l'Afrique.

Supposant aux pacifistes anglais toutes ces arrière-pensées (quand en réalité il y avait surtout chez eux un grand désir de paix, beaucoup de scepticisme sur l'utilité des colonies et la croyance que les autres peuples se tiennent suffisamment en échec les uns les autres sans que l'Angleterre s'en mêle), Tirpitz est convaincu que l'amélioration qui suivit dans les relations anglo-allemandes fut due à ce que les Anglais avaient toujours davantage peur de sa flotte. Le revirement en Angleterre quand on y apprit l'invasion de la Belgique ne lui ouvrit pas les yeux. Comme elle n'enlevait pas une seule unité à la flotte allemande, si c'était la crainte de celle-ci qui décidait l'Angleterre à rester neutre, elle aurait dû persister dans cette détermination. Mais Tirpitz ne le comprend pas. Il ne blâme pas Bethmann d'avoir laissé envahir la Belgique, mais bien d'avoir cru que l'Angleterre n'interviendrait pas. Tirpitz, d'ailleurs, ignorait complètement l'existence du plan d'envahir la Belgique.

Tirpitz partit à Tarasp pour faire une cure le 2 juillet. Par ordre du Chancelier, il dut y rester pour ne point donner lieu à soupçonner que l'on préparait quelque chose. Le 27, il se décida à rentrer à Berlin sans en avoir demandé la permission et constata « qu'on ne comprenait plus la situation à la Wilhelmstrasse ». Le 28, l'amiral von Müller, chef du Cabinet maritime, qui n'était cependant pas un de ses amis, lui dit qu'il tenait le remplacement de Bethmann et de Jagow pour indispensable.

Le 29 au soir, l'Empereur invita à Potsdam les chefs militaires pour les instruire de ses négociations avec le chancelier qui était empêtré jusqu'au genou. « Je ne sais pas, dit Guillaume, ce que veulent les Autrichiens. Les Serbes ont tout concédé, sauf quelques bagatelles. Depuis le 5 juillet, les Autrichiens ne nous ont pas encore dit ce qu'ils veulent. » L'Empereur voyait comme nous avec effroi ce qui se passait. Comme souvent, il se plaignait de l'insuffisance de Bethmann, mais ajoutait qu'il ne pouvait s'en séparer, parce qu'il jouissait de la confiance de l'Europe. Il me dit que le Chancelier lui avait proposé de sacrifier la flotte allemande pour obtenir la neutralité de l'Angleterre et qu'il avait refusé (ce

qui fut le prélude de la « proposition infâme » que fit ce soir-là Bethmann à l'ambassadeur d'Angleterre).

Le prince Henri, revenu ce jour-là d'Angleterre, annonça que George V lui avait dit qu'elle resterait neutre. Tirpitz déclarant en douter, Guillaume lui répondit : « J'ai la parole d'un roi, cela me suffit. »

Le 30, la proposition Grey sembla améliorer la situation, mais, le 31 au matin, Jagow fit demander si on était prêt à attaquer la flotte anglaise, puis, vers midi, Tirpitz reçut une lettre du Kaiser disant que « Londres et Berlin étaient matériellement d'accord ». A midi 1/2, nouveau revirement, Bethmann fit appeler Tirpitz, qui venait d'apprendre la mobilisation russe et lui montra le projet de « péril de guerre ». Tirpitz lui fit remarquer la contradiction entre ces paroles et la lettre de l'Empereur. Bethmann « répondit que l'Empereur faisait des confusions », que la mobilisation russe était quelque chose d'inouï que, si elle n'était pas contremandée, l'Allemagne mobiliserait pour ne pas rester en arrière et enverrait un ultimatum au Tzar. « C'était aussi mon avis », dit Tirpitz. En revanche, Tirpitz n'a pas approuvé la déclaration de guerre à la Russie, « les juristes des affaires étrangères ayant amené ainsi l'Allemagne à se charger de l'odieux d'une agression quand en réalité elle était attaquée ». Moltke fut aussi d'avis que cette déclaration de guerre était inutile. Tirpitz demanda ensuite qu'on retarde le plus possible celle à la France et l'entrée en Belgique pour gagner du temps. Cette dernière devant amener la guerre avec l'Angleterre, « chaque jour de retard serait un gain pour la mobilisation de la marine ». On promit à Tirpitz d'attendre jusqu'au 2e jour de la mobilisation, mais on ne lui tint point parole. Le Chancelier « donnait l'impression d'un homme qui se noie ». A la sortie, « les militaires parlèrent avec effroi de l'état de la direction politique », Tirpitz de son côté « était chagrin de ce que l'état-major général n'appréciait pas à sa valeur l'entrée en lice de l'Angleterre ».

Quand la haine ou le parti pris ne l'aveuglent pas, Tirpitz dans ses *Mémoires* se montre digne de sa réputation de marin et d'homme d'Etat. Son œuvre est une des plus intéressantes et des plus instructives sur l'histoire de la guerre.

ÉMILE LALOY.

On doit à M. Emile Lesueur un poignant récit de la triste captivité en Allemagne de son père, le commandant Ernest Lesueur, mort à la peine après quelques mois de détention, — et qui est encore une histoire édifiante ajoutée à toutes celles que nous connaissons déjà. C'est **le martyr de Bruckenkopf**, *souvenirs de guerre et de captivité*. Le commandant Lesueur était un curieux et un historien ; on lui doit divers ouvrages, dont une *Histoire de l'Abbaye d'Etain*, endroit qu'il habitait et où il avait rempli des fonctions municipales. C'était un bon et brave homme, qui se hâta de rejoindre à la déclaration de guerre, et du Quesnoy où il avait été retrouver son bataillon fut dirigé sur Maubeuge, — mais qui devait être une des premières places enlevées par les Allemands et où devait apparaître la médiocrité de notre préparation ainsi que la supériorité foudroyante de celle de l'ennemi. Ses canons, en effet, tiraient de 14 kilomètres, alors que les nôtres portaient à peine à 9. Les forts furent vite démolis, la ville incendiée, la citadelle assommée par les projectiles et le général Fournier, qui commandait, dut rendre la place après avoir tenu quelques jours et fut justement acquitté ensuite lorsqu'il passa en conseil de guerre pour avoir signé la capitulation. — Toutefois, on nous avait pris 40.000 hommes de troupes dans cette souricière. Le commandant Lesueur fit partie d'un des convois qui dirigeaient sur l'Allemagne cette masse de prisonniers, et ce que raconte le volume de son fils confirme absolument tout ce qui a été dit déjà des mauvais procédés, des persécutions et des humiliations venant de l'autorité militaire, des sarcasmes, des injures et même des crachats que prodiguait la populace. Interné pendant quatre mois dans la forteresse de Bruckenkopf, où il devait coucher sur un lit de paille, laver lui-même son linge et faire les corvées les plus pénibles, comme d'aller chercher du charbon ou éplucher les légumes, — d'ailleurs avec une nourriture insuffisante, — il ne lui fut même pas donné de recevoir des nouvelles des siens comme de leur donner des siennes. Il mourut surtout de privations et de chagrin, — âgé de soixante et un ans, — et avant même d'avoir vu luire l'aube de la victoire. Le récit très sobre de M. Emile Lesueur nous conduit ensuite au siège de Verdun, — avec des épisodes au bois des Essarts, aux carrières de Vaux, au ravin de Chambitoux, à Fleury-devant-Douaumont, — et autres lieux malheureusement célèbres.

A propos du mémorable siège de Verdun encore et des batailles livrées sous la ville lors de l'offensive allemande de 1916 on peut indiquer le nouveau volume de M. Georges Gandy, dont nous signalions récemment un premier ouvrage sur *l'Agonie du Mont-Renaud*, qui fut un des épisodes les plus poignants de la dernière année de guerre, le récit qui a pour titre : **Les trous d'obus de Verdun**, raconte aujourd'hui ses premières armes et la vie des troupes de ce côté, en même temps que les choses advenues. M. Georges Gandy arriva sous la place après les premiers engagements et son récit commence avec la fin de février 1916, quand la situation s'était déjà stabilisée. Les poilus s'étaient partout terrés sous la place, dans des boyaux, des caves demeurées des maisons détruites, — dans les villages anéantis par l'artillerie adverse, — des trous divers et plus ou moins confortablement aménagés. Les hommes poursuivaient des travaux divers de terrassement ou le transfert de matériaux dans la neige, la boue, — sous la pluie interminable, — et cette gadoue arrivait jusqu'aux portes des cagnas, y pénétrant même et imprégnant toutes choses. Après quelques jours, la troupe, dont l'auteur fait partie, doit descendre dans les lignes, — gagner les tranchées de combat, — et la route se fait à la file indienne, par d'autres boyaux qui cheminent interminablement. Après avoir raconté la vie dans les lignes, par les trous et les cabanes du front, M. Georges Gandy se trouve en plein dans la zone de bataille, au fort de Vaux, au ravin de la Mort, à la redoute du Bois Fumn, au fort de Tavannes et à la ferme de Thiaumont, parmi des combats, des assauts, le bombardement furieux de l'artillerie allemande. Enfin, il arrive à quitter « l'enfer de Verdun », et c'est pour gagner l'Argonne, la Fontaine-aux-Charmes et prendre un repos bien gagné après cinq mois de cette campagne (juillet 1916). — Le volume de M. Georges Gandy a l'intérêt des choses vues et vécues. Il ne disserte pas sur les faits militaires, dont il n'a pu étudier le détail, et rapporte surtout ce qui le concerne. Il tiendra ainsi honorablement sa place parmi la littérature de guerre que nous auront value le mémorable siège et les combats soutenus aux abords de la place.

Je crois bien ne pas me tromper en disant que nous avons eu déjà, il y a quelque temps, un récit concernant les faits, quand même assez ignorés, que rapporte le comte Arnold Doria et l'intervention de la cavalerie française lors de la grande bataille de

la Marne en 1914. Il n'est pas inutile d'y revenir aussi bien, car cet épisode a été volontiers écarté dans les relations qui nous sont connues. C'est le récit intitulé : **Une incroyable Odyssée**, *histoire du raid d'une division de cavalerie pendant la grande guerre*, et qui nous reporte aux premiers mois de la lutte. — La 5e division de cavalerie avait fait la campagne de Belgique et participé à la retraite que nous dûmes effectuer ensuite, et ce fut même un de ses officiers, le capitaine Lepic, qui le premier signala le mouvement d'inclination au sud-est des Allemands, qu'on pensait voir se diriger directement sur la capitale, et qui permit au général Gallieni de les attaquer de flanc avec toute la garnison de Paris. — Reconstituée hâtivement, la cavalerie eut à remplir une mission plus importante : se glisser à travers les lignes de l'ennemi, l'attaquer de flanc et sur l'arrière, s'il était possible. C'est le récit des engagements déterminés par cette audacieuse expédition qui constitue la partie la plus curieuse du récit de M. le comte Arnold Doria. Von Kluck luimême, dans une relation de la bataille que publia la *Revue de Genève*, a raconté l'attaque des autos de son état-major par la cavalerie française du côté de la Ferté-Milon, et dont les officiers occupant les voitures durent mettre pied à terre et faire le coup de feu. Les nôtres ne purent enlever le camp d'aviation que l'ennemi venait d'établir du côté de l'Ourcq, mais nos agressions multipliées causèrent un certain désarroi parmi les Boches, de l'aveu même de leurs généraux, et se trouvèrent ainsi participer au succès final. — Il y a d'autres épisodes dans le récit du comte Arnold Doria ; certains corps s'égarèrent, et le raid fut continué du côté de Pierrefonds. Un chapitre final a consigné d'ailleurs les aveux allemands, prouvant l'efficacité de cette expédition, qui contribua efficacement à la victoire finale. — Le récit du comte Arnold Doria est à lire, en somme ; il relate un des plus curieux épisodes de la guerre dont l'Allemagne, qui s'est si lourdement trompée, peut toujours faire son *mea culpa*.

De M. Raymond Postal, **la Guerre chez nous**, — notes de convalescence (août-oct. 1918), est une plaquette où l'auteur a consigné ses réflexions, les impressions du moment, — des choses sur le caractère normand, sur l'intervention anglaise, la femme mêlée aux armées ; où il y a un dialogue avec un Monsieur qui voudrait qu'on empêche les avions de venir, de jolies pages sur

le quartier Notre-Dame, vu de nuit, etc... Les choses se passent à Rouen, comme il appert de la silhouette de la cathédrale placée sur la couverture, et l'édition remarquable fait le plus grand honneur à la typographie rouennaise comme au bon goût de M. Raymond Postal.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Orient.

Les Turcs devant Constantinople. — En juillet les Grecs ont peut-être tenté de marcher sur Sainte-Sophie. Tout était prêt. Les troupes étaient presque entièrement rassemblées, leur moral exalté; l'assentiment de Londres était acquis. Sans doute certains bataillons composés de déserteurs offraient-ils peu de garantie; sans doute fallait-il toujours craindre une résistance possible. Mais les troupes bordant la zone de Thrace étaient peu nombreuses, et françaises. Et le nouveau généralissime, Hadjianesti, remplaçant du général Papoulas, peut-être suspect de vénizelisme, était redouté, légendairement redouté, dans l'armée hellénique. Ne raconte-t-on pas que, lorsqu'il dirigeait l'Ecole de Guerre grecque, un certain nombre des officiers-élèves durent démissionner pour éviter de supporter un régime qu'ils jugeaient trop dur ? Ne raconte-t-on pas que le général Hadjianesti eut le privilège de commander par la suite à des unités qui, successivement, se mutinèrent toutes au front d'Anatolie ?

Quand le général Hadjianesti se rendit en juillet dernier au front d'Asie Mineure, il fut accueilli d'une façon suffisamment significative pour qu'il renonçât à poursuivre son voyage d'inspection. Ne raconte-t-on pas aussi qu'il punit sévèrement le contrôleur de son train spécial, qui avait omis de lui demander, ainsi que le règlement lui en faisait un devoir, s'il avait un billet de chemin de fer, alors qu'au vu et au su de tous il était le généralissime en tournée d'instruction ? On pourrait multiplier les exemples.

Donc les Grecs commencèrent en juillet à concentrer en Thrace, dans la région comprise entre Andrinople et la ligne de démarcation alliée, un certain nombre de régiments. Ces régiments venaient de la région anatolienne, sinon tous, au moins la majorité. Certains, comme je le disais plus haut, étaient composés de déserteurs encadrés par des éléments pris un peu partout. D'au-

tres avaient été recrutés en Asie Mineure, et les conscrits «micrasiates », offrant malgré tout peu de garantie, on avait trouvé préférable de les transporter en Thrace.

Ces régiments débarqués à Dedeagatch, à Rodosto, à Silistri furent peu à peu rapprochés de la frontière provisoire.

Tous ces mouvements ne passèrent pas inaperçus ; les bateaux transportant les troupes étaient connus et signalés à leur départ et à leur arrivée ; les mouvements des trains étaient connus, et les paysans turcs et les déserteurs grecs rapportaient souvent dans leurs détails les déplacements des unités helléniques.

Cette concentration s'acheva dans les derniers jours de juillet. C'était l'époque fixée pour la fameuse Conférence destinée à régler (!) *les* questions d'Orient (car, à mon humble avis, LA question d'Orient n'existe pas).

Des informations de source variée apprenaient en même temps que les milieux grecs de Constantinople ne cachaient plus leur espoir de voir bientôt les troupes helléniques venir sur le Bosphore monter la garde aux côtés des contingents anglo-franco-italiens. Des renseignements de la Thrace orientale confirmaient les promesses qui avaient été faites aux troupes : la marche sur Constantinople, qui devait marquer l'avènement d'une paix heureuse.

En même temps le gouvernement d'Athènes faisait proclamer l'autonomie de l'Asie Mineure.

Sans tarder, l'Etat-Major français, qui avait la surveillance de la frontière de Thrace, donnait aux contingents français l'ordre de s'opposer par la force à tout mouvement en avant de la part des contingents grecs, puis proscrivait le renforcement immédiat des éléments de couverture avec des bataillons sénégalais et des spahis marocains.

Le général Harington, commandant en chef les forces alliées d'occupation de Constantinople, approuvait les mesures prises par le général Charpy et les renforçait par l'envoi de contingents anglais et italiens.

Une proclamation signée du général Harington faisait savoir aux populations de Constantinople que le commandement interallié s'opposerait par la force à toute tentative de violer le territoire neutralisé occupé par les troupes interalliées.

Il est très certain que si le général Hadjianesti avait eu l'intention de tenter la marche sur Constantinople, — idée person-

nelle du roi et de son cabinet, — dès le début d'août, toute tentative de ce genre parut vouée à un échec définitif.

Le moral des troupes grecques laissait beaucoup à désirer. Les déserteurs étaient nombreux qui se présentaient dans les lignes françaises déclarant ne vouloir à aucun prix se battre contre les Alliés, et manifestant leur simple désir de venir exercer à Constantinople leurs professions.

En même temps des renseignements apportaient la confirmation de l'état d'insubordination où se trouvait la majeure partie des troupes grecques. Un train amenant des renforts de troupes à la frontière avait dû faire demi-tour, les soldats, sans débarquer des wagons, ayant crié à la vue des officiers : « Scatos ! Scatos ! » Inutile de traduire, n'est-ce-pas ?

Peu d'incidents de frontière. Un seul sérieux. Un détachement grec ayant franchi la frontière fut reçu à coups de fusils par des gendarmes turcs et perdit 3 hommes.

Une commission interalliée comprenant des représentants des trois armées anglo-franco-italiennes rencontrait, au début d'août, le général Vlachopoulos, commandant des forces helléniques de Thrace. Des mesures destinées à éviter des rencontres entre forces grecques et alliées étaient prises. Une zone neutralisée (la 2e !) était établie entre elles.

Entre temps, les forces alliées mettaient en état de défense les fameuses lignes de Tchataldja. Le travail fut parfois d'ailleurs assez aisé; les troupes se bornèrent bien souvent à utiliser les tranchées déjà creusées contre les Bulgares, ou le système défensif élaboré à partir de 1914 par l'Etat-major allemand.

Le danger semblait donc écarté, malgré la faible densité de l'occupation. L'armée grecque de Thrace paraissait calmée. Mais, comme me le disait un personnage grec important, assez francophile d'ailleurs: « Ce qui est dangereux, c'est que nous sommes à la merci d'une folie du général Hadjianesti. Ce dernier inspire à ses subordonnés, à ses troupes, une telle terreur, que s'il leur donnait l'ordre d'avancer, les trois quarts obéiraient ».

De plus le séjour à Constantinople d'une mission militaire était autorisé depuis longtemps. L'activité de cette mission était bien connue. Les Grecs de Péra en état de porter les armes étaient en grand nombre et prêts à intervenir encadrés, enregimentés si l'on peut dire, dans des formations sportives. Il ne faut pas

oublier non plus que dans les eaux du Bosphore était mouillée la flotte hellénique, qui, quelques semaines auparavant, en était partie pour bombarder Samsoun. Telle était, rapidement esquissée, la situation des Grecs au moment où allait se déclancher l'offensive Kémaliste.

X.

Stamboul.

§

Russie.

« NEP ». — Tout est abrégé et raccourci dans la Russie bolcheviste : l'alimentation, la vie humaine, la pensée et la langue. Cette dernière est abrégée dans les deux sens : 1° par la censure, et 2° grammaticalement. La révolution communiste a créé tout un « jargon » spécial, où l'on ne reconnaît qu'avec une grande difficulté les mots ordinaires de la langue russe dont ce jargon se compose, au moyen d'abréviations curieuses, qui aboutissent à des termes encore plus curieux, une espèce hybride monstrueusement déformée. Quand on vous dit *Vtsik*, cela signifie qu'on vous parle de la plus haute institution soviétique : *Vserossiisky Tsentralny Ispolnitelny Komitet*, le Comité Central Exécutif Panrusse. *Sovnarkom* veut dire *Soviet Narodonykh Kommissarov*, le Conseil des Commissaires populaires.

Il y a même pas mal de mots qui peuvent provoquer des malentendus. Par exemple, on vous dit : *Zamkompomordé*. En traduction textuelle cela veut dire : « *Avec un cadenas à la gueule* », parce que *Zamkom* est le cas *ablatif* du *Zamok* (cadenas), *po* à ou *par* et *mordé* le datif de *morda* (la gueule). Mais en langue soviétique, ce n'est qu'un titre officiel du « remplaçant du commissaire pour la marine » : *Zamiestitel Kommissara po morskim delam* ; prenez les premières syllabes de ces cinq mots et vous aurez ce *Zamkompomordé*, si peu agréable pour l'oreille.

L'influence allemande, qui a une grande emprise sur les bolcheviks, a dû se manifester dans la multiplication de ces mots composés que les Allemands aiment beaucoup : leur *Gotentotenpothentatentantenattentaeter* (le meurtrier de la tante du potentat hottentot) est un vrai chef-d'œuvre du genre. Mais comme les bolcheviks sont beaucoup plus pressés que les grammairiens germaniques, ils ne prennent que les premières syllabes ou même les premières lettres des mots pour en faire un néologisme.

C'est ainsi que s'est créé *Nep*, terme nouveau, composé des mots : *Novaïa Economitcheskaïa Politika*, ce qui veut dire en français : la nouvelle politique économique.

Nep est aujourd'hui très populaire en Russie rouge, laquelle vit actuellement, pour ainsi dire, sous le signe de *Nep*.

L'origine de la « nouvelle politique économique » se rapporte au printemps de 1921, lorsque Lénine, dont la maladie mentale, à cette époque-là, était encore à ses débuts, publia une curieuse brochure dont je possède une édition officielle sous ce titre : *Sur l'impôt en nature. La signification de la nouvelle politique économique et ses conditions.*

C'est dans cette brochure, où l'économie et la politique se confondent dans un mélange bizarre, que Lénine a donné la formule de la nouvelle politique économique des Soviets.

« Jusqu'ici, dit Lénine, les bolcheviks n'ont pratiqué qu'un communisme militaire. » Il leur a donné la victoire dans leurs guerres contre les ennemis et il en résulte, déclare brutalement Lénine, que « les mencheviks et les socialistes révolutionnaires, les Kausky et Cie, jouaient le rôle de laquais de la bourgeoisie, lorsqu'ils nous reprochaient ce communisme militaire qui est notre grand mérite ».

Mais, tout en étant nécessaire dans les circonstances spéciales, le communisme militaire a dégénéré, d'après Lénine, en un bureaucratisme communiste, dont les représentants se montrent incapables d'un travail productif et ne savent pas diriger les entreprises économiques.

C'est pourquoi Lénine préconise de remplacer le communisme militaire par une nouvelle politique économique. L'essentiel de cette dernière se résume ainsi :

Il faut renoncer aux réquisitions militaires de blé chez les paysans et les remplacer par un impôt en nature. Le superflu du blé qui restera aux paysans après le prélèvement de l'impôt peut être vendu sur le marché public, d'où il résulte que le petit commerce doit être libre, aussi bien que la petite industrie.

Mais en même temps il faut organiser un sévère « capitalisme d'Etat » sous deux formes :

D'une part, l'Etat rouge exploitera lui-même les grandes entreprises industrielles et commerciales en régie directe. D'autre part, il pourra les donner, en concessions, à des capitalistes pri-

vés, russes et surtout étrangers, qui les exploiteront sous l'œil du gouvernement communiste. Le meilleur moyen de contrôle, dans les entreprises d'Etat et dans celles qui seront cédées aux capitalistes, c'est toujours la terreur.

Nous avons appris, se vante Lénine, à pincer les traîtres chez les spécialistes militaires. Nous apprenons à faire la même chose avec les ingénieurs, les professeurs et les instituteurs (1). Nous apprendrons à faire de même avec les capitalistes, les concessionnaires, les commissionnaires, les coopérateurs, etc.

En d'autres termes : plus on s'engage dans la *Nep*, plus il faut être sévère dans la répression politique.

Tout bourgeois qui sabote notre œuvre doit être fusillé sur place et sans pitié, déclare Lénine à un autre endroit de sa brochure. Quant aux mencheviks et aux socialistes révolutionnaires, nous les garderons précieusement dans nos prisons.

Quand, on prend une connaissance impartiale des idées qui sont à la base de la *Nep*, on peut répéter les paroles d'un vieux Russe : « Dans ces nouveautés, je reconnais des choses bien vieillies. » La nouvelle politique économique des Soviets, formulée par Lénine à la veille de sa maladie mentale, n'est que le triomphe d'une très ancienne conception du despotisme oriental. Comme les autocrates d'Asie, les oligarques rouges disent à leurs sujets : donnez-nous un cinquième de votre blé, de votre bétail, etc., et faites ce que vous voulez avec le reste. Comme les sultans orientaux, ils sont prêts à affermer telle ou telle branche d'industrie à un capitaliste et appellent des financiers étrangers pour exploiter la population opprimée sous leur joug tyrannique.

Il paraît qu'il se trouve des capitalistes en Europe (Herr Krupp, Mister Urquardt, etc.), qui veulent profiter de cet appel et occuper auprès des bolcheviks la situation que les riches planteurs européens occupent auprès des rois nègres et des radjas hindous. Mais on peut se permettre de douter que la politique particulière et égoïste de ces capitalistes serve les vrais intérêts de leurs pays. Les patriotes russes sont aujourd'hui impuissants à protester contre tout cela, mais, comme dit un vieux proverbe : « L'heure viendra, qui paiera ! »

G. ALEXINSKY.

(1) Lénine devenu fou, ses disciples suivent toujours ses conseils : de grandes arrestations viennent d'être faites parmi les intellectuels russes à Petrograd, à Moscou, etc.

VARIÉTÉS

L'exposition des petits Fabricants.— L'exposition des petits Fabricants ou Concours Lépine n'a pas trouvé encore de local définitif et s'éloigne de plus en plus de nos parages. Après avoir occupé le Grand Palais, il a émigré aux Tuileries et ensuite aux Invalides. Cette fois, il s'est installé au Champ-de-Mars, devant l'Ecole Militaire, — avenue de Suffren, — où il occupe un vaste terrain et toute une suite de baraques. La place, on peut le croire, ne manque pas et les exposants peuvent étaler leur camelote, s'étendre à leur aise. Ils sont nombreux, cette année, d'ailleurs, mais je crois avoir déjà fait observer précédemment que le concours Lépine, « exposition des petits fabricants », dit très bien sa rubrique, se trouve un peu trop envahi par des industriels, qui ont usine, établissement et pignon sur rue. Ceux-là, dont on trouve abondamment les prospectus, la réclame tapageuse, n'ont pas besoin de prendre la place des petits, des chercheurs peu fortunés, mais souvent si inventifs et aux dépens desquels ils cherchent à usurper l'attention. Je signale de nouveau cet accaparement, car il est susceptible de restreindre l'intérêt qu'on porte en général à l'institution. Les entrepreneurs, les gros fabricants ont bien d'autres occasions, en somme, de mettre en valeur les produits de leur boutique.

§

Comme toujours, c'est la série des petites inventions pratiques, — d'un intérêt souvent immédiat, — qui attire surtout l'attention, et je dois dire que cette année elles sont surtout nombreuses. Il suffit de citer « l'auto-fil », affiloir rotatif qui permet de repasser soi-même les lames du rasoir Gillette et similaires, chez Prévost-Rousseau et Picard, fabricants, ainsi que le rasoir « taillefer », dont on nous vante les qualités. Pour le chauffage d'hiver on peut signaler le nouveau poêle à bois *Vulcain*, à retour de flamme et feu visible, de M. Julien Parage, et, concernant le chauffage encore, le Radiateur Eden, à deux ou trois manchons, appareil que propose M. H. Saint avec un allumeur à gaz le *rapide*. Concernant l'entretien des chambres, on peut recommander le *triplex*, porte-cire et encaustiqueur, porte-brosse à parquet, de M. J. Mongonel, tandis que pour le nettoyage encore on peut indiquer l'*indispensable*, de M. Georges Bernard, petit appareil

à inclinaison variable, qui permet de passer sous les meubles. Pour les fenêtres, on remarquera la tringle pour doubles rideaux et la *tringle tendeuse* de M. Eugène Ginoud, du même genre, et la nouvelle tringle « Liane », indécrochable et extensible, indispensable pour rideaux et brise-bise, que présente M. Albert Monnier. Pour se défendre du froid, c'est encore le nouveau bourrelet de bas de porte *l'Hermétique* de M. A. Poulain, série à laquelle on peut ajouter un appareil de sécurité pour le gaz, — *la vigie*, — mais qu'il nous semble avoir déjà rencontré.

Une deuxième série concerne plus particulièrement l'office, la salle à manger. Parmi les objets présentés, les inventions nouvelles, nous mentionnerons la *récurette A. P* pour faire briller les casseroles, — de même que les baignoires, lavabos, meubles, etc. — un « polissoir » pour le nettoyage des couteaux ; l'*inter brosse* de M. G. Delbarre, pour l'entretien des chaussures. Ailleurs on nous présente l'anti-monte-lait « Rodrey » ; la bouilloire-magique donnant un litre d'eau chaude en trois minutes ; le buffet « tout-y-entre » qu'on nous donne comme « le rêve de la maîtresse de maison » ; l'*oto-pince*, attache-serviette automatique ; le *presse-purée* automatique lui aussi, qu'on trouve au « groupement de fondateurs la *réalisation des inventions* » ; le *coq*, petit appareil pour couper proprement et facilement un œuf à la coque, que présente M. Barbier, — et de même le *trépan*, coupe-œufs de MM. Serclin père et fils. Enfin c'est « la desserte mobile électrique nouveau système », qui met à portée de la main dans les repas depuis le potage jusqu'au café, et encore maintient chauds les mets désignés, — système d'une utilité incontestable avec la crise des domestiques, — après quoi nous n'avons plus à mentionner, pour la vaisselle, que « l'égouttoir centrifuge » de MM. Ambille et Le Pahun.

§

Il reste encore, pour la chambre à coucher, le nouveau sommier F. S. A. J. « sans corde, à ressort démontable et interchangeable » ; le « lit vertical », s'appliquant au mur, qu'expose la Société du même nom, — ainsi que divers modes de couchage se dissimulant dans une armoire, dans un placard et dont le plus remarquable, le *Discret*, se présente sous la forme d'une bibliothèque basse d'un modèle heureux et même luxueux, et qui fournit en s'ouvrant un lit à deux places avec sommier, matelas,

couvertures, etc. — Toutefois, et nous le regretterons sans doute, les prix de tels meubles, en général, sont trop élevés. Ce n'est pas la classe riche, en somme, qui achètera, car elle a suffisamment de place dans les appartements qu'elle occupe ; c'est surtout la classe intermédiaire, obligée de se contenter de logements exigus, ou le moindre coin est utilisé. Pour celle-là il faudrait des modèles, toujours jolis sans doute, mais d'un prix plus abordable que ceux qui sont exposés. Autrement l'ingéniosité des chercheurs deviendra inutile.

A côté de cette série on pourra remarquer encore divers projets ou articles tels que le *Comedor*, qui enlève partout les taches d'encre, et pour les taches en général le *tampon détacheur* démontable qu'apporte M. Le Vidaléau ; le *spirographe*, porte-plume réservoir de MM. Prévost-Rousseau et Picard, et un second modèle, toujours de plume-réservoir, de M. Gaston Henry, tandis qu'un autre exposant nous montre la malle *triplex*, — malle d'auto et malle de cabine, — dont on nous vante les avantages pour tout déplacement qui nécessite des bagages. Plus loin ce sont les boîtes métalliques de M. Albert Riondel, pour la garniture des casiers, mais dont la ferblanterie me laisse assez peu enthousiaste : *l'Immédiat*, soudeur automatique du caoutchouc pour chaussures, de même que pour vélos, autos, etc. — C'est encore le *Podophile Migeotte*, pour les cors aux pieds, que vante M. Masuy (de Saint-Ouen). Enfin on peut ajouter à ce groupement *le favori*, nouveau siège pliant pour le jardin, la plage, etc., de M. L. Lambin, — et pour « le contraire de la cuisine » le *rond-bois*, garanti incassable, de M. Gouron.

§

J'aurais volontiers omis divers appareils à roulettes, — analogues à ceux qui nous cassent la tête et arrivent dans les jambes des passants dans les rues en pente de Montmartre ; mais on m'affirme une fois de plus qu'ils sont interdits par la police. On peut donc les signaler comme des curiosités, — bientôt des objets de musée, si l'on juge devoir leur faire une place parmi les curiosités de l'époque. Ceux qu'on rencontre s'appellent le *sky-route*, nouveau jouet sportif recommandé par « l'académie de culture physique » ; le *Cyclo-Skief*, appareil du même goût ; la *Périssette*, « voiturette sportive », à siège coulissant, etc. — De M. Maurice Pierrat, c'est encore le *Bary's Cycle*, véhicule nou-

veau pour les tout petits, et qui se trouve en somme de la même famille.

Quant aux jouets, dont nous avons d'habitude de multiples modèles, ils sont assez peu nombreux cette année. On peut indiquer cependant les « jeux-jouet », d'Albertus, pour amuser les jeunes et les vieux ; divers jouets se rapportant à l'aviation, — cette coqueluche de notre époque, — et nous ne doutons nullement de leur succès. Il y a aussi des jouets en éponge, en caoutchouc pour le bas âge, de MM. Moreau et Thévenin ; un autre jouet mécanique de M. Landrieux : *le collier du chat*, qui se précipite et manque la souris ; mais tout cela n'offre rien de particulièrement remarquable et l'absence des exposants, dans nombre de cas, et qui sont tout au plus représentés par un prospectus, ne chagrine guère que le visiteur embarrassé dans son choix.

Dans cette visite rapide, et où nous avons dû omettre bien des envois, nous négligerons de même quelques hurluberlus qui présentent avec conviction jusqu'à des systèmes métaphysiques. Au bout d'un comptoir on retrouve une bonne dame qui distribue comme chaque année des prospectus pour combattre, je crois, l'usage des liqueurs fortes, l'alcoolisme. En arrivant aux dernières baraques je retrouve Van Bever qui hoche la tête, dubitatif et goguenard, du côté d'un orchestre bizarre, qui d'ailleurs disparaît bientôt. Un phonographe au cornet gigantesque gueule tout ce qu'il peut en râclant de la gorge, — peut être pour imiter un chanteur célèbre. De ce côté on a mis des bancs ; fatigués ou ahuris, les visiteurs s'y laissent tomber ; et comme il n'est pas loin de six heures on se décide enfin à revenir.

CHARLES MERKI.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Faits divers. — Le cocu de Nanterre. — Un sujet de comédie. — L'amant, la femme et le mari. — Mots, Propos et Anecdotes.

On a lu récemment dans les journaux ces faits-divers :

Dans un hôtel de l'avenue Daumesnil, on découvre dans sa chambre le cadavre d'un nommé Charles Verrier, courtier en publicité, tué d'une balle de revolver derrière la tête. Le meurtrier se fait prendre. C'est un ami de la victime. Il donne pour raison de son acte que, dénué de ressources, il a perdu la tête à la vue

d'une somme de 450 francs qui restait à Verrier sur les appointements de son mois.

Dieu me garde d'être jamais magistrat d'aucune sorte. Mais j'imagine, pour la circonstance, que je suis procureur de la République, chargé de requérir contre l'assassin. Je dirais aux jurés : « Messieurs, cet individu a tué un homme. Ce n'est pas une grande affaire. On en a tué tant d'autres ces dernières années. S'il n'y avait que cela, j'abandonnerais l'accusation. Mais l'accusé a tué pour 450 francs. Cela lui a paru une somme. Je demande la mort pour bêtise .»

Un nommé Kauffmann, boucher à Berlin, grand séducteur de femmes, faisait disparaître ses conquêtes sans qu'il restât d'elles la moindre trace. Il ne les brûlait pas comme notre Landru les siennes, mais les débitait dans sa boutique à ses clients comme du veau. On ne nous dit pas s'il en a mangé lui-même. Cette perspective donne à rêver. On doit se garder de parler de ce qu'on ne connaît pas. Manger un morceau de la fesse de sa bien-aimée? Pour un amant un peu raffiné, il y a peut-être là un grand plaisir?

Deux ou trois cuisinières ont tiré des coups de revolver sur leurs patrons et ont donné ensuite comme excuse à leur acte, « un moment de folie ». On est parti de là pour parler du nombre de gens plus au moins fous qui circulent librement. Ils sont, en effet, plus nombreux qu'on ne croit. Je descendais, l'autre matin, à huit heures, l'avenue du Parc de Montsouris. Un autobus passait, complet, à destination de l'Opéra. Aller à l'Opéra à huit heures du matin! C'est indiscutablement avoir l'esprit dérangé.

§

Je vous présente un héros. C'est un homme que je vois, chaque matin, monter dans le même train que le mien, pour venir à Paris. Quel âge a-t-il? Environ soixante ans. Quelle profession? Un employé, et probablement dans l'industrie du livre, car il se pique de se connaître en littérature et je l'ai entendu, un jour, célébrer, la bouche en cul de poule, la « forme » d'un de nos grands écrivains phraseurs. A la déclaration de guerre, malgré son âge, il s'engagea. Il voulait sans doute reprendre personnellement l'Alsace et la Lorraine? On ne le revit plus qu'à ses permissions,

l'uniforme orné d'un galon d'adjudant, l'air important et martial. Pendant ce temps, sa femme, encore assez bien conservée, filait la romance avec un ami resté tranquille chez lui, tous les deux rentrant chaque soir de Paris bras dessus bras dessous, leurs airs ne laissant aucun doute sur la nature de leurs relations. La guerre terminée, tout est rentré dans l'ordre. L'ami est disparu, la femme reste chez elle, et le mari, comme autrefois, va chaque matin à ses affaires. Il semble pourtant qu'il ait grandi. Il porte plus haut la tête. On dirait qu'il a conscience de son dévouement à la patrie. D'autres sont morts pour la France. Lui, il a été cocu.

§

J'ai donné, un jour, un sujet de nouvelle. Il paraît qu'il était si neuf qu'il avait déjà été traité de vingt manières différentes, par autant d'auteurs. J'aurai peut-être plus de chance avec ce sujet de comédie.

Personnages : deux hommes et une femme, celle-ci jolie, tous les trois entre trente et quarante ans, et du meilleur monde, naturellement.

L'un des deux hommes est amoureux de la femme. Il est bien accueilli par elle et veut l'épouser.

Cette femme, sous ses dehors vertueux, n'est qu'une catin. Rien de péjoratif dans ce mot. Ce sont les seules femmes qui valent quelque chose.

L'autre homme, le meilleur ami du premier, qui est renseigné sur elle, s'efforce de le dissuader de l'épouser. Il l'assure qu'elle a eu plusieurs amants et que rien n'est plus facile que de s'ajouter au nombre. Il s'offre à lui en donner la preuve, par lui-même.

Il fait la cour à cette femme. Elle a deviné son jeu. Elle joue sa partie en conséquence, et mène si bien le meilleur ami que celui-ci s'emballe, lui fait une déclaration et l'épouse.

Le premier amoureux, toujours épris, est en visite dans le ménage. Il se trouve seul avec cette femme. Il lui explique sa surprise d'un tel dénouement, dans lequel il voit, de sa part, comme une sorte de trahison. Elle lui dit alors, — la pièce pourrait finir sur ces mots, — : « Votre ami est un imbécile. Il fera un excellent mari. Quant à vous, vous auriez tort de vous plaindre. Vous me plaisez beaucoup. Je vous l'ai laissé assez voir. Vous serez mon amant. »

Le nombre d'actes ne fait rien à l'affaire. A mon avis, deux doivent suffire. Je ferais d'ailleurs peut-être mieux de les écrire moi-même.

§

Le musicien X... est l'amant d'une femme mariée. Celle-ci n'a que de très rares rapports avec son mari. Elle devient enceinte de ses amours avec X... Grande alarme chez les deux amants. Comment s'en tirer avec le mari? Ils trouvent vite la solution. Un soir, avec mille amabilités, le mari est invité par sa femme à être... un mari, et grâce à cette galanterie on lui fait endosser la grossesse. C'est alors à son tour d'être désolé, car il ne tient pas du tout à la paternité. Sa femme lui dit alors : « Si tu en parlais à X... Il nous aiderait peut-être à sortir d'affaire ? » Le mari trouve l'idée excellente. A la première visite de X..., il le prend à part et lui explique la tuile tombée dans le ménage. X... fait l'homme embarrassé. La chose est difficile, délicate. Néanmoins, il va en parler à un chirurgien de ses amis. X... fait le nécessaire. Le chirurgien se prête à l'opération. La grossesse est supprimée. Coût pour le mari : plusieurs billets de mille francs. La femme va passer, pour se remettre, quelques jours dans une maison de santé. Les soins, quelques cadeaux à des subalternes, coût, toujours pour le mari : plusieurs autres billets de mille francs. Enfin tout est fini. X... est invité à déjeuner par les époux pour fêter l'heureux dénouement. Au dessert, le mari se lève, va dans une pièce voisine et revient tenant à la main une magnifique canne à pomme d'or, baguée de même, avec le chiffre de X..., qu'il tend à celui-ci : « Je vous en prie, mon cher ami. C'est avec grand plaisir. Nous vous devons une fière chandelle. » X... et sa maîtresse ont été si émerveillés du procédé qu'ils se sont remis à leurs amours.

§

Mademoiselle Natacha Trouhanowa, la danseuse russe, complimentait un jour l'écrivain L... sur les petites choses qu'elle avait lues de lui : « Vous me rappelez absolument Monsieur de Voltaire », lui dit-elle. « Vous l'avez probablement lu dans une traduction ? » répliqua L...

Dialogue. — A : Cela ne ressemble pas à tout ce qu'on écrit. B : Alors cela ne plaira pas.

C'est pour moi un signe de bonne santé intellectuelle et de bon goût littéraire que je n'aie jamais eu dans mes livres, même quand j'étais jeune homme, un seul volume de Victor Hugo.

Je remercie bien rarement pour les ouvrages qui me sont envoyés. Quand je le fais, c'est toujours pour moi une grande difficulté à trouver mes mots. Ce que j'écris ne part pas du cœur. Je ne suis pas démonstratif : c'en est encore là une preuve.

Un poète a ouvert dans le *Figaro* une enquête sur ce sujet : « Pensez-vous qu'un écrivain doive faire un autre métier que celui d'écrivain? » Quand on lit les vers de ce poète, la réponse n'est pas douteuse: un écrivain doit faire un autre métier que celui d'écrivain.

L... rédigeait dans une revue la chronique dramatique sous le pseudonyme de B... Un jour, à une répétition générale, on le présente à une dame qui ignorait cette dualité et s'amusait aux articles de théâtre de B... Après les salutations d'usage, cette dame dit à L... avec curiosité : « Il paraît que vous connaissez très bien Monsieur B..? » L... feint de s'assurer que personne n'entend, et, se penchant à l'oreille de la dame aussitôt scandalisée : « Nous couchons même ensemble », lui réplique-t-il.

MAURICE BOISSARD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Paul Bertrand : *Théosophie et théosophisme* ; Publications théosophiques. 1 25

Henry Frichet : *Magnétisme et volonté* ; France-Edition. 2 »

Gastronomie

Maurice des Ombiaux : *Nouveau manuel de l'amateur de Bourgogne* ; Renart et Watelin. » »

Histoire

Louis Madelin : *La France du Directoire* ; Plon. 7 »

Littérature

André Billy : *La muse aux besicles*, essais de critique littéraire : Renaissance du livre. 7 »

Robert Duquesne : *La Jeunesse d'Albert Glatigny* ; Imp. Hérissey, Evreux. » »

Jean Bernard : *La Vie de Paris 1922* ; Lemerre. 6 75

Poésie

François des Costils : *La mort des idoles*; Simon Kra. 8 »

Paul de La Garanderie : *Psyché* ; Lemerre. 6 »

Politique

Eugène Varga : *La dictature du prolétariat*, traduction d'Alzir Hella et O. Bournac ; libr. de l'Humanité. 6 »

Roman

Maurice Duplay : *Le visage démaquillé* ; Férenczi. 6 75

Jacques des Gachons : *Mon amie* ; Flammarion. 7 »

Charles et Henri Omessa : *Anaïtis fille de Carthage* ; Renaissance du livre. 6 »

Gaston Denys Périer : *Les contes ce sont les autres*. Avec un portrait; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »

L. Rila : *Le sacrifice suprême, Tuteur et pupille* ; Figuière. 4 50

Edward Stilgebauer : *Une femme à Berlin*, traduit de l'allemand par C. Francillon ; Edition franç. illust. 5 »

Théâtre

Michel Geistdoerfer : *La roue de Saint Tapetu*, miracle, orné de gravures sur bois par Raymond Thiollière ; L'Hippocampe. » »

Charles Philippon et Léon Sena : *Le Titan*, tragédie lyrique en 3 actes; Le Bon plaisir, Toulouse. 5 »

Voyages

Raoul Toscan : *La Charité sur-Loire, ville d'histoire, centre de villégiature*. Avec des illustrations ; Imp. Thoreau, La Charité-sur-Loire. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

A qui le prix Nobel ? — La controverse « Bacon-Shakespeare ». — Mort de Wilfrid Scawen Blunt. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Encore le cas de M N. Jorga. — Les jeux floraux. — Une amie de Walt Whitman. Les vers d'Henry Becque. — La mort « chrétienne » d'Ernest Lavisse. — Un lapsus inexplicable — Sur la couleur des yeux d'Octave Mirbeau. — Descendants ou homonymes ?

A qui le prix Nobel ? — Les attributions des prix Nobel se font au mois de décembre. Mais longtemps avant cette date les différentes académies et sociétés savantes se réunissent pour fixer leurs candidats; et ces derniers commencent leur campagne dans la presse. Selon le testament d'Alfred Nobel, mort en 1896, le revenu de son immense fortune (plus de 30.000.000 de couronnes) est divisé en cinq parties égales, en cinq prix : de physique, de chimie, de physiologie ou de médecine, de la paix et de littérature. L'Académie des Sciences à Stockholm est chargée de décerner les prix de physique et de chimie, l'Institut médico-chirurgical Carolin (Karolinska Institutet) à Stockholm distribue le prix pour les travaux physiologiques et médicaux ; le Storting Norvégien est chargé de décider, par cinq délégués, de ce qui

sera fait en faveur de la paix universelle ; et l'Académie suédoise de Stockholm décerne le prix littéraire.

C'est ce dernier prix qui excite le plus grand intérêt. C'est autour du prix littéraire que les batailles sont les plus passionnées.

Jusqu'ici les prix Nobel de littérature ont été distribués à des écrivains des nationalités suivantes : Français (Sully-Prud'homme, 1901 ; Mistral, 1904 ; Romain Rolland, 1915 ; Anatole France, 1921) ; Allemands (Mommsen, 1902; Eucken 1908 ; Paul Heyse, 1910; Gerhart Hauptmann, 1912) ; Suédois et Norvégiens (Björnstjerne Björnson 1903 ; Selma Lagerlöf, 1909 ; Verner Heidenstam, 1916 ; Karl Gjellerop, 1917 ; Knut Hamsun, 1920); Espagnol (José Echegaray, 1904); Polonais (Henry Sienkiewicz, 1901) ; Italien (G. Carducci, 1906) ; Anglais (R. Kipling, 1907) ; Belge (M. Maeterlinck, 1911) ; Suisse (Carl Spitteler, 1919) ; et Hindou (Rabindranath Tagore, 1913).

Ainsi les littératures de presque toutes les nations du monde ont été honorées des prix Nobel, à l'exception de la littérature qui est considérée comme une des plus riches, une des plus puissantes, la littérature russe, qui a donné au monde des génies comme Gogol, Tolstoï, Dostoïevsky. Il est vrai que le premier prix Nobel de littérature en 1901 avait été proposé au comte Léon Tolstoï ; mais celui-ci l'a refusé très énergiquement. La science russe a été déjà deux fois honorée du prix Nobel : le célèbre physiologiste Ivan Pawlow a reçu le prix Nobel en 1904, et le professeur Metchnikoff en 1908 a partagé ce prix avec le célèbre professeur allemand Ehrlich. Mais aucun écrivain russe n'a encore reçu le prix Nobel. C'est pourquoi actuellement dans plusieurs milieux littéraires en France, et aussi en Allemagne, on émet l'opinion que, cette année, le prix Nobel soit attribué à un ou à plusieurs écrivains russes. Dans le testament d'Alfred Nobel, daté du 27 novembre 1895, il n'y a pas de défense de diviser le prix ; et les institutions chargées de distribuer les prix les ont souvent attribués à deux lauréats ; ainsi en 1902 le prix de physique a été donné à Henri Lorentz, professeur à l'Université de Leyde, et à Pieter Zeeman, professeur à l'Université d'Amsterdam ; en 1903, le même prix de physique a été divisé entre Becquerel et M. et Madame Curie ; en 1909, il a été partagé entre Marconi et Braun ; d'autres prix aussi ont été souvent partagés : Mistral et Echegaray ont partagé le prix de littérature en 1904 ; Moneta et Louis Renault ont partagé le prix de la paix en 1907 ; Bernaert et d'Estournelles de Constant ont partagé le prix de la paix en 1909. Souvent aussi le prix Nobel a été donné à une collectivité ; ainsi le prix de la paix en 1909 a été attribué à l'Institut de Droit International ; en 1910 le même prix a été donné au Bureau international permanent de la Paix à Berne ; et en 1917 au Comité International de la Croix-Rouge à Genève.

Rien, donc, dans le règlement de l'institution des prix Nobel ne s'oppose à ce que celui-ci soit attribué à plusieurs écrivains russes.

La situation des écrivains russes est actuellement très lamentable. Une grande majorité, ne pouvant pas vivre, ni surtout travailler, dans l'enfer soviétique, s'est expatriée, et mène la vie errante des émigrés en Allemagne, en France, en Angleterre, en Tchéco-Slovaquie et dans les pays slaves, gagnant péniblement le pain quotidien, et sans aucune sécurité pour le lendemain. Ceux qui sont restés en Russie subissent les conditions pénibles de la vie dans le Paradis Communiste, où tout le monde meurt de faim, à l'exception des hauts fonctionnaires soviétistes, des spéculateurs, des mercantis et des tchekistes. Et dans cette situation lamentable se trouvent non seulement des littérateurs obscurs, mais même beaucoup de grands écrivains dont les œuvres sont traduites en plusieurs langues et sont admirées partout. Le prix Nobel, attribué à la *littérature russe*, pourrait soulager beaucoup de misères.

Ce prix est de 140.000 couronnes, ce qui, au taux actuel du change, représente à peu près 450.000 francs. Si l'on distribue ce prix entre une quinzaine des plus grands écrivains russes, à chacun reviendrait la somme de 30.000 francs, c'est-à-dire deux années de vie garanties, la possibilité de travailler, de créer, de pouvoir attendre les temps meilleurs.

Quelques journaux français, le *Figaro*, le *Gaulois*, l'*Intransigeant*, et allemands ont publié différentes listes *des plus grands* écrivains russes contemporains. Dans ces listes se trouvent les noms de: Gorki, Merejkowsky, Kouprine, Balmont, Bounine, Teffi, Amfitéatroff, Nemirovitch-Dantchenko, Alexis Tolstoï, V. Brussov, Sollogoub, A. Biéli, A. Koni, Youchkevitch, Z. Hippius, Arzybacheff, Tchirikoff, c'est-à-dire en tout dix-sept personnes. Même réduit à ces modestes proportions de 30.000 francs, le prix Nobel restera le plus grand des prix littéraires connus. Mais si le jury est opposé à un pareil fractionnement, on pourra atteindre le même but en l'attribuant à une COLLECTIVITÉ, *au Comité de Secours aux savants et écrivains russes demeurant en France*, dont le président est M. Tchaïkhovsky. Le Comité, dont le siège social est à Paris, a une section française sous la présidence d'un grand poète, la comtesse de Noailles. Pendant les deux années de son existence, le Comité a distribué plus de 150.000 francs de secours ; et nombreux sont les écrivains et savants russes, et même parmi les plus grands, pour lesquels le secours du Comité a été la planche de salut. Quoique le but principal du Comité soit de secourir matériellement et moralement les écrivains et les savants russes *demeurant en France*, souvent des demandes lui ont été adressées provenant d'autres pays et le Comité n'est jamais resté sourd à ces appels ; il a envoyé des secours en Russie

même. Bien que le Comité ait dû travailler dans des circonstances très difficiles, et n'ait que des moyens très modestes, il a fait une œuvre utile et féconde ; et il a pu grouper autour de lui les meilleures forces intellectuelles de la Russie. Le prix Nobel attribué au Comité serait un grand secours et un hommage rendu à la littérature russe. — J. W. BIENSTOCK.

§

La controverse « Bacon-Shakespeare ». — Parmi l'étrange controverse au sujet de l'identité de Shakespeare, il n'est pas malséant de donner la parole au grand Ben Jonson, contemporain, rival et ami du Poète.

Nous n'avons transcrit en français cette manière de « toast funèbre », dont le texte sonore et parfaitement clair serait propre à clore le débat, que dans l'espoir d'associer qui le lira à son hommage qui est une affirmation. — F. V.-G.

A LA MÉMOIRE
DE MON MAITRE BIEN-AIMÉ
WILLIAM SHAKESPEARE
ET DE CE QU'IL NOUS A LAISSÉ

Ce n'est pour réveiller l'Envie imprécatoire
Que j'enfle, de ma voix, la rumeur de ta gloire,
Proclamant tes écrits tels, ô divin Shakespeare,
Que poète ni muse, assez, ne sauraient dire
Ta louange où se joint toute l'Humanité.
Encore n'est-ce ainsi que j'eusse souhaité
Mener l'éloge au long des sentiers rebattus :
L'ignorante Sottise, exaltant tes vertus,
Trouve, dans son excès même, le ton séant ;
L'aveugle Affection, dont l'avis est néant,
Ecrirait, au hasard, ces termes de mon los
Et, mêlant, à plaisir, sourires et sanglots,
Toutes deux penseraient, d'un tel panégyrique,
Ternir ta Gloire où mord, en vain, l'Envie étique :
Ainsi, le tenancier ensemble et sa gotton
Loueraient Lucrèce ? et quel pire sort lui veut-on !
Mais ton Art, défiant jusques à l'hyperbole,
Au-dessus de ces pauvretés s'essore et vole.

Disons donc : Ame en qui tout un âge flamboie,
O l'acclamation, la merveille et la joie
De notre scène, lève-toi, Shakespeare, mon maitre !
Je ne puis te coucher près de Chauser, ni mettre
Spencer à ton côté, ni reculer la bière
De Beaumont : tu n'es pas quelque *gisant* de pierre,
Effigie, et, sans tombe où l'on dort las de vivre,

Tu vis et tu vivras, tant que vivra ton Livre
Et tant que notre esprit saura lire et louer.
Que si, d'un jugement mûri, j'ai su nouer
Dans la guirlande un nom près d'un autre, je veux,
Non confondre le tien aux plus prestigieux,
— Lyly, le joyeux Kyd, Marlow au verbe fort —
Mais — bien que ton latin fût mince, et que ton fort (1)
ût encor moins le grec — Shakespeare, pour qu'ils t'honorent,
Evoquer, aussitôt, Eschyle au vers sonore,
Euripide et Sophocle à ma voix se levant,
Paccuvius, Accie et le grand Cordouan ;
Pour que, ressuscités, ils écoutent, groupés,
Ton cothurne ébranler la scène ; et dire, après,
Si l'un de tous ceux-là dont l'insolente Grèce
Se targue, et dont se vante, aussi, leur Rome, laisse
Une ombre que la tienne, au mur du Temps, ne couvre.
Ton rideau qui s'écarte, ô Bretagne, découvre,
Pour l'hommage du Monde, un inouï poème
Et qui n'est pas d'un temps, mais vit du Temps lui-même.
Les Muses, près de lui, marchaient, adolescentes,
Quand, nouvel Apollon, aux flammes bienfaisantes,
Il charma notre oreille ouverte à leur brûlure !
Etreinte de sa voix qui l'orne, la Nature
Fut fière de porter ses rimes en parure
D'une si fine trame et d'un ouvrage tel
Qu'elle ne s'est fiée à nul autre mortel
Depuis qu'il l'a moulée en son vers diaphane.
Désormais, votre esprit joyeux, Aristophane,
Térence au rire aisé, Plaute au mot vif, se fane,
Et tout le vain bouquet gît contre les portants :
Fleur artificielle et qui bravas le Temps,
Vois donc fleurir, encor, cette Fleur de prairie :

Mais pour un peu, Shakespeare, en proie à ta féerie,
J'oublierais ton Art même et ce qui lui revient ;
Car la nature donne au Poète son bien,
Mais de le façonner celui-ci s'ingénie ;
D'un effort tout puissant il bande son génie
Et n'a pas trop, pour en former le vers qui vive
(Le tien !) et soit sa gloire, et celle dont il rive,
Sur l'enclume idéale, une ardente pensée,
Du labeur surhumain où son âme est poussée ;
C'est le Laurier divin, ou la Honte exécrée :
Autant qu'il est créé, le poète se crée.
Telle ton œuvre, créateur ! Comme tu mires
Ta ressemblance aux vers où tes rêves frémirent,

(1) *And though thou hads small Latin and less Greek.*

Prenant vie au beau geste où ta douceur s'exprime !
Comme ton clair génie, au miroir qu'il anime,
Sourit et te redit ton sourire et, parfois,
Hochant sa lance (1), emplit la Sottise d'effrois !

Doux Cygne de l'Avon, quel spectacle serait-ce
De voir, soudain, ton vol, sur l'eau qu'à peine il blesse,
Enfler ses ailes, se poser sur la Tamise,
Emerveiller, encore, notre Jacques et Lise ! (2)
Mais je vous aperçois au firmament de feu,
Glorifié, rayant la nuit, ô demi-dieu,
Du geste lumineux de l'Astre que vous êtes !
Brillez donc, ô l'Etoile altière des Poètes,
Et que votre influence, ou propice ou néfaste,
Ebranle ou consolide une scène, sans faste
Du jour qui l'allégea du poids de ton Cothurne :
Pour lui tout, hors ton livre, est ténèbre nocturne.

BEN JONSON

transcrit par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

Mort de Wilfrid Scawen Blunt. — Wilfrid Scawen Blunt (3), qui, le 10 septembre, est mort à Newbuildings, Shipley, Horsam, — fut une très originale physionomie, même pour un Anglais. Né le 17 août 1840, à Plymouth, il s'essaya d'abord dans la diplomatie (1859-69 : La Haye, Athènes, Francfort, Madrid, Paris, Lisbonne, Buenos-Ayres, Berne), puis voyagea en Arabie, Syrie, Perse, Mésopotamie (1872-1882), rêvant, un instant, d'accomplir au profit de l'Angleterre la mission que Lamartine, mystifié par le Syrien Fathala Sayeghir attribue au chevalier de Lascaris. Il aimait l'aventure en poète, et il la rechercha partout. En Egypte, il trempa dans la révolution d'Arabi (1881-2), aux Indes il soutint avec ferveur la cause des nationalistes (1883-5) et en Irlande, il batailla pour le Home-Rule (1885-7) : même, pour avoir convoqué un *meeting* dans un district prohibé, il se vit infliger deux mois de prison. Des travaux plus domestiques sollicitaient également son attention et le haras de Crabbet, où il croisait des juments de Suffolk avec des chevaux arabes, était fort réputé.

Une partie considérable de la production littéraire de W. S. Blunt constitue une contribution précieuse à l'étude de l'histoire politique des contrées qu'il visita : *the Future of Islam* (1882), *Secret History of the Bristish Occupation of Egypt* (1907), *Gordon at Khartoum* (1911). Mais il fut aussi poète et grand poète, ainsi qu'en témoignent *The Love Sonnets of Protheus* (1880), *Love Lyrics*, *The Idler's Calendar*, *Sed Nos qui Vivimas*, *Esther*. En hommage d'estime pour l'homme et d'ad-

(1) *Shake Spear*, hoche-lance.
(2) La reine Elisabeth.
(3) Voir *Mercure de France* du 15 août 1922, p. 287.

miration pour l'artiste, un groupe important de jeunes poètes anglais, dont Y. B. Yeats et John Masefield, en 1914, offrit à Blunt un reliquaire en marbre du Pentelique ciselé, qu'ornait une figure de femme couchée. En cette occasion les vers suivants furent récités (1) :

A W LFRID BLUNT

Parce que tu as suivi ta voie personnelle,
Ecrit de beaux vers ait fi du monde,
Scandé dans le grand style, et non pas ravalé l'art au négoce,
Soutenu Mazzini et détesté les institutions,
Nous, qui ne sommes guère enclins au respect,
Te respectons, et, n'ayant rien de meilleur pour te le prouver,
T'apportons cette pierre pour qu'elle en soit un peu le souvenir.

W. S. Blunt avait épousé en 1889 la petite-fille de Byron, morte en 1917. — AURIANT.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt (2).

Dimanche 20 août. — *L'Intransigeant* commente un article de M. J.-H. Rosny aîné paru le 18 août dans *Comœdia* et qui se terminait ainsi :

Il ne reste qu'à attendre le rapport. Je crains qu'il ne signale des impossibilités nombreuses. Ce qui n'empêche a pas qu'à la longue, le *Journal* voie le jour tout comme les *Mémoires de Saint-Simon...*

Eh mais ! dit l'*Intransigeant*, voilà une indication et peut-être un souhait. Les *Mémoires de Saint-Simon* ont attendu plus d'un siècle avant d'être publiés intégralement...

Mercredi 23 août. — L'académie des Goncourt aurait dû faire tirer une édition de luxe à dix exemplaires ; on n'en aurait plus parlé. Et cela aurait peut-être mieux valu pour tout le monde. Telle est l'opinion de la *Libre Parole*.

Lundi 28 août. — M. Paul Souday ayant retrouvé la lettre de M. Jean Ajalbert (voir *Temps*, 8 septembre 1921 et 18 mars 1922; *Mercure* — Ephémérides — numéro du 15 avril 1922) en publie le texte intégralement ; le voici :

31 août 1921.

Mon cher confrère,

Je regrette que mon opinion, parue à *Comœdia*, où vous écrivez, et répétée par dix journaux, n'ait pas arrêté votre attention sur l'affaire Goncourt, qui vous passionne. Il me faut donc vous demander de rétablir les faits en ce qui me concerne.

Je crois être le seul à avoir été partisan de la publication immédiate du *Jour-*

(1) Reproduits dans le *Times* du 12 sept.

(2) Voir le *Mercure de France* des 1er et 15 septembre ; 1er et 15 octobre ; 15 décembre 1921 ; 1er janvier, 15 avril, 1er et 15 septembre 1922.

nal, pour les raisons que j'indique dans l'interview ci-jointe de la Presse associée — alors que, en 1916, M. Descaves votait pour le premier ajournement et qu'il opinait en ce sens encore l'an dernier, de crainte qu'il n'y eût là *un nid à procès*. Et c'est moi qui ai pris l'initiative de la réédition de l'œuvre complète des Goncourt *en préparation* — où prendront place les *inédits*, à l'heure choisie par mes collègues et amis.

Je ne puis être plus pleinement d'accord avec vous. Vous comprendrez donc que je tienne à ce que l'exactitude des faits soit rétablie au regard de vos lecteurs.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments tout distingués.

JEAN AJALBERT.

M. Paul Souday estime avoir résumé cette lettre, le 8 septembre 1921. « Nous avons, dit-il, agi correctement et en bon confrère. »

Vendredi 1er septembre. — M. Abel Hermant (*Le Temps*) résume ainsi tout le débat sur l'affaire du *Journal des Goncourt* :

Il n'est pas douteux, d'une part, que la volonté des morts ne soit sacrée, et si l'affaire vient devant les tribunaux, les juges condamneront bel et bien les exécuteurs testamentaires à publier le *Journal* sans sacrifier une ligne. Il n'est également point douteux que, d'autre part, d'autres juges condamneront ces mêmes exécuteurs testamentaires si les victimes viennent soutenir en justice qu'on ne doit que la vérité aux morts, et encore s'ils sont morts sans postérité, mais que l'on doit aux survivants, en tout état de cause, des dommages-intérêts. Peut-on s'étonner que, dans ces conditions, l'Académie Goncourt soit divisée, le ministre soit ennuyé, et que, par une sorte de roulement, les partisans d'hier de la publication intégrale en deviennent aujourd'hui les adversaires, et les adversaires en deviennent les partisans ? Cependant la galerie s'amuse. Elle a si peu d'occasions de se divertir qu'il ne faut pas lui chicaner celle-ci ..

Lundi 4 septembre. — Antoine (*L'Information*) se demande si l'intérêt profond d'un pareil document n'est pas de balancer l'histoire littéraire édulcorée et de nous montrer les gens de cette époque dans leur humanité véritable et définitive. Et il rappelle que ce n'est pas d'aujourd'hui que date l'inquiétude de quelques-uns au sujet du *Journal*.

Lorsque, aussitôt après l'ouverture du testament, on connut la fondation de la fameuse Académie, cette clause imposée aux bénéficiaires d'une publication intégrale vingt ans après la mort du maître, l'opposition se dessinait déjà. On ne manqua point de rappeler les incidents qui suivirent la première publication, pourtant expurgée par Goncourt lui-même, et on insinuait déjà que la révélation *in extenso* en demeurait toujours impossible.

Bien entendu, dit encore Antoine, Mirbeau était pour la publication totale ; il justifiait ainsi cette opinion :

Certes, nous eussions aimé que le grand écrivain éditât sa publication voilà déjà quelques années, mais, puisqu'il en décida autrement, nous devons accepter ce journal dans son œuvre. Et, pour ma part, je l'accepte sans scrupule et je me suis fait cette idée qu'il en est le complément nécessaire et émouvant.

§

Encore le cas de M. N. Jorga. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Dans le n° 581 du 1er septembre du *Mercure de France*, MM. Montandon et Paltanea croient avoir encore le droit de récidiver dans leurs attaques contre M. Jorga.

Pour que les lecteurs de votre revue puissent être, j'espère, définitivement fixés sur la valeur des affirmations de vos deux correspondants, je me permets de vous envoyer le témoignage d'une haute personnalité, à même de connaître les choses de chez nous pendant la guerre beaucoup mieux que les deux attaquants. Il s'agit d'une lettre dictée à S. E. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Londres et *ancien ministre de votre pays en Roumanie pendant la guerre*, par les allégations de M. Montandon.

C. MARINESCO
Professeur de lycée en Roumanie.

A cette lettre était jointe la copie d'une lettre de M. de Saint-Aulaire à M. N. Jorga. Voici ce texte :

Ambassade de France à Londres.

26 juillet 1922.

Cher Monsieur,

Il m'arrive de lire parfois le *Mercure de France* pour, si possible, m'aérer l'esprit et me rafraîchir le cœur, hygiène indispensable pour qui est, comme moi, voué professionnellement à la politique, même extérieure, car même alors elle manque d'air autant que si elle était intérieure. Mais avec le numéro du 1er juillet, je n'ai pas eu de chance. Je suis stupéfait de la lettre que j'y trouve sur votre attitude pendant la guerre. Cela m'apprendra à faire à cette vieille Dame, plus stérile que vierge, qu'on appelle la Diplomatie, une infidélité avec une Revue qualifiée de Revue de jeunes au temps où j'étais jeune moi-même. A la page où est publiée ladite lettre, elle me paraît en enfance.

Je ne sais si, dans une préhistoire d'avant guerre, vous avez eu en Allemagne des relations intellectuelles, parfaitement légitimes, d'ailleurs, qui expliqueraient en quelque mesure une si grossière méprise.

Mais, si trente années de carrière, dont une grande partie consacrée à traiter avec des boches, ne me rendaient l'indignation bien difficile, je vous dirais que tel a été mon sentiment en lisant cette lettre.

Je suis bien certain que ce sentiment aura été unanime chez tous ces généreux étudiants roumains dont vous avez été, pendant la guerre, mieux que le maître : le guide et l'animateur. Ils sont là pour témoigner de ce que vous avez fait par la plume, la parole et l'exemple pour la cause des Alliés que vous avez toujours justement confondue avec celle de la Roumanie. Vous pouvez en appeler à tous ceux qui, dans les heures les plus sombres et quand l'air était si chargé d'angoisse, venaient auprès de vous se ravitailler en courage et en confiance. Quant à moi, une des plus fermes raisons de ma foi dans l'avenir de l'amitié franco-roumaine, c'est que l'élite de la génération nouvelle ait été formée par vous et soit animée de votre flamme. Je ne doute pas que

parmi ces jeunes gens il s'en trouvera un jour pour dire, dans les termes qui conviennent, ce qui a été votre rôle. Ce sera un beau chapitre de l'histoire roumaine, le seul que vous ne puissiez écrire, puisque vous en êtes le héros. En attendant que l'histoire, qui est la conscience de l'humanité, vous rende justice, j'obéis à l'appel de tout ce qu'un vieux diplomate peut conserver de conscience et aussi de cœur en devançant l'histoire, tout au moins sur ce point. Cela me console de ne pas la faire ou de la faire si mal sur tant d'autres points.

Votre bien cordialement dévoué

SAINT-AULAIRE.

§

Les jeux floraux.

Toulouse, le 13 septembre 1922.

Mon cher Directeur,

Vous avez bien voulu jadis publier dans le *Mercure* trop d'articles de M. Léon Séché et de votre serviteur sur la question des Jeux Floraux pour que je n'estime pas indispensable de rectifier les nombreuses inexactitudes contenues dans l'entrefilet consacré dans le dernier *Mercure* (p. 849) au Sixième Centenaire de cette vénérable institution.

Il est absolument inexact que l'Académie des Jeux Floraux n'ait fait que « consacrer des réputations acquises ». Parmi les noms que cite le *Mercure*, je relève, en effet, *Marmontel*, qui fut couronné alors qu'il était encore élève des Doctrinaires ; — *Fabre d'Eglantine*, qui tira justement son nom de son succès aux Jeux Floraux, où il avait obtenu, d'ailleurs, le Lys et non l'Eglantine, mais le Lys lui sembla trop réactionnaire ; — *Soumet*, couronné à 20 ans, et dont toute la renommée vint de ses premiers succès à Toulouse ; *Alexandre Guiraud*, *Mme Tastu*, qui sont exactement dans le même cas. Tous ces poètes ont été couronnés aux Jeux Floraux entre 20 et 25 ans !

Quant à Rochefort, il n'a jamais été couronné chez Clémence Isaure; il n'a pas obtenu le *Souci d'or*, et cela par la très bonne raison qu'il n'y a pas de Souci d'or aux Jeux Floraux, et qu'il n'y en a jamais eu ; il n'a même pas obtenu le Lys pour son sonnet à la Vierge : on lui préféra Boulay-Paty.

Je le répète, j'ai donné toutes ces précisions dans le *Mercure* lui-même, pendant une période de vingt ans, de 1902 à 1922. On retrouvera mes articles dans vos collections. Vous m'excuserez de n'en avoir pas conservé les dates.

Je me permets d'ajouter seulement au sujet de Laurent Tailhade qu'il fut, lui aussi, découvert et signalé par nos Jeux Floraux. Il avait dix-huit ans quand il y obtint la Violettte d'argent. Dix-huit ans, comme Emile Henriot, Pierre Fons, Lévis-Mirepoix, Henry Muchart, Emile Ripert, et beaucoup d'autres.

Veuillez, etc. ARMAND PRAVIEL.

§

Une amie de Walt Whitman — Au moment où l'on vient de rééditer les *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman (Mercure de France, édit.), il n'est pas sans intérêt de signaler que, sous le titre *Walt Whitman in Mickle Street*, des souvenirs sont publiés en Angleterre qui sont un hommage rendu à la mémoire de l'amie fidèle du poète, Mary Oakes Davis, par Elisabeth Leavitt Keller.

On sait que ces deux femmes assistèrent Whitman lorsqu'il mourut en 1892.

Et pendant sept années Mary Oakes Davis avait été pour lui, selon l'expression même du poète, « sa gouvernante, sa garde-malade et son amie ».

§

Les vers d'Henry Becque. — Recherches faites par M. Léon Treich, le courriériste littéraire de *l'Eclair*, la pièce dédiée par Henry Becque à Mlle Suzanne Reichenberg, son interprète dans *les Corbeaux*, se compose de deux sizains (*Adieu Suzanne, c'est la fin* et *Je sais tout ce que je te dois*). D'autre part, M. Treich signale encore deux quatrains (*Si j'étais seul et libre et sage..* et *Oui je cherche encor la demeure*) et quatre épigrammes (sur les Dumas, Paul Bourget, Gaston Boissier et Clotilde de *La Parisienne*).

Enfin, l'*Intransigeant* a reproduit les cinq vers donnés par Becque à l'Album Mariani.

La mort « chrétienne » d'Ernest Lavisse. — Bien que les obituaires du grand historien de la « démocratie » républicaine nous aient entretenu au long de la méritoire existence de Lavisse, il est un détail que l'on regrette de ne point trouver dans les proses les plus exubérantes des nécrologistes de l'ancien directeur de l'Ecole Normale Supérieure, celles, par exemple, du *Temps* ou des *Débats*. Qu'il faille aller le quérir, ce détail, dans la *Semaine Religieuse* de Soissons, c'est là détour en vérité un peu difficile. Nous l'avons fait, et si nous avons appris dans ce pieux organe que — chose déjà sue par ailleurs — Lavisse avait eu, le 22 août dernier, des funérailles religieuses au Nouvion-en-Thiérache, nous y avons trouvé en outre cette savoureuse indication que le défunt avait toujours gardé de secrètes attaches « avec la religion de ses pères », à tel point qu'il voulut recevoir un prêtre avant de mourir et régla lui-même minutieusement les détails de ses obsèques au village natal En veine de confidences, la *Semaine Religieuse* de Soissons nous apprend, en outre, que Lavisse assistait fidèlement, lorsqu'il revenait au Nouvion, à la messe des morts du lendemain de la Toussaint et qu'il professait une « véritable admiration » pour tout l'office liturgique des défunts, en particulier pour l'hymne du *Dies Irae*. Voilà qui,

aux yeux de certains, achèvera de peindre Lavisse, dont la croyance religieuse alla jusqu'à requérir que le cercueil contenant son cadavre fût déposé à l'église, près de son banc familial. — C. P.

§

« Un lapsus inexplicable ». — *Dans le train* est une « gazette bi-mensuelle universelle illustrée » (directeur : M. Ph. Emmanuel Glaser), qui a ses bureaux, 40, rue de l'Arcade, à Paris, c'est-à-dire au siège de la Compagnie internationale des wagons-lits, et qui est destinée à distraire sinon à instruire les voyageurs.

Elle est rédigée sur deux colonnes, en anglais et en français. La première page du n° 57 (1er août 1922) se présente ainsi :

MALAGA A VOL D'OISEAU

It is by an inexplicable slip of the pen that Victor Hugo asks in a celebrated verse the question :
Have you seen in Barcelona an Andalusian with barnished breast ?

C'est par suite d'un lapsus inexplicable que Victor Hugo pose, dans un vers célèbre la question :
Avez-vous vu dans Barcelone une Andalouse au sein bruni ?

Suivent différentes considérations d'ordre géographique et ethnologique tendant à prouver que :

L'Andalousie ne peut pas, en effet, s'enorgueillir de la fière Barcelone.

Mais il est bien certain que tout l'intérêt de cet article porte sur « l'inexplicable lapsus... »

§

Sur la couleur des yeux d'Octave Mirbeau. — Témoin unique témoin nul, disaient les anciens jurisconsultes. Mais on sait que cette règle n'est pas moins exacte pour les dépositions multiples et que rien n'est plus vain que la critique des témoignages, qu'ils soient judiciaires, historiques ou littéraires...

Nous avons signalé ici même que les gens qui ont le mieux connu Guy de Maupassant se contredisaient lorsqu'ils parlaient de son caractère. Paul Alexis le représentait « hardi et exubérant » ; Emile Zola le disait « muet et réservé » ; Pol Neveux constatait chez lui « beaucoup de politesse, aucune expansion » ; J.-K. Huysmans le trouvait « gai, bon garçon, conteur d'histoires cocasses », etc., etc.

On découvre une nouvelle preuve de ces incertitudes de jugement — elles se rapportent à Octave Mirbeau cette fois — dans le dernier numéro des *Cahiers d'aujourd'hui* consacré à cet écrivain. Nous ne parlerons pas du caractère de Mirbeau ; ce sera pour un autre jour ; nous parlerons seulement de ses yeux.

M. Gustave Geffroy, qui a bien connu Mirbeau, écrit qu'il avait « les yeux verts » ; Mme Séverine parle de ses « prunelles dorées » ; M. Thadée Natanson a vu ces yeux prendre tour à tour la « couleur des rivières

qui coulent » et la « limpidité des eaux tranquilles » ; M. Sacha Guitry les a vus « d'un bleu très clair » ; M. Valéry Larbaud « d'un gris-vert », etc., etc.

Bref, autant de témoignages, autant de couleurs différentes. Et notons que tous ces témoignages sont ceux d'esprits aigus, qui savent observer et qui font brillamment profession de rapporter ce qu'ils ont vu. — L. DX.

§

Descendants ou homonymes ? — Sous ce titre nous avons signalé (*Mercure de France*, 15 mai 1922) la présence au 138, boulevard de Clichy, d'une Mme Flaubert. Une plaque posée sur le côté gauche de la porte de la maison annonçait que Mme Flaubert habite le troisième étage, parle anglais, reçoit de 2 heures à 6 heures, donne des conseils, etc.

Depuis cette date, la façade, qui était alors « étroite et grise », est restée étroite, mais elle est devenue blanche.

La porte, qui était peinte en marron, est peinte en bleu et la plaque relative à Mme Flaubert a disparu.

Eh quoi, cette homonyme du maître de Croisset aurait-elle cessé de « donner des conseils » ?

Qu'on se rassure.

Il suffit de lever les yeux vers les fenêtres du troisième étage. A l'une d'elles, collés contre les vitres, voisinent la dame de pique et le valet de cœur, le roi de trèfle et la dame de carreau, précisant ainsi la nature des conseils que peut donner Mme Flaubert, qui continue à recevoir de 2 heures à 6 heures et qui toujours... *english spoken*. — L. DX.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Des réalisations d'acheteurs en bénéfice, ou simplement rendus timorés par une politique assez confuse, ont provoqué un tassement des cours sur l'ensemble de la cote. Durant la période de vacances qui touche à sa fin, les achats avaient revêtu une grande ampleur, aussi, les allégements auxquels nous assistons en ce moment ne doivent-ils point surprendre. On peut dire d'ailleurs qu'à quelques exceptions près, le récent mouvement de hausse enregistré n'avait pas porté à un niveau exagéré nombre de valeurs sérieuses; il y a là un fait qui sera susceptible d'entraver par la suite un recul injustifié, bien qu'on puisse craindre que les nouvelles émissions projetées détournent de la bourse des capitaux qui en avaient réappris le chemin, au cours des mois où l'épargne fut moins sollicitée par d'incessants emprunts.

C'est peut-être à cette dernière considération qu'est due la faiblesse de nos rentes, et tout particulièrement du 3 o/o perpétuel qui se présente en vive réaction à 61,15; par contre, le 6 o/o à 92,25 ainsi que les différents types d'obligations du Crédit National ont constamment fait preuve d'une fermeté de bon aloi. En fonds étrangers, le Turc Unifié est fort agité, oscillant entre 68 et 74 francs avec une tendance lourde; pareillement, la Dette Unifiée d'Egypte et les rentes Mexicaines cèdent plusieurs points, tandis que l'Extérieure espagnole qui profite de l'élévation du change s'inscrit à 175 fr. En fonds russes, on se contente de marquer le pas dans l'attente de nouvelles sensationnelles.

Comme la plupart des autres compartiments de la cote, nos grandes banques sont plus lourdes; voici au surplus quelques cours : Comptoir d'Escompte 953; Crédit Lyonnais 1440; Société Générale 711; Banque Nationale de Crédit 628.

Les valeurs métallurgiques, plus délaissées, ne conservent pas entièrement l'amélioration acquise durant la quinzaine précédente. Il en est de même des valeurs cuprifères assez éprouvées. Le Rio réactionne de 1640 à 1570, Montecatini de 84 à 81. Aux valeurs diverses, les Etablissements Orosdi-Back qui n'avaient pas été cotés les premiers jours qui suivirent l'incendie de Smyrne, se sont inscrits à 190 contre 225 précédent cours officiel. Relevons encore dans ce groupe l'excellente tenue de l'Agence Havas à 1355, des Magasins Modernes à 274 et des Tabacs du Maroc à 3000 fr.

Parmi les valeurs de pétrole qui ont accentué leur mouvement de hausse, citons la Royal à 23.450 et la Shell à 272; on dit que ce groupe poursuit ses pourparlers avec les Soviets, en vue de la reprise des exploitations en Russie. De leur côté, les Naphtifères russes restent bien tenues dans leur ensemble : Bakou 2.450; Lianosoff 350; Naphte 316.

Faiblesse de la De Beers à 746 et des Mines Sud-Africaines qui abandonnent généralement quelques points.

La livre anglaise à 58,34 et le dollar à 13,21 ont encore fait de nouveaux progrès.

LE MASQUE D'OR.



Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.